

Daniel Droixhe

SOUVENIRS DE BABEL

La reconstruction de l'histoire des langues
de la Renaissance aux Lumières

Académie royale de langue
et de littérature françaises de Belgique

Ce livre électronique a été édité en septembre 2007. La référence bibliographique à cette édition est la suivante : Daniel Droixhe, *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières* [en ligne], Bruxelles, ARLLFB, 2007. Disponible sur www.arllfb.be.

Ce livre électronique est protégé par les lois du copyright.

Copyright © 2007 Daniel Droixhe
Copyright © 2007 ARLLFB pour l'édition en ligne

Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique
Palais des Académies
Rue Ducale 1
1000 Bruxelles
Belgique
Tél. : 00 32 (0)2 550 22 77
E-mail : alf@cfwb.be
Site Web : www.arllfb.be

Je dédie cet ouvrage à ceux qui, voici souvent plus de trente ans, ont accueilli avec générosité mes premières recherches d'histoire de la linguistique, et dont j'ai parfois négligé le souvenir : Hans Aarsleff, Werner Bahner, Giuliano Bonfante, Hans Helmut Christmann, Eugenio Coseriu, Lia Formigari, Pol-P. Gossiaux, Janos Gulya, Henry M. Hoenigswald, György Lakó, François Laplanche, Maurice Piron, Ulrich Ricken et Zs. Telegdi.

SOMMAIRE

	Avant-propos	5
Chapitre 1	Babel, l'hébreu et la théorie du signe	10
	Concurrences anti-hébraïques et conciliations	10
	Scaliger et les docteurs de la Thora : « demi-savants » et « demi-hommes »	13
	Clavier : de l'origine perdue au prototype retrouvé	15
	Grotius : crise de l'hébreu et « esprit anti-juif » ?	18
	L'intégrisme linguistique à Wittenberg : avatars et affranchissement	22
	Leibniz, entre adamisme et révolution culturelle babélique	25
Chapitre 2	Comptabilités babéliques	30
Chapitre 3	Ange Canini : la « raison des lettres »	35
	Hébreu mort, syriaque vivant	35
	« Une merveilleuse propriété »	36
	La panchronie	38
	L'indifférence syntagmatique	39
	Italie et Allemagne : technique et idéologie	40
Chapitre 4	Sous le signe de Vénus	44
	La Renaissance et la redécouverte du <i>Livre des Rois</i>	45
	L'hypothèse de Selden	46
	Du signe linguistique au signe zodiacal : Kircher	49
	Du signe zodiacal à la figure érotique : Vénus et Europe	50
	Du signe linguistique au signe ethnique	51
Chapitre 5	Boxhorn : l'invention du prototype européen	55
	Des nouveautés « extraordinaires »	56

	La « profession d'ennemi »	60
	Rigorisme et Remontrance	63
	Boxhorn et le groupe d'Altdorf-Nuremberg	64
	Déclin et renaissance de Boxhorn	69
	Vers la linguistique moderne, construction collective	72
Chapitre 6	<i>Une Dissertation sur la convenance du perse et du gothique</i>	75
	Questions de mots	76
	La conquête du critère « formel » ou morphologique	78
	Harmonie des langues et guerre des mots	81
Chapitre 7	De Laet contre Grotius : de l'origine linguistique des Américains	83
Chapitre 8	Peiresc, Saumaise, les Belges et l'hypothèse scythique	94
Chapitre 9	Thomassin, de Samarie à Quimper	101
	La concorde étymologique	102
	L'attraction celto-germanique	104
	Les archives des « siècles moyens »	106
	Des convenances « qu'on admire tant »	108
Chapitre 10	Le tableau des langues européennes selon Wilkins	110
Chapitre 11	Ménage et le latin vulgaire ou tardif	121
	Entre fantaisie et reconstruction	124
	Les niveaux d'argumentation	128
	Les métaplasmes	130
	Phonétique française et phonétique romane	131
	La critique de l'évidence	134
	Quelques mécanismes ignorés ou négligés	137
	La confusion latine entre neutre pluriel et féminin	137
	La substitution d'affixes et de terminaisons	139
	La réfection analogique	139
	Les fautes documentaires	140
	Le piège comparatif	141
	Une « étymologie fort cachée » : avec	142
	L'ambigu modèle italien	143
	Conclusion	144

Chapitre 12	Ménage et Vossius	147
	Saumaïse, Heinsius, Vossius	148
	L'accord avec Vossius	149
	La préférence latine	151
	Dans les noms de couleur	151
	Du droit et des titres	152
	L'emprunt aux relatinisations de Vossius	154
	Entre Saumaïse et Vossius	155
	L'apport spécifique de Ménage	156
	Ménage et le paléo-comparatisme	156
	Conclusion	158
Chapitre 13	Les origines de l'italien selon Christophe Cellarius	159
Chapitre 14	Aldrete, Sarmiento et les « lois phonétiques » de l'espagnol	172
	Pratique et productivité des « lois phonétiques »	174
	Sur le principe de continuité	179
	Éditer Sarmiento	182
	Éditer Sarmiento : <i>Livre premier. Des consonnes</i>	183
	Éditer Sarmiento : <i>Sur l'étymologie du terme alaxor</i>	187
Chapitre 15	Leibniz et l'unité finno-ougrienne	192
	Tacite et les Scridi-Finnois	192
	De Comenius à Fogel	194
	De Fogel à Leibniz	196
	De Skytte à Leibniz	197
	Le postulat de l'origine commune des Européens	199
	Leibniz et Kochanski	200
	Le berceau européen découvert	201
	Du rêve d'harmonie universelle à la « mécanique des langues »	203
Chapitre 16	Fréret : le comparatisme dans l'impasse des Lumières	205
	La pierre de touche celtique	206
	Généalogie et mélange des langues	208
	Haro sur le primitif	210
	Bibliographie	213
	Sources premières	213
	Sources critiques	225

AVANT-PROPOS

« L'historien de la linguistique est inévitablement confronté à l'un ou l'autre aspect de l'histoire de Babel ; s'il ne peut en rendre compte, c'est que sa méthodologie est inadéquate. » Le présent recueil traite d'abord de quelques-unes de ces rencontres assignées par R. Wells à celui qui veut décrire le large mouvement par lequel la recherche sur le passé des langues s'est dégagée des schémas religieux, en les infléchissant, plus souvent que par des ruptures nettes. « Inséparable de la réflexion chrétienne, la pensée moderne naquit en son sein et ne la transforma que de l'intérieur¹. »

À partir du récit de la Genèse s'est très tôt développée une lecture organisant le tableau des langues du monde, tandis que le mythe lui-même symbolisait d'une certaine manière la confusion qui devait régner dans leur histoire, soumise à de perpétuelles « révolutions ». Ce tableau, dont A. Borst a écrit l'histoire dans une œuvre monumentale, était dominé par l'hébreu. Dès la Renaissance, la langue mère faisait l'objet d'une contestation millénaire : les pages qui suivent racontent les péripéties d'un affranchissement qui implique transversalement les nationalismes, la vie religieuse, l'économie et sans doute un peu d'idéologie raciale. Le cadre général est dicté par l'antagonisme entre Latino-catholiques et Réformés. C'est celui d'un renversement des polarités européennes, que l'érudition germanique, allemande mais aussi hollandaise, alimente en opposant la haute antiquité et dignité de ses langues au classicisme méditerranéen.

La revendication des pays du Nord dessinera les nouveaux axes et les nouvelles frontières d'un Occident qui se définit désormais par rapport à un berceau historique situé dans ses marges : sur les bords japhétiques de la mer Noire, en Perse ou, comme le pensait Leibniz, sur le contreforts de l'Oural méridional. Issue des confins de l'Europe, la grande famille « celto-germanique »

¹ Solé 1979, 16.

se demandera quelles relations historiques — génétiques — entretenir avec les nations qui l'environnent et quelquefois la pressent, à l'est et au nord. Les Slaves, les Finno-Ougriens, parce qu'il sont restés dans un état littéral d'« esclavage » ou d'extériorité au monde moderne, posent un problème à la conscience occidentale, qui réconcilie origine et présent, l'ici et l'ailleurs, en fondant une partie de l'identité européenne sur les vertus de la migration et de la mobilité, formes premières du progrès.

La manière dont s'est diversifiée, selon les pays, l'hypothèse de l'origine linguistique commune a été examinée ailleurs, dans ses grandes lignes. De G. Bonfante à Cl. Marazzini, on s'est notamment interrogé sur les causes du pauvre destin que connaît la théorie en Italie. Ce qui suit considère plus spécialement ces contrastes nationaux. L'Angleterre y montre un cas, plutôt élégant, de contribution notable à l'histoire du comparatisme et de mise à distance des exploitations patriotiques. Celles-ci attirèrent le ridicule sur le meilleur des entreprises nées aux Pays-Bas : l'aventure de Boxhorn est exemplaire, à cet égard.

On a aussi envisagé de façon particulière l'histoire de la constitution de l'unité finno-ougrienne. L'épisode met en évidence le rôle stratégique de Leibniz. On verra comment celui-ci réalise le tour de force de récupérer le pire et le meilleur de la recherche « harmonique » des langues en protégeant son image de « philosophe moderne », en touchant à cette fabrique originelle du langage qui passionnera les écrivains des Lumières un demi-siècle plus tard. Ainsi ménage-t-il la vigilance religieuse des comparatistes qui, notamment dans la « blanche Académie » de Wittenberg, défendaient du bec et des ongles la théorie luthérienne de la monogenèse hébraïque, tout en investissant le foyer linguistique primitif dans le phonomimétisme dont le Président de Brosses se fera le chantre le plus radical. La comparaison entre hongrois et finnois permet par ailleurs de pointer la place qu'occupe, dans la reconnaissance opérationnelle d'une découverte ou d'une théorie, la mise en réseau au sein de la communauté scientifique internationale et la vulgarisation parallèle à travers une nouvelle presse consacrée à la diffusion du savoir.

En contrepoint se présentent, particulièrement dans les annales du comparatisme finno-ougrien, des figures d'oubli caractérisé : Martin Fogel, Bengt Skytte. Il faut alors que se détachent des dispositifs de synthèse qui ravivent périodiquement les couleurs passées des hypothèses et conquêtes perdues, rassemblant celles-ci dans une œuvre de grande ampleur (le poids du savoir exerce souvent une influence proportionnelle...). On retrouvera régulièrement, de proche en proche, la référence aux *Évangiles gothiques et anglo-saxons* de François Junius, aux sommes « nordiques » de Stiernhielm ou Ihre, à l'œuvre de Ménage, au *Glossaire germanique* de Wachter.

Le cours sinueux d'un progrès qui n'a rien de linéaire conduit ainsi notre enquête aux limites des Lumières ou de leur triomphe. Ce terme est illustré par Fréret. Sa linguistique synthétise celle des premières décennies du dix-huitième siècle sur une ligne de crête séparant tradition philologique et philosophisme. La contiguïté y prend ce caractère d'ambiguïté qu'illustre de la manière la plus éclatante la pensée de Turgot. Le lien avec l'auteur de l'essai sur le mot *dunum* est-il direct ? On peut le croire en relisant le *Plan pour un discours sur l'origine, la formation et le mélange des langues*, édité voici un quart de siècle, où Turgot sape également tout modèle généalogique par la théorie de l'emprunt². Ici apparaît clairement l'émergence d'un nouveau système épistémologique privilégiant le « commerce », l'échange, l'emprunt. Son imprégnation rend compte de la manière dont Fréret pousse pour ainsi dire aux limites techniques du raisonnable le refus de ce que manifestaient d'indéniables convergences « radicales » entre les langues européennes. Ainsi, l'homme dont on reconsidère un *essai sur le mot dunum* longtemps perdu conjugue la transmission d'un savoir philologique séculaire et l'hypothèque pesant sur celui-ci en un moment de crise de l'histoire où les Lumières requièrent du « linguiste » un autre regard sur le phénomène de la parole. La théorie de l'origine commune devra encore surmonter les obstacles et les blocages de la grammaire générale et de « l'essai sur l'origine de langues » avant que soient réunies les conditions, autant idéologiques que techniques, d'un nouveau modèle comparatiste.

Mais dans le même temps, comme l'avait montré Maurice Piron, Turgot annonce une nouvelle page de l'historicisme par l'article *Étymologie* de l'*Encyclopédie*, auquel il s'agirait de comparer les *Elementos etimológicos según el método de Euclides* de Martin Sarmiento, exactement contemporains, dont on propose une édition partielle. Comme chez Fréret se mêleront intimement chez Turgot, avec une nécessité solidaire qui constitue tout le nœud de la pensée des Lumières sur le langage, la pression d'une culture de l'échange et l'exigence renouvelée d'une critique de l'histoire des mots. S'y ajouteront, plus structurellement encore que chez Rousseau ou Herder, les principes d'une sémiologie « encyclopédiste » de la valeur ajoutée à la nature, par quoi le « métaphorisme primitif » complétera et rendra opératoire le dispositif articulant la future « linguistique romantique ».

P. Berrettoni a trouvé à cette dernière un caractère à peine moins *métaphysique* que celui affectant des conceptions antérieures, et en particulier la vision « catastrophiste » de l'histoire des langues, privilégiant celle des ruptures et bouleversements. Le dix-neuvième siècle aurait-il innové par sa capacité

² Droixhe 1979, 1988.

d'hypothèse autant que par la mise en œuvre systématique d'un « modèle de démonstration empirico-inductive » qui était connu, mais relativement inexploité, et qui allait s'avérer plus productif que d'autres ? Ce qui frappe, dans les expériences précoces des philologues de Leyde ou de ceux — ils sont légion — qui rapprochent mots persans et mots germaniques, c'est l'absence quasi générale d'hypothèse reconstructive, de reconstitution d'éventuels prototypes. Leur métier de « philologue », précisément, est peut-être en cause, quand il conditionne à penser le discours à travers la matérialité du texte. Discernerait-on en somme chez eux quelque chose de cette « négativité de l'hypothèse » que l'on retrouvera chez un Gilliéron ? Le comparatisme classique aurait-il été en partie handicapé par un excès de positivisme, et non par son défaut ? On a évoqué, dans les conditions de développement du savoir moderne, l'intégration d'exigences empiriques croissantes (la « testabilité » de Hempel, la « contrôlabilité » de Popper). Il faut faire une place, à côté d'elles, au vigoureux sursaut d'une capacité conjecturale, imaginative, qui balaya le scepticisme de la théorie « catastrophiste ». On espère avoir montré, pour le reste, comment ces archivistes de l'Europe des langues ont contribué à modeler un espace et une géographie culturelle dont nous sommes les héritiers.

La plupart des études rassemblées ici ont été présentées lors de colloques : *Leibniz, Humboldt e le origini del comparatismo* (Rome, 26-28 septembre 1986), *John Wilkins. Language, religion and science in the seventeenth century* (Oxford, 8-11 septembre 1990), *Nicolas Fréret, légende et vérité* (Clermont-Ferrand, 18-19 octobre 1991), *Internationales Bopp-Symposium* (Berlin, 23-27 mars 1992 ; pour « Une Dissertation sur la convenance du perse et du gothique »), *Colloque international pour le tricentenaire du Dictionnaire étymologique de G. Ménage* (Lyon, 17-19 mars 1994 ; pour l'art. sur Ménage et Vossius), *Chiffres et codes* (Tours, Centre d'Études supérieures de la Renaissance, 28 mai 2004, organisé par M.-L. Demonet et Ph. Vendrix ; pour « Sous le signe de Vénus »). « Babel, l'hébreu et la théorie du signe » a paru en partie dans *La République des Lettres et l'histoire du judaïsme antique, XVI-XVIII siècles*, Mythe, critique et histoire 5, Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1992, 65-99. L'étude consacrée à Boxhorn a paru, en version anglaise, dans *Speculum historiographiae linguisticae. Kurzbeiträge der IV. Intern. Konfer. zur Geschichte der Sprachwissenschaften* (éd. Kl. Dutz, Münster : Nodus, 1989, 359-84). On a totalement remanié l'étude sur Leibniz et la famille finno-ougrienne, parue dans *Leibniz, Humboldt, and the origins of comparativism* (éd. T. de Mauro et L. Formigari, Amsterdam : Benjamins, 1990, 3-29). On a développé l'article sur « Aldrete, Sarmiento et les "lois phonétiques" », paru dans *Sprachdiskussion und Beschreibung von Sprachen* (éd. G. Hassler et P. Schmitter, Münster : Nodus, 1999, 273-96). Les chapitres 7, 11 et 13

reproduisent des contributions à trois volumes de *mélanges* : *Kontinuität und Innovation. Studien zur Geschichte der romanischen Sprachforschung vom 17. bis zum 19. Jahrhundert. Festschrift f. W. Bahner zum 70. Geburtstag* (éd. G. Hassler et J. Storost, Münster : Nodus, 1997, 73-88), *Lingua et traditio. Geschichte der Sprachwissenschaft und der neueren Philologien. Festschrift f. H. H. Christmann zum 65. Geburtstag* (éd. R. Baum, Kl. Böckle, Fr.J. Hausmann, Fr. Lebsanft, Tübingen : Narr, 1994, 143-64), *Kunst und Kommunikation. Betrachtungen zum Medium Sprache in der Romania. Festschrift zum 60. Geburtstag von R. Baum* (éd. M. Lieber et W. Hirdt, Tübingen : Stauffenburg, 1997, 81-91).

Chapitre 1

BABEL, L'HÉBREU ET LA THÉORIE DU SIGNE

« Toute la terre n'avait qu'une lèvre, et un discours. » À partir d'Origène, de saint Augustin, de saint Jean Chrysostome, la tradition chrétienne dominante imposa l'idée selon laquelle la confusion de Babel avait épargné la langue d'Heber, dont les éléments primitifs avaient laissé des traces dans tous les parlers du monde. Dans la mesure où la Bible n'identifie nulle part la langue d'Adam, des opinions divergentes, qu'on a résumées ailleurs¹, se firent jour au sein même des Pères de l'Église.

Il s'agira d'apprécier ici quelles furent l'ampleur, la cohésion, l'argumentation et l'éventuelle productivité des conceptions qui s'exprimèrent à l'âge classique à propos des mythes de l'hébreu langue-mère et de Babel, en tant qu'ils établissent une tension essentielle entre la nécessité adamique et l'arbitraire du signe, produit de la nature première et de sa dissolution historique.

CONCURRENCES ANTI-HÉBRAÏQUES ET CONCILIATIONS

Entre la langue sainte et le « chaldaïque » existe une longue tradition de rivalité reposant sur l'argument formulé au cinquième siècle par Théodoret de Cyr.

Certains disent que la langue hébraïque a été appelée d'après Heber. Seul ce dernier, en effet, aurait conservé l'idiome ancien, et c'est de là que seraient dénommés les Hébreux. Je pense pour ma part qu'ils tiennent leur nom, en

¹ Droixhe 1978, 35 sv.

vérité, de ce que le patriarche Abraham, lorsqu'il vint en Palestine de la région des Chaldéens, traversa le fleuve Euphrate. *Hebra*, dans la langue des Syriens, veut en effet dire « qui traverse le flot ».

Campanella peut donc le dire sans ambages, dans le *De sensu rerum et magia* : « la langue hébraïque dépend de la chaldaïque, qui fut la première² ». Celle-ci n'éclairait pas moins les noms de nos premiers parents : elle permettait de rattacher Adam à *adamtha* « terre rouge », Caïn à un terme signifiant « possession », Abel au mot syriaque pour « deuil », etc. La thèse syro-chaldaïque fut spécialement entretenue, dans le monde arabe, par les chrétiens maronites. Elle est réactivée à la Renaissance par des auteurs de grammaires tels que Georges Amira (1596), primat du mont Liban, et Jean Gaspard Myricaëus (1620)³.

Elle déchaîna la réprobation de théologiens traditionalistes où se signalent, chez les Espagnols, Benito Pereyra et Alfonso Tostado, ainsi que Barthélemy Mayer du côté protestant. Pereyra la juge « très stupide » dans la huitième dissertation de ses commentaires sur la Genèse de 1593-94, qui traite de la question de la langue mère⁴. Tostatus, évêque d'Avila, oppose à l'argument de Théodoret que seuls ont vraiment mérité le nom d'enfants d'Heber — et mérité de conserver l'idiome primitif — ceux dont la pieuse lignée conduit au peuple élu, ce qui écarte les Ismaélites et autres Iduméens⁵. Enfin, Mayer, dans sa *Philologie sacrée* de 1629, se vante d'avoir une fois pour toutes « coupé la gorge » à la thèse « babylonienne⁶ ».

Un esprit de conciliation avec le dogme se manifeste chez d'autres. D'un côté, le P. Jérôme Oleaster (Jeronymo da Azambuja) souligne dans son *Commentaire sur le Pentateuque* de 1556-58 que les plaines de Sennaar, où a lieu la construction de Babel, est situé en Chaldée. Ceci ne l'empêche pas de conclure :

Comme le texte dit que toute la terre était d'une seule langue, je croirais volontiers que celle-ci fut la chaldaïque ou l'hébraïque ; je pense en effet que

² Campanella 1620, livre IV, chap. 2, 264.

³ Sur Amira : Borst 1957sv., 1181.

⁴ Pereyra 1593-94, II, 515-21. Il écrit que *hebra* veut « dire la même chose qu'Euphrate ».

⁵ On notera que Tostado invoque en faveur de l'hébreu langue-mère, à la différence d'autres commentateurs, le cardinal Cajetan, pour ce qu'il mettrait en évidence la transcendance du nom tétragrammatique de Dieu, chez les juifs.

⁶ Elle est encore attaquée par Brian Walton, le directeur de la *Polyglotte de Londres*, au milieu du dix-septième siècle, et par le P. Calmet, en 1720.

ces deux langues actuelles étaient au début un seul et même idiome, car elles sont extrêmement proches⁷.

L'assimilation caractérise aussi, de façon plus ou moins explicite, la position de Guillaume Postel, Claude Duret ou Athanase Kircher. Le premier se contente d'évoquer la « lingua hebraica seu chaldaica » dans le traité *Des origines* de 1538⁸. Duret définit l'hébreu comme l'instrument de la révélation, le syriaque comme celui de la « communication vulgaire », dans le *Trésor de l'histoire des langues de cet univers* de 1613 (M.-L. Demonet). Le P. Kircher opère une distinction similaire dans l'*Œdipe égyptien*⁹.

On sait que la concurrence syriaque fit tache d'huile, en encourageant les prétentions du copte, du phénicien, de l'éthiopien¹⁰. Mais il en fallait plus pour ébranler un appareil comparatif qui arrivait toujours à reconduire à la langue sainte ou à un substitut oriental « l'harmonie des langues » que découvrait de plus en plus clairement et amplement l'inventaire descriptif des parlers du monde. Il fallait une agressivité que l'on trouve, il est vrai, chez un isolé comme Antonio de Guevara, évêque de Cadix et de Mondenodo, historiographe de Charles-Quint¹¹. Ses *Épîtres familières* ou *Épîtres dorées* de 1539 (traduction française en 1558) évoquent durement la « lie » de l'hébreu. La recherche sur les langues ne retiendra guère son attaque. Les temps n'étaient pas mûrs. Des circonstances nouvelles et l'intervention d'un grand nom, comme celui de Spinoza, étaient requises pour lancer le discrédit contre un parler entaché d'ambiguïtés, dont l'Ancien Testament s'était trouvé corrompu au point d'être réduit à l'état de « papier noirci ». Un protestant dont l'érudition rayonnait à partir d'un centre intellectuel moderne et linguistiquement revendicatif trouva ces conditions favorables, à la fin du seizième siècle.

⁷ Cité par Pereyra 1593-94, 520-21. Borst 1957sv., 1171 sv.

⁸ Cf. Demonet 1985, 18-19.

⁹ De 1652-54. L'hébreu est « langue doctrinale » ou « dogmatique », le syriaque langue « usuelle » ou « idiomatique ».

¹⁰ Droixhe 1978, 37 sv. La critique biblique médiévale serait aussi à considérer. La *Bible sacrée* de 1590 (179 sv.) renvoie à une littérature d'exégèse où se distinguent le bénédictin Walafriid Strabo, élève d'Alcuin et de Raban Maur, et Nicolas de Lyre, auteur, au quatorzième siècle, du premier commentaire biblique imprimé.

¹¹ Un autre des quelques noms que ne cite pas Borst. Voir Duret 1613, 96-98 et Demonet 1985, 33.

Scaliger et les docteurs de la Thora : « demi-savants » et « demi-hommes »

On sait comment Joseph-Juste Scaliger, dans la *Diatrise sur les langues européennes* de 1599-1610, récuse une généalogie commune qui mettait en cause, indirectement, l'illusion monogénétique. L'hébreu langue-mère dut subir, plus directement encore, une mise à l'honneur de la priorité mésopotamienne qui prit appui, chez Scaliger, sur l'exploitation des fragments de Sanchoniathon concernant la civilisation phénicienne et sur la chronique d'Abydenus, à propos de l'Assyrie. Ces textes vont devenir références obligées, pour ceux qui traitent au dix-septième siècle de l'origine des langues. Scaliger les mit à profit dans ses fameux travaux sur la chronologie, par lesquels il révolutionne le travail historique, comme l'a montré A. Grafton. Les implications linguistiques de ces recherches apparaissent le mieux dans sa correspondance.

Dans les lettres échangées en 1607 et 1608 — c'est-à-dire peu avant sa mort (1609) — avec Richard Thomson et Stéphane Ubertus, Scaliger prétend que les juifs parlèrent d'abord une variété d'assyrien, qu'ils abandonnèrent ou, du moins, altèrent considérablement quand ils s'installèrent en Palestine. Au contact des Phénico-Cananéens, ils apprirent leur langue, qu'ils adoptèrent ou mêlèrent à leur parler natif. C'est dire que celui-ci est en grande partie, sinon totalement, perdu. L'*hébreu* n'est autre chose qu'une langue tardive et bâtarde. Si le mot s'est imposé dans l'usage courant, au lieu de *phénicien* ou *cananéen*, idiomes dont l'hébreu n'est qu'une sorte de provignement d'adoption, c'est parce que celui-ci est devenu le langage des Écritures. Le scénario s'élargissait en une vision des origines exaltant l'Assyrie, berceau de l'humanité, première région qui ait connu l'agriculture. C'est donc de ce côté qu'il eût fallu chercher la langue d'Adam. Mais cette dernière a dégénéré en Assyrie même, « par le commerce avec des populations extérieures » et « à cause des changements variés de domination ». Si, transportée en Phénicie, elle y a conservé un certain temps sa pureté, en raison de l'isolement du pays, elle s'est à son tour corrompue dès que le négoce a ouvert la région aux contacts avec l'étranger.

La démonstration était limpide. Elle s'appuyait sur une évidence parallèle, matérialisée dans l'écriture. Chacun savait depuis Hérodote que celle-ci était une invention phénicienne. Il est vraisemblable que les Hébreux l'avaient adoptée. Blaise de Vigenère, conservait à ceux-ci la priorité, devait admettre dans son *Traité des chiffres* de 1586 que « les caractères samaritains furent les premiers qu'eut le peuple hébreu¹² ». Comment ne pas voir, alors, une attaque indirecte,

¹² Scaliger 1627, 296 sv.

ricochant vers la langue, dans ce qu'écrivit Scaliger des « ânes » qui entourent les lettres des juifs modernes d'un culte indu (*Thesaurus temporum*)¹³ ?

Certains demi-savants, demi-théologiens et, pour parler clair, demi-hommes non seulement osent soutenir que l'écriture judaïque est bien celle des anciens Hébreux, mais jugent impie, jusqu'à l'appeler tel publiquement, tout qui ne partage pas leur avis.

Les docteurs de la Torah sont passés maîtres en falsification. Leur savoir n'est que « faribole », « contes de bonnes femmes », écrit-il à Thomson¹⁴. Considérons le rapprochement entre le nom du Pérou et le *Perwaim* de la Bible. Comment celle-ci aurait-elle fait mention d'un pays découvert par Pizzarre et qui doit manifestement son appellation aux Espagnols ? La discussion se référerait à la théorie d'un peuplement du Nouveau Monde par des Hébreux ou des Phéniciens venus chercher de l'or dans le légendaire pays d'Ophir, du temps du roi Salomon (sur cette question, voir ci-dessous l'article consacré à De Laet). Il faut se méfier de « ceux qui veulent être les premiers de tous ». La sottise forme trop volontiers le rêve de « brûler méchamment ceux qu'elle appelle hérétiques ».

Que vaut, dans un tel contexte, une conclusion qui réaffirme qu'« une langue est la plus ancienne de toutes, celle dans laquelle est écrite la sainte Bible¹⁵ » ? À la révérence qu'exprime Scaliger correspond ici la déclaration plus explicite du théologien Daniel Chamier, quand il écrit que la dignité accordée à l'hébreu est seulement circonstancielle, due à son emploi dans les « sources de la foi » (*Panstratiae*, 1626)¹⁶. Au reste, d'autres langues pourraient se dire « aussi divines que celle-là », qui est parmi les plus pauvres et les plus dures à prononcer

Les arguments s'affûtèrent pour contrer les conceptions de Scaliger. Dans ses *Mélanges sacrés*, Nicolas Fuller montre dès 1616 qu'Abraham, tout immigré qu'il fût, ne pouvait adopter le parler d'une nation aussi impie que celle des Phéniciens, au risque d'ouvrir à l'hérésie une « porte effroyable¹⁷ ». « Celui qui refusa absolument la communauté de sépulture avec les peuples idolâtres a dû repousser plus vigoureusement encore le commerce général du langage. » Pour garantir la transmission de la vérité monothéiste, Dieu a séparé les descendants d'Heber des pervers « par le mur le plus solide », celui de la parole. Le caractère

¹³ Scaliger 1606, 103-104.

¹⁴ Scaliger 1627, lettres n° 236-40, 1601-1605, 505-15. Sur Thomson : *National biography* LVI, 266-67.

¹⁵ Scaliger 1627, n° 242, 520 : lettre à Thomson du 9 oct. 1607.

¹⁶ Chamier 1626, XI, 2, § 8-10, 389.

¹⁷ Fuller 1616, IV, 4 ; cité par Calov 1672.

sacré de l'hébreu est du reste impliqué dans la Révélation, qu'il conditionne jusqu'à un certain point. Les idées de Scaliger conféraient un sens nouveau aux réticences ou critiques accumulées pendant un siècle à l'endroit d'une langue présentée comme corrompue par « Genebrard, Guidecerius, Teseo Ambrosio » et tous ceux qui, comme Postel, dénonçaient la manière dont les juifs avaient dégradé le « trésor » de leur langue¹⁸. L'avilissement s'étendait cette fois à au message divin.

Il restait, pour que l'éradication de la langue mère fût totale, à exclure même la possibilité de sa survivance. Deux auteurs allaient s'y employer, en adoptant des attitudes différentes — et peut-être programmatiques, sur le plan national — à l'égard de l'espace comparatif européen que libérait peu à peu la crise de l'hébreu.

Cluvier : de l'origine perdue au prototype retrouvé

Dans sa *Dissertation épistolaire sur l'histoire étymologique*, restée longtemps inédite, Leibniz énumère ceux qui ont défendu l'idée selon laquelle « la langue primitive ne survit nulle part, mais a été disséminée dans les autres langues¹⁹ ». En tête de la liste figure — avec Becanus — Philippe Cluvier. C'est en effet ce qu'exprimait celui-ci dans sa *Germania antiqua* de 1616. La thèse est résumée à l'index, avec cette précision que la langue d'Adam « reviendra par contre dans une vie future et heureuse ». Le propos, sous sa forme générale, n'était pas neuf, et on le trouva peut-être d'abord sous la plume des écrivains juifs. « Rabbi Alpazer, Mosanahudach, Aphez Rura et Zimitri Sadoc », les « plus anciens et fameux docteurs hébreux », « jurent et affirment que la première langue du monde se perdit en la construction, ou pour mieux dire, confusion de la tour²⁰... ». Sans remonter si haut, on relève l'attitude sceptique de Claude Fauchet, soulignant en 1581 que la Bible ne dit nulle part « que de tant d'hommes parlant divers langages, l'un retint plutôt que l'autre celui qui était le premier ». Mais ce dédain pour la vaine enquête primitiviste ne lui réglait pas son compte. C'est alors qu'intervint Cluvier, dont les arguments firent grand bruit et sont régulièrement répercutés dans la littérature du dix-septième siècle sur l'origine des langues.

¹⁸ Demonet-Launay 1985.

¹⁹ Leibniz 1991, 237, 242. Au début de la section 26, « Sternioluum » doit être lu « Sternielmium », comme le confirme la fin de la section 27.

²⁰ Selon Guevara 1539.

On sait qu'un des arguments majeurs chez les traditionalistes résidait dans l'explication, par l'hébreu, des noms propres de la Genèse. Rien d'étonnant, pour Cluvier : il doit s'agir de réfections opérées après coup par les rabbins eux-mêmes. « Ces noms devaient être tout autres et très différents dans la langue primitive. » On désigne par ailleurs à l'appui de la théorie « un nombre infini de termes » qui, dans les langues « du monde entier », remonteraient à celle d'Israël pour « la valeur et le son », y compris « dans le discours de peuples très éloignés ». Mais ces ressemblances ne sont pas méthodologiquement convaincantes. Surtout, elles ne sont pas culturellement « acceptables » par « nous, Germains », quand elles suggèrent que le parler des aïeux trouve son origine sur les bords du Jourdain.

Les analogies répertoriées par Megiser, Cruciger et d'autres seront dès lors expliquées comme les vestiges d'une unité perdue que seule pourra rétablir l'unanimité de la croyance.

En ce qui me concerne, moi qui estime détestable le fait d'aventurer des sonnettes dans les matières divines, je me persuade de ceci : cette première langue des mortels est perdue, et elle le restera jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau formé de tous les élus de Dieu, et un seul pasteur, selon les paroles du Christ rapportées par Jean (chap. X, vers. 16).

La conviction d'une restauration future s'appuyait sur les prédictions des mages de Perse, au rapport de Plutarque et de Diogène Laërce. On annonçait chez eux, avec l'anéantissement du démon Arimane, l'avènement « d'une seule vie et d'une seule cité pour tous les bienheureux, qui se serviraient d'un seul idiome ». Les hommes devaient revivre, immortels, « et toute chose retrouvera son appellation ».

En retournant au passé et à la communauté d'origine, Cluvier ne croit pas inutile de « mettre des exemples sous les yeux ». La foi en commande d'abord le choix. On lit à travers les mots cette réalité religieuse qui détermine le monde visible. Ainsi, les termes qui signifient « dieu » sont apparentés en grec, latin, germanique et même égyptien (*toth* = *theos*). Suivent des séries de vocables appartenant au langage quotidien : Cluvier compare *oculus*, l'allemand *Auge*, le russe *oko*, comme il rapproche le latin *mater* et le perse *madar*, en y ajoutant les « sarmates *materz*, *macz* et *mati* ». Le principe de l'unité linguistique universelle étend à nouveau la comparaison vers l'égyptien, qui dit *muth* pour « mère ». La manière occidentale d'affirmer ou de nier est rapprochée du chinois. Notations correctes et aberrations se succèdent ainsi, conformément à la pratique illustrée, exactement au même moment, par Georges Cruciger dans son *Harmonie des quatre langues cardinales, à savoir l'hébreu, le grec, le latin et le germanique*, de 1616.

Le laconisme des propositions pose ici et là quelque problème qu'on n'a pas pu résoudre. L'un des premiers exemples « harmoniques » de Cluvier concerne les noms de la tête. On y rapproche le grec *kephalè* de son correspondant « chez les Chinois, chez un peuple de l'Inde, *koppalah* ». Les deux nations sont-elles ici confondues, dans une formule d'apposition ? Le terme chinois serait-il manquant ? Il a peu de rapport, en tout cas, avec le curieux *koppolah*, si on en juge par les dictionnaires modernes.

On va voir à propos de Boxhorn comment la démarche de reconstitution d'une forme originelle se faisait difficilement jour, à l'époque. Chez Cluvier, la notion de prototype se détache assez nettement, pour les raisons qu'on vient de dire, de telle ou telle réalisation dans les langues particulières. Son hypothèse écartait le risque d'identification avec un parler déterminé — « germanique » ou néerlandais. On constate ainsi l'émergence, à l'état embryonnaire, d'un « réflexe de reconstruction » : la correspondance entre le latin *pes*, le grec *pous* et l'allemand *Fuss* doit renvoyer à une racine qui soit « quasi *pfuus* ». Une proposition de forme avec astérisque aurait pu prolonger aussi ce qui unit « le *pater* des Grecs et des Latins au *Fater* des Germains ».

On note par ailleurs l'enclenchement de la comparaison morphologique. Le rapprochement des infinitifs *einai* et *sein* était sans doute banale ; mais la chaîne des analogies, que coupe l'équivalent latin, est étendue par Cluvier vers les formes du présent : « *sum* ressemble à *eimi*, comme le *sein* des Allemands ressemble à *einai* ». La comparaison agglomère les formes de proche en proche. L'anglais *am* est quant à lui « encore beaucoup plus proche de *eimi* ». « Le *sum* des Latins est *gsem* chez les Sarmates, et aussi *jestem* ; le *es* latin est chez eux *sy* et *jestes*. »

On imagine l'embarras d'un philologue des environs de 1600 confronté à des formes qui, comme les dernières citées, alors qu'elles appartiennent à la deuxième personne, évoquent tantôt des formes de la première au subjonctif latin ou allemand (*sim*, *seie*, *seiest*), tantôt celles de la troisième personne (lat. *est*, gr. *esti*, germ. *ist*, *is*). Mais s'il y avait un doute sur la réalité du système commun qui sous-tend tous ces mots, et organise le dédale, les formes de la troisième personne du pluriel apporteraient leur poids de certitude. Il est frappant qu'au latin *sunt* corresponde le polonais *sa*, « qui sonne presque comme *son* ». À partir de là, le réseau paraît s'étendre sans limite. Les Allemands ont *Ich bin*. « Les Anglais ne connaissent pas ce mot, mais ils ont *bee* à l'infinitif, au subjonctif, à l'impératif », et les Sarmates ont l'infinitif *bycz*, l'impératif *badz*, etc.

Un élément essentiel du dispositif patriotique de Cluvier vise une dépendance « de notre langue germanique, c'est-à-dire celtique » à l'égard d'autres peuples. Si l'assimilation des deux groupes va se révéler particulièrement pernicieuse, Cluvier, par contre, établit une utile distinction entre fait de parenté

et emprunt, laquelle doit contribuer à établir plus fermement ce qui relève de l'origine commune.

On ne niera pas que certains mots aient pu passer, dans la suite des temps, de certaines nations à d'autres : il s'agit en fait de termes correspondant à des choses qui étaient jusqu'alors ignorées des peuples en question. Qui douterait que nous tenons le terme *schreiben*, ou *schriven*, du *scritare* des Romains, puisque nous avons reçu d'eux la chose même ? Ainsi, les dénominations des oiseaux exotiques, comme celles des animaux, des poissons, des plantes, des aromates et d'autres choses qui viennent de loin, de même que d'innombrables termes d'arts et de métiers, ont été importés ultérieurement dans notre langue. Mais en ce qui concerne les choses et les actions connues d'un peuple dès l'origine de celui-ci, qui se hasarderait à imaginer que les Germains n'avaient pas de mots pour de telles réalités, jusqu'à ce qu'ils les empruntent à quelque nation étrangère ? Croira-t-on, s'ils avaient des mots à eux, qu'ils les aient changé par la suite pour d'autres venus de l'extérieur ? Ces anciens Germains n'étaient pas si avides de nouveautés que nous le sommes aujourd'hui, en matière de langue comme dans les mœurs.

Armé de ces bons principes de méthode, Cluvier pouvait ouvrir avec solennité le champ d'un comparatisme qui va en partie dominer les dix-septième et dix-huitième siècles.

Pour ce qui touche à la similitude et convenance des langues, à leur origine et à leur matrice première, disons qu'il s'agit là d'une question beaucoup plus large, plus vaste que celles dont on a la charge et la possibilité de traiter ici. De grandes choses, et admirables, y sont cachées, que personne, je ne l'ignore pas, n'est en mesure de découvrir s'il ne se fait pas expert dans presque toutes les langues. Il faudrait déjà un énorme volume pour évoquer en profondeur et solidement notre seule langue celtique.

Grotius : crise de l'hébreu et « esprit anti-juif » ?

Grotius avait bien retenu la leçon de Scaliger. Son traité *De la vérité de la religion chrétienne*, paru d'abord en néerlandais en 1622, puis en latin en 1627, se proposait de démontrer la stricte historicité des faits rapportés dans la Genèse par le témoignage des plus anciennes chroniques sur les débuts de l'humanité, qu'avait

mises en évidence le *Trésor des temps*. Il s'agissait donc de concilier le caractère sacré de la langue de la Révélation avec ce que venait d'établir à son sujet la science récente, en particulier à propos des rapports entre hébreu et phénicien.

L'histoire de l'écriture, à nouveau, sert de modèle parallèle. Celle-ci enseigne que les Grecs ont reçu « les lettres syriaques ou hébraïques », « dans le même ordre, avec le même nom et la même forme », et que ces lettres remontent à l'alphabet Phénicien. La transmission fait corps avec le propos apologétique : la raison grecque a accepté la vérité des écrits de Moïse de la même manière qu'elle a adopté l'écriture des juifs. La même filiation caractérise le langage. « Selon toute apparence, la vieille langue des Hébreux et des Phéniciens était la même, ou du moins très peu différente. » Enfin on lira encore dans les *Annotations sur le Vieux et le Nouveau Testament* de 1644 la proposition qui fit scandale :

Les juifs, de même que les Syriens, disent que cette langue (adamique) est la leur. Mais l'hébreu est littéralement l'idiome des étrangers sortis de Chaldée ; ce n'est pas celle qui remonte à Heber. [...] Il est plus juste d'affirmer que la langue primitive ne survit nulle part, mais qu'il en reste des vestiges dans toutes les langues.

La contestation du privilège hébraïque ouvrait la porte à l'hypothèse scythique d'un peuplement de l'Occident à partir de l'Arménie et de ses confins asiatiques. *L'Histoire des Goths* de 1655 reprend l'idée, en invoquant des correspondances entre perse et langues germaniques : rapports convaincants, dans la mesure où ils mettent en jeu des mots désignant des parties du corps ou des nombres, car ces termes d'usage quotidien « changent très peu, d'ordinaire ». L'explication par une source commune est donc la plus « probable ». En appeler à Boxhorn, c'était courir le risque de gâter les promesses de la théorie par la contamination des excès du « goropisme ». Grotius connaissait trop bien, écrit-il à son frère Willem, les vertus du « juste milieu ». Rester neutre et discret, quand les ennemis eux-mêmes s'accordent sur la vérité, n'était-ce pas le parti du sage ?

Cette mise en cause de la singularité primitive de l'hébreu peut-elle être liée à une attitude plus générale envers les juifs ? J. Michman a souligné les dispositions qui leur portent atteinte, moralement et physiquement, dans la Remontrance présentée en 1615 aux États de Hollande par la ville de Rotterdam. Grotius était alors *Pensionaris* de la cité, c'est-à-dire qu'il occupait les fonctions de conseiller juridique et de porte-parole de la communauté. On comprend que la politique de la Remontrance lui soit en partie imputée. Michman rappelle que l'ouverture des synagogues aux pasteurs, avec autorisation d'y prêcher, menaçait le culte hébraïque. L'interdiction de posséder et de diffuser le Talmud allait dans le même sens. La limitation du nombre d'immigrés atteignait très directement

cette communauté. La conclusion de l'historien est que le parti des Remonstrants était tout compte fait « bien plus hostile aux juifs » que celui des orthodoxes. Tout, dans le « statut proposé », « exhale un esprit anti-juif ».

A. Katchen apprécie différemment l'action de Grotius lors de la Remontrance de 1615. Le « Grand Pensionnaire » montra à l'égard des juifs le « mélange d'ouverture et de restriction » qu'induisait une idéologie arminienne s'opposant à la rigoureuse orthodoxie calviniste au nom de la liberté de penser et de se réaliser²¹. Aussi prit-il le parti de leur accorder la permission de s'établir « sous des conditions raisonnables²² ». On rapproche sa position de celle de Scaliger, considérant de manière favorable leur admission à Haarlem, ou de celle de François Junius l'ancien, « apôtre de la paix, avocat de la tolérance universelle ». Ce qu'on trouve dans la Remontrance de préjugés enracinés, notamment l'accusation de meurtres rituels, fait partie d'un fond commun plus ou moins partagé par tous. Devenu lui-même un exilé, Grotius était en position de comprendre le destin tragique des peuples errants. Les premières pages du volume *The world of Hugo Grotius*, en 1984, célèbrent ainsi une philosophie religieuse libérée des « ambitions théocratiques », dirigée contre une « conception médiévale de la morale et de la politique », et donc, à travers elle, contre une « attitude endurcie, pauvre et brutale à l'égard de la vie humaine ». La critique va même jusqu'à parler d'un « philosémitisme » consubstantiel à son libéralisme intellectuel et à son esprit de tolérance. Au demeurant, ajoute Katchen, « il n'y a pas de connexion nécessaire entre les études rabbiniques de Grotius et son attitude envers les juifs ».

Selon Katchen, Vossius montrerait à leur égard la même modération inspirée par l'humanisme arminien²³. Répétant la leçon de Scaliger, son *De arte grammatica* de 1635 réclame pour l'écriture des Hébreux son vrai nom d'écriture « judaïque » afin de mieux marquer qu'elle fut également commune aux Phéniciens — d'où, on le devine, elle tire son origine. Les juifs ne doivent pas se formaliser de la correction. « Ce n'est pas leur faire injure. » Alors que des théologiens plus orthodoxes seraient enclins à mettre leur savoir au service de positions « doctrinaires » ou « missionnaires », Vossius considérerait le monde hébraïque d'un point de vue essentiellement « culturel, philologique », qui le tient à l'écart de tout antagonisme revendicateur.

²¹ Les premières pages du volume *The world of Hugo Grotius*, en 1984, célèbrent ainsi une philosophie religieuse libérée des « ambitions théocratiques », dirigée contre une « conception médiévale de la morale et de la politique », et donc, à travers elle, contre une « attitude endurcie, pauvre et brutale à l'égard de la vie humaine ».

²² Meijer 1952, 134.

²³ Katchen 1984, 28, 33 sv.

Tout ceci nous invite à nous garder d'un anachronisme projetant sur le passé un anti-sémitisme qui, nous assurent les spécialistes de la question, est « une invention du dix-neuvième siècle²⁴ ». En témoignerait le fait que les juifs de Hollande, sans aucune exclusion, « participèrent largement au développement du pays ». On verra cependant que le monopole judaïque du commerce de l'argent provoqua chez les nationaux « une indignation violente », note Henri Méchoulan — « à l'exception de Grotius », il est vrai. Un terrain d'affrontement, sans être racial au sens moderne, n'en fournissait pas moins le terreau d'autres revendications symboliques.

Quant à la manière dont les idées des philologues de Leyde furent reçues ou se propagèrent au dehors, elle est illustrée par l'exemple de Daniel Huet, qui les avait fréquentés. Sa *Démonstration évangélique* réaffirme l'occultation définitive de la langue-mère. Dans son exemplaire des œuvres de Grégoire de Nysse, que conserve la Bibliothèque nationale²⁵, une main a souligné les passages du traité *Contre Eunome* montrant « que l'hébreu n'exhale pas une telle vétusté ».

En Allemagne, les idées de Grotius semblent trouver un écho dans l'*Exercitatio de lingua primaeva* de Heinrich Kipping, mort en 1678. Celui-ci croit à la subsistance de vestiges du premier idiome, mais réfute point par point les arguments en faveur de l'hébreu, tels que les avait exposés Buxtorf le jeune dans trois dissertations de 1644 sur *l'origine, l'antiquité, la sainteté et la conservation de la langue hébraïque*. Celle-ci serait la langue « la plus parfaite » : affirmation gratuite, contrevenant au principe selon lequel « toute langue est très-parfaite, puisqu'elle exprime à sa manière les dispositions de l'âme ». On ne pouvait mieux dire. Invoquer en faveur de l'hébreu la « simplicité » de ses mots repose sur une illusion : comment appliquer ce critère de simplicité à des langues qui se sont mêlées depuis des siècles à d'autres « dialectes », « les uns plus purs, les autres impurs » ? On connaît l'argument relatif aux noms de nos premiers parents, dont les anciens ont dû préserver la forme pour qu'ils restent « connus de tous », selon Buxtorf. « Débile », juge Kipping. Les noms propres ne sont pas moins soumis que les mots communs aux vicissitudes des temps et des lieux. Les Grecs ont acclimaté dans leur langue les toponymes bibliques et chacun peut vérifier que, de nos jours, on appelle ici *Brabant* ce qui s'appelle là-bas *forêt de Borussie*. Quant au comparatisme qui exalte l'origine hébraïque, fût-ce par l'intermédiaire de son rejeton flamand, il regorge d'interprétations « forcées, établies au hasard, au petit bonheur, et non par une étude soucieuse de la vérité des choses ».

²⁴ Sorlin 1969, 30 sv., 85.

²⁵ Grégoire de Nysse 1638, 782-83.

L'intégrisme linguistique à Wittenberg : avatars et affranchissement

Si l'hétérodoxe Kipping apparaît sur de nombreux points en accord avec les thèses développées dans les Pays-Bas, celles-ci suscitèrent surtout, en Allemagne, une vive résistance organisée à Wittenberg par le théologien Abraham Calov²⁶. Celui-ci montrait, dira un historien des universités germaniques, un caractère « de fer et d'acier²⁷ ». Il rappelle l'enjeu du débat linguistique dans sa *Critique sacrée* de 1646, qui inscrit celui-ci dans le cadre plus large de la question de savoir « D'où dépend l'autorité canonique de l'Écriture²⁸. » « Resplendissante antiquité de l'hébreu ! » Les dissentiments de Théodoret ou de Bezanus, l'idée d'une diversité pré-babélique, les doutes « en bois de figuier » ne peuvent troubler le « consensus inouï » des érudits. La glose hollandaise, discutée à travers la version qu'en donne Grotius, n'offre qu'« interprétation incroyable ». On n'avait pas attendu l'érudition batave pour remarquer l'apparentement de l'hébreu et du phénicien, ce que font saint Jérôme et saint Augustin. Mais il y a une marge de la parenté à l'identité. Calov perçoit bien la dissidence qu'implique une certaine alternative comparatiste. On nous invite, dit-il, à récolter « dans divers parlars les mots de même signification, et dont on ne peut rendre compte autrement que comme les restes d'une langue primitive ». Certains se vantent d'en avoir aperçu « des milliers ». « À peine peut-on en produire l'un ou l'autre », qui se révèlent « insignifiants ». Tentatives que leur vanité rejette vers les « sornettes » goropisantes : alors qu'il est si simple d'écouter la « voix unanime ».

Calov s'y connaissait en matière d'unanimité. Son « orthodoxie querelleuse » (Tholuck) fait merveille, à Wittenberg, pendant près d'un demi-siècle. Il est nommé en 1656. L'année suivante, son collègue l'orientaliste André Sennert reprend l'antienne dans sa *Dissertation sur l'origine, l'antiquité et l'évolution de la très-sainte langue hébraïque*. La priorité de celle-ci est réaffirmée en 1665 par Auguste Pfeiffer, élève de Calov nommé depuis peu à Wittenberg, dans un essai *Sur la langue des premiers hommes*²⁹. Les atteintes dont celle-ci fait l'objet y sont systématiquement récapitulées, du comparatisme intersémitique (assertion 2) aux hypothèses flamandes (assertion 7). La distinction entre hébreu

²⁶ À Tubingen, Guillaume Schickard, titulaire de la chaire d'hébreu, défendit, à travers l'antiquité suprême de celui-ci, son gagne-pain dans *l'Horloge hébraïque*, un grand succès de librairie. La même conviction alimentaire anima Jan Leusden dans un manuel de 1657.

²⁷ Tholuck 1854, 143 sv.

²⁸ Calov 1646, 307 sv. ; Borst 1957 sv., 1364.

²⁹ Il paraît dans une *Liase de dissertations philologiques*. On le retrouve en 1670 dans un recueil au titre un peu différent. Borst 1957 sv., 1365 sv.

et phénicien est particulièrement argumentée. Saint Augustin, né dans le pays qu'avaient occupés les Phéniciens près de deux mille ans auparavant, expert dans sa langue, ne comprenait pas l'hébreu. Pfeiffer fait flèche de tout bois, allant jusqu'à invoquer — ce qui n'est pas courant — l'*Origine de la langue castillane* d'Aldrete. Qu'il y ait entre ces langues, comme dit Grotius, « une certain rapport », soit. « On peut en convenir. » « Nous sommes larges d'idées. » Mais l'assimilation va trop loin.

Pfeiffer reprendra la réfutation dans des *Doutes concernant l'Écriture sainte* de 1679. C'est qu'une nouvelle atteinte à la priorité universelle de l'hébreu est intervenue : John Webb a publié en 1669 un *Essai historique soutenant la probabilité que la langue de l'empire de Chine soit la langue primitive*. En matière de simplicité, le chinois bat en effet tous les records... Il n'a que « 326 » monosyllabes. Mais comme il faut au moins soixante mille signes pour l'écrire, on peut toujours vitupérer contre la complexité de l'alphabet hébraïque. La belle langue — ironise Pfeiffer — qui exige des « commerçants, artisans et autres hommes du peuple » la connaissance moyenne de huit à dix mille caractères !

Au moment où Pfeiffer publiait ses *Doutes* — qui intensifient la lutte contre un scepticisme croissant ? — la « jactance chimérique » des contestataires fait l'objet d'une autre dénonciation en règle. Une *Dissertatio de confusione linguarum babylonica* est présentée à Wittenberg par l'élève Jean Musaeus sous l'autorité de son professeur Georges David Ziegra. Invoquant le patronage de « notre vénérable André Sennert, l'essai accentue la référence cabalistique en développant le thème de la perception des noms hébreux : tétragramme qui dénote l'essence divine, appellations si transparentes de la cigogne (« bienfaisance ») ou de la colombe (« exposée à la violence ») ; l'immémoriale stabilité des noms bibliques, dans la tourmente de la révolution des langues, etc.

La réfutation des thèses de Leyde semble ainsi se rétracter sur ses arguments les plus mystiques, sur la part la plus obscure de l'ancienne théorie. Elle ne résiste pourtant pas tout à fait à une certaine attraction des nouveautés du siècle et des tendances qui vont s'affirmer de la manière la plus éclatante chez Leibniz. Les partisans de l'antiquité du néerlandais, peu nombreux aujourd'hui, écrit Pfeiffer, collectionnent les analogies. On peut, ajoute-t-il, leur en montrer d'autres, centrées sur le latin, et non moins étonnantes, au delà des correspondances que celui-ci entretient avec « la plupart des langues européennes ». Ainsi sont réinvoqués les rapports entre le latin *pater* et le perse *pader*, entre *mater* et *madar*, *calamus* et *kalem*, etc. L'arménien lui même est mis à contribution. Son terme *murr* rappelle furieusement le latin *mortuus*, de même sens. Les pronoms de la deuxième personne se correspondent dans les deux idiomes. L'attraction d'une recherche qui séduit manifestement l'orthodoxe le

conduit à faire comparaître le groenlandais, l'arabe, l'égyptien, sous la bannière de l'hébreu. Au moins le cercle de l'enquête s'est-il ouvert.

Mais l'attraction de la modernité se manifeste jusqu'au cœur de la philosophie du signe dans une autre dissertation soutenue à Wittenberg. En 1664, Jean Meisner patronne la dissertation de l'étudiant Auguste Zobell (dont l'histoire, pour le reste, a oublié le nom), qui porte aussi sur *La Confusion des langues à Babylone*. L'entreprise, cette fois, est de nature plutôt philosophique. L'essai tend à prouver que les épisodes du déluge et de la tour, outre qu'ils offrent toutes les apparences de la vérité historique, ont le caractère d'une intervention divine résolument conçue. Contre ceux qui soutiennent que l'édification de Babel ne fut pas un péché, Meisner et Zobell y voient le symbole d'une rupture du « consensus de la piété », où se découvre tout l'orgueil de l'homme. Cette rupture, en germe dans le déroulement des travaux de construction de la tour, devait se matérialiser par une plus solennelle division, selon un processus naturaliste dont le modèle remontait au moins à Erasme.

Cette naturalisation s'accompagne du reste, à nouveau, d'une mise en cause du critère de simplicité. Meisner et Zobell se réfèrent en l'occurrence aux *Règles philosophiques* établies en 1662 par Daniel Stahl :

Si une langue déterminée offre un caractère marqué de simplicité, dans certains noms, mais si les noms de certaines autres choses ne sont pas composés des premiers, on ne peut invoquer ce caractère en faveur d'une quelconque priorité. Beaucoup de choses sont simples, qui apparaissent premières selon l'ordre de la nature, mais ne le sont pas néanmoins selon l'ordre du temps.

Le professeur et son élève eurent beau invoquer les décisions du « magnifique seigneur Calov, en ce qui concerne le principe de l'hébreu primitif. La question apparaît mise entre parenthèse par le détour d'un syllogisme pompeux qui ne trompa peut-être pas Calov sur leurs intimes convictions. Celui-ci et Meisner se brouillèrent bientôt, le premier reprochant au second l'interprétation trop libre des dogmes qu'offrait *Théologie naturelle*. La dispute, disent les historiens, prit un tour d'« arrogance inquisitoriale ». L'infléchissement « rationnel » que montrait la dissertation de 1664 présentait un autre aspect intéressant. La division des langues fut sans doute un grand mal, répètent Meisner et Zobell, et saint Augustin a marqué à quel point elle « aliène l'homme à l'homme ». Mais elle ne fut pas que « privative », car elle fit naître dans les esprits « différentes dispositions », des manières propres de s'exprimer et de penser, des tours divers, des proverbes variés.

Une autre dissertation de Ziegra rend sensible, en 1684, l'autorité que continue d'exercer Abraham Calov. La première page décline ses titres : « doyen noble et vénérable de la Faculté de théologie et du Consistoire ecclésiastique », « pasteur de l'église de Wittenberg et superintendant général du Cercle électoral de Saxe » — « maître vénéré », ajoute un autre collègue, qu'il convient « de nommer avant tout le monde ». Calov meurt le 25 février 1686. Deux semaines auparavant, le candidat Andreas Jäger risquait devant les autorités de l'université, sous la direction de son professeur Kirchmaier, une dissertation *Sur la plus vieille langue de l'Europe* où celle-ci se présentait détachée de la matrice hébraïque, sur fond de comparatisme enfin libéré.

Leibniz, entre adamisme et révolution culturelle babélique

On trouve chez William Blake, écrit R. Essick, l'idée selon laquelle Babel fut « le lieu d'une chute du signe motivé dans un monde arbitraire de signification ». L'artiste associe l'épisode de la confusion et l'obscurcissement des hiéroglyphes : dans une peinture (perdue) sur la fuite en Égypte, il a placé « en arrière-fond une construction que l'on peut supposer représenter des ruines de la tour de Nimrod, [...] répandues dans de nombreux pays³⁰ ». On a dit plus haut comment l'adamisme pouvait entretenir la confiance contraire en une relative motivation du signe linguistique, dans l'absolu. Comment se situe Leibniz dans cette tension et par rapport aux dissertations académiques contemporaines dont il vient d'être question ?

Pour I. Hacking, il n'y a bien sûr chez lui « aucun adamisme du type de celui auquel se serait opposé Locke³¹ ». On se serait bien douté que « les intérêts de Leibniz sont tout à fait différents de ceux de Boehme ». Il y a loin de la mystique de celui-ci à ce que T. Borsche définit comme une recherche sur les « reflets changeantes de vérités inaltérables », lesquelles constituent chez Leibniz « l'invariable foyer du comparatisme linguistique³² ». Si le philosophe écrit dans les *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, au livre III, que « les idées ne

³⁰ Essick 1989, 23, lettre du 6 juillet 1803 à Thomas Butts. « On croyait généralement, commente Essick, que les hiéroglyphes étaient d'abord des signes naturels, qui furent détournés par les prêtres et convertis en un code mystérieux. » Il mentionne notamment le *New system, or analysis of ancient mythology* de Jacob Bryant (1774-76) parmi les ouvrages dont s'inspirerait ici la *Jérusalem* (1804), dont la planche 89 offre la même association.

³¹ Hacking 1988, 145.

³² Borsche 1990.

dépendent point des noms », on n’imaginera pas qu’il n’ait pas intégré la révolution sensualiste. Quand il réaffirme, apparemment contre Locke, l’existence de certaines « essences des choses », c’est en tant que pure réalité « possibles » dont la structure se manifesterait sous des espèces diverses, par des « représentations » analogues à celles par lesquelles différentes « scénographies » représentent une vile, « suivant les différents côtés dont on la regarde³³ ». Ainsi, commente Borsche, Leibniz, tout en s’accordant avec Descartes sur une certaine « priorité naturelle de la pensée sur son vêtement linguistique », est évidemment conscient du fait « que notre pensée s’accomplit par les signes linguistiques », ce qui provoque un « déplacement d’accent vers la priorité historique des signes ».

Le point qu’on voudrait épingle ici concerne ce que Borsche désigne comme un « aménagement de tradition dans lequel la diversité des phénomènes se trouve libérée de la tache de la corruption ». N’est-ce pas cette « libération » qu’annonçait la dissertation de Meisner et Zobell en 1764 quand elle récusait le caractère exclusivement « privatif » de l’intervention divine à Babel ? Quand elle valorise les « différents tours d’esprits » que développent après la confusion les « différentes langues » et qu’elle postule divers *habitus* reflétés dans la variété des « styles », des « proverbes » et « autres choses propres au genre de chaque idiome », n’est-ce pas déjà leur *génie* qu’elle a en perspective ?

Leibniz va quant à lui inscrire la possibilité de ce reflet culturel — quasiment symbolisé par la référence folklorique aux « proverbes » — dans la conception même du signe linguistique. L’articulation sonore, écrit-il, commence par fonctionner, à l’origine des langues mais aussi dans l’acquisition du langage individuel, comme l’instrument d’une « pensée sourde et vide d’intelligence », en quête d’un « sens caché³⁴ ». Un *consensus* s’instaure par lequel le locuteur ordinaire apparie non seulement deux entendements, mais assimile le lien qui les unit la relation de nécessité établie spontanément et obscurément entre mots et choses : « les hommes prétendent ordinairement marquer leurs propres pensées et de plus ils attribuent aux mots un secret rapport aux idées d’autrui et aux choses mêmes ». Ainsi, « on prend garde au moins de ranger les mots selon la coutume des autres, se contentant de croire qu’on pourrait en apprendre le sens au besoin ». En d’autres termes, constate T. Borsche, une « approche discursive » de l’établissement et donc du statut des mots induit un paradigme qui remplace celui fondant « l’accès à la vérité sur l’origine ou l’intuition³⁵ ». Inutile d’insister sur l’ouverture qui s’annonce ici, en direction de la conception des langues comme « miroirs de l’esprit humain ». La plasticité prêtée par Turgot aux « métaphores

³³ Leibniz 1966, 253.

³⁴ Leibniz 1875-90, V, 265 ; cité par Borsche 1990, 108.

³⁵ Borsche 1990, 106.

primitives » correspond même assez exactement aux signes « vides », tendus vers un « sens caché », que postule Leibniz³⁶.

Le signe linguistique se charge ainsi, selon O. Pombo, d'un « modèle d'expressivité diagrammatique » où la représentation du réel apparaît constituée d'un réseau abstrait de « pôles de convergences » associés dans des relations spécifiques³⁷. En celles-ci s'imprime notamment ce que S. Gensini a désigné sous le terme d'*affectus*, c'est-à-dire l'ensemble des facteurs déterminant ou conditionnant « les différentes modalités selon lesquelles le réel se réfracte dans l'esprit des individus ou des communautés³⁸ ». Cet *affectus* jouerait un rôle de médiation entre les notions opposées de *naturalité* et d'*arbitraire* : une résolution que Leibniz aurait cherchée dès son *De linguarum origine naturali* de 1677-85. Là, en tout cas, pouvait s'enraciner un projet de linguistique historique visant autant la reconstruction des « progrès de l'esprit humain », comme dira le dix-huitième siècle, que la recherche ultime de la conformité étymologique des mots au modèle, liée au « modèle diagrammatique ». Si l'on suit O. Pombo en ce qui concerne la nouvelle structuration du signe, qui « absorbe en lui-même toute la fonction expressive en devenant le point stable de l'organisation sémantique³⁹ », on inscrira dans ce dispositif inaugural la place nouvelle assignée à la communication. Ce n'est pas pour rien si les dernières pages du chapitre II des *Nouveaux essais* nous ramènent au plan de l'échange quotidien, par rapport aux spéculations sur la possibilité d'une langue universelle suppléant à la perte de la langue d'Adam. La réconciliation du plus lointain passé et du présent constitue un autre trait de la pensée de Leibniz, qui pourrait également s'inscrire dans un mouvement général du temps. On se souvient que Heinrich Kipping défendait en 1665 la valeur intrinsèque de « toute langue », en soi « très parfaite », « puisqu'elle exprime à sa manière les dispositions de l'âme ». Ce relativisme participait bien sûr d'une volonté de promotion de la langue nationale. Au même moment, Justus Georg Schottel développait les thèmes de la « netteté », « propriété », « caractère incomparable » et surtout de la « justesse foncière » (*Grundrichtigkeit*) et de la « primordialité » de l'allemand, dans l'influent *Ausführliche Arbeit von der Teutschen Haupt-Sprache* de 1663⁴⁰. Leibniz écrira de son côté dans les *Nouveaux essais* à propos de certaines langues « dérivatives⁴¹ » :

³⁶ Droixhe 1993, 1994.

³⁷ Pombo 1990, 455-56.

³⁸ Gensini 1995, 65.

³⁹ Ce que Pombo qualifie d'organisation « monadologique » du signe.

⁴⁰ Borst 1957 sv : III/1, 1217 ; Poppe 1986 ; Kürschner 1986 ; Dutz 1989, 210 sv. ; Gensini 1990, 63-64 ; Gensini 1995, 20-21.

⁴¹ Leibniz 1966, 241 ; Olender 2005, « *Dans la marmite à cuisiner les langues* », 132.

[...] quant au fond elles ont néanmoins quelque chose de primitif en elles-mêmes, qui leur est survenu par rapport à des mots radicaux nouveaux, formés depuis chez elles par hasard, mais sur des raisons physiques.

Ainsi, la langue germanique, quoique dérivant d'une souche très ancienne, « peut passer pour primitive », car elle n'a pas besoin d'emprunter à d'autres parlers les « racines primordiales » dictées par « l'instinct naturel ». S'ensuit un inventaire phonomimétique de ces racines qui demeurent productives. Le *De linguarum origine naturali*, en même temps qu'il introduisait la notion d'*affectus*, étendait la primitivité naturelle des premières langues, due à la « convenance des sons avec les affections de l'âme », à celles qui en étaient issues. Car

cette origine ne trouve pas seulement lieu dans la langue primitive, à mon avis, mais aussi dans les langues sorties ultérieurement, pour partie, de cette langue première, ou dans ce qu'elles tiennent du nouvel usage établi par les hommes qui se dispersèrent sur la surface de la terre.

Ainsi, la rupture de Babel instaure une nouvelle origine que renouvelle l'usage quotidien, en fonction des « affections de l'âme » qu'il y attache. Tout se passe dans la parole quotidienne comme à l'aube de l'humanité, en vertu d'un principe qui trouve son expression dans l'ordre de la mécanique. Leibniz l'invoque à propos des lois du mouvement et « ne se souvient pas de s'en être écarté » :

[...] s'il n'y avait pas en nous un certain actif primitif, il ne pourrait y avoir en nous des forces dérivatives et des actions, parce que tout ce qui est accidentel ou changeant doit être une modification de quelque chose d'essentiel ou de permanent⁴²...

Le principe ne trouvait-il pas sa source chez Locke ? On le croirait quand celui-ci écrit que « tous les hommes ont toujours eu depuis, et de la même manière « cette » liberté qu'avait Adam, à l'origine, de construire par ses propres réflexions les idées complexes des modes mixtes, et non tel autre patron » (*Essai*, III. vi). L'option naturaliste ne pouvait que s'imposer à Leibniz, pour qui, souligne Hacking en la qualifiant d'« anti-adamique », « Adam se trouvait exactement

⁴² Leibniz 1710/1973, 97-98 : lettre à de Volder, 30 juin 1704. En somme, la « force primitive » que détient la « chose permanente » programme la « force dérivative » agissant dans les cas qu'elle « enveloppe » ; elle est « comme la loi de la série et la force dérivative comme la détermination qui assigne un terme quelconque dans la série ».

dans le même état que toute autre personne ou communauté qui apprend à parler », sans « aucun accès privilégié à la véritable nature des choses via les idées vraies et les noms authentiques ». À l'inverse, le locuteur d'aujourd'hui est pour ainsi dire vu « dans le même état » que l'homme primitif.

Finalement, la communication ordinaire, quotidienne, contribue de manière décisive, et quelque peu paradoxale, à fonder le projet d'une linguistique historique, dans le cadre d'une réconciliation générale : de l'origine avec la pratique actuelle, du naturel avec l'arbitraire, de « l'essence primitive » et de l'historique, de la forme sonore, d'abord « vide », et du sens⁴³. Tentative d'« harmonisation totale » (Gensini) qui reconduirait à l'idée de totalité enclose dans le microcosme humain, émanation du divin (Dutz). Pris dans la crise des rapports entre érudition et religion⁴⁴, Leibniz sut ouvrir la voie au « génie » des langues sans renoncer à reconstituer sur les ruines de Babel, à travers la diversité des mots, des mythes et des cultures, l'infinie élévation des hommes vers le divin, tout en ménageant au maximum l'unité du genre humain menacée par la montée du modèle « aryen⁴⁵ ».

⁴³ Dutz 1991, 36. Dutz lie à cette conception de l'homme, chez Leibniz, ce que G. Lakoff appelle un *réalisme expérimental* caractérisant la pensée comme activité imaginative, fortement enracinée dans l'expérience sensible, fonctionnant à travers des structures formelles justifiables de « modèles cognitifs », tandis que l'*objectivisme* (ajoutons : notamment cartésien) y voit surtout la « manipulation mécanique de symboles abstraits » dont tout le sens est réduit à la « correspondance avec les objets du monde extérieur ». Les étiquettes de Lakoff ne paraissent pas très heureuses, rapportées à l'ancien couple *nominalisme-réalisme*.

⁴⁴ Neveu 1994 ; Laplanche 1994.

⁴⁵ On comparera notre conclusion avec celle de J.-F. Courtine, s'interrogeant sur « Leibniz et la langue adamique ». « Comme le notait avec force Michel Foucault, un des traits distinctifs de l'âge classique dans sa théorie du signe, c'est le renversement de la hiérarchie fondative entre signes de convention et signes naturels, l'arbitraire se trouvant privilégié en ce qu'il fournit une *grille d'analyse* et un *espace combinatoire à travers lesquels la nature va se donner en ce qu'elle est*. Le primat du signe d'institution tient en effet principalement à sa capacité de former système ; le système le meilleur et le plus complet sera celui où le primitif des mots rejoint l'élémentaire des choses [...]. Leibniz est sans doute un des seuls à avoir poursuivi jusqu'à son terme ce renversement ; un des seuls aussi à maintenir un rigoureuse correspondance entre la double *mimésis* (celle que retrouve l'étymologie et celle qu'instaure la langue rationnelle), entre le spectacle des choses et la langue des affects d'une part, et l'intuition de l'essence et la *lingua rationalis* d'autre part, entre le perspectivisme ou la scénographie des langues *vulgaire* et le géométral ou l'ichnographie de la langue universelle » (Courtine 1980, 390).

Chapitre 2

COMPTABILITÉS BABÉLIQUES

À la fin du dix-septième siècle, une polémique oppose le catholique Richard Simon et le réformé Jean Leclerc sur le thème de Babel. Simon reprend à Grégoire de Nysse la double naturalisation de l'origine du langage et de la division des langues, dans l'*Histoire critique du Vieux Testament* de 1678. Le tableau, digne d'Epicure ou de Vitruve¹, scandalise Leclerc, qui s'exprime dans une longue diatribe de ses *Sentiments de quelques théologiens de Hollande sur l'Histoire critique du Vieux Testament*, paru en 1685. Simon va riposter l'année suivante dans sa *Réponse au livre intitulé Sentiments de quelques théologiens*².

Leclerc interprète la confusion des langues à la manière de Philon, pour qui l'épisode vise surtout l'unité religieuse perdue. Pour Leclerc, Dieu ne mit pas directement la division dans le langage mais la discorde dans les familles, d'où s'ensuivit la fragmentation des mots, avec l'éloignement mutuel. Babel a commencé quand les bâtisseurs ne furent plus « d'un même avis ». Richard Simon observe qu'il y aurait ici quelque « sujet d'être scandalisé » par l'interprétation de son adversaire, qui, en remplaçant division des langues par séparation des cœurs, contrevient au « sens propre et naturel du texte de l'Écriture ». Il se donne quant à lui comme restant plus fidèle à ce « sens propre » quand il suppose une « véritable confusion de langage », mais opérée sur le modèle des différenciations qu'on observe tous les jours dans la société.

L'opposition serait sans résonance profonde du côté de la philosophie du signe si elle ne concernait la question du vocabulaire dont disposaient les travailleurs rassemblés au pied de la tour. Pour Richard Simon, il dut leur manquer « plusieurs mots » relatifs aux techniques de construction. Leclerc n'en accepte pas l'idée. Comment auraient-ils ignoré « les noms des matériaux ou des

¹ Pigeaud 1963.

² Borst 1957 sv., 1292 sv., 1454 sv.

instruments dont ils se servaient » ? Le débat s'étend sur le point de savoir si l'architecture était alors « si nouvelle », si sa langue était « si pauvre » qu'elle n'ait pu « fournir les mots nécessaires » ? Il porte en fait sur la progressivité de développement d'un langage qui est d'abord, pour Simon, réponse à un environnement historique donné. « Il est constant qu'on n'a inventé les mots qu'à mesure qu'on en a eu besoin pour s'exprimer dans certaines choses. » Leclerc défend quant à lui l'idée d'un homme très tôt pourvu d'un langage bien formé parce qu'il croit au don divin, mais plus encore sans doute parce qu'il reste tributaire d'une vision cartésienne voulant que les mots accompagnent presque spontanément le réel, à la manière d'une doublure automatique. À la limite, il suffirait que ces hommes des premiers temps aient utilisé les mots existants pour engendrer tous ceux qui leur faisaient défaut, par une « convention » mécanique, par une simple démultiplication.

Ce n'est pas ainsi, pour Simon, que les choses se passent, dans le domaine du langage. Son récit de l'invention des signes met en évidence une construction graduelle, conforme à une évolution de l'homme. Son opposition à Leclerc peut se comprendre comme trahissant le besoin d'une autre vision du statut des mots, comme si elle en appelait d'avance, d'une certaine façon, au constructivisme sensualiste. « Adam, pour demeurer dans le paradis terrestre, n'avait pas besoin d'être savant dans l'architecture. »

Par ailleurs, Simon reproche à son adversaire, traditionaliste rigoureux en matière d'origine de la parole, de ne pas avoir respecté le « dogme « identifiant la langue primitive avec l'hébreu. Leclerc se réclame en effet de « M. Huet », qui, dans sa *Démonstration évangélique*,

prouve fort bien que la langue hébraïque était celle des Cananéens et que cette première langue est tout à fait perdue, à moins qu'il n'en soit resté quelques vestiges dans les différentes langues de l'Orient. Ainsi, tout ce qu'on croit de la sainteté de la langue hébraïque, comme si Dieu l'avait inventée, et de la manière dont elle s'est conservée, à ce qu'on dit, dans la seule famille d'Heber ne sont que des songes de rabbins, qui n'ont aucune vraisemblance.

Richard Simon, au contraire, n'a « rien décidé » sur la question de la langue primitive, et il ne voit pas qu'on ait « aucune démonstration là-dessus ». Ainsi, le « rationaliste » Simon se voit plaisanté par son adversaire et rejeté dans le clan des attardés, sur la question de l'hébreu langue-mère. Peut-on dire que Leclerc adoptait ici la posture critique qui était la plus commune, dans la Hollande où il avait trouvé refuge ? Selon R. Dan, après une période de « sur-sacralisation » de l'hébreu, justifiée par le retour à l'authenticité des Écritures, se développa une

tendance concurrente qui séparait exigence théologique et « vaine étude des langues », en réaction aux conceptions jugées aventureuses d'un mouvement anti-trinitaire pénétré de références hébraïques, par exemple chez Michel Servet.

Jacques Basnage reprit à son tour, en 1713, la lecture de Babel dans ses *Antiquités judaïques* (II, 3 sv). Il y récuse la naturalisation de l'épisode, qui annulerait le miracle et l'historicité du récit de Moïse³. Un des aspects les plus singuliers de l'argumentation concerne le nombre de langues issues de Babel. Les supputations en la matière ne trouvent-elles pas leur origine dans une fable ridicule des Hébreux ? On rapporte en effet que les juges du Sanhédrin étaient être à même de comprendre et d'utiliser soixante-dix parlers différents⁴. La tradition théologique considère que le chiffre des langues produites par l'intervention divine est de soixante-douze ou soixante-treize. Comment ne pas être agacé par la contradiction existant entre cette prétention et la très réelle fermeture culturelle manifestée par les juifs ? Selon Flavius Josèphe, a noté Selden, on « n'estimait pas beaucoup dans la nation ceux qui étudiaient les langues étrangères ». Josèphe lui-même sait mal le grec. C'est que les juifs sont obnubilés par la connaissance des Écritures. Une anecdote illustre cette étroitesse d'esprit. Le fils d'un certain Duma consulte ses maîtres sur l'opportunité d'apprendre les idiomes des païens. On lui répond que la Loi doit être méditée jour et nuit : qu'il les étudie donc s'il trouve « une heure qui ne soit ni du jour ni de la nuit ». Les Hébreux, ironise Basnage, « se contentaient d'apprendre leur langue, et méprisaient les autres⁵ ».

Sans entrer en contradiction directe avec le grand destin universel assigné à la langue élue, il jette sur celle-ci une lumière crue, peu avantageuse. Il entend cependant rester modéré. S'il est juste d'égratigner la « fausse idée » que les juifs ont eue des « privilèges de leur nation », « il ne faut pas outrer les choses ».

Basnage mentionne par ailleurs quelques jalons de la tradition de débat portant sur ce nombre de langues. Saint Jérôme avait tablé sur le passage des Écritures où le Christ dit qu'il appellerait à son secours « plus de douze légions d'anges » : le calcul se fondera dès lors sur le contingent normal d'une légion... Une tendance générale de ces comptabilités, au dix-septième siècle, vise à en abaisser le chiffre. Bochart avait déjà ramené celui-ci à une vingtaine, dans la

³ Basnage 1713, chap. 33.

⁴ Basnage 1713, I, III sv.

⁵ Dira-t-on, en se fondant sur Maïmonide, que « langue » doit être chez eux entendue dans la signification de « science » ou doctrine ? Basnage le conteste, en soulignant que l'isolement culturel des Hébreux allait au delà de ce qui était requis par la défense de la foi ou l'intégrité de la nation.

Géographie sacrée de 1646⁶. John Wilkins, dans son *Essay towards a real character and a philosophical language* de 1668, ne croit pas « qu'elles aient été aussi nombreuses » qu'on le prétend. Basnage, feignant de confondre la multiplication de Babel avec l'arborescence développée à partir des trois fils de Noé, envisage la possibilité « qu'il n'y avait que trois langues », bien qu'on imagine mal comment « un si petit nombre » eût suffi « pour jeter la confusion entre les ouvriers ».

Si Basnage s'accroche encore aux données de la Genèse pour repérer les « cinq ou six langues » qui durent être parlées dans les temps primitifs — le chaldéen, l'arabe, le phénicien, l'égyptien, le perse et le grec — le P. Calmet propose au début du dix-huitième siècle un dénombrement bien plus suggestif de ce qui influait alors sur ces savantes et dérisoires affabulations. Dans son *Commentaire littéral sur l'Ancien et le Nouveau Testament* de 1707, complété par une *Dissertation sur Babel* de 1720, il déchiffre laborieusement la grille d'engendrement des peuples que consacrait le chapitre IX de la Genèse, avant même le chapitre sur Babel. Il faut donc compter avec la famille des descendants de Noé, fragmentée en nations modernes par Javan, Madai, Tubal, etc., d'où viennent respectivement les Grecs, les Perses ou Mèdes, les Latins, etc. Mais l'arbre généalogique ploie sous le poids des prétentions émises de toutes parts. Les peuples germaniques, surtout, ambitionnent de se rapprocher de Japhet, père des Européens, à travers leurs ancêtres mythique, Gog, figure tutélaire des Goths, Gomer, dont le nom évoque immanquablement, depuis Goropius Becanus, les Cimbres du Jutland, ou Aschkenaz⁷.

Calmet, d'un coup, délaissera donc dans la *Dissertation sur Babel* les références bibliques pour offrir un tableau qui évoque davantage la *Diatribesur les langues européennes* de Joseph Juste Scaliger. Le grand nombre de parlars dont on suppose la naissance dans la plaine de Sennaar est peu « raisonnable⁸ ». On les réduira à une poignée de « matrices » — de cinq à sept. On y discernera, outre l'hébreu et les langues classiques, la puissante origine teutonique, ainsi que des familles qu'ignorait une conception sacrée de l'histoire du monde, à la Bossuet : Slaves, Chinois, Tartares. Voici que se bousculent au côté de la langue sainte l'helvétique, le souabe, le dalmate, le croate, le polonais, le bohémien, le lituanien. Il n'est pas jusqu'à l'inventaire pan-celto-germanique du P. Pezron qui n'attire Calmet hors du champ de la philologie sacrée, pour la plus grande gloire de *La nation et de la langue des Celtes, autrement appelés Gaulois* (1703).

⁶ Solé 1979, 116.

⁷ Olender 2005, « *Oblivio*. L'oubli de la langue d'Adam », 124-26.

⁸ Calmet 1707, I, 324 sv. « Il n'est pas nécessaire, ni même avantageux, de faire cette division en un si grand nombre de langues ; il est plus raisonnable de les fixer à un moindre nombre. »

Comment un homme des environs de 1700 aurait-il pu se soustraire entièrement à la pression du savoir environnant, qui faisait, ainsi que dans d'autres domaines, voler en éclats les calculs bibliques ? Comment ne pas tenir compte des dénombrements parallèles offerts par les *Mithridates* ? Comparé à ceux-ci, le tableau des langues du monde offert par Calmet demeure fruste. Ce qu'il reflète du savoir acquis n'est pas seulement à la mesure de son traditionalisme invétéré, comme c'est aussi le cas pour son confrère en orthodoxie, le P. Thomassin (v. ci-dessous). La place que l'un et l'autre réservent à l'épistémè contemporaine correspond aussi à celle que la France accorde avec indifférence ou dédain à l'histoire des langues et particulièrement à l'étymologie, en cette fin du dix-septième siècle. Songeons à Ménage et à l'image que lui impose le théâtre de Molière.

La référence babélique avait alors perdu suffisamment de crédit pour que la plus scandaleuse atteinte au mythe reste confinée dans la confidentialité du pur débat théologique. Basnage retrouve la provocation de saint Philastre, évêque de Brescia, qui, au quatrième siècle, avait composé un recueil d'hérésies parmi lesquelles figurait la croyance en l'existence d'un parler unique avant Babel⁹. Le paradoxe était de taille, mais non dépourvu de sens et de fondement textuel. Si Dieu avait accordé aux hommes une vraie grâce dans l'ordre du langage, ce ne pouvait être que la faculté de comprendre spontanément des langues diverses, faculté demeurée l'apanage des anges. Au reste, le chapitre IX de la Genèse dessinait une contradiction esquivée par saint Augustin, quand il brisait d'avance une unité d'ores et déjà partagée entre la proliférante humanité sortie de l'arche, sur quoi aurait pu s'arc-bouter la théorie polygéniste de l'origine des langues¹⁰. Mais le temps n'était déjà plus à l'exploitation des provocations patristiques ou des illogismes attachés au récit de Babel. C'est sur le mode plaisant, voire burlesque, que Condillac invoquera en note le patronage de Grégoire de Nysse, pour aventurer l'irrépressible reconstitution de la genèse de la parole, au début de *l'Essai sur l'origine des connaissances*.

⁹ Philastre 1528, f. 49 v°.

¹⁰ Laquelle se trouve singulièrement relancée, au dix-septième siècle, par le pré-adamisme de La Peyrère. Popkin 1987, IX.

Chapitre 3

ANGE CANINI : LA « RAISON DES LETTRES »

Angelo Canini (Anghiari, près d'Arezzo, 1521 - Auvergne ?, 1557) est connu en histoire de la linguistique pour avoir proposé « l'embryon d'un comparatisme véritable, même s'il est encore des plus informes », en diffusant « en Europe l'idée de la parenté des langues sémitiques, déjà bien reconnue des Arabes et des juifs médiévaux¹ ». Il est vrai que l'on reproche volontiers une persistance « ingénue » de la monogenèse hébraïque à ses deux ouvrages principaux : les *Institutions de la langue syriaque, assyrienne et thalmudique, comparée avec l'éthiopienne et l'arabe* de 1554 et l'*Hellenismos* paru l'année suivante. La réalité est plus complexe.

Hébreu mort, syriaque vivant

Contester l'antiquité suprême de l'hébreu est sans doute « crime impie ». Moïse doit rester « réellement devin et divin² ». Il faut même condamner l'erreur des Anciens quand ils refusaient d'imaginer, comme Varron ou Platon, que leur langue, indigène, puisse « remonter à une plus ancienne ». Varron s'est lourdement trompé, qui a cherché en vain « l'origine des mots latins dans le latin même », car on sait qu'une grande partie de celui-ci vient des Pélasges et qu'il « reçut beaucoup des Doriens. Ce que grec et latin ont en commun doit provenir des « langues supérieures » — celles d'Orient.

¹ Mounin 1967, 122.

² Canini 1578, a3r^o sv. ; 1700, 83 sv.

Ceci dit, l'hébreu montre avec les parlers voisins « une similitude et une convenance tout à fait extraordinaires », qui réduisent déjà de beaucoup son privilège (*Préface des Institutions*). En outre, ce qu'on appelle hébreu n'est jamais que la langue abandonnée par le peuple juif en captivité à Babylone, dont celui-ci adopta le parler dominant, foncièrement « syriaque ». L'hébreu s'éteignit donc à mesure que « les vieillards disparaissaient » et c'est une forme de syriaque qui fut transportée en Judée par Zorobabel, puis utilisée par le Christ et les apôtres pour « apporter au monde l'heureuse nouvelle ». Canini recourt ici à une comparaison éclairante. Les évangélistes écrivent qu'ils parlent hébreu comme les Français du seizième siècle disent qu'ils parlent la *lingua gallica*, alors que, littéralement, la « langue gauloise » est éteinte depuis des siècles. Allons même plus loin. « Le français d'aujourd'hui n'a plus guère de rapport avec celui usité voici cinq ou six cents ans. » Qu'on aille relire « des écrits français » de ce temps-là : « J'ose affirmer qu'ils ne seront compris que par un très petit nombre de nos contemporains. » Aussi les prêtres de France, comme ceux d'Italie, doivent-ils utiliser la langue populaire moderne du pays pour se faire entendre, de même que le Christ adopta le syriaque pour atteindre les foules. D'emblée, le principe d'uniformitarisme invoque une réalité concrète, accessible, pour entreprendre la reconstitution d'un passé occulté.

On conviendra que ce réalisme se détache sur un fond de considérations mystico-arithmétiques de type cabalistique. Les *Institutions* abordent la question de la *ratio loquendi* en se demandant si les familles de langues se présentent plutôt par « triades » ou par groupes de quatre. Le grec a quatre dialectes mais « le titre de la sainte croix » n'est écrit que dans trois langues³. Les calculs ne sont pas tout à fait sans importance, quand il s'agit de situer l'hébreu par rapport aux parlers majeurs qui lui sont apparentés, c'est-à-dire le syriaque, l'arabe et l'éthiopien — ses « dialectes ». Faut-il prendre ici pour modèle, se demande Canini, la manière dont le latin « s'adjoint » trois dialectes (italien, français, espagnol) ?

« Une merveilleuse propriété »

La pratique des langues sémitiques et la fréquentation des grammairiens hébreux ont enseigné à l'humaniste une leçon qui « concerne toutes les langues » : la conviction que « les lettres », c'est-à-dire les sons, « ne changent pas par hasard » mais en raison de « causes naturelles ».

³ Metcalf 1974, 238.

[Ces grammairiens] disent que la nature a donné aux hommes cinq instruments par lesquels toutes les lettres sont produites et peuvent être prononcées : les lèvres, les dents, la langue, le palais et la gorge [...]. Les lettres formées par ces différentes parties naturelles permutent facilement, comme on voit que les Germains, de leur côté, changent régulièrement le B en P, le V en F, ou le D en T. Il arrive quelquefois que d'autres lettres soient altérées, par débilité ou par défaut physique, comme nous l'observons chez les enfants et les bègues, qui, n'arrivant pas à prononcer la lettre R, recourent à la lettre L, apparentée.⁴

Ainsi, une modification due à la faiblesse d'un organe, une « erreur » commise par la « multitude ignorante » entrera dans l'usage. Canini a conscience d'aller à contre-courant d'une opinion commune, pour laquelle le changement linguistique est le domaine de l'irrationnel. Il sait qu'en exposant dans le détail les faits de régularité qu'il croit avoir découverts, il rebutera des esprits routiniers.

Ceci étant dit, personne ne doit regarder avec étonnement certains des cas présentés ici. Les exemples en question peuvent paraître un peu durs. Mais que le lecteur considère — comme il sied à un homme (*humaniter cogitet*) — que l'auteur de ces lignes, apportant beaucoup de nouveautés, peut difficilement plaire à tous. Qu'il considère aussi que trois choses sont requises, en matière d'étymologie : la présence d'une signification identique ou peu éloignée ; une altération modérée qui ne heurte pas l'oreille ; enfin, une foule d'exemples semblables.

Ces précautions n'empêcheront pas l'auteur — on s'en doute — d'errer dans le dédale des « permutations de lettres », qu'il va tâcher de saisir sur la base des différents dialectes grecs et du latin, mais en faisant intervenir aussi les langues romanes. La tentative de l'*Hellenismos* annonce la recherche des « *regulae* » de Christian Becmann ou de Christophe Crinesius, et plus précisément encore l'*Harmonie des quatre langues cardinales* de Cruciger. On peut comparer les deux ouvrages en ce qui concerne les « permutations » auxquelles se prêtent les sons *b* et *p*⁵. L'*Hellenismi alphabetum* s'ouvre par un examen phonétique en règle. On y divise les consonnes en « douces » (les sourdes *p, t, k*), « moyennes » (*b, d, g*) et « fortes ». Ces sons montrent une « propriété tout à fait merveilleuse », car ils ne se modifient pas au hasard, pas plus qu'ils ne s'associent « n'importe comment » à

⁴ Sur l'influence de la grammaire hébraïque dans le domaine phonétique, cf. Percival 1984.

⁵ Droixhe 1978, 65-66.

l'intérieur d'un même mot. Les consonnes sourdes « se changent en moyenne dans les dérivations » : *hepta* devient *hebdomos*, *octô* devient *ogdoos* « huitième », etc. Les exemples se retrouveront chez Cruciger. Il en va de même, en partie, de ceux qui sont invoqués pour illustrer l'alternance gréco-latine *b/v*. Rapprocher *bioô* et *vivo*, *orobos* « vesce, lentille » et *ervum*, *boros* « glouton » et *vorax* ne demandait sans doute pas beaucoup d'ingéniosité. D'autres correspondances alléguées par Canini sont moins exactes mais ont beaucoup d'apparence de rationalité, au moins pour un homme de la Renaissance : *boulomai* et *volo* se semblaient-ils pas liés, comme *boê* et *vox*, ou *boskô* « mener paître » et *vescor* « se repaître de, manger⁶ » ?

Pour mesurer vraiment les difficultés que devait affronter Canini en matière de comparaison génétique, il faut apprécier le rapprochement qu'il opère entre *bebaioô* « affermir, garantir » et *voveo* « promettre solennellement ». Comment imaginer que *bebaioô* appartient à la famille de *bados* « chemin », le verbe ayant d'abord le sens d'« affermir un chemin » ? Comment entrevoir le rapport génétique entre *voveo* et le gr. *euchomai* « former un vœu » ? Que d'arcanes à débrouiller avant d'arriver à des propositions « scientifiques » !

La panchronie

Question banale, et si difficile : quelles sont alors les vraies fautes imputables à un linguiste « pré-scientifique » ? Où la réflexion, la documentation, l'usage de celle-ci, le sens de la complexité, le souci du critère laissent-ils à désirer ?

Comme ses contemporains, Canini partage la notion — l'utopie — des correspondances phonétiques universelles. La conviction se renforce ici d'un sentiment patriotique exploitant des ressources d'information qui pouvaient prêter à confusion. Ainsi, on note, à l'intérieur des dialectes grecs et dans le passage du grec au latin, une alternance *d/b* qui semble privilégiée : gr. *dis* > lat. *bis*. Canini, fier de son toscan, considéré comme l'héritier direct de l'étrusque, voit la correspondance confirmée et en quelque sorte érigée en règle par le rapport qu'entretiennent — à un niveau historique tout différent — le latin *funda* « fronde » et l'étrusco-italien *fromba* de même sens⁷. Canini avait par ailleurs, nous dit-on, passé plusieurs années en Espagne (on ne sait où), avant de s'établir en France, où l'évêque de Clermont le prit sous sa protection. De Thou disait de

⁶ Le lat. *volo* a une autre origine, qui le lie au dorien *laô*, de sens analogue ; *vox* est apparenté à *epos* ; *boskô* appartient plutôt à la famille de *boûs*, lat. *bos*.

⁷ Que le *Vocabulaire de la Crusca* donne comme forme poétique, à côté la forme italienne courante, *fionda*.

lui qu'il avait « couru toute sa vie ». Il va donc puiser dans cette expérience personnelle et faire état régulièrement de mots français ou espagnols pour confirmer le caractère général de telle ou telle correspondance. On établira ainsi une relation, étymologiquement fautive, entre le grec *rabdos* « baguette » et l'espagnol *rabo* « queue ».

L'indifférence syntagmatique

Ces rapprochements qui défient les temps et les lieux alimentent pourtant quelquefois une interrogation féconde. L'espagnol *bramido* « grondement, beuglement » est comparé au lat. *fremere* « gronder, mugir », et l'« étrusque » *bevero* au lat. *fiber*, pour prouver qu'on peut passer régulièrement du *f* au *b*, ce qui renforce le rapprochement du grec *nephelê* et du lat. *nebula*. Cette dernière comparaison n'était pas sans ouvrir une perspective intéressante, au milieu d'inévitables « fautes ». Plutarque avait aussi noté, dans ses *Questions hellénistiques*, que les Macédoniens changent parfois le *f* en *b* : *Philippos* est chez eux *Bilippos* ; *phalakros* « chauve, lisse » est *balakros*. On trouve chez Canini, Cruciger et Vossius, d'autres correspondances du même ordre, entre grec et latin : *amphô* / *ambô*, *omphalos* / *umbilicus*, *kuphos* « courbé » / *gibbus* « bosse » (rapprochement fondé en ce qui concerne en tout cas les deux premiers exemples)⁸. Vossius y ajoute avec raison : *alphos* « éruption blanche » / *albus* ; ancien *orphos*, *orphanos* « orphelin » / *orbus* « privé de » ; *propherô* « porter en avant, mettre au jour, reprocher » / *probrum* « action honteuse, reproche » ; *sophos* / *sapio*, etc.

On sait comment le comparatisme moderne ira au delà de ces correspondances, en supposant un prototype **bh*, à l'intérieur du mot. La possibilité d'imaginer, à partir de là, une équivalence régulière grec *ph* / lat. *b* semble surtout freinée par la constatation qu'une correspondance inverse est également attestée dans une série de couples où nous retrouvons le lat. *fremere*, comparé cette fois au gr. *bremô*, de même sens. Pourtant, Canini aperçoit bien, dans un autre cas, la possibilité, voire la nécessité de rendre compte plus techniquement de ces alternances — une démarche qui nous semble naturelle, mais qui reste rarement pratiquée, dans le comparatisme antérieur à Bopp. Il rapproche le lat. *tenebrae* du gr. *dnopheros* « obscur » : l'idée que le premier dérive du second sera reprise par Vossius, qui cite nommément Canini. La relation est inexacte. Mais comment espérer plutôt un rapprochement de *dnopheros* avec

⁸ Cruciger 1616, sect. II, rubr. 2 ; Vossius 1662, b1 r°, liste des mots où « F change en B ».

knephas « obscurité », pour chercher un correspondant latin plus approprié⁹ ? La tentative, qui n'a peut-être rien d'original, nous intéresse parce qu'elle suppose, entre *dnopheros* et *tenebrae*, une forme qui serait « quasi *denebrae* ». Effort archaïque, mais qui vaut bien, à sa date, l'explication anecdotique proposée près d'un siècle plus tard par Vossius : *tenebrae* se rattache à *teneo* « parce que les hommes dans les ténèbres sont comme tenus et n'osent pas se mouvoir librement ». Il est vrai que Vossius, à son tour, cherchait à fonder l'interprétation sur une loi des séries : *teneo* devait donner *tenebrae* comme *verteo* donnait *vertebrae* ou *salio* « sauter » *salebrae* « aspérités, difficultés ».

Italie et Allemagne : technique et idéologie

On n'a fait, dans ce qui précède, qu'aborder des aspects limités d'une « préhistoire de la linguistique historique ». En s'en tenant aux considérations qui traitent des « lettres » *b* et *p*, il eût encore fallu montrer comment l'universalisme comparatif, tout vicié qu'il est dans son principe, conduit à reconnaître des évolutions correctes, l'histoire des sciences enseignant que le faux produit régulièrement le vrai. Les formes grecques *terebinthos* et *terminthos* pour « térébinthe (arbre) » incitent Canini à chercher des équivalences *m* / *b* qu'il découvre à travers divers faits d'épenthèse. C'est ce qu'illustrent les filiations lat. *cammaro* / *cammarus* « homard » > italien *gambero* ou *marmore* > fr. *marbre* : les exemples seront encore utilisés par Meyer-Lübke dans sa *Grammaire des langues romanes*...

Le rapprochement entre *nephele* et *nebula* rend sensible l'avantage essentiel dont disposeront Cruciger et Vossius. La familiarité des langues germaniques confère une autre résonance — une autre nécessité — à l'alternance classique. La comparaison de *tabula* et de *Tafel* ouvrait de plus excitantes perspectives. Ces langues donnaient à rêver à de singulières migrations quand elles faisaient écho, par exemple, au nom de la ville de Derbent, sur la côte de la Caspienne. Des voyageurs italiens tels que Giovanni Maria Angioloello connaissent ce nom. Mais comment feraient-ils le rapprochement avec un germanique *Tür-Band* qui donne le sens « chaîne de porte¹⁰ » ? La relation sera réservée aux érudits du nord. Ceux du sud n'ont aucune raison particulière de s'intéresser de plus près aux vestiges gothiques de Crimée que repèrent, dans la première moitié du quinzième siècle, le Vénitien Joseph Barbaro et son serviteur... allemand (voir ci-dessous). La

⁹ En l'occurrence *creper* « obscur », d'où *crepusculum*.

¹⁰ Angioloello 1873, 113. Sur l'interprétation de *Derbent*, cf. Thumb-Hauschild 1958.

découverte puis l'exploitation des anciennes lois des Germains permettront aussi aux premiers de prendre une avance considérable en matière d'histoire des mots. Il n'est que de comparer le premier dictionnaire étymologique de l'italien, publié par Ottavio Ferrari en 1676, et les travaux de Vossius ou de Spelman, relayés par Du Cange et Ménage, pour mesurer l'écart qui s'est creusé (voir ci-dessous).

Cet écart, pourtant, n'est pas uniquement et peut-être prioritairement imputable à la technique. Giuliano Bonfante a expliqué par la prédominance de la *questione della lingua* et par la focalisation sur la culture classique, accompagnée du mépris des barbares, l'absence de son pays dans le concert comparatiste européen, « alors que les Italiens, spécialement à cette époque, montraient une intelligence merveilleuse s'exerçant dans tous les domaines du savoir ». Celle du Pape Pie II s'est notamment appliquée aux langues. On comprend qu'il prenne parfois ses distances avec ce qu'il appelle le *ciarlare*, la jacasserie de certaines nations, comme les habitants de Bohême, qui entretiennent l'insupportable prétention de remonter à Babel : les *Slavi* assument leur nom d'« esclaves » en se présentant comme les descendants d'ouvriers qui participèrent à la construction de la tour¹¹. Inutile de dire qu'une forte tendance, parmi les érudits italiens qui s'occupent de l'histoire des langues, comme Ascanio Persio en 1592 ou Angelo Monosini en 1604, minimise à ses dépens l'influence des invasions sur les parlers nationaux.

Un franc dédain patriotique se montre ici ; imputera-t-on à de l'indifférence ou à une cécité européenne généralisée l'avortement de certaines observations ou le silence de certains observateurs ? L'Italie qui voyage et qui évangélise est idéalement placée pour alimenter les interrogations traditionnelles sur la généalogie de l'Europe. On sait comment Sassetti, un marchand, met au jour le rapport italien-sanskrit. Pour le reste, l'important appareil de conversion et d'information linguistique développé par Rome ne semble pas fournir matière à grande réflexion dans le domaine (malgré les recommandations inscrites dans les constitutions des jésuites et les entreprises de la Sacrée Congrégation à partir de 1622). L'absence de perspective comparative chez un grand spécialiste du sanskrit comme Roberto de Nobili, au dix-septième siècle, est connue. D'autres enquêtes nous diraient ce qu'il en est de ses compatriotes engagés, en particulier sous l'impulsion de Claude Acquaviva, dans l'étude des langues indiennes.

L'empire naturel de la grandeur passée, éventuellement affiliée à la Grèce, suffirait-il à ses historiens-linguistes ? Sans doute les Italiens sont-ils les premiers à reconnaître la romanité du roumain (avec Poggio Bracciolini, Flavio Biondo et

¹¹ Piccolomini 1551.

Pie II)¹². Mais on n'a pas l'impression qu'ils mettraient une grande énergie à batailler pour maintenir dans la mouvance de la péninsule ces parlers de Rhétie que d'autres attirent du côté de l'origine celto-germanique. Le débat intéresse bien plus les Gilg Tschudi, Marcus Welser et autres Johann Stumpf. C'est que les héritiers des mondes « barbares » s'appliquent sans relâche à établir leur centralité, leur antiquité, leur influence : tout célèbre celles-ci dans Cluvier, dans le *De la nature des peuples* de Christophe Besold (1619/1632)¹³, dans la *Dissertation sur l'origine germanique de la langue latine* de Johann Ludwig Prasch (1686), etc. Passé le cap de l'accession aux « langues cardinales », se mesurer à l'hébreu devient la gageure suprême. Mais les érudits d'Italie ne semblent pas éprouver ce besoin. Le sentiment commun à l'égard des juifs, aussi, n'est peut-être pas aussi revendicateur que celui rencontré chez les linguistes du nord — sans parler du climat général qui entoure le peuple élu, du moins chez les gens cultivés. Léon Poliakov parle même ici de « cordialité » à son égard — une attitude que « les historiens juifs des générations passées se complurent à attribuer à la douceur de caractère des Italiens ou à leur culture supérieure¹⁴ »... Modérons ceci, avec Poliakov, en constatant que « la condition sociale et juridique des juifs d'Italie n'atteint pas le degré de déchéance qu'ils connurent dans d'autres pays », malgré des manifestations de « violence spontanée » et de classiques dispositions d'exclusion.

Ce qu'on appellerait volontiers « l'ouverture intérieure » de la linguistique italienne de la Renaissance se manifeste peut-être le mieux dans son attitude envers les dialectes, les variétés régionales et sociales. Il y a sur ce thème, et particulièrement sur les survivances grecques de Calabre et des Pouilles, des pages originales chez Ange Rocca (1591)¹⁵. On vient de voir comment Canini avait mis à profit les dialectes grecs en soulignant une idée de constantes phonétiques dont il indique la source dans la tradition hébraïsante. Ce transfert de rationalité a été constaté par Keith Percival à propos de Bibliander (*De la raison commune de toutes les langues*, 1548).

[Celui-ci] soutient que toutes les langues du monde se prêtent à un traitement grammatical uniforme selon le système hébreu, démarche qui permet de les comparer les unes aux autres. Finalement, nous pouvons

¹² Coseriu 1981.

¹³ Voir spécialement le chapitre intitulé « Des mots italiens qui montrent une pure origine germanique ».

¹⁴ Poliakov 1970.

¹⁵ Bonfante 1956 ; Fiacchi 1991.

avancer que les langues sémitiques fournirent aux savants chrétiens du seizième siècle un exemple-modèle d'une famille de langues apparentées¹⁶.

Affirmer, comme le fait vaillamment Canini, que l'histoire et la diversité des langues obéissent à des règles précises était-il si banal en 1555, au moment où le scepticisme d'un Bovelles enveloppait cette histoire dans la déraison des révolutions perpétuelles ? Pouvait-on, en plus, concevoir la rigueur et la complexité avec lesquelles avait opéré un déterminisme si nouvellement conquis ?

¹⁶ Percival 1984

Chapitre 4

SOUS LE SIGNE DE VÉNUMS

Au chapitre de la *Nature des dieux* traitant de l'étymologie de leur nom, Cicéron mentionne pour terminer — comme s'il s'acquittait d'une explication moins convaincante — le nom de Vénus, « ainsi appelée par notre nation parce qu'elle est la déesse qui vient à toute chose » : *ad res omnes veniret*. La dénomination, ajoute-t-il, n'est pas dérivée « du mot *venustas* [beauté] mais plutôt *venustas* d'elle¹ ».

Une autre explication apparaît dans la *Cité de Dieu*, au passage où saint Augustin se moque des interprétations « obscènes » alléguées par les « païens lettrés [...] en défense de leurs dieux² ». Se composer une divinité pour la nourriture (*Educa*) et une autre pour la boisson (*Potina*), « n'est-ce pas plus convenable à la bouffonnerie des mimes qu'à la dignité des dieux ? ». Le dieu *Liber* « libère » les mâles de leur semence. On lui dédie en conséquence, dans son temple, des organes masculins, comme on voue des organes féminins à *Libera*. Sur le coït veillent plusieurs protections :

quand un couple de mariés croit que tant de dieux des deux sexes sont présents et participent à l'opération, n'est-il pas pris de honte au point qu'il perd son ardeur et qu'elle augmente sa résistance ?

Pour la « tâche » amoureuse, « un seul dieu ou déesse ne serait-il pas suffisant » ? « Vénus seule ne serait-elle pas sans pareille à l'occasion ? » On dit en effet que

¹ Cicéron 1979, 89.

² Augustin, livre VI, chap. viii-ix ; 1960, II, 333.

« son nom provient du fait que, sans violence, une femme ne cesse d'être une vierge » — conception jouant sur le rapport entre *Vénus* et *sine vi*. Mais d'autres figures mythologiques réclament l'abandon de la femme au désir masculin. Il y a un dieu pour défaire sa ceinture (*Virginensis*), un autre pour la « tenir en bas » dans l'amour, « faible et terrorisée », « pour qu'elle perde sans difficulté sa virginité » (*Prema*), et un autre dieu encore (*Subigus*) pour qu'elle soit soumise à son mari.

La Renaissance et la redécouverte du Livre Des Rois

La Renaissance allait apporter son lot d'interprétations nouvelles, principalement suscitées par la lecture ou la redécouverte de textes antiques. Joseph Scaliger, en son commentaire de la *Signification des mots* de Festus (1584), inscrit son hypothèse dans la tradition cicéronienne d'explication paronymique. « *Vénus* est une divinité importée, mais son nom est romain : il signifie « étranger ». En effet, il est fait de *veniendo...* » Un autre texte va polariser l'interrogation et l'articuler progressivement à la recherche sur de nouveaux secteurs de la philologie ou des sciences humaines. Le deuxième *Livre des Rois* raconte comment le souverain d'Assyrie fit venir en Samarie divers peuples pour prendre la place des Hébreux, oubliés du vrai Dieu. Mais ces populations se refusèrent à suivre la loi d'Elohim et restèrent prisonnières de l'idolâtrie.

En fait, chaque nation se fit son dieu et le plaça dans les maisons des hauts lieux, que les Samaritains avaient construites. Chacune des nations agit ainsi dans les villes où elle résidait : les gens de Babylone firent un Soukkoth-Benoth ; ceux de Kouth, un Nergal ; ceux de Hamath, une Ashima ; les Awites, un Nibhaz et un Tartaq³...

Cette expression de *Soukkoth-Benoth*, ou *Succoth-Benoth*, a fait couler beaucoup d'encre. Passons sur les interprétations de la critique moderne⁴. La tradition interprétait le premier terme, fréquent dans la Bible, comme signifiant « tente, cabane, abri ». La Genèse appelait *Sukkoth* un endroit où Jacob avait fait des « abris » pour le bétail. Les Septante avaient donc traduit le mot par *skênê*

³ *Rois* 2, 17/30.

⁴ Toorn et al. 1995, 1553-56. La critique moderne y a souvent reconnu le nom déformé de la déesse Zarpanit(u), épouse de Marduk, le dieu-patron de Babylone.

« cabane, hutte ». Le deuxième élément de la formule semblait quant à lui se rattacher à *bén* « enfant, jeune ». Ainsi, *Soukkoth-Benoth* fut généralement expliqué en latin par *tabernacula pullarum* « cabanes de jeunes ». Mais les traductions des Écritures durent se borner à reproduire telle qu'elle l'expression, que le contexte maintenait dans une grande obscurité.

La tradition rabbinique, de manière à peine moins énigmatique, l'interprétait assez largement comme renvoyant à *l'image d'une poule avec ses poussins*. C'est ce qu'on trouve au moyen âge chez Rachi (Salomon ben Isaac, Troyes c. 1040-1105), auteur du « commentaire sur la Tora, le plus populaire de toute la littérature exégétique juive⁵ », et chez David Kimhi. Comme l'écrivit celui-ci :

Nos rabbins, d'heureuse mémoire, disent que Succoth Benoth était une poule, comme si l'on disait que les Assyriens honoraient l'image d'une poule appelée Succoth Benoth. C'est qu'on nomme cet animal Suecui, signifiant littéralement « celle qui couvre » ; ils appellent ainsi les poules Succoth, quasiment « celles qui couvent et couvrent », et expliquent Benoth comme désignant ses petits, qu'elles ont coutume de couvrir et de couvrir de leurs ailes⁶.

En outre, les rabbins soulignent le rapport unissant cette attitude protectrice et le sens général de « tente, abri ».

Certains commentateurs, il est vrai, prétendirent voir dans *Soukkoth-Benoth*, comme dans les termes voisins de *Nergal*, *Ashima* ou *Nibhaz*, des noms de villes. La mise au point était venue, au début du quatrième siècle, de saint Eucher, évêque de Lyon, qui écrivit dans ses *Commentaires sur la Genèse et le livre des Rois* : « Il me semble cependant que les noms en question ne puissent se comprendre, en vertu de la liaison du discours [c'est-à-dire du contexte] que comme ceux d'idoles auxquelles ces peuples étaient assujettis⁷... »

L'hypothèse de Selden

On en était là lorsque intervint John Selden⁸. Son traité *Sur les dieux assyriens* fit en 1617 forte impression. On a parfois dit qu'il avait cédé au « préjugé courant en

⁵ Salomon Ben Isaac 1957, *Préf.*

⁶ D'après Kircher 1652-54, 354.

⁷ Eucher 1564, 297.

⁸ Berkowitz 1988.

faveur de l'antiquité de l'hébreu ». Plus exactement, il déplace la priorité historique vers cette Assyrie babylonienne ou babélique dans laquelle Joseph Scaliger, comme on l'a vu, avait désigné le vrai berceau du monde sémitique et une alternative à l'exorbitant privilège que le judaïsme faisait peser sur l'histoire de l'humanité. Selden mit en évidence et développa le rapport unissant l'expression *Soukkoth-Benoth* et un passage de Valère Maxime dans ses *Faits et dits mémorables*⁹. Il y est question d'un temple établi dans la colonie phénicienne de Sicca, qu'on identifie aujourd'hui avec El Kef en Tunisie, où les femmes puniques manifestent toute « la laideur de leur conduite honteuse ».

En effet il y a à Sicca un temple de Vénus où les femmes d'âge nubile se rendaient et, partant de là, elles amassaient l'argent de leur dot au moyen des injures auxquelles leur corps était soumis, décidées à s'engager dans des liens honnêtes par le biais de liaisons si déshonorantes.

Ce lieu de débauche sacrée doit évidemment être identifié, pour Selden, avec les *tabernacula pullarum* des Écritures, et *Benoth* est sans aucun doute la forme originelle du nom de *Vénus*. L'auteur anglais, et d'autres à sa suite, rappelleront que l'ancienne Sicca, volontiers nommée *Sicca Venerea*, était célèbre parmi les Anciens : Ptolémée, Pline, Procope, l'Itinéraire d'Antonin en font mention. Victor d'Utique, qui en parle dans sa *Persécution des Vandales*, en était originaire, de même qu'Arnobé l'Ancien. Si ce dernier ne mentionne pas le temple de Vénus dans son traité *Contre les Gentils* (fin du troisième siècle), c'est sans doute que ce maître d'école n'était pas trop fier de la réputation de sa ville. Il l'évoque dans un passage ridiculisant des dieux païens dont les adorateurs reprocheraient à un chrétien d'adorer un « homme mort vilement sur la croix ». Le grief viendra-t-il d'une déesse « courtisane prostituant ses charmes secrets¹⁰ » ?

⁹ Livre II, chap. 6/15 ; Valère Maxime 1995, 186 ; Selden 1619, chap. VI, 216 sv.

¹⁰ Arnobe 1982, 36/4, 161 ; commentaire sur Sicca, 8. Un passage de Léon l'Africain aurait pu faire attendre un rapprochement supplémentaire avec *Soukkoth*. Le chapitre sur les *Devins* officiant à Fez (livre III) évoque les mœurs de « femmes qui font croire au peuple qu'elles sont liées d'amitié avec certains démons ». Ceux-ci sont invoqués « avec une grande déférence » (Léon l'Africain 1981, I, 217). « Mais les gens qui joignent à l'honnêteté une certaine instruction ainsi que l'expérience des choses nomment ces femmes Sahacat, ce qui a le sens du mot latin fricatrices. Et en vérité, elles ont cette maudite habitude d'user l'une de l'autre, ce que je ne peux exprimer par un terme plus décent. Lorsqu'il se trouve une belle femme parmi celles qui viennent les consulter, elles s'en éprennent ainsi qu'un jeune homme s'éprend d'une jeune fille et, comme si le démon parlait en personne, elles lui demandent en paiement des embrassements amoureux. La femme, qui croit devoir complaire à l'esprit, y consent le plus souvent. »

Le caractère relativement récent du nom de la déesse plaidait en faveur de l'hypothèse assyrienne. « Dans les premiers temps de Rome, sous les rois, Vénus était tout à fait inconnue. » On n'en fait pas mention dans les chants Saliens, à la différence d'autres divinités. Varron, discutant dans la *Langue latine* l'origine des noms des mois, contestait qu'*avril* vienne d'*Aphrodite*, c'est-à-dire de *Vénus* : « je n'ai rencontré son nom nulle part dans les anciens textes¹¹ ». Macrobe, dans les *Saturnales*¹², rapportait de son côté la notation d'un certain Cingius qui, dans ce qui subsiste de son livre *De fastis*, observait que « les Anciens n'ont institué nulle fête et nul sacrifice insigne en l'honneur de Vénus pendant le mois d'avril ».

Si l'étymologie à partir d'*Aphrodite* et *Vénus* avait été proposée « à la légère », celle rattachant la divinité romaine à *veniendo*, argumentait Selden, n'était pas plus convaincante. « Les *Latins* auraient à coup sûr observé une analogie plus soigneuse et n'auraient pas formé *Vénus* au moyen d'une terminaison masculine, comme on voit qu'ils s'en abstiennent dans tous les autres noms de déesses. »

À côté de la morphologie ancienne, la phonétique doit être prise en compte pour raisonner sur la filiation *Benoth* > *Vénus*

Il n'est personne qui ne sache que le changement de la lettre B en V est très facile et très fréquent, et si, d'autre part, on prononce le tau final comme un sigma, ainsi que font les juifs d'aujourd'hui, on obtiendra, de la manière la plus nette, le mot *Venus* pour *Benoth* : et *Binos*, prononcé à la grecque, est notre *Vénus*¹³.

« Je n'oserais pas, conclut Selden, assurer à cent pour cent mon étymologie », bien qu'il soit notoire que certains mots italiens viennent de la Syrie « ou de son voisinage ». Pourtant, toutes les autres suppositions — qu'elles soient dues à Cicéron, Augustin ou Scaliger — ne paraissent, à côté, « d'aucun prix ».

¹¹ Varron 1970, 33, 18 : « je pense qu'*Aprilis* a plutôt été ainsi nommé parce que le printemps ouvre [aperit] tout ».

¹² Macrobe 1970, I, 12, 12, 12-13. L'opinion de Cingius est ici rapportée de manière contradictoire, car, selon Varron, il était partisan de la filiation *Aphrodite* > *avril*. Sur l'identité de cet auteur, v. les notes de P. Flobert dans l'édition de Varron 1985, 110, qui énumère les intervenants dans la question de l'origine d'*Aprilis*, dont Ovide, Plutarque, Virgile (partisan d'*aperire*), Isidore de Séville (partisan d'*Aphrodite*). On y remarque aussi « que la fête de *Venus Verticordia* tombe le 1^{er} avril ».

¹³ Selden 1619, 220.

Du signe linguistique au signe zodiacal : Kircher

La démonstration de Selden trouva bientôt des partisans qui placèrent Vénus dans le cadre d'une mythologie comparée ou d'une lecture des astres. Gérard Vossius déclina les autres noms de la divinité dans sa *Théologie des Gentils* de 1641¹⁴. Parmi ceux-ci figuraient Salambô la Babylonienne et Baaltis, sœur d'Astarté — figures de la lune ou de maîtresses du ciel.

En 1652, dans son *Œdipe égyptien*, Athanase Kircher confronte les deux interprétations de *Succoth Benoth* comme « temple ou lieu sacré », selon Selden, ou comme symbole de la poule accompagnée de ses poussins, selon les Hébreux¹⁵. Il suppose que les noms des idoles fabriquées par les nouveaux peuples ayant pris la place des Hébreux devaient renvoyer aux astres, conformément à une pratique archaïque courante. Or, les Pléiades, chez les Égyptiens, « étaient désignées sous le nom de Poule » parce que les sept étoiles « offrent l'image d'une poule avec ses poussins ».

S'y ajoutait le rapport à Vénus, vue comme un animal accompagné de ses petits, dans la mesure où elle couve de son humeur et de sa chaleur féconde les êtres d'ici-bas et les nourrit. Enfin, la poule est un animal lascif, prolifique.

Telle est l'explication du nom de Succoth Benoth que portait Vénus chez les Assyriens. Elias Schedius, dans ses *Dieux germaniques* de 1648¹⁶, appuiera l'argument par une mise en évidence de la *cognatio* des sons *b* et *v*, à partir d'une leçon du *Soldat fanfaron* de Plaute¹⁷. On y trouve *exuiuit* pour *exibuit* « il a bu ». Quant à la transformation de la finale du nom assyrien de Vénus, elle est appuyée par une des *Monnaies des empereurs romains* décrites par Adolf Occo dans un

¹⁴ Vossius 1641, ch. 22, 209. Johann Heinrich Ursin s'y référa en 1658 dans des *Analectes sacrées*.

¹⁵ Kircher 1652-54, t. I, synt. IV. *Pantheon Hebraeorum*, ch. 18, 354-60.

¹⁶ Schede 1648, 122-23.

¹⁷ Plaute 1621, 845 ; Plaute 1989-90, IV, 228 ; sur les mss. du *Miles gloriosus*, cf. l'introduction d'A. Ernout dans Plaute 1989-90, I, xxvii-xxviii. Schedius mentionne l'édition de Plaute donnée par Frédéric Taubmann, qui se fonde lui-même sur les manuscrits « palatins » et en particulier sur le *Codex vetus Camerarii* rendu célèbre par l'utilisation qu'en fit au milieu du seizième siècle Joachim Kammermeister, l'ami de Dürer (manuscrit aujourd'hui à la Vaticane).

ouvrage sorti en 1579 des presses anversoises de Christophe Plantin¹⁸. On y lit le nom de Julia Augusta, épouse de Septime Sévère (fin du deuxième siècle), et au revers l'inscription VENOS GEN. S.C.¹⁹.

L'hypothèse de Kircher ne fut cependant pas unanimement acceptée. Un certain Johann Frischmuth, demeuré particulièrement obscur, présenta en 1663 à l'université d'Iéna, sous la direction de son patron Salomon König, une dissertation dans laquelle il invoquait les anciens R. Salomo et R. Abarbenel pour prendre ses distances avec la thèse du jésuite et discerner plutôt sous la figure de Vénus la reine de Saba, « souveraine du ciel²⁰ ».

Du signe zodiacal à la figure érotique : Vénus et Europe

Une autre figure zodiacale se surimposait au « rapport » entre l'image de la poule accompagnée de sa progéniture et Vénus. Sous le signe du taureau, qui domine au printemps, la terre, poursuivait Kircher, « se pare d'un vêtement verdoyant, comme si elle donnait à regarder aux mortels le spectacle d'une végétation luxuriante où s'exprime je ne sais quelle lubricité intérieure ». C'est alors que « les oiseaux et tous les autres animaux, agités des démangeaisons de Vénus, songent à s'unir pour proliférer ». Le taureau incarnait cette « lubricité » sous la traduction mythologique de Jupiter procédant à l'enlèvement d'Europe. Un « jeu d'échange », comme dit Josephine Hildebrand (1988), s'instaure entre les deux personnages dans la peinture de l'âge classique. Simon Vouet traite de la même manière, vers 1641-42, l'*Enlèvement d'Europe* et l'une de ses *Toilettes de Vénus*. La première divinité, assise sur le taureau-Jupiter comme sur un lit de parade,

¹⁸ Corp. Inscr. Lat. 1564.

D.M.
Claudiae Veneri
ae. Coniugi. Sanctiss
imae. Quiustei.
Probatus. sibi. suis
que. porterisque
eorum

¹⁹ Occo 1579, 253. La monnaie appartient à la série où l'impératrice est désignée par l'expression IULIA PIA FELIX AUG. Le nom et l'image de la VENVS GENETRIX, par ailleurs, figurent sur plusieurs de ses médailles : cf. Cohen 1983, IV, 123, qui ne mentionne pas d'exemplaire avec VENOS, mais plusieurs autres se rapprochant de celle invoquée par Selden (voir les n° 203 sv.).

²⁰ Frischmuth/König 1663, ch. I, § 1-2.

évoque la position de Vénus dans l'autre tableau ; de part et d'autre, une ou plusieurs jeunes filles sont occupées à la toilette de la déesse, Europe apparaissant ici comme la future épouse que l'on couronne et enguirlande sous le regard des amours, toute crainte évacuée, etc.

Le réseau mythologique étend ainsi vers le couple Jupiter-Europe l'illustration des dangers ou dévoiements du désir. Le dieu y révèle sous le signe taurin sa nature de « sale animal » et Europe, vierge imprudente qui le « flattait de la main », devient le symbole des dangers menaçant ceux qui, comme l'écrit Noël Conti dans sa classique *Mythologie*, « suivent leurs appétits et concupiscence charnelle ». Boccace, dans sa *Généalogie des dieux*, avait qualifié Jupiter d'« entremetteur », puisque le « taureau blanc » de la fable ne faisait, selon lui, que déguiser la prosaïque réalité d'un vaisseau voué à la traite des femmes²¹. Le décor démultipliait ce symbolisme de base en confirmant l'hypothèse philologique de Selden sur le nom « syrien » de Vénus. Europe n'était-elle pas fille du roi de Phénicie ? Dans le *Roman de Leucippé et Clitophon*, Achille Tatius, écrivain alexandrin des troisième-quatrième siècles, avait dépeint l'enlèvement d'Europe dans un paysage « pouvant être reconnu comme celui des habitants de Sidon²² ».

Un dispositif imaginaire très homogène réunissait désormais la Vénus « obscène » de saint Augustin, les « tabernacles de jeunes filles », l'image de la brûlante Afrique et particulièrement la Phénicie adonnée au culte de Priape. N'avait-on pas à raison, avait conclu Selden, surnommé jadis Vénus la « persane », terme qui « désigne particulièrement, comme les doctes le savent, les Babyloniens et Assyriens » ? Ajoutons-y l'observation philologique concernant le mot de *phénicianiser*, définissant chez Lucien ou Galien, une des pratiques les plus « infâmes » parmi celles qu'a suscitées la luxure²³ ?

Du signe linguistique au signe ethnique

La figure de Vénus ne manquait pas au panthéon germanique. Olaus Magnus avait évoqué dans son *Histoire des peuples du Nord* publiée à Rome en 1555 la déesse qui « manifeste la turpitude du sexe » : « Frea ou Friga est honorée chez

²¹ Boccace 15II, XXI.

²² Passage reproduit par Ursin 1660, 371 sv. Conti 1627, p. 939-43 souligne cette origine par l'étymologie. Cadmus, chargé de retrouver sa sœur après l'enlèvement, fait la rencontre d'un animal sacré « près de la fontaine de Thurie (ainsi nommée de *Thur*, qui en langue Phoenicienne signifie une vache) ».

²³ Forberg 1906, chap. 3. *De l'irrumation*, 87 sv.

les Goths comme Vénus chez les Romains. Le vendredi lui est resté consacré jusqu'aujourd'hui²⁴. » Le rapprochement s'impose d'autant plus qu'elle est « femme d'Odin, ou de Wodan, assimilé à Mars », ajoute Ole Worm dans ses *Fastes danois* (1636)²⁵.

Mais d'où vient donc ce nom de *Frea*, et que signifie-t-il qui ait pu laisser une trace vivante dans la langue et la culture germanique ? Dans une lettre de 1651 qui sera imprimée sous le titre *À propos de Frea (Vénus), Wodan (Mars) ou Odin*, Christoph Arnold développe une argumentation linguistique exemplaire. Il se fonde d'abord sur les « codes barbares » — lois des Lombards et autres — dont l'édition est entreprise et perfectionnée depuis le début du seizième siècle. On y trouve souvent le mot de *frea*, par exemple dans une loi lombarde du roi Limprand condamnant « toute personne qui a l'audace de faire sortir de sa maison, contre son gré, une *frea* dépendant d'autrui²⁶ ». Les grands spécialistes de ces textes, comme Friedrich Lindenbrog dans son *Code des anciennes lois* de 1613 ou Henry Spelman dans son *Archéologue en forme de glossaire* de 1626, se sont interrogés sur le sens du terme.

Je pense, dit Spelman, qu'il s'agit d'une jeune fille sans parents, mineure ou orpheline, vu qu'elle est dite *in mundio*, ce qui signifie sous tutelle, ou sous la puissance d'un autre.

En effet, explique Christophe Arnold, ce terme de *mundius* offre manifestement un rapport avec notre allemand *Vormund* « tuteur », ce dernier étant littéralement « celui qui se tient devant la personne appelée *munido* ». On peut aussi invoquer l'anthroponymie. Le prénom *Edmundus* a été interprété par Richard Verstegan, dans ses *Restitution of decayed intelligence*, comme un composé du saxon *ed* « serment » et d'une forme de *muth*, c'est-à-dire *mouth* « bouche », demeuré *mond* « en Belgique ». Arnold possède un exemplaire de ce « livre élégant » où le Hollandais Johannes De Laet, bien connu en histoire de la linguistique, a noté : « *Mund* est la patron, le tuteur. »

Le mot de *Frea*, apparenté à l'allemand *frei*, à l'anglais *free*, porte par ailleurs une incontestable idée de liberté.

De même, chez les Flamands, un adolescent libre est dit *Vryder*, ou *Vryer* ; chez les anciens Germains, c'était *Frank* pour un garçon, ce qui est *fry Ank*, et *Vrydster*, *Fryster* ou même autrefois *Vryersse* pour une fille. Ceci convient

²⁴ Magnus 1555, l. III, chap. 3.

²⁵ Worm 1643, l. I, ch. 15.

²⁶ Dans Richter 1662, l. II, titre 46.

en tout point avec le mot persan *Fristar*, vierge, comme Marnix de Sainte-Aldegonde l'a montré voici bien longtemps à partir du lexique de Raphelengius, que celui-ci a recueilli de son Pentateuque.

Ces quelques lignes valent un résumé cavalier de l'observation séminale ayant stimulé les débuts du « paléo-comparatisme ». Si *frea* paraît ainsi avoir le sens de « fille sous tutelle », reste la question de savoir à quel statut réel correspondait le mot. Vossius, rappelle Christoph Arnold, se demande si l'on désigne par là une jeune fille non mariée ou celle qui est, par ses parents, de condition libre. C'est dans un autre sens que le nom de la « Vénus des Goths », représenté par les formes *Frea*, *Fria*, *Frigga* ou *Fricco*, passera selon Arnold dans le langage courant. Le mot est en effet devenu « appellatif » pour désigner une « mère de famille » : on prodigue volontiers le nom de Vénus à celle qu'on aime. Nombre d'écrivains germaniques en témoignent. On peut dès lors penser que l'allemand *Frau*, comme le nom de l'ancienne déesse, trouve sa « première origine dans *freo* ou *frey*, c'est-à-dire l'idée de *liberté* ». Sans doute est-ce à la même famille de mots qu'il faut rattacher l'allemand *freien* « épouser » ou le flamand *vroedmoeder* « sage-femme ».

Conformément à une orientation privilégiée de la philologie allemande, la mythologie s'ouvre d'emblée sur le folklore ou une amorce d'ethnologie pour assurer l'hypothèse. Chez les Scandinaves comme chez les Germains et les Saxons, le vendredi est désigné par la même racine : « *Fredagh*, *Friday*, *Freitag*. » De même que les Romains d'autrefois prêtaient à Vénus un sexe indéterminé, ou les deux genres, ainsi qu'en témoigne Macrobe, une incertitude similaire caractérise la Vénus gothique, également dénommée *Frea* ou *Fricco*, avec terminaison masculine. Olaus Magnus écrit : « On la représentait avec des armes, le glaive et l'arc, parce que, dans ces régions, l'un et l'autre sexe était enclin aux armes. » Richard Verstegan, ou Rowlands, la montre également tenant le glaive et l'arc, « ce qui signifie que les femmes, aussi bien que les hommes, devaient être préparées au combat en vue d'une époque de nécessité, d'une situation critique d'adversité²⁷ ». Tous ne seront pas complètement convaincus. Jean Georges Keyssler associera *Freia* ou *Frigga* à *Frejus*, divinité que mentionnent les vieux écrits scandinaves et qui « est la même chose que le soleil » (*Antiquités septentrionales et celtiques*, 1720 ; *Dissertation sur le culte du soleil, de Frejus et d'Odin*, 1728)²⁸.

²⁷ Verstegan 1673, 76.

²⁸ Keyssler 1728, ch. 10 et 11, 773. On lit par exemple dans la *Saga de Hervarar* éditée en 1666 par Olof Verelius, titulaire de la chaire d'antiquités suédoises à Uppsala, que le roi

On a voulu montrer ici de quelle manière le déchiffrement d'un signe linguistique privilégié croise d'autres codes ou champs de la représentation entre Renaissance et Âge classique : code mythologique, signes du zodiaque, monnaie, thématique picturale ou idéologie nationale. De grands contrastes entre les traditions érudites de différents pays s'y dessinent. La vogue des « origines assyriennes », parfois dressées contre le privilège hébraïque, voire judaïque, cède la place à une puissante valorisation du modèle germanique. En même temps, la réflexion sur Freya laisse apercevoir le prélude à l'efflorescence d'une herméneutique romantique associant « culture populaire » et linguistique. L'idée d'une présence sans cesse activée du passé et de ses « racines primordiales » dans la parole moderne y jouera un rôle central, comme le montrent les écrits de Leibniz ou de son disciple Eckhart à propos du fameux pilier des nautes parisiens, découvert au début du dix-septième siècle²⁹.

D'autres travaux, consacrés à Giambullari³⁰, Aldrete³¹, Henri Estienne³², Grotius³³, Vico, Hervás y Panduro³⁴, Proudhon ou Nietzsche³⁵ plaideraient en faveur d'une inscription de l'étymologie dans l'histoire d'une philologie conçue comme « associée aux grands mouvements de la pensée, tant dans les arts et les lettres que dans l'évolution des sciences ou de la philosophie », en fonction de l'interaction unissant « le savoir philologique — savoir sur les textes — et les discours savants — les textes du savoir » (E. Bury)³⁶.

Heidrich « offrit un grand sacrifice à Frigga, divinité qu'il honorait avant toute autre ». Verelius 1672, ch. 14, 39 et 138.

²⁹ Droixhe 2003.

³⁰ Coseriu 1972 ; Vanwelkenhuyzen 2004.

³¹ Binotti 1996.

³² Demaizière 1991.

³³ Gliozzi 1977 ; sur les rapports entre linguistique et droit, cf. Bloch 1989.

³⁴ Tonfoni 1988.

³⁵ Campioni 1993.

³⁶ Rapport sur le séminaire « Pour une histoire de la philologie », dans le cadre de l'équipe « États Société Religions en Europe (Moyen âge-Temps modernes) » (EA 2449). D'une façon générale, voir les travaux de P. Hummel. Sur l'étymologie et les nationalismes linguistiques à la Renaissance, cf. Margolin 1985. L'édition et le commentaire philologique des anciens textes littéraires français, dans la période de la « préhistoire du romanisme », mériteraient une attention particulière. Cf. Zumthor 1985 ; Schlieben-Lange 1987.

Chapitre 5

BOXHORN : L'INVENTION DU PROTOTYPE EUROPÉEN

« Nous vivons, il est vrai, dans un monde de vipères. » Ainsi s'exprime un des protagonistes de la bataille érudite dont il va être question. Elle eut pour cadre la société universitaire hollandaise et allemande du milieu du dix-septième siècle. Cadre dont le rôle ne fut pas seulement celui d'une caisse de résonance amplifiant des querelles théoriques — on va voir combien le public étudiant s'employait et s'amusait à jeter l'huile sur le feu. Ce qu'en termes choisis on appellerait le réseau des relations personnelles, c'est-à-dire les clans académiques, influença de manière somme toute assez banale l'élaboration même et le devenir de ces théories, au point d'infléchir le cours de la réflexion sur l'histoire des langues.

La personnalité en cause est en effet celle de Marc Zuer Boxhorn, en qui l'on reconnaît depuis quelques années l'un des découvreurs de l'origine commune des langues européennes¹. Son œuvre invite à une relecture qui porte davantage l'accent sur sa réception. Il a semblé qu'elle se prêtait particulièrement à l'illustration du conditionnement « institutionnel » du savoir. Il s'agissait en somme de faire l'histoire d'une « mauvaise réputation », sans rien cacher des raisons objectives qui l'ont alimentée, dans un contexte significatif de confrontation entre la luxuriance imaginative de la Renaissance hollandaise et les exigences critiques d'un savoir allemand qui élaborait les outils de sa grande tradition philologique et linguistique. Mais, comme on va le voir, la vérité de la

¹ Olender 2005, « L'idée japhétique ou indo-européenne », 118-21.

science a aussi ses raisons que la raison germanique refusa de connaître et d'exploiter, du moins pendant un certain temps, avant Franz Bopp.

Des nouveautés « extraordinaires »

Celui que J. Fellman a appelé « the first historical linguist » fut-il un « enfant prodige », comme l'écrit Bayle dans l'article du *Dictionnaire* qui lui est consacré ? Né, selon les auteurs, en 1602 ou 1612, il fut en 1633 nommé à la chaire d'éloquence de l'université de Leyde et succéda par la suite, pour l'histoire et la politique, au grand Heinsius, dont il était le dauphin. On dit que Christine de Suède, impressionnée par ses talents, essaya de se l'attacher par un « emploi considérable » qu'il refusa. Il reste pourtant que Boxhorn n'atteignit jamais à l'éclat de ses maîtres. La postérité ne lui fit pas de place parmi les phénix de l'académie : plutôt, eût dit son collègue Saumaise, parmi les « corneilles ». Il y avait en lui — les témoignages concordent — quelque chose d'âpre et d'impatient qui sans doute dérangeait. Samuel de Sorbière, qui exerça la médecine à Leyde, l'avait rencontré :

Jeune imitateur de Heinsius, âgé d'une trentaine d'années ; savant, assurément, et connu par de nombreux livres — je n'ose pas dire trop de livres. Mais chacun n'accomplit-il pas ce pour quoi il est fait ? Les esprits ardents ne supportent guère, d'ordinaire, les lenteurs d'un soin plus exact².

On ne peut mieux résumer la carrière de Boxhorn. Tout est là. Il s'était essayé, à ses débuts, sur les traces de Saumaise en donnant une édition de l'*Histoire auguste* qui annonçait des ambitions. L'ouvrage sera déclaré « vitiosissimus » par Boecler, dans sa *Bibliographie critique*, où l'on écrit qu'il ne valait pas les frais d'impression ; et Baillet note qu'il « n'est pas très estimé³ ». L'accueil réservé à ses commentaires sur Suétone fut également assez froid. Quant à ses *Questions romaines* de 1637, elles attirèrent franchement les plaisanteries, à cause d'une conjecture sur le mot *aures*.

Dans les années 1630, Boxhorn soumit à Saumaise, devenu son collègue à Leyde, d'intéressantes observations sur l'harmonie des langues européennes, qui conduiront à la thèse de l'origine commune. On soulignera ici le rôle joué par la

² Sorbière 1694, 44.

³ Les répertoires de Nicéron ou de Paquot enregistreront bien sûr le jugement. Boecler 1715, 304, 417.

reconnaissance de similitudes entre divers mots germaniques et persans. Les analogies en question étaient notoires depuis le début du siècle. On peut voir dans l'édition moderne de la correspondance de Juste Lipse comment François Raphelengius, typographe et érudit travaillant à Anvers, lui en communiqua la découverte dès 1584⁴. Lipse la popularisa, faisant de Leyde le centre d'une interrogation qui réveillait dans une grande excitation intellectuelle de vieilles idées sur le berceau des peuples européens. Jan van den Driessche, ou Drusius, qui fut le premier titulaire de la chaire de littérature orientale — et à qui succédera Raphelengius — ne manque pas de mentionner les correspondances dans la seconde édition, posthume, de ses *Fragments de commentateurs grecs sur le Vieux Testament*, de 1622. On sait que le médecin Elichmann, qui soigne certains académiques et que l'on donne pour un cartésien teinté de libertinage, établit peu après une liste de plusieurs centaines de ressemblances⁵.

De son côté, l'orientaliste Levinus Warner, qui va léguer à l'université la célèbre collection de manuscrit portant son nom, se réfère à celles-ci dans ses *Centuries de proverbes persans* de 1644. La comparaison, pourtant, ne s'y présente pas comme un simple rappel de l'énumération de Lipse. Warner entend vérifier des cas précis. À côté des concordances portant sur les noms du « père », du « frère », etc., qui étaient déjà classiques, les *Centuries* soulignent le rapport unissant les mots qui désignent en perse et dans les langues germaniques le castor ou la fourmi (dans ce dernier cas, le terme perse sonne « comme le flamand *mier* » et s'apparente au grec *murmex*, avec « redoublement »). S'y ajoutent des ressemblances morphologiques ou sémantiques. Le mot perse pour « (il) est » convient pleinement avec le latin *est* et l'allemand *ist*. La formation du comparatif est identique, comme la manière de composer les expressions signifiant « tenailles », « loquace », « vorace ». Le terme désignant la lèvre prend ici et là le même sens métaphorique de « rive » — comme en hébreu... On comprend qu'en 1648, Louis de Dieu, directeur du Collège wallon annexé à l'université, se borne à signaler entre parenthèses des analogies qui étaient, pour ainsi dire, tombées dans le domaine public.

Comme celui d'Elichmann, le nom de Boxhorn fut plus spécialement attaché à l'observation de ces « convenances ». Une longue lettre savante, qu'il adresse à son disciple Nicolas Blankaart (1624-1703), sera publiée sous le titre : *Des mots perses enregistrés par Quinte Curce et de leur parenté — cognatio — avec des termes germaniques*. Mais c'est dans un autre écrit, de nature très circonstancielle, et par certains côtés confidentielle, qu'il annonce et résume la

⁴ Lipse 1983, 123 ; lettre éditée auparavant dans Burman 1724, I, 185.

⁵ Sur la philosophie d'Elichmann : Pintard 1943, 82.

thèse qui devient la grande affaire de sa vie. On ne reviendra pas ici sur les essais qu'a suscités chez Boxhorn la découverte, en 1647, sur une plage de Zélande, de stèles votives représentant la déesse « celtique » Nehalennia (on en voit aujourd'hui l'impressionnante collection conservée au Musée de Zélande à Middelburg). Un de ces essais, publiés en néerlandais, a pour sujet l'origine commune du grec, du latin et du *duytsche*, terme que Boxhorn applique également, dans ce texte, à sa patrie et à des réalités allemandes⁶. Exposer l'essentiel de ses idées linguistiques dans des opuscules d'archéo-mythologie hollandaise rédigés dans la langue du pays ne constituait peut-être pas le meilleur moyen de persuader un public européen que ses origines étaient communes. Une bonne partie de ce public en conclut tout de suite que l'auteur reprenait la fameuse proposition de Goropius Becanus, au seizième siècle, sur l'antiquité supérieure du néerlandais : une provocation que la tradition résume par l'assimilation entre idiome « belge » et langue d'Adam.

L'enquête sur le destin des idées de Boxhorn pourrait en somme s'arrêter là. L'insistance sur son entêtement patriotique n'est pas tout à fait injustifiée. L'exposition de ces idées ne manquait pas d'ambiguïté ou de maladresse. Dans la dissertation sur Nehalennia, la « deuxième question » traitée demandait : *Quelle langue parlaient les Scythes ? Était-ce la même que le « duytsche » ?* L'argument général tend vers la supposition d'un apparemment beaucoup plus large, sinon vers la définition d'un prototype abstrait. Ce qui n'empêche de répondre : « c'est la même, sans aucun doute ». *Ontgetwijfelt, eende ende de selfde*.

Mais si tel était le cas, comment expliquer les rapprochements de mots où le *duytsche* n'avait pas de rôle, ou du moins pas de rôle convaincant ? Le letton *arraez* « convient » avec le latin *arator* : mais qu'apporte le néerlandais *ackerman* ? L'équivalent flamand tombe clairement en dehors des séries alignant : letton *rassa* « rosée » / lat. *ros* / néerl. *daurw* ; *kallp* « serviteur » / *calo* / *dienaar* ; *mossa* « mouche » / *musca* / *vlieg*. L'expérimentation comparative se présentait sur le vif, c'est-à-dire à la hâte. Au lecteur de remarquer que la prise en compte du russe, du bohémien, du suédois, de « l'ancien saxon », du « dalmate » ouvrait des perspectives faisant éclater toute monomanie batave⁷.

L'extension de principe de la comparaison au domaine grammatical, le souci des règles phonétiques, l'intérêt pour les formes intermédiaires, les documents archaïques, les aires latérales : presque tout fut obscurci, ou gâté —

⁶ Il y est par exemple question d'écrivains allemands — *duytsche schrijvers* — tels que Johann Turmair (ou Aventinus, 1477-1534). Borst 1957 sv., 1058. Pour la bibliographie de Boxhorn : Droixhe 1978.

⁷ Ex. : lat. *caecus* / russe *czienni* ; *securis* / bohém. *sekera* ; *margo* / « vieux saxon » *mearc* ; gr. *gunaix* / suéd. *quinna* ; *oros* / « dalmate » *hora*.

sans être complètement perdu — par un contexte patriotique à l'égard duquel Boxhorn eût pu difficilement se mettre à distance, même s'il y avait pris plus de soin.

Celui-ci manque beaucoup, aussi, à la *Dissertation sur la symphonie qui unit Grecs, Romains et Germains, ainsi que leurs langues*, de 1650. Le mot de *dissertation* n'était en tout cas pas des mieux choisis. L'essai se bornait à recopier des fiches de travail, comme s'il y avait urgence à étaler les preuves. La *Dissertation* fut publiée en appendice d'un traité de haute destination : la *Grammaire royale* écrite pour Christine de Suède par son précepteur Johan Matthiae, qui devint professeur à Uppsala et qui était évêque au moment où sa grammaire fut rééditée avec le texte de Boxhorn. Le rayonnement de celle-ci pouvait servir à populariser son supplément, qui était, au fond, d'un caractère assez étranger. La réunion des deux œuvres garde quelque chose d'incongru et d'improvisé.

Boxhorn espérait-il encore rassembler ses découvertes dans une somme qui fût plus susceptible de les imposer durablement ? Quelques éléments de biographie s'imposent. Au moment de la *Dissertation symphonique*, il a, selon les auteurs, une quarantaine ou une cinquantaine d'années. Mais cet homme (dont Sorbière nous dit qu'il parut toujours plus que son âge) est en très mauvaise santé. Un étudiant allemand appelé à une certaine célébrité, Andreas Gryphius, écrit en juillet 1647 qu'il vient de « dépasser les écueils d'une grande maladie, et même de la mort ». Son collègue Lambert van Baerle fait allusion à ce qui le mine et qui le tuera bientôt, sans pouvoir préciser s'il s'agit de « phtisie », d'« atrophie », d'« anorexie ». On nous montre Boxhorn « se traînant à l'université, d'une démarche titubante de tortue ». Il meurt en 1653. L'année suivante sort de presse, par les soins de son élève Georges Horn, le *Livre des origines gauloises*, au titre si ambigu. Difficile de dire dans quelle mesure l'ouvrage reflète le grand traité qu'il projetait — le *De scythicis originibus*. Une correspondance de 1747 montre celui-ci virtuellement achevé, mais, comme dit Bayle, son auteur voyait mille choses à y ajouter.

L'accueil qui fut réservé aux thèses de Boxhorn est relaté par le même Hornius, dans la préface des *Origines*.

Quand ses essais vinrent à être connus du public, ils parurent à beaucoup extraordinaires à cause de leur nouveauté. Certains condamnèrent en bloc ses efforts, par un jugement précipité, disant qu'une langue commune telle que le scythique n'existait pas, ou du moins qu'elle était complètement effacée, inaccessible. D'autres disaient qu'il forgeait un langage selon son bon plaisir. Mais Boxhorn se trouvait confirmé dans son opinion par le fait que le grand Saumaise, qui venait d'être enlevé à la République des Lettres

— au grand dommage de celle-ci — se montrait presque du même avis, dans son commentaire sur la langue hellénistique.

Texte capital, parce que nous y devinons, sous une forme elliptique, quelques points essentiels de l'épistémologie linguistique du temps. La « nouveauté » de l'hypothèse générale était relative, même si Boxhorn conférait à celle-ci une forme radicale inédite. Ses artisans proches ou lointains remplissent les colonnes d'index de la *Tour de Babel* d'Arno Borst. Mais le public savant, ainsi que le marque bien Hornius, réagissait aussi à une mythologie de la langue adamique et peut-être du primitif, comme catégorie de connaissance. Bien que Boxhorn ne se soit guère engagé dans la perspective d'une reconstruction du prototype européen, on lui reproche de « forger une langue ». La part d'imaginaire que comportait son entreprise semble répugner aux contemporains : presque personne ne s'aventure à reconstituer des mots-souches avec astérisques. Les raisons d'une telle absence serait à examiner ; ne tiendraient-elles pas notamment à une philosophie de la parole comme réalisation textuelle ?

La « profession d'ennemi »

Hornius signale par ailleurs la convergence effective qu'on peut observer entre Boxhorn et Saumaise. Celui-ci était arrivé aux mêmes conclusions à partir de l'examen de quelques mots des langues européennes et du perse. Il l'écrit dans son *De hellenistica* de 1643⁸. La rencontre était prometteuse. Des circonstances prosaïques en décidèrent autrement.

Le mauvais caractère du « prince des philologues » est notoire. Sorbière, qui avait « eu le bonheur de converser deux ans assez familièrement avec feu Monsieur de Saumaise », son voisin à Leyde, en fournit à nouveau un vivant portrait⁹. « Il paraissait fort froid, et ne se produisait point avec empressement. »

Nous étions la plupart du temps à l'entour d'un grand feu dont il occupait un coin, et Madame de Saumaise tenait l'autre, se mêlant dans tous nos discours, et ne permettant point qu'aucun se retirât sans avoir reçu quelque trait de sa raillerie.

⁸ Droixhe 1978, Muller 1984a., 1986.

⁹ Sorbière 1694, 192-203.

Ce tempérament moqueur n'épargnait rien et ne s'interdisait presque aucune injure contre ses adversaires. Sorbière le regrette vivement, qui discerne là « beaucoup de vanité mêlée ». « Je n'estime pas qu'un homme de grand cœur et judicieux puisse tomber dans cette sorte de médisance. » Ses démêlés avec Heinsius ont été souvent racontés¹⁰. Heinsius faisait figure d'héritier de Joseph Juste Scaliger. Saumaise, arrivant à Leyde, réclama les privilèges du vieux maître : le double salaire, la liberté de ne pas donner cours, le siège réservé dans le « Groot Auditorium » à côté des curateurs de l'Académie. La concurrence s'envenima lorsque Heinsius donna ses *Exercices sacrés*, qui suscitent en 1639 un « ouragan critique ». Saumaise y joint sa voix : c'était aussi une façon de se concilier sur place des alliés participant à l'éreintement, comme Vossius¹¹. Il entreprit ainsi de pulvériser la thèse selon laquelle la version grecque de la Bible usait d'une « langue hellénistique », qui ne serait en réalité qu'une koinè¹². Le principe d'un parler commun comportait une notion de centre linguistique plus ou moins abstrait : c'est peut-être la raison pour laquelle l'hypothèse d'un prototype européen, chez Saumaise, débouche beaucoup plus nettement sur un projet d'une reconstruction.

Pris dans la querelle, Boxhorn n'avait pas le choix. Une lettre d'avril 1639 adressée à Hugo Grotius par son frère Pierre définit sans ambages sa position. « Il est aujourd'hui pour Heinsius ce que celui-ci fut pour Scaliger¹³. » Une autre polémique lui permit de montrer sa fidélité.

Le développement du capitalisme marchand avait depuis longtemps rendu problématique la condamnation traditionnelle, fondée en théologie, du prêt à intérêt. Calvin fut à la Renaissance un des premiers et des principaux avocats d'une libéralisation du commerce de l'argent. Mais la coutume pesait efficacement et les « Lombards » des pieuses Provinces-Unies demeuraient en principe infâmes aux yeux des canonistes. Max Weber a écrit que cet esprit libéral ne triompha vraiment qu'avec Saumaise. Celui-ci écrit en effet, comme le rappelle H. Méchoulan, « trois gros ouvrages qui sont d'énormes compilations tendant à prouver à l'aide d'exemples pris aux droits grec et romain que l'usure est permise de droit divin et humain et que seul le taux d'intérêt est discutable et doit

¹⁰ Sellin 1968.

¹¹ Les *Menagiana* rapportent que Saumaise et Vossius furent grands amis (Ménage 1693, I, 350-51). Et Grotius notera dans sa correspondance, lors de la querelle sur l'usure évoquée plus bas, que « Vossius est entièrement passé dans le camp de Saumaise » (Grotius 1928 sv., XI, 468). Leurs rapports vont se détériorer pour une question d'argent prêté au fils de ce dernier (Chapelain 1966, 166).

¹² On trouve un écho de ce débat dans les *Menagiana* (1693, I, 142).

¹³ Grotius 1928 sv., X, 247.

être fixé par le magistrat¹⁴ ». Le *De modo usurarum* de 16... fit scandale. À nouveau, note Sorbière, on y « déclame contre Heinsius¹⁵ ». Une lettre adressée par Saumaise à Dupuy décrit les forces idéologiques et financières en présence (elle est reproduite dans l'édition Adam-Tannery des œuvres de Descartes)¹⁶.

Le tableau se dessine conformément à la manière dont le concevaient autrefois Rosscher et Pirenne. Les autorités civiles, interprètes des besoins de la bourgeoisie nationale, non seulement tolèrent l'usure, mais, dit Saumaise, considèrent que le marché de l'argent « appartient aux cités », que « c'est un privilège qu'elles détiennent » et qu'« il est permis au magistrat de chaque ville de l'exercer lui-même par des gens qui le font en son nom ». Répondant à une tendance générale et au sens de l'histoire, Saumaise a donc mis de son côté ces autorités. Mais le clergé et le parti religieux conservateur « crient », car il a soutenu par ailleurs que le prêt « devait être seulement défendu aux ministres de l'autel » — et ceux-ci sont, dans les faits, « les plus grands usuriers du monde ».

En octobre 1640, Hugo Grotius reçoit de son autre frère, Willem, une lettre qui l'informe que Boxhorn, se joignant aux « ministres » et au lobby de Heinsius, « attaque à son tour Saumaise sur la question du prêt », *in materia trapezítica*¹⁷. L'atmosphère à l'université, ajoute-t-il, se détériore. Au printemps, Heinsius a déposé plainte contre son collègue et les curateurs ont dû intervenir. C'est dans ce climat que Boxhorn fait paraître le *De trapezitis, vulgo Longobardis*, où il prétend que les prêteurs doivent « seulement être tolérés, et exclus des fonctions officielles au sein du Magistrat » (le résumé est de Willem Grotius).

Saumaise prit la chose avec hauteur. Dans une lettre de décembre 1640, il en écrivit à son ami Claude Sarrau¹⁸. Pour ce qui est des relations ultérieures des deux hommes, on peut s'en rapporter au texte de Bayle et à ses modulations de bas de page. Boxhorn « fut brouillé pendant quelque temps avec Saumaise ; mais cette querelle, qui l'obligea à mettre la main à la plume contre ce redoutable critique, s'apaisa enfin ». En note :

Entendons cela avec quelque distinction : les actes d'hostilité cessèrent, on renonça à la profession extérieure d'ennemi ; mais le cœur ne changea point, et ne fut pas capable de supprimer en toutes rencontres ses irruptions et ses sorties. Boxhornius un an avant que de mourir, atteint déjà de la maladie dont il mourut,

¹⁴ Méchoulan 1979.

¹⁵ Sorbière 1694, 195.

¹⁶ Descartes 1897 sv., X, 559-60. Elle est également citée par Cohen 1920, 326.

¹⁷ Grotius 1928 sv., XI, 556.

¹⁸ Bouhier, 17-18.

recevait dédaigneusement les visites des étrangers qui avaient été recommandés à Saumaise.

Rigorisme et Remontrance

Il est difficile de discerner la part respective que prirent sentiment national et religion dans ces déchirements professionnels qui finirent par freiner le développement de l'hypothèse « irano-européenne ». Willem Grotius dit que Boxhorn se trouve dans le camp des « ministres ». Fils et petit-fils de pasteur, celui-ci laisse entrevoir son rigorisme en matière de foi lors d'une conversation avec Sorbière. Il y attaqua vivement Grotius

au sujet de la méthode choisie pour la réunion (des chrétiens) et sur l'excessive autorité qu'il accordait au pape, mais il le blâma aussi sur le terrain de la politique nationale, en même temps que la conduite des autres Remontrants.

On sait que les Remontrants ou Arminiens combattaient l'orthodoxie calviniste de la prédestination absolue au nom d'une certaine liberté de penser et de se réaliser. On attendrait que les forces marchandes se soient massivement rangées de leur côté, puisque la modération des Remontrants était plus accordée aux exigences de l'expansion commerciale, qu'une attitude inflexible en matière de prêt risquait notamment d'entraver. Comme l'a également souligné H. Méchoulan, c'est au contraire avec le parti des orthodoxes et du prince Maurice que les marchands de Hollande firent alliance, dans l'espoir d'enlever à l'Espagne son Eldorado américain. Ceci explique que Sorbière, rapportant les propos de Boxhorn, excuse leur violence en invoquant d'autres facteurs que ceux de la croyance.

Peut-être, exerçant une charge de professeur, craignait-il de perdre son emploi en s'exposant à la défaveur des calvinistes qui tenaient les rênes de la République ; ce n'eût pas été la conduite d'un homme cherchant à bien gérer ses affaires domestiques.

On s'est interrogé plus haut sur le rapport éventuel ayant lié idéologie et crise de l'hébreu langue-mère. Celle-ci revêt chez Boxhorn une forme particulièrement

virulente¹⁹ et s'accompagne parfois d'attaques plus générales, désormais familières, contre la manière dont les rabbins ont détourné le sens de l'Écriture. Il dénonce comme exemplaire de « stupidité » la comparaison entre hébreu et parler des Bretons insulaires, par John Davies (1632). L'hypothèse phénicienne de Bochart (1646) défie toute raison. Quelques mots empruntés ne font pas une filiation : le vocabulaire religieux en allemand, d'origine grecque, ne prouve pas qu'une langue vienne de l'autre ; les hommes n'échangent pas contre des mots étrangers ceux désignant des réalités de première nécessité²⁰ ou les lieux les plus familiers, etc. Ces attaques figurent dans le *Livre des origines gauloises* de 1654.

Autre chose. Boxhorn signe une partie des notes accompagnant en 1647 une édition de Sulpice-Sévère. Ouvrant le chemin à diverses considérations linguistiques sur l'unité des mythologies européennes, la raillerie décape les fables et « inepties » qui entourent, dans la tradition hébraïque, l'image d'Adam, quand elles en font un androgyne²¹. Lorsque la Bible rapporte que Dieu créa les premiers êtres « homme et femme », le sens est clair, « mais les maîtres des juifs ont préféré dire des fariboles ». L'imagination oblitère la simple compréhension des choses. Voilà les rêveries qu'on lit même dans le *Conciliateur* de Menasseh ben Israel, qui est à la tête de la synagogue d'Amsterdam. Tout à l'opposé, la comparaison des langues cherche à cerner des convergences dessinant des notions communes à la famille « japhétique ». L'idée de divinité est née de celle du temps et de ce qui le rythmait. Les mots *deus, theos, Zeus, Teut* renvoient à une même racine d'où dérive aussi *tempus*. Une forme prototypique est proposée : *teit, t'feit*. Les notions de paradis et de jardin sont liées de la même manière, de l'Atlantique aux frontières de l'Orient, puisqu'on peut rapprocher — en se trompant, il est vrai — *paradisus*, les « gothiques » *harti* et *garti*, le hongrois *pharastit*, le perse *fardus*.

Boxhorn et le groupe d'Altdorf-Nuremberg

Bayle écrit, dans sa notice sur Boxhorn : « Quelques savants d'Allemagne n'ont pas eu beaucoup d'estime pour son savoir. » Parmi ceux-ci, certains forment apparemment une sorte de groupe ayant ses quartiers généraux à l'université d'Altdorf, en Bavière, qui était en fait le grand centre d'enseignement de la région de Nuremberg. L'un d'entre eux fait figure de chef ou de mentor, bien

¹⁹ Droixhe 1978, 47-48.

²⁰ Muller 1984b.

²¹ Sulpice-Sévère 1647, 4 sv.

qu'il n'ait pas de fonction académique et ne réside pas dans la ville en question. Le Thuringeois Thomas Reinesius (1587-1667) fut un « antiquaire » de grande réputation. On lui attribue la mise en lumière du phénico-punique et de sa parenté avec l'hébreu. Il avait ambitionné d'obtenir une charge à Altdorf. Evincé, et dégoûté, comme il le raconte lui-même, par la rudesse des mœurs érudites, il fit profession de médecin dans le marquisat de Bareith, puis en Saxe. À l'article « Reinesius » du dictionnaire, Bayle développe sur ce thème de la férocité des doctes un morceau digne de l'anthologie.

Il appelle Reinesius « un des plus savants hommes du dix-septième siècle » en opposant deux styles de savoir.

Ceux qui sont capables de juger d'une matière de littérature n'ont pas plutôt lu quelques pages de ses écrits, qu'ils le mettent hors du rang de ces humanistes qui n'ont que la mémoire, et qu'ils le placent parmi ces critiques qui vont au delà de leur lecture, et qui savent plus de choses que les livres ne leur en ont enseignées.

Boxhorn pouvait représenter à l'évidence le type « humaniste » dont la curiosité saute sans précaution d'un fait à l'autre. Reinesius confondit ses *Questions romaines*. Il plaisante sa « crédulité » dans des lettres adressées à Gaspard Hoffmann, professeur de médecine à Altdorf, ainsi qu'à Christophe Adam Ruprecht, ou Rupertus (1612-47), qui enseignait l'histoire et l'éloquence, et qui était donc l'homologue de Boxhorn en Bavière²². Rien, dit Reinesius, n'embellit plus l'esprit d'un homme que de savoir tenir sa langue.

C'est à Rupertus qu'on doit la petite phrase « vipérine » qu'on a citée au début. Celui-ci va renchérir sur la critique de son correspondant. En octobre 1640, il confie à Reinesius qu'il a composé pour son usage un recueil des fautes de Boxhorn, ou plus exactement de ses « pourritures » : *putida*²³. Mais ces notes, il ne sait comment, ont voyagé. Elles sont tombées entre les mains de leur adversaire, qui menace de répondre avec éclat. Il ne peut le faire qu'à ses dépens. « Qu'il laisse son déshonneur résonner, par les trompettes typographiques, dans les oreilles des savants. » Il y a trop d'empressement dans ses travaux, confirme Reinesius. « Il erre comme un enfant. »

La théorie de l'origine européenne commune ne pouvait rester sans écho chez les historiens d'Altdorf. L'université avait été mêlée à un des épisodes suscités par la découverte des analogies germano-persanes. En 1612 avait paru le

²² Reinesius 1660, lettres 19, 21 et 26, 44 sv., 64 sv. et 99.

²³ Bayle 1720, art. « Boxhorn », note O.

traité *Sur les origines saxonnes* de Reiner Reineccius (moins connu sous le nom de Reinhard Reyneke, 1541-95)²⁴. On y mettait le peuple en question en rapport — étymologique et historique — avec les anciens *Sacae* de la « Scythie asiatique », que les Romains appelaient d'ailleurs *Saxae*. L'hypothèse complétait ce que Becanus avait écrit de l'origine des Cimbres-Néerlandais, issus de Gomer, et ce que la Bible, au chapitre XI de la Genèse, permettait d'imaginer de la relation unissant Aschkenaz, un des descendants de Noé, aux Ascaniens-Teutons²⁵. La « Reineccia argumentatio » fut reprise par Michael Piccart (1574-1620), un des « philosophes d'Altdorf », où il enseigna la logique. Dans son discours *Sur l'origine et la migration des anciens Germains* de 1619, celui-ci explique à son tour le nom des Saxons comme un composé de *Sacae* + *sons* « seu filii », « per syncopem »²⁶. De la même manière, les Frisons seraient les *sons* des *Phresae*, c'est-à-dire des Perses : la révélation de leur rapports linguistiques avec la famille germanique, notamment grâce à Juste Lipse, tombait à point nommé²⁷.

La fièvre ethno-comparative montait. Un étudiant d'Altdorf, Johann Hering, qui faisait son droit, écrit en 1620 à un de ses professeurs, l'historien Michael Virdung, pour défendre la parenté des Misniens (de la région de Meissen) et des habitants de Mysie, en Asie mineure (région de Pergame)²⁸. La turquerie ne plut pas à tout le monde. L'image que Ptolémée ou Ammien Marcellin donnaient des Saces et des Mysiens ne flattait guère les ancêtres supposés des Germains : les premiers vivaient dans des grottes ; les seconds étaient réputés efféminés. Quand Christophe Adam Ruprecht succède à Virdung, en 1638, il songe à reprendre la question. Il entend évoquer la relation avec les Perses dans son discours inaugural, en la réfutant. Le pro-chancelier de l'université, Georges Richter, va l'en dissuader²⁹. La thèse de l'origine orientale ne vaut pas la peine d'une discussion. Le « divin Scaliger » a méprisé cette « divagation » (lettre du 5 février). Ainsi, Ruprecht (lettre du 16 février)

²⁴ Borst 1757 sv., 1189-90.

²⁵ Voir, sur tout ceci, Borst 1757 sv., à l'index.

²⁶ Piccart 1644, 567 sv.

²⁷ Piccart invoquait aussi Joseph Juste Scaliger en faveur d'une communauté généalogique contre laquelle celui-ci réagissait précisément. Le troisième membre du « triumvirat » philologique de la Renaissance, Isaac Casaubon, ne manquait pas à l'appel.

²⁸ Richter 1662, 758-60.

²⁹ Voir leur correspondance dans Richter 1662, 416-19. Leurs noms sont manifestement inversés, dans la dernière des lettres citées. Sur Richter, l'« énergique personnalité » qui fit traverser à son institution les troubles de la guerre de Trente Ans : Schneppen 1960, 65, 129 ; Ernstberger 1966.

changea tout à fait son projet, considérant que les arguments du parti opposé — *celui de l'origine persane* — avaient été renversés, bien que pas entièrement, par d'autres auteurs.

Mais les faits sont têtus. En 1651, un ancien étudiant de Richter, Christophe Arnold, qui publiera un *Kunstspiegel hochteutscher Sprache*, réattire son attention, dans la ligne exacte de Boxhorn, sur l'étrange analogie qui lie le néerlandais *fryster* « jeune fille » au perse *fristar*³⁰.

Le scepticisme et le dédain à l'égard de tels rapprochements s'accrochèrent en Allemagne, privant même Boxhorn et son hypothèse de leurs alliés potentiels. Celui-ci avait dédié sa dissertation sur la « symphonie » des langues européennes à Auguste Buchner, professeur de poésie et d'éloquence à Wittenberg. Les correspondances d'alors n'étaient pas avaries d'éloges mutuels, ni d'hyperboles. Buchner salue en son collègue un « brillant ingenium », des « dons divins ». Ceci ne l'empêche pas, dans d'autres écrits, de trouver « vains et frivoles » les efforts de ceux qui — mais Boxhorn n'est pas cité — essaient d'apparenter les Germains aux Perses ou les Misniens aux Mysiens³¹. Le refus d'une parenté avec des cousins enturbannés est viscéral, et la réfutation balance d'un argument à l'autre, plutôt indécise. Ici, Buchner attribue les correspondances lexicales à des contacts avec les Goths, ou considère au contraire que des analogies peuvent provenir tout naturellement d'un langage pré-babélique. Dans une lettre à un collègue de Rostock³², grand militant du « perfectionnement de la langue allemande », il aborde le problème dans une perspective très réductrice et unilatérale, qui abandonne le schéma de la survivance d'éléments archaïques.

Une question serait de savoir si, quand des mots sont les mêmes dans des langues différentes, celles-ci peuvent néanmoins être indigènes. Les hommes les plus instruits ont observé que nous avons des termes persans, avec le même sens ; si quelqu'un entreprenait de montrer que ces termes allemands sont d'origine persane, ne se ferait-il pas siffler ?

Les jeux étaient faits. Thomas Reinesius scelle une opinion germanique commune dans ses *Morceaux variés* de 1640. Les étymologistes et autres grammairiens « en toge » ont dit pas mal de « niaiseries », « dans les âges de

³⁰ Droixhe 1978, 82.

³¹ Il s'exprime à ce sujet à l'occasion de l'essai *Sur la Misnie* de Daniel Wendeler (1652), dans le vingt-deuxième de ses *Discours académiques* (1705, 691-94).

³² André Tscherning ; elle est rapportée par Eckhart dans son *Histoire des études étymologiques*.

barbarie » du savoir, surtout du côté des Pays-Bas. Telle est l'hypothèse qui « dérive les Perses des Germains³³ ». Jean Georges Eckhart reprend les propos désabusés de Richter dans son *Histoire des études étymologiques* de 1711 (chapitre 23 : « De ceux qui ont dit que le perse a du rapport avec l'allemand »). On fait aussi écho, à l'étranger. Le conseiller Claude Sarrau, qui ménageait sa réputation d'érudit en ayant soin de ne rien publier, était proche de Saumaise et semble avoir été en assez bons termes avec Richter³⁴. Il ne manque pas d'étriller Boxhorn, qu'il range parmi les « pygmées » de Hollande entourant l'« Hercule » Saumaise. Mais sa proverbiale sévérité ne s'étendait pas aussi rigoureusement au « système punique » de Bochart et à son « monde merveilleux ». Les voyages des Phéniciens et de leurs mots étaient si « divertissants³⁵ ».

Deux anecdotes encore donneront la mesure du discrédit. L'évêque Huet se souvient de Boxhorn, qu'il avait connu à Leyde :

Le caractère de Marc-Zuerius Boxhornius était peint sur sa figure. Elle était, dit-on, cella de Sylla, et sa conversation avait je ne sais quoi de brutal et de féroce. Il était ennemi déclaré de Saumaise ; il le déchirait dans ses discours et dans ses écrits, comme Heinsius, dont il était le partisan déclaré, l'avait fait avant lui. De jeunes Allemands, admirateurs fanatiques de Saumaise, ayant un jour rencontré Boxhornius dans une rue étroite, l'apostrophèrent en ces termes : « Oses-tu bien, homme impur, écrire contre le grand Saumaise ? » Et ils essayèrent de le jeter dans le canal.

La tradition allemande a aussi rapporté que les éditeurs hollandais en vinrent à refuser de le publier parce que, comme ils disaient, *hij beschijft alle de boecken* : un délicat jeu de mot sur le nom des *Scythes*, qui rappelait celui signifiant « conchier » dans la langue du pays. L'étudiant André Gryphius, cité plus haut, traitait Boxhorn fort légèrement dans sa lettre de 1647 où il rappelle que celui-ci « affronte un opposant qui regarde comme broutilles ses efforts pour établir que toutes les langues, les rites, les coutumes religieuses et les lois dérivent du peuple scythe ». Voilà, ajoutait-il, qui est de nature à tuer un homme au travail.

³³ Reinesius 1640, III, ch. 17, 640-41. Une autre idée, non moins risible, veut « que les Gaules aient parlé saxon ». La thèse de Jean Picard sur l'origine celtique de la culture grecque est du même tonneau.

³⁴ Sarrau 1654, 76, 87, 97-98, etc.

³⁵ Gude 1697, 263 sv. Sa dureté envers Boxhorn est notée par Morhof 1732, I, xxiv, 288.

Déclin et renaissance de Boxhorn

Boxhorn disparu, que pouvait être son héritage à Leyde ? Georges Horn, qui lui succède à la chaire d'histoire et qui édite ses papiers, perd la raison. Un autre élève qui lui fut très proche, peut-être le plus intéressé par ses recherches sur les langues, Nicolas Blankaart, celui à qui il adresse la lettre sur les mots persans de Quinte-Curce, avait espéré obtenir un poste à l'université. On a de lui une lettre où il exprime ses ambitions déçues³⁶. Il deviendra historiographe de Zélande (un travail apparemment peu gratifiant), donnera des leçons et pratiquera la médecine, avant d'obtenir, bien âgé, une chaire de philologie classique à Franeker. Il n'avait pas oublié l'enquête sur les « commutations de lettres » (il se réfère par exemple à la fameuse alternance *w/g* de *Wallia/Gallia*³⁷).

Laissons de côté, parmi les facteurs négatifs, ce que les contemporains ont pu dire d'un certain déclin de l'université de Leyde, et en particulier des fautes de recrutement³⁸. L'*Album* académique montre par ailleurs une évolution qui détache la recherche des grandes questions abordées par Boxhorn pour l'engager dans une spécialisation qui, sans perdre de sa vertu polémique, nous paraît aujourd'hui moins aventureuse. Un des professeurs les plus en vue, dans la première moitié du dix-huitième siècle, fut cet Albert Schultens dont on a raconté ailleurs l'inlassable inscription de l'hébreu dans le cercle de la famille sémitique. Réduire la langue sainte à un rameau banal semble avoir été sa philosophie constante, depuis l'époque où il contredisait Jacques Gousset, qui s'opposait à un comparatisme mettant en cause la singularité divine de l'hébreu (1704). Les nouveaux courants de la pensée sur le langage, aussi, infléchissaient les préoccupations, surtout quand les Pays-Bas recevaient frontalement leur influence. Un lettré comme Jacob Perizonius se sentait moins concerné, vers 1700, par les rêves de Boxhorn sur l'unité européenne que par la grammaire générale de Sanchez ou les proclamations de Charpentier sur *l'excellence* et la primauté du français, après les expéditions de Louis XIV et la paix de Nimègue.

Le temps des hypothèses fougueuses ou provocatrices, dessinées à larges traits, était définitivement révolu. L'histoire des langues avait intégré les exigences d'un discours de la méthode réclamant vérification et enchaînement progressif des données. Boxhorn avait laissé des enfants qui voulaient prendre le

³⁶ A Joh. a Wevelichoven, 6 oct. 1653, c'est-à-dire trois jours après la mort de Boxhorn, dans Crusius 1697 sv., 44-47.

³⁷ Lettre à Jacob Lydius de 1663, dans Burman 1724, II, 644-47, n° 379.

³⁸ Selon Jan van Vliet, qu'on va retrouver, « les curateurs confessent eux-mêmes qu'on a engagé des hommes bien sots ». Après Boxhorn et Horn, les enseignements d'histoire et d'éloquence furent détenus par Jacob Gronov le jeune.

contre-pied de ses lubies. Le cas de Jan van Vliet, ou Vlitius, paraît assez caractéristique. Son amour pour sa langue maternelle, souligné par les biographes, valait sans doute celui de ses prédécesseurs hollandais, mais ne l'égarera pas. Van Vliet a connu Boxhorn. Dans une lettre de 1651 adressée au fils de Heinsius, il l'évoque dans son attitude familière : « toujours en train de *scythiser*³⁹ ». Dix ans plus tard, il explique qu'il n'entend pas l'imiter « dans une quête aux chimères et aux sphinx » qui fut aussi celle de Becanus. Les vieilles images collaient décidément à la théorie. Il trouve « plus solide » le travail sur les matériaux « procurés par l'excellent ami Junius » — les *Versions très anciennes des Évangiles gothiques et anglo-saxons* publiées par François Junius, un des grands fondateurs de la germanistique, en 1665. Il éditera du reste son *Glossarium gothicum*. Il s'intéresse aux langues scandinaves. Il recueille des versions du *pater* et des proverbes frisons, dont la collection sera encore rééditée au début du dix-neuvième siècle. C'est un homme de l'avenir. Il prend place sur le chemin qui, par Lambert ten Kate et sa *Parenté entre gothique et néerlandais* de 1710, conduit vers la linguistique moderne.

Les travaux de Junius marquent en effet une profonde rupture. La pratique du Codex argenteus et des Évangiles d'Ulphilas, bien sûr, révolutionne le métier de philologue, mais aussi la découverte de l'anglo-saxon. Rien n'est peut-être plus significatif de ce qui sépare Boxhorn de la seconde moitié du dix-septième siècle que son rapport à l'Angleterre et à ses langues. Ses références vont essentiellement au gallois et au « britannique » des couches les plus anciennes : à ce qui s'approche le plus de l'origine. L'anglo-saxon est étudié, en Grande-Bretagne, depuis le seizième siècle. La perspective comparative paraît mettre un certain temps à s'en emparer. Mais à partir de Meric Casaubon et de son *Commentaire sur le vieil-anglais et sa relation avec le grec*, de 1650, on peut dire que la remontée — cette fois beaucoup plus historiquement documentée — vers le « saxon » fait partie de l'horizon philologique imposé. L'induction et la saisie des âges intermédiaires remplacent la recherche « des chimères et des sphinx ».

Ce qui ne signifie pas qu'en Angleterre même, les idées propagées ou partagées par Boxhorn soient nécessairement reléguées au rayon des illusions. Vivian Salmon note que John Wilkins mentionne « avec respect » la thèse scythique. On ne s'étonnera pas de la voir apparaître chez John Greaves, d'Oxford, qui donne en 1649 des *Éléments de langue perse*, comme plus tard chez un successeur de Greaves à la chaire d'astronomie, Edward Bernard. Faisons également une place à Andreas Müller, qui collabore à la célèbre *Polyglotte de Londres*, parce que sa position sur la question des origines européennes n'est pas

³⁹ Dans Burman 1724, III, 737-38, lettre n° 27.

toujours correctement appréciée. Jean Georges Eckhart l'a notamment rangé parmi les adversaires d'un rapport avec la Perse. Mais ses *Essais de philologie orientale* de 1653 disent bien qu'il ne faut pas situer le problème des concordances entre perse et langues germaniques dans une perspective concurrentielle de provenance unilatérale, alors qu'existe la possibilité d'une « source commune » — « même si Joseph Scaliger et Bochart la récusent totalement⁴⁰ ». L'attitude anglaise à l'égard des ferments d'indo-européanisme seraient, en tout état de cause, à réexaminer (voir ci-dessous l'article sur Wilkins).

Cet essor de la germanistique, où s'investit en partie la recherche sur l'« harmonie » des langues, est également frappant dans les dissertations universitaires que dirige — en y mettant la main, comme c'était l'usage — Georges Gaspard Kirchmaier à Wittenberg, dans les vingt dernières années du dix-septième siècle. On a résumé ailleurs les deux plus significatives d'entre elles, présentées par Andreas Jäger et Michael Hepp⁴¹. Elles portent sur « la plus vieille langue de l'Europe », ou « matrice scytho-celtique ». Le tableau est complété par un mémoire de 1693 qui, également inspiré par Kirchmaier, traite d'Ulphilas. L'auteur de cette *Dissertation historico-philologique* (les titres ont leur poids de revendication scientifique), Georges Frédéric Heupel, avait étudié à Altdorf, où Jean Saubert le jeune lui avait inculqué la « merveilleuse et incomparable » fascination du Codex gothique.

Il ne faut que parcourir la bibliographie et l'appareil de références de ces travaux pour prendre conscience de ce qui était en train de naître et de ce qui risquait à nouveau de se perdre. Parmi les auteurs cités se détachent d'une part Junius et Stiernhielm, de l'autre Rudbeck. D'un côté, on se passionne pour les Bibles germaniques : Georges Stiernhielm avait, dans la foulée de Junius, donné en 1671 des versions en « svéo-gothique », c'est-à-dire en suédois, et en « norrois ou islandais ». Mais l'engouement provoque aussi une « fièvre scandinave » qui touche Olaus Rudbeck et s'exprime dans son *Atlantica* (1675 sv.). Effervescence ambiguë, mais qui permet de faire la somme des acquis d'une déjà longue tradition. On rappelle les découvertes de Johan Bure et Ole Worm en matière de vieux nordique, les écrits d'Olaus Verelius (1618-82) sur les sagas et l'islandais, ceux de Jean Scheffer sur le lapon (1673).

Cette sommation du savoir est impressionnante. Les références aux sources premières et secondaires s'accumulent, par exemple à propos du gothique de Crimée⁴². L'omission de certains noms en est d'autant plus visible. Le *De lingua*

⁴⁰ Ceci est rappelé dans l'éd. de 1720 de la lettre de Boxhorn sur Quinte-Curce. Dorn remarque la distorsion subie par l'opinion de Müller.

⁴¹ Metcalf 1966, 1974.

⁴² Jäger 1686, III, § 3, 43-44. Cf. Tischler 1978.

vetustissima Europae de Jäger ne cite Boxhorn qu'une fois (sur la question des correspondances germano-persanes) et elle réserve la théorie de l'origine occidentale commune à Saumaise, « judicieux » et « raisonnable⁴³ ».

Pourtant, une certaine divergence, ou révision des jugements, se fait jour dans l'opinion scientifique, vers 1700. Les *Discussions mensuelles* de Wilhelm Ernst Tenzel en offrent en tout cas l'illustration. En 1690, ce périodique qu'on pourrait qualifier de journal de vulgarisation scientifique présente une conversation fictive à propos des idées de Boxhorn. Avec un éloquent hochement de tête, un des interlocuteurs rappelle que le Hollandais a été « bien malheureux dans ses étymologies germaniques ». L'autre, qui fait figure d'interprète de Tenzel, acquiesce en répliquant :

Son opinion principale n'en demeure pas moins juste, quand il prétend que la langue des Scythes, c'est-à-dire le gothique ou vieux germanique, est langue-souche...

Dans l'*Enseignement de la langue allemande* de 1713, Daniel Georges Morhorf, le grand « polyhistorien » et mémorialiste de l'état des sciences humaine entre Leibniz et Vico, se fonde précisément sur la lettre concernant les mots persans de Quinte-Curce pour soutenir la thèse plus générale qui en découle⁴⁴. Celle-ci sera commentée dans le *Glossaire germanique* de Jean Georges Wachter, qui constitue un important relais entre dix-septième et dix-neuvième siècles, et cette fois, c'est Boxhorn qu'est invoqué.

Vers la linguistique moderne, construction collective

R. Leventhal, dans une étude sur « L'émergence du discours philologique en Allemagne, 1770-1810 », a écrit que la « maturité » scientifique s'affirmant alors était à mettre en rapport « avec des formes spécifiques de participation et d'interaction du public cultivé », lesquelles avaient notamment pour fonction de « modeler les voies de la carrière pour la bourgeoisie ascendante ». Est-il nécessaire de faire intervenir ce type d'action extérieure, si l'on accepte la

⁴³ C'est ce qui explique qu'un critique d'aujourd'hui, comme George Metcalf, ait encore ignoré le nom de Boxhorn dans son excellente étude de 1974 sur « l'hypothèse indo-européenne aux seizième et dix-septième siècles ».

⁴⁴ Cité par Dorn 1827, 106.

conclusion de G. Metcalf selon laquelle on ne constate « aucun changement fondamental de méthode » durant la période qui mène de la Renaissance tardive au seuil de la philologie romantique ? La « mauvaise réputation » de Boxhorn traverse dans le temps et l'espace, on l'a vu, des climats intellectuels qui laissent pour le moins entrevoir des différences sensibles dans la technique érudite — pour ne pas parler à la légère d'« épistémologie » générale du signe, de statut de l'histoire ou d'horizons philosophiques nationaux.

On a essayé, dans ce qui précède, de reconstituer anecdotiquement certains réseaux ayant façonné une « opinion scientifique » déterminante, pour l'histoire de la linguistique. Il eût sans doute fallu compléter l'enquête, pour le dix-huitième siècle, par la prise en compte de ce qu'annoncent les *Discussions mensuelles* de Tentzel, c'est-à-dire l'amplification systématique de certains débats savants par l'évolution des organes de diffusion, ainsi que par le développement cumulatif d'ouvrages présentant la synthèse des connaissances dans tel ou tel domaine. Des résumés de la dissertation de Jäger parurent en 1742 dans des *Travaux d'histoire critique de la langue, poésie et éloquence allemandes* et dans les *Essais critiques de la Société allemande de Greifswald*⁴⁵. Le *Polyhistor* de Morhof (1^{re} éd. 1708), l'*Histoire de l'étude étymologique* d'Eckhart (1711), le *Synopsis universae philologiae* de Godefroid Hensel (1741), toute cette littérature que l'on qualifierait de compilatoire, mais qui organise de manière souvent remarquable la recherche en cours, ont dû jouer un rôle qui nous échappe encore souvent. On mettrait au même rayon les ouvrages qui se contentent de rassembler des écrits plus anciens, oubliés ou dispersés. C'est la tâche obscure, mais sans doute pas inutile, des *Analecta philologico-critico-historica* de Crusius, à la fin du dix-septième siècle, ou des anthologies « germanique », « danoise et suédoise » de Johann Oelrichs, qui reprend notamment, vers 1770, l'essai de Jäger ou le mémoire de Heupel sur Ulphilas. Les recueils d'Oelrichs remirent encore en lumière tel traité des Scandinaves Celsius et Odhelius, qui ravivait le souvenir des hypothèses du dix-septième siècle (voir ci-dessous).

Celle de Boxhorn, en somme, fut transmise à l'âge romantique sous une « version » débarrassée de la double compétition de l'hébreu et du néerlandais. Affranchie du goropisme qui pesait sur sa genèse, elle pouvait s'unir, pendant le dix-huitième siècle, avec le courant primitiviste et celtisant, sur fond d'un idéal rejetant les lourdeurs de l'histoire et sa géographie traditionnelle. L'antique simplicité germanique se coulera dans le « style oriental » de la Bible (Süssmilch ; Herder, *De l'esprit de la poésie hébraïque*). Leibniz avait montré le chemin d'une

⁴⁵ *Beiträge zur kritischen Historie der deutschen Sprache, Poesie und Beredsamkeit et Critische Versuche... der deutschen Gesellschaft in Greifswald.*

récupération positive, d'un recyclage des idées mêlées, dans son fameux *Essai sur l'origine des peuples*, quand il mentionne Boxhorn. Celui-ci est apprécié en tant qu'il a prouvé « clairement que le gallois vient de l'allemand ». On ne pouvait, en le réduisant à cela et en accentuant un glissement que son œuvre, il est vrai, comportait, mieux sacrifier l'hypothèse générale qu'elle représentait, au nom d'une alliance épurée entre les nations-mères du centre de l'Europe.

UNE DISSERTATION
SUR LA CONVENANCE DU
PERSE ET DU GOTHIQUE

En 1723, le postulant Olaus Odhelius présentait à l'Université d'Uppsala, sous le patronage du professeur Olav Celsius, auquel l'essai est communément attribué, une *Dissertatio philologico-historica de convenientia linguae persicae cum gothica* — cette « convenance qu'on admire tant », pour reprendre les termes de Thomassin¹. Après avoir conquis ses grades, l'étudiant rentrera dans l'anonymat. Celsius, qui enseignait dans la grande université suédoise la théologie et les langues orientales, a laissé un souvenir par un ouvrage sur les plantes mentionnées dans la Bible, sorte de version botanique de la *Géographie sacrée* de Bochart, « produit d'une immense érudition », selon la formule consacrée. Mais son plus beau titre de gloire est incontestablement d'avoir décelé le génie du jeune Linné, qu'il protégea. Celsius, qui mourut en 1756, était également très versé dans les antiquités nationales. Il appartient à cette grande tradition linguistique scandinave qui culmine au dix-septième avec Stiernhielm, sur les traces duquel il avait marché en s'attachant à son principal objet d'étude, les Évangiles d'Ulphilas et la comparaison avec la langue « svéo-gothique » — entendons : le suédois.

¹ Signalé par Dorn 1827, 108-9.

Questions de mots

Qu'y a-t-il en effet de plus amusant que d'entendre des Perses parler notre langue, alors qu'ils sont séparés de nous par de si vastes espaces et qu'on ne peut invoquer que peu de relations directes, et aucun rapport de religion ?

La dissertation rappellera d'abord comment Abraham Mylius, l'auteur de la *Langue belge* de 1612, a justifié l'intérêt de la recherche linguistique au regard du travail des historiens et des archéologues. Les yeux brillent quand sont déterrés les fragments d'un cimetière qui aurait appartenu à Cyrus. L'antiquaire s'émeut à la découverte de « quelque savate fatiguée par un de ses compatriotes ». Les concordances germano-persanes ne méritent-elles pas autant d'attention ?

Abordant la question dans un cadre élargi, Odhelius et Celsius — on sait qu'une étroite collaboration était de mise en matière de dissertation doctorale — ne manquent pas de réaffirmer l'antiquité suprême de l'hébreu, contre les contestations avancées par les partisans du syriaque ou par Goropius Becanus. Le scepticisme de ceux qui croyaient éteinte la première langue du monde, comme Huet ou Grotius, n'est pas oublié (§1). On retrouve, sous la bannière d'orthodoxie brandie par les auteurs, Auguste Pfeiffer et son *De lingua protoplastorum sive primaeva* de 1665. Ceux-ci lient plus particulièrement l'unité pré-babélique à l'état d'une société sans pouvoirs établis, échappant aux guerres, migrations et divisions religieuses qui ont produit ou encouragé, après la confusion, « mutations » et différences.

La discussion relative à Babel (§4-5) semble pencher en faveur d'une interprétation naturaliste, la diversification miraculeuse voisinant avec une évocation du changement perpétuel dont les langues nous offrent « tous les jours » le tableau. Le changement, dans cette projection uniformitariste, rend plus sensible son opacité. « Aucun homme ne peut discerner clairement toutes ces circonstances par lesquelles naissent de nouveaux mots, ou s'altèrent ceux qui paraissent et sont en usage²... » Une conscience alourdie de notre ignorance en matière d'évolution participe aussi à la constitution de l'objet scientifique. Aussi perçoit-on dans la dissertation l'ouverture d'une perspective nouvelle quand elle se réfère à l'évêque William Nicholson, qui collabore à la polyglotte de Chamberlayne de 1715 par un *De universis totius orbis linguis*. Les auteurs y épinglent l'affirmation selon laquelle les cent cinquante-deux langues inventoriées offrent une matière « réductible à une certaine raison et construction » (§6).

² Citation de Vitrिंगa.

Qu'entend-on par langue persane, et surtout, quelle valeur d'ancienneté peut-on lui accorder (II, §1) ? Le vieil idiome du pays n'a-t-il pas été éliminé par le « médique », promu au cinquième siècle par un usage de cour, alors que le parler ancestral, méprisé, était abandonné ? Se référant à l'*Histoire de la religion des anciens Perses* de Thomas Hyde, Odhelius et Celsius préféreront l'appellation de « médo-persique ». Suit la litanie des auteurs ayant mentionné les fameuses correspondances, en commençant, de manière très exacte, par Elichmann (II, § 2). On y relève une référence — qui vaut presque révérence — à Boxhorn, laquelle témoigne peut-être d'une relative réhabilitation. Les auteurs anglais sont privilégiés dans cette liste : Greaves, Wilkins, Wilkins, Nicholson, etc. Un nom moins connu s'y glisse : Carl Lund, auteur d'un *Zamolxis, primus Getarum legislator* de 1687, où l'enfer des anciens et les Champs-Élysées est situé en Scandinavie — à la Rudbeck !

Plus loin dans l'ouvrage, les auteurs rappelleront les réserves de Leibniz, qui a relevé moins de « connections » que n'en avait annoncées Elichmann (*Collectanea etymologica*). Mais les dictionnaires persans n'omettent-ils pas nombre de mots intéressants abandonnés au profit de ceux qu'importèrent d'autres Orientaux ?

C'est de bonne foi et raisonnablement, à mon avis, qu'on avancera ceci : on peut croire que de nombreux mots introduits en perse par les anciens Goths ont disparu, avec l'adoption de termes arabes et perses consécutive à la diffusion de la religion musulmane et à l'essor de la langue turque à la cour, tandis que se relâchaient les relations avec les Européens.

Odhelius et Celsius se targuent au demeurant de fournir une pleine moisson de correspondances lexicales, qui constituent le plan « matériel » de la « convenance³ ».

La dissertation termine la deuxième section en introduisant la question du « gothique ». Qu'à la place de celui-ci, certains auteurs parlent plutôt de « germanique », ou même de toute autre langue du groupe, « cela ne nous gêne pas ». Fi d'un « patriotisme intempestif » ! C'est pourtant le suédois qui fournit ici les exemples de « gothique » : *broder* « frère », *dotter* « fille », *fader*, *moder* (pour les équivalents gothiques *brodar*, *dahtar*, etc.⁴). Est-ce à dire que le véritable gothique soit absent du mémoire ? S'interrogeant sur la langue portée par les migrations germaniques vers l'Orient, la dissertation rappellera le témoignage

³ Pris à des auteurs qui ne sont pas nécessairement les mieux choisis, comme François Meninski dans son *Trésor des langues orientales* de 1680.

⁴ D'après l'*Oxford dictionary of English etymology*.

célèbre de Busbecq sur les survivances gothiques de Crimée (III, §9-10). S'y joint une référence à *l'Histoire des matières persiques* de Giuseppe Barbaro, de 1601. La comparaison rapproche cette fois le perse *mur* « fourmi », le suédois *myra* et le gothique *meira* (lire *miera*). D'autres exemples authentifient un souvenir prêté à Busbecq, selon lequel « un Tartare interprétait même une chanson rappelant à merveille le gothique ».

Ces exemples répondent aux catégories lexicales traditionnelles : noms de parenté, des parties du corps (pers. *dendan* « dent » / germ. *tand*, pers. *leb*, *lab* « lèvres » / germ. *lip*, *läpp*), etc. D'autres rapprochements étaient susceptibles de stimuler une reconstruction prototypique : le nom grec de la « fourmi », *murmêx*, confirmait l'existence d'une forme séminale ; le suéd. *gripa* « prendre, saisir » et le pers. *giriftan* — à défaut de référence au got. *greipan* — orientait vers un mot-souche qu'éclairait aussi le germ. *greifen*⁵. Mais les auteurs, peut-être pour les raisons évoquées dès le début du présent recueil, ne risquent pas d'hypothèse de reconstruction et s'en tiennent au stade de l'inventaire analogique.

La conquête du critère « formel » ou morphologique

L'analogie, cependant, peut être trompeuse.

La similitude fortuite des sons peut en abuser plus d'un et, suscitant une ardeur insensée, l'égarer à la manière de ceux qui embrassent les nuées pour Junon. Il faut donc, pour établir fermement la concordance et convenance de ces langues, tout prendre en compte.

On se fondera non sur quelques mots, mais sur un grand nombre de termes offrant une correspondance solidaire de signification et de « lettres radicales », sans jamais négliger que les « lettres » produites par le même organe permutent facilement. « Cette permutation peut être étendue également à d'autres lettres, c'est-à-dire à celles qui ne sont pas du même organe, en fonction du génie de chaque langue⁶ ». Plus tard, ce « génie » de la langue pourra contribuer à l'émergence d'un principe d'altération spécifique, de « loi phonétique » particulière à un idiome, dans des circonstances données. Odhelius et Celsius tâchent de cerner celles-ci :

⁵ I-e. **ghrebb-*, *ghreib-*.

⁶ Sur cette notion de « génie des langues », cf. Christmann 1976.

on peut admettre que des termes de diverses langues diffèrent tantôt par la lettre initiale, tantôt par la lettre du milieu, et aussi par la terminaison des mots, qui, ajoutée aux lettres radicales, est particulière à chaque langue ; ceci, cependant, ne prouve pas la diversité du radical si les autres lettres sont les mêmes, en vertu de la règle adoptée.

On voit comment la correspondance morphologique paraît d'abord mise au second plan, du point de vue de la valeur démonstrative. Les désinences sont « particulières à chaque langue ». Il doit donc être difficile de tableur sur elles pour établir la « convenance » recherchée. La concordance des racines garde ici la priorité. La dissertation conclut pourtant son bref exposé de méthode en posant qu'une correspondance « démontrée avec certitude » repose aussi sur « la structure et la flexion des mots » — *structura et flexus*.

Ce chapitre huit s'intéresse ensuite aux « causes susceptibles d'expliquer que les langues de peuples même très éloignés ont entre elles une certaine conformité ». « Les meilleures étymologies sont celles qui s'accordent non seulement à l'analogie des langues, mais à l'histoire et à la nature des choses. » Que les disciplines « amies et assurées » se donnent la main ! Il en sortira bien des vérités. Réciproquement, l'histoire des mots suppléera aux lacunes des chroniques, comme l'ont montré divers auteurs, dont Leibniz et Boxhorn, décidément en faveur chez nos deux Suédois. Une autre illustration convaincante des ressources de l'histoire des langues a été fournie par Sheringham, qui a mis celles-ci à contribution dans la démonstration de l'origine commune des Gaulois et des anciens habitants de la Grande-Bretagne.

La fréquentation des travaux d'un autre Anglais accentue ici l'intérêt porté à la morphologie (§ 4). William Wotton a commenté les grands travaux de Georges Hickes sur les « langues du nord » (vers 1700).

Or, Wotton pense que la différence essentielle d'une langue à l'autre doit être mise en lumière à partir des faits grammaticaux plutôt que sur base du vocabulaire, c'est-à-dire en se fondant sur cette différence que nous disons formelle ; nous argumenterons ici de la même manière en ce qui concerne la convenance des langues, et nous ajouterons la grande solidité du principe ainsi adopté pour établir que la langue perse concorde formellement avec notre parler svéo-gothique.

En matière de « construction et flexion des mots » — plan « formel » à côté du plan « matériel » — la dissertation distingue les convergences suivantes.

1. Même nombre de cas (six) en perse et en suédois, au prix d'une certaine interprétation de la déclinaison iranienne, où, « en dehors du datif et de l'accusatif, les autres cas sont invariables ». L'hébreu et les langues apparentées, au contraire, procèdent non par flexion mais « par prépositions affixées de manière inséparable ». « Rien de plus ressemblant » que les pluriels de certains substantifs dans les deux langues : « pers. *pederanra* = *faederna* pères ; *mederanra* = *moedrarna*⁷.

2. Même nombre de conjugaisons, surtout à l'indicatif. « On sait que l'hébreu a 7 conjugaisons, le chaldaique et le syriaque 6, l'arabe 13 », etc. « La langue perse, au contraire, convient avec la nôtre » et les « personnes se succèdent dans le même ordre ». « Prenons comme exemple le présent du verbe *churden*, manger » :

<i>Man mi churem</i>	<i>Ego edo</i>
<i>Tu mi churi</i>	<i>Tu edis</i>
<i>Ou mi chured</i>	<i>Ille edit</i>
<i>Mâ mi churim</i>	<i>Nos edimus</i>
<i>Schumâ mi churid</i>	<i>Vos editis</i>
<i>Ischan mi churand</i>	<i>Illi edunt</i>

Comment interpréter la comparaison ? La traduction latine des formes persanes fait apparaître des analogies de désinence : *chured* / *edit*, *churim* / *edimus*, *churand* / *edunt*. Peuvent-elles échapper à celui qui traite précisément des rapports morphologiques — comme à son « candide lecteur » — même si elles dépassent l'objet du traité ? La ressemblance, en tout cas, n'est pas explicitée par Celsius et Odhelius.

3. « Les langues orientales ont seulement des verbes simples ; dans les septentrionales, les verbes peuvent être composés de noms, de prépositions, de conjonctions, etc. » De même en perse. Ex. : *bâr kerdén* « charger, accabler », « comme si on disait *faire poids* ».

4. Dans les parlars de type hébraïque, le « pronom possessif » s'attache à la fin du déterminé, avec lequel il forme un seul et même mot. Le perse et les langues européennes usent d'un mot distinct, séparé du déterminé. Ce régime du possessif est également illustré par le grec : *patêr hêmôn* / pers. *gian men* « mon âme » / suéd. *peder ma* « notre père ».

⁷ Odhelius/Celsius 1732, 24.

5. « Les langues orientales n'expriment pas le comparatif par des terminaisons déterminées, comme font les langues septentrionales. » Le perse a : *pir* « vieux », *pirter* « plus vieux », *pirtarin* « le plus vieux ». « Et leur *bihter*, meilleur, rappelle beaucoup l'équivalent dont nous usons ». Cette analogie dans la formation du comparatif avait, comme d'autres traits grammaticaux, été notée depuis longtemps.

Inutile d'insister sur le fait que Celsius et Odhelius sont ici conduits à dépasser tout naturellement des correspondances phoniques de terme à terme, pour envisager de véritables concordances de structure, à un certain niveau d'abstraction : nombre des cas et conjugaisons, non intégration du possessif au déterminé ou existence d'un morphème du superlatif. La preuve semble faite : « ipsam convenientiam satis luculenter monstratam arbitramur ». Ce qui doit dès lors occuper l'historien, prêtant la main au linguiste, ce sont les raisons de la « convenance », qu'examine le chapitre III.

Harmonie des langues et guerre des mots

« Parmi les causes de la ressemblance des langues, nous avons retenu l'origine commune et les migrations, guerres et conquêtes des peuples. » Une des contraintes explicatives réside dans cette grande distance séparant les pays des Perses et des Germains, et particulièrement des Suédois, si on les identifie avec les « Svéo-Goths ». Mais nos auteurs ne croient pas qu'elle ait pu faire obstacle à l'ancien « courage gothique », capable d'étonnantes migrations. Pour ce qui est de la cause des analogies, « les savants ne manquent pas, qui considèrent que la langue gothique est la matrice non seulement d'une grande partie des langues européennes, mais aussi du perse ». Le savant Chamberlayne ne considérerait-il pas, avec Rudbeck, la vieille langue scandinave « as the mother of all languages in the Nordvestern parts of Europe » ?

L'explication par le contact prend bientôt le dessus. On sait que les armées des Goths comportaient des éléments parthes qui se répandirent en Asie (III, § 3). « Entre les Goths et les Perses et Mèdes, le commerce fut constamment tel qu'il ne pouvait se faire que de nombreux mots n'entrent de la langue des uns dans celle des autres. » Les dernières pages de la dissertation rassemblent, comme en une liquidation solennelle, les autorités qui se sont prononcées au contraire en faveur de l'origine commune (§ 11-13). On invoque Elichmann et Saumaise, mais c'est pour faire semblant de croire qu'ils ont supposé un voyage de certains termes grecs vers l'Orient à l'époque d'Alexandre. On se réclame du second pour

imaginer même que les Germains ont laissé leur marque dans « la langue des mandarins », puisqu'un certain Martinius, dans un *Atlas chinois*, dit avoir vu « un vieux livre, écrit en caractères gothiques, que son propriétaire n'a jamais consenti à lui vendre ». Même la mention du compatriote Johannes Skytte ne peut réveiller, en renfort de la théorie scythique, le souvenir de son homonyme Bengt Skytte, célèbre, grâce à Leibniz, pour avoir « rassemblé les termes radicaux d'un assez grand nombre de langues », à partir desquels « il s'efforçait d'atteindre une source commune⁸ ».

Dans les dernières pages de la *Dissertation*, il ne sera plus guère question que des héros suédois « qui ont promené leurs armes en Orient et en Occident », semant leur langue avec leurs succès (§12-14). La thèse de l'emprunt a triomphé. Par son nationalisme exacerbé, l'*Atlantica* de Rudbeck, qui situe en 1675 dans la patrie nordique l'Atlantide de Platon, peut servir de pendant linguistique à la folle entreprise expansionniste de Charles XII. La dissertation de 1723 paraît se ressentir de celle-ci quand le projet harmonisateur se rétrécit aux dimensions d'une commémoration militaire, d'un raid archéologique. D'un autre côté, il était devenu « scientifiquement » périlleux de donner dans les rêveries goropisantes d'une Suède primitive, « vagin des peuples ». La conquête que représente la mise en évidence du critère morphologique de comparaison devait rester en friche malgré l'horizon d'appel qu'offrent les travaux de Rask, jusqu'à ce que le jeune romantisme allemand, à la recherche d'une revanche sur l'humiliation infligée par les armées napoléoniennes, s'affranchissent réticences endurcies.

⁸ Droixhe 1987, 100 sv.

DE LAET CONTRE GROTIUS : DE L'ORIGINE LINGUISTIQUE DES AMÉRICAINS

Dans le cadre comparatif défini ci-dessus, le critère du langage devait intéresser la question de l'origine des Américains. On sait que le dogme chrétien de l'unité du genre humain obligeait de tirer de l'ancien monde les habitants du nouveau. Après que Colomb ait parlé de la relative uniformité de « leurs manières et langues » et que Vespucci l'ait contredit en mentionnant leurs « idiomes variés¹ », des missionnaires fournirent sur ceux-ci des informations qui étaient éventuellement liées à une thèse sur l'origine supposée, mais qui pouvaient aussi justifier une attitude critique à l'égard de la comparaison entre les langues européennes et celles qu'on était en train de découvrir. Cette dernière tendance se place notamment sous la patronage de Barthélemy de Las Casas ; elle trouva sa consécration chez José de Acosta, auteur d'une *Historia natural y moral de las Indias* de 1590. On voudrait, dans ce qui suit, situer par rapport à ce courant l'argumentation que l'Anversois Joannes De Laet (1582-1649) développa contre Grotius.

Le débat a été maintes fois raconté². On rappellera seulement que Grotius, alors ambassadeur de Suède à Paris, composa en 1641 un essai plaidant pour une origine multiple, scandinave, éthiopienne et chinoise, des peuples américains. G.

¹ Cité par Huddleston 1967, 3-5.

² Gliozzi 1976, 444 sv. ; voir aussi, pour un résumé des thèses en présence à l'âge classique, Alcina Franch 1985 et son introduction à Rocha 1988.

Gliozzi a montré comment cette théorie, qui répétait dans les grandes lignes celle de Giovanni Botero (*Relationi unversali*, 1601), constituait une tentative de légitimation juridique de la modeste entreprise coloniale suédoise au nouveau monde, analogue à celle par laquelle des auteurs espagnols avaient attribué le peuplement de l'Amérique à une très ancienne migration de peuples ibériques (théorie dite des Hespérides). Il s'agissait de part et d'autre de fonder la colonisation sur le « droit du premier occupant » plutôt que sur le *jus in barbaros* — ce qui, sous la plume de Grotius, prenait une saveur particulière, chez un homme ayant codifié les règles de la libre concurrence internationale. Celui-ci mettait aussi ses pas, comme on le lui fera remarquer à l'époque, dans ceux d'un concitoyen qui sera familier aux historiens de la linguistique : Abraham van der Myl, l'auteur de *La langue belgique : de sa convenance avec beaucoup d'autres, en particulier la latine, la grecque, la perse, etc.* (1612). Van der Myl n'avait pu s'empêcher de pousser la parenté en direction des Amériques.

Grotius adressa son manuscrit par une voie détournée à De Laet, qui dirigeait la Compagnie hollandaise des Indes occidentales et s'était depuis longtemps fait connaître comme érudit par son *Histoire du Nouveau Monde* parue en 1625 (on donne ici le titre de la traduction française publiée en 1640, qu'on a utilisée³). Il affrontait avec prudence la diversité des parlers américains, en espérant y mettre un peu d'ordre à force d'enquêtes. Ainsi, son chapitre sur la « langue commune des Brasiiliens » (livre XVI, 1) constatait qu'une fragmentation générale en divers « langages particuliers » laissait néanmoins apparaître des analogies résultant d'anciennes migrations. Les « Topinambous » ont leur siège dans les régions du sud-est, de Rio à Bahia. Mais si on compare ce que Jean de Léry donne de leur vocabulaire avec les parlers de la baie de Treiçao (dans le Paraíba, sur la pointe orientale du pays), ou — mieux encore — avec le brésilien septentrional des côtes du « Maranhon » ou du Para, voisin de la Guyane, on observe nombre de concordances. De Laet peut faire valoir à ce sujet des informations de première main, puisqu'il a reçu « d'un certain Belge qui a demeuré parmi eux en diverses places » une liste de mots en usage dans ces populations du nord. Il va donc « conférer ensemble » leur lexique anatomique, puis les noms de nombres et les mots désignant les réalités les plus courantes, pour conclure que les Topinambous, refoulés par la colonisation, se sont probablement répandus « au long et en large par toute cette région ».

On imagine sans peine l'agacement du spécialiste et du praticien des choses américaines quand il prit connaissance du manuscrit encore anonyme de Grotius, où régnaient les hypothèses les plus aventureuses. De Laet fit parvenir à l'auteur

³ De Laet 1640, spéc. 536-37.

ses observations, par la même voie indirecte, avec un vocabulaire mexicain et un exemplaire de l'*Histoire* du P. d'Acosta. L'exaspération prit un autre tour quand il reçut la version imprimée du texte, parue en 1642 avec la signature de Grotius, qui n'avait tenu aucun compte de ses remarques.

De Laet donnera l'année suivante ses *Notes sur la dissertation de Grotius concernant l'origine des Américains*. Il y insiste immédiatement sur la place éminente du critère linguistique. Il a bien sûr envisagé, au cours de ses travaux antérieurs, la possibilité d'un examen, « combien difficile », portant sur la tapisserie bariolée des productions naturelles et humaines du nouveau monde.

S'y ajoutent une diversité presque infinie non seulement des dialectes, mais des langues elles-mêmes, et une si grande variété, y compris au sein de populations voisines, qu'on n'aperçoit entre elles presque rien de commun, et qu'elles apparaissent séparées en tout, pour ce qui est des coutumes et des usages. De la sorte, les voies habituelles d'investigation, par la comparaison des langues et des mœurs, ne semblaient pas s'appliquer ici.

De Laet, estimant l'enquête trop épineuse, s'en remettait à une « recherche plus mûrie ». Il reçut donc « avec avidité » l'essai de Grotius. Celui-ci paraissait aborder la question avec méthode, distinguant entre l'utilisation des sources fournies par les « monuments », l'étude de la tradition et les « conjectures » fondées sur la comparaison des mœurs et des langues. Il voulait réfuter la théorie selon laquelle les plaines de Russie et de Tartarie, ce « ventre des nations », auraient poussé leurs nomades habitants jusqu'au nouveau monde par le détroit « d'Anian » (de Behring). Un des arguments est régulièrement répété. Ou une communication a existé entre les deux continents, et on ne comprend pas pourquoi les chevaux, si nombreux en Europe, ne sont pas passés dans les Amériques, où ils étaient inconnus à l'arrivée des Espagnols. Ou la communication n'existait pas, et on voit mal les Tartares se faire marins pour aller occuper de nouvelles terres.

À cette hypothèse, Grotius oppose celle d'une migration par l'ouest, selon un voyage qui est inscrit dans la toponymie. À partir de la Norvège, la chaîne analogique unirait les pays ou régions dont le nom se termine par *-lan(d)* : *Islande, Frislande, Groenland, Estotiland, Cimatlan, Coatlan, Quaxutatlan, Tenochtitlan* (l'ancienne capitale des Aztèques, site de Mexico), etc. Même un nom américain comme *Norimbega* ne serait « rien d'autre que le mot *Norwegia* », *Norvège*, avec un « adoucissement » phonétique dû aux Espagnols, « qui prononcent B pour W ».

De Laet fut très déçu par de telles hypothèses. Grotius se plaint du manque d'études sur la question, mais il ne s'est pas documenté. Il a mal utilisé le principe

des migrations européennes. Ceux qui se sont répandus en Amérique n'étaient peut-être pas Scythes eux-mêmes, mais poussés dans le dos par ces derniers. On imagine leur passage à partir des périodes historiques connues, alors que la saisissante diversité des « myriades d'hommes » que renferme le Nouveau Monde implique une tout autre perspective temporelle.

Il est donc aisé de conclure que ce peuplement s'est produit voici longtemps déjà et tout de suite après cette dispersion qui a suivi, en Asie, la confusion des langues.

Une faute typique, chez le « grand homme », consiste à faire fi du cadre de « raison » commune auquel se conforment les différentes mœurs et cultures. « L'ordre des choses » induit des ressemblances naturelles. L'Amérique, l'Europe et les autres parties du monde montrent la « même image de l'espèce humaine, de la vie, de la mort, de la guerre, de la paix ». C'est à partir de ces réalités universelles qu'il convient d'apprécier la diversité de l'homme, en se méfiant des légendes. Pourquoi les Américaines seraient-elles naturellement plus fécondes que les femmes d'Europe ? Pourquoi les Indiens seraient-ils dès la naissance promis à une vie plus longue ? Ici, on amplifie les différences ; là, on se ferme les yeux pour ne pas les voir : quel rapport physique entre les Indiens au « faciès large » et « olivâtre », au « nez camard », et les blonds Scandinaves dont Grotius tire leur origine ? Quant au mot *land*, qu'il croit reconnaître dans le *-lan* des Indiens, il ne signifie pas chez eux « pays » mais « cité, village ». Manipulation inacceptable, souligne De Laet :

il n'y a aucune langue, aussi étrangère soit-elle à nos régions, dans laquelle on ne puisse trouver des mots qui répondent à des langues européennes anciennes ou modernes, s'il plaît de la maltraiter ainsi à son gré.

La « raison commune » doit dire le concevable.

Qui croira que toutes ces populations (américaines), si elles sont venues de Norvège en l'espace de sept cents ans, ont pu ainsi oublier leur langue maternelle, au point qu'on ne remarque chez eux aucune survivance ou vestige de cette dernière ? Situation tout à fait contraire à ce que nous voyons dans les langues européennes, qui, bien que soumises à beaucoup de changements, ont cependant conservé jusqu'ici quantité de vestiges de leur origine. Et qui rendra raison du fait qu'à partir d'une seule langue se sont développées tant et tant de noms de choses, en nombre quasi infini, mais aussi divers types de construction, et tout cela en un si bref espace de temps ?

Tout en dénonçant les insuffisances techniques de Grotius — celle, par exemple, qui semble lui avoir fait prendre le nom du conquistador Alvarado pour un terme ethnique — De Laet va désormais droit aux principes.

La congruence des noms de choses fournit certes un indice considérable quant à l'origine (encore qu'il soit notoire qu'on trouve dans toutes les langues beaucoup de mots communs, même quand les peuples qui s'en servent n'ont pas la même origine ; car cela est souvent dû au hasard, ou provient d'autres causes). Il ne suffit pas qu'on trouve tel ou tel mot, soit en entier, soit peu altéré, dans différents dialectes. Il faut encore qu'on remarque de part et d'autre le même génie de la langue ou du dialecte (*ipsum linguae aut dialecti genium*), une manière de prononcer, un mode de construction, et principalement une correspondance dans les noms des choses familières et communes à ces peuples.

Becanus et Scriccius n'ont eu aucune peine à remplir de correspondances faciles leurs gros volumes. « À les croire, on tirerait l'origine de toutes les langues de la nôtre. » Grotius se dégage quant à lui par une pirouette : qu'on « enquête dans ces matières » sur la trace des analogies qu'il mentionne, et on en trouvera « sans doute beaucoup d'autres. » De Laet n'apprécie pas davantage cette manière de « nous renvoyer à une recherche difficile, longue et incertaine », où on se contente d'aligner : indiens *Teut* = « Dieu en Germanie » = *pagod* « divinité mineure », *lame* « agneau » = néerl. *lam*, etc. Le mot *pagod*, qui donnera *pagode*, vient des environs du Gange, note justement De Laet : piteuse confusion géographique. Grotius ne semble pas non plus faire la différence entre mouton et lama, dont les seuls points communs sont d'avoir quatre pattes et de porter laine. Il trouve le mot *guaira* et le rapproche du néerlandais *waaier* « éventail ». Mais Joseph d'Acosta (livre IV, chap. 9) indique bien que le terme indien, peut-être importé par les Espagnols, désigne un fourneau utilisé pour affiner les métaux précieux et n'a rien à voir avec un instrument, de type soufflet, servant à l'attiser.

Tous ces à-peu-près sont de moins de conséquence que l'identification chez les Indiens d'un mot signifiant « Dieu ». On sait l'importance de ce type d'observation et les débats auxquels il donna lieu dans la littérature relative aux missions, en particulier celles de la Chine. Un certain scepticisme va, chez De Laet, s'opposer frontalement à l'œcuménisme comparatiste de Grotius, dont la pensée est tendue vers la conciliation universelle des opinions et des témoignages (voir son traité *De la vérité de la religion chrétienne* de 1622, dont il a été question plus haut).

Les *Notes* résument ici ce que constatait l'*Histoire du Nouveau Monde* de 1640, au chapitre sur les mœurs et traditions des Brésiliens (livre XVI, 2). On y mettait tout de suite les choses au point. « Les sauvages Brasiliens n'ont presque nul sentiment de religion... » L'accord des traditions anciennes ou exotiques avec le récit biblique des origines est mis en doute. Cet accord portait notamment sur le déluge. Hans Staden, dans son fameux essai ethnographique de 1557 (traduit en français sous le titre *Nus, féroces et anthropophages*⁴), écrivait à propos des Tupis :

Ils disent qu'autrefois il y eut une grande inondation ; que tous leurs ancêtres furent noyés, excepté quelques-uns qui réussirent à s'échapper dans leurs canots ou en montant sur de grands arbres. Je pense qu'ils veulent parler du déluge.

Mais De Laet préfère conclure qu'ils racontent à ce sujet « je ne sais quoi d'obscur et de fabuleux ».

Il s'efforce de souligner au contraire tout ce qui sépare l'Amérique de la foi du vieux monde. Une certaine tradition, liée à l'esprit missionnaire de la conquête, cherchait derrière la férocité les vestiges d'une nature et d'une lumière communes. Le même devait bien apparaître sous les formes les plus torturées de l'altérité. La Hollande commerçante du dix-septième siècle, qui n'éprouve peut-être pas le besoin de justifier la colonisation, se dispense de ces alibis évangélisateurs. La description de la barbarie se suffit à elle-même. Le récit indien du déluge se lit comme celui d'un inceste fondateur, à partir duquel un frère et une sœur survivant à l'épisode engendrent la race des Brésiliens. Pour le reste, ceux-ci méconnaissent les notions d'enfer et de paradis, et s'ils croient que l'âme subsiste après la mort, ils la placent dans des démons ou la font se prélasser dans des vergers agréablement irrigués.

Ainsi, ces indolents « n'ont nulle connaissance d'aucun Dieu, ni n'en adorent nul, d'où vient qu'il ne se trouve aucun nom pour l'exprimer ». Le *Tupan* qu'invoquent les Topinambous — si dramatiquement, dans les scènes où Claude d'Abbeville raconte la conversion de l'Indien Carypyra⁵ — ne désigne pas une divinité suprême chez ces peuples, mais ne sert qu'à « dénoter quelque souveraine excellence ». Ils disent *tupa canunga* pour le « tonnerre ». En 1640, dans l'*Histoire du Nouveau Monde*, De Laet laissait se profiler derrière la « souveraine excellence » un être responsable de « la science de l'agriculture », que les

⁴ Staden 1990, 200.

⁵ Chap. 57, « Mort des trois Indiens Topinamba ». Sur l'histoire de ces convertis, arrivés à Paris en 1613, v. Metodio Da Nembro 1958, 44-45.

indigènes, de ce fait, « reconnaissent pour quelque Dieu ». Les *Notes* de 1643 ne parlent plus que d'un « bruit à son plus haut degré ».

De Laet revient aux questions comparatives à la suite du rapprochement qu'opère Grotius qu'entre le *beek* des Flamands (« ruisseau, torrent ») et la terminaison *pec/peke* des Indiens. Mais une ressemblance peut résulter d'une contamination : quand on invoque des mots américains, il vaut mieux les prendre là où la langue a le plus échappé au contact avec les conquérants. De Laet peut alléguer quant à lui « un vocabulaire mexicain préservé », où l'on voit que ce mot *peke* n'est pas attesté.

J'ai souvent essayé d'y trouver quelques mots qui montreraient une similitude, même légère, avec une langue d'Europe que je connaîtrais, mais je n'ai rien découvert jusqu'ici, pas même dans les mots qui pouvaient donner le plus d'espérance, comme ceux qui désignent des parties du corps et autres choses semblables... Ainsi, je conclus que ni chez les Mexicains, ni chez leurs voisins, ni chez aucun peuple de ce continent (excepté, peut-être, l'un ou l'autre cas), on ne trouve de mots d'origine germanique, et pas davantage d'origine hébraïque, ou grecque, ou latine, bien que ces langues aient connu autrefois une très grande extension. Il serait de même aventureux de mettre ses vœux dans les Canadiens, qui sont beaucoup plus proches du Groenland ; on reconnaîtra que je dis vrai. On trouve peut-être quelques termes (d'allure indienne) dans ce Groenland où se rendaient de temps à autre les Islandais et autres Germains. En changeant les lettres, en transposant des syllabes, en ajoutant, en retranchant des voyelles, on trouvera toujours ce qu'on veut faire entrer de force dans telle ou telle analogie. Mais en tant qu'indice de l'origine des peuples, cela ne prouve rien, à mes yeux.

Lee E. Huddleston a écrit que « la controverse entre Grotius et De Laet, ainsi que les ouvrages relatifs à celle-ci, illustrent la force de la tradition acostienne en Europe du nord au milieu du siècle⁶ ».

De Laet et Horn, comme d'autres auteurs, suivirent les arguments fondés sur la géographie et la distribution zoologique, tels que les avait établis Acosta en 1589. Ils allèrent plus loin que l'Espagnol et identifèrent plus

⁶ Huddleston 1967, 125-26.

précisément le berceau originel (des Américains) avec la Sibérie, ou Tatarie-Scythie.

Un des héritiers spirituels de Boxhorn, Georges Horn, professeur d'histoire à Leyde, publia en 1652 un *De originibus americanis* qui reprend les thèses de De Laet⁷. Horn rappelle en effet et commente en détail les idées du P. Joseph d'Acosta, « qui a montré la voie dans la recherche de la vérité⁸ ». L'auteur de *l'Histoire naturelle et morale des Indes* avait affronté une tradition historiographique qui, sans être strictement liée à la monogénèse hébraïque, participait d'une même prédilection pour les origines sémitiques. On comprend que la critique flamande, alors la plus virulente à l'égard de cette monogénèse, ait applaudi aux idées du jésuite.

José Alcina Franch distingue cinq types de théories référant l'origine des Américains à des peuples chamito-sémitiques : juifs, Cananéens, Phéniciens, Carthaginois et Égyptiens. Ces théories s'appuyaient sur divers textes inspirés. On évoquait bien sûr les tribus perdues d'Israël ainsi que la prophétie d'Abdias concernant l'émigration de juifs appelés à fonder des cités nouvelles « au delà du Bosphore », c'est-à-dire de l'Espagne, disait-on. Les commentateurs les plus précis explicitaient l'idée qui était déjà celle de Colomb, si on en croit Pedro Martir de Angleria dans ses *Décades du Nouveau Monde* (début seizième siècle). Les Américains seraient issus (comme on l'a déjà dit à propos de la correspondance entre Scaliger et Richard Thomson) des marins phéniciens qui venaient chercher les matières précieuses emplissant les coffres du roi Salomon. On n'avait aucune peine à reconnaître une forme du mot *Pérou* dans le pays d'Ophir où ils s'approvisionnaient. Et selon Arias Montanus (1593), le personnage biblique de *Iectan* avait laissé son souvenir dans le *Yucatan*. Ces vues trouvent leur illustration chez Gregorio Garcia (*Origen de los Indios del Nuevo Mondo*, 1607), dont Huddleston considère l'œuvre comme particulièrement représentative d'une « utilisation non-critique de la méthode ethnologique ».

Comme d'Acosta, De Laet ne peut accepter l'argument que les partisans de l'origine phénicienne tirent d'Aristote et d'un passage de ses *Admirandis auscultationibus* (titre courant). Celui-ci rapporte que des marchands carthaginois auraient découvert, au delà des colonnes d'Hercule, une île particulièrement accueillante où ils auraient entrepris de fonder une colonie, avant que Carthage, redoutant une menace pour ses propres libertés, n'en brise l'essor. Que le hasard ait jeté une fois des étrangers sur les côtes américaines, le jésuite peut l'accepter.

⁷ Bien qu'Alcina Franch le classe comme représentant exemplaire de la théorie de l'origine cananéenne, avec relais africain.

⁸ Horn 1652, 3 et 72 sv. Sur De Laet et Acosta : Gliozzi 1976, 464 sv.

Mais un hasard répété n'est pas vraisemblable et il est difficilement concevable que les voyageurs aient retrouvé leur route par la suite, faute de boussole. La population nombreuse du continent suppose, ajoute De Laet, une migration ancienne par voie terrestre — en quoi il se sépare d'Acosta, qui la faisait remonter, « au maximum », à deux mille ans. « C'est pourquoi je me persuade plutôt que des habitants sont venus dans cette partie du monde juste après la dispersion des enfants de Noé⁹. »

L'image qu'offrent les langues américaines appelle cette chronologie révisée. Reprenons l'exemple des parlers du Brésil. De Laet en reproduit divers spécimens « pour que la comparaison puisse être faite par les curieux¹⁰ ». À côté des mots qui montrent une certaine concordance, beaucoup d'autres étalent une absolue diversité : « jambe » se dit *tetimâ* chez les Tupis, ailleurs *resemeu*, ou encore *youba*, ou *pollely* chez les Iaos qui vivent entre l'Amazone et l'Orénoque. Les Brésiliens ne comptent que jusqu'à quatre et montrent le reste avec les doigts des mains et des pieds. Les Mexicains et les Iaos ont un système d'affixes pour les chiffres à partir de cinq, mais les premiers placent l'élément derrière l'élément de base, les autres devant. La morphologie et la syntaxe offrent un terrain d'analogies plus reconnaissables. De Laet s'inspire ici de la grammaire brésilienne du P. Joseph de Anchieta (1595). La formation du futur à partir de l'« indicatif », comme celle du « prétérit imparfait » à partir du « conjonctif », livre un système permettant de s'orienter dans la variation géographique. Les Indiens du Paraíba forment le futur en ajoutant une terminaison *-ine* au verbe *apâb*. On reconnaît leur *apâb-ine* dans le *apane* des « Tupis de la capitainerie de Saint-Vincent », au prix d'une élision.

Les critiques adressées par l'écrivain flamand aux légèretés comparatives de Grotius semblent garantir son bon sens. Mais la tentation harmonique est grande. Le jeu d'esprit, l'exercice d'école entrent pour une bonne part dans une ancienne philologie qui n'est pas nécessairement sans rapport, à cet égard, avec la nôtre. De Laet offre ainsi un bon exemple d'investigation ambiguë, dont on ne peut dire avec certitude qu'elle relève plutôt de l'inventaire critique, dans la ligne de ce qui précède, ou qu'elle manifeste comme un dernier espoir de solution génétique.

L'historien gallois David Powell (v. 1552-1598) prétendait qu'au douzième siècle, des Irlandais conduits par un certain Madoc, fuyant les discordes qui déchiraient leur pays, auraient migré vers des « terres inconnues » d'une admirable fécondité — le nouveau continent, bien sûr. L'idée fut reprise par

⁹ De Laet 1640, 104.

¹⁰ De Laet 1640, 181 sv.

Richard Hakluyt dans ses *Principal navigations, voyages, traffiques and discoveries of the English nation* de 1598. De Laet n'y est pas insensible. L'hypothèse, en tout cas, expliquerait l'existence d'Américains vénérant la croix, ainsi que le rapporte Lopez de Gomara (*Historia general de las Indias*, 1552).

Quoique cette navigation de Madoc soit tout à fait incertaine, et pas très ancienne, il se peut cependant que des tentatives similaires aient eu lieu à partir de l'Irlande. Et il y aurait du prix à chercher si on peut saisir ici une certaine convenance de langue : il semble en effet que l'idiotisme de la langue cambrique (= gallois) fasse espérer plus que celui du norvégien, et que l'entreprise ne serait pas malheureuse. Au cas où quelqu'un voudrait tenter l'expérience, je sou mets un échantillon de termes concernant les parties du corps humain, tirés de l'une et l'autre langue, tant galloise qu'irlandaise.

On ne peut pas dire que l'essai soit concluant. Entre gallois et irlandais, d'emblée, les discordances sont criantes. A côté des couples gall. *dyn* / irl. *duini* « homme » ou *corf* / *colann* « corps », les termes désignant la tête, l'œil ou le nez n'offrent aucune ressemblance. Que dire des correspondants américains ? Le disparate est total. Il s'étend du reste aux langues européennes, quand la comparaison introduit en outre des vocables danois ou islandais. Sans doute fallait-il la force du mirage celtique pour justifier ces alignements hétéroclites. Leibniz et d'autres bons esprits céderont au rêve tenace qui peut encore solliciter un « acostien » résolu, quand il observe que *l'ilyout* des Indiens, pour désigner le soleil, « n'est guère éloigné du mot grec¹¹ ».

Dans les limites qu'on vient de préciser, les positions de Jean De Laet peuvent sembler représentatives d'une tradition flamande qui, dans la première moitié du dix-septième siècle, affirme le primat de l'expérience et de la « pensée libre » sur une certaine orthodoxie linguistique. G. Gliozzi a souligné le contexte pratique entourant à nouveau ces idées. Comment oublier que De Laet dirigeait la Compagnie des Indes ? On en percevrait les résonances dans la théorie d'une relative indétermination du berceau américain, qui correspondrait à une philosophie de la libre concurrence. Diverses nations étaient en mesure de les revendiquer comme parents à rééduquer. Ne s'étant pas engagée dans la « colonisation agricole », la Hollande était favorable à une coopération avec l'étranger, notamment avec l'Angleterre. Ainsi, les habitants du Nouveau Monde se présentaient tantôt comme d'innocents sauvages, tantôt comme des barbares « dans le sens technico-productif (nomadisme, défaut d'agriculture) », et parfois

¹¹ De Laet 1640, 17.

sous les traits de la plus repoussante brutalité. L'indécision laissait la porte ouverte aux motifs d'intervention douce ou rigoureuse. On reconstituait des itinéraires de migrations antédiluviennes susceptibles, le cas échéant, de servir les besoins du moment.

On a vu par ailleurs comment les ambitions coloniales suédoises influaient sur l'hypothèse de Grotius, dans le sens d'une pluralité d'origines dont la critique le félicitera parfois, puisqu'elle conduisait à détruire « le vieux préjugé de l'uniformité physique et de l'unité ethnique de tous les Indiens¹² ». De manière grossière, le professionnalisme de Gonzalo Lopez de Oviedo, directeur des mines de Saint-Domingue, l'inclinera à considérer d'un œil favorable l'hypothèse d'une origine... hispanique des Indiens : la colonisation devenait une reconquête, une restauration des valeurs originelles, sur des cousins notoirement dégénérés. C'est aussi la légitimité du redressement qu'invoque Lopez de Gomara, qui fait des Américains les pauvres survivants de l'Atlantide (l'eau, en mexicain, ne se dit-elle pas *atl* ?).

On hésiterait à ménager naïvement, dans ces affrontements idéologico-économiques, la place d'une pensée fraternelle de l'autre, sans l'exemple de Las Casas. Une certaine tradition lui impute une adhésion à la théorie de l'origine juive des Américains, conforme à la vérité prophétique de la Bible. Mais Huddleston signale que son *Histoire apologétique*, publiée seulement au dix-neuvième siècle, refuse de voir dans la circoncision et dans certains termes indiens du Yucatan des survivances hébraïques. Ainsi se développèrent, dans le camp catholique comme chez les protestants, des formes diverses d'éloignement par rapport à l'hébreu langue-mère et à ce qu'il impliquait en termes de philologie « pure » ou d'action missionnaire. À côté de la revendication nationaliste et bourgeoise des Pays-Bas, le pragmatisme protestant, dans une autre composante de la linguistique réformée, mettait à son programme la réalisation de la Pentecôte sur terre au détriment des rêveries babéliques, ainsi que l'a souligné Jean Céard. Il est remarquable que, sur le terrain des missions coloniales, une attitude de polygénisme critique semble se dessiner chez Las Casas, comme pour sauver quelque chose des droits du multiple et de l'humanité.

¹² Cf. Alcina Franch 1985, 12.

PEIRESC, SAUMAISE, LES BELGES ET L'HYPOTHÈSE SCYTHIQUE

Le quatre centième anniversaire de la naissance de Peiresc, en 1980, a donné l'occasion de célébrer à nouveau l'homme « féru d'étymologie et de linguistique comparée », qui « a dirigé des enquêtes sur les langues étrangères, le breton comme le copte¹ ». Avec non moins d'enthousiasme, on a rappelé alors qu'il avait étudié « toutes les langues connues » et cherché « à discerner les racines communes, comme s'il pressentait les découvertes magnifiques que feront plus tard les Bopp, les Bréal, les Meillet². »

Le même volume des *Fioretti du quadricentenaire* reproduisait des extraits de la *Panglossie* qui fut prononcée à sa mort puis imprimée dans un *Monumentum romanum* de 1638 : ensemble d'oraisons funèbres écrites en une quarantaine de langues, dont le « saxon », l'albanais, l'« hindou brachmanique », le japonais et le quichua³. Cette forme originale de « tombeau » fut suscitée par l'Académie romaine des Humoristes, dont les membres récitèrent les éloges multilingues de Peiresc le 21 décembre 1637, devant un parterre de cardinaux. Le choix des langues citées plus haut témoigne déjà de certaines traditions scientifiques et de l'esprit du temps. Le japonais et le quichua étaient relativement bien connus, quand mourut Peiresc. Il suffit pour s'en rendre compte de parcourir le *Mithridates* d'Adelung. On venait de réimprimer le vocabulaire japonais de

¹ *Catalogue de l'exposition Peiresc*, n° 64.

² Gaignebet 1981, 24.

³ Saxer 1981, 142 sv.

jésuite Rodrigues Girao (1^{re} éd. 1603⁴) et les presses pour la Propagande de la Foi, au début des années 1630, avaient donné les manuels du P. Collado, dont le *Thesaurus linguae japonicae* restera comme un classique. Les langues amérindiennes avaient fait l'objet d'un sérieux défrichage dès le seizième siècle ; à côté de plusieurs descriptions des parlers du Mexique, dont le nahuatl, on disposait depuis 1560 d'un « art de la langue du Pérou », à laquelle, comme le note J. H. Rowe, furent consacrées huit grammaires au moins pendant l'âge classique. On attendait encore, en 1560, de vrais traités grammaticaux pour le polonais, l'allemand, le néerlandais ou l'anglais (celui de William Bullokar date de 1586).

De la *Panglossie*, les *Fioretti* reproduisent en outre deux poèmes de Lucas Holstenius, un *Carmen belgicum* en flamand et une « épitaphe saxonne ». L'anglo-saxon n'était pas moins à l'honneur, depuis ces mêmes années 1560⁵. Quant à l'albanais, il suscitait aussi de nouveaux intérêts. La Renaissance, à ses débuts, en avait déjà recueilli le lexique ; la connaissance s'approfondit avec les écrits de Pierre Budi, vers 1620, et surtout le *Dictionarium latino-epiroticum* de Francois Bianchi, ou Blanchus, publié à Rome en 1635 par la Sacrée Congrégation. L'auteur du *Carmen albaniense* est un certain Daniel Cortesius, qui n'a pas laissé davantage de traces, dans les histoires de la linguistique, que les auteurs des éloges en quichua ou en hindi, Roderic Bamverus, ou Bamuerus, et Joseph Menesius.

Ce dernier se qualifie de « brachmane » (on se souvient de l'image fameuse du P. Schall en mandarin, sans parler du syncrétisme du P. Ricci). On aimerait que Peiresc ait eu connaissance de cette *linguae samscretanae brachmanum* que le P. Roth révélera à l'Europe savante, trente ans plus tard, à travers la présentation qui en est faite, sur ses informations, dans la *China illustrata* d'Athanase Kircher en 1667⁶. On nous rappelle que « Roth apprit le sanskrit en utilisant un brahmane ouvert aux idées chrétiennes » et que, lors du légendaire voyage — « le plus grand de l'histoire des missions jésuites » — ou il remplaça d'Orville aux côtés du P. Grueber, en 1662, il « s'était réservé comme compagnon Joseph Nadchir, un Indien que l'on prétendait âgé de quatre-vingt-cinq ans et qui, plus trente ans auparavant, devait avoir participé à plusieurs voyages du P. de Andrade à Tsaparang » (première mission au Tibet)⁷. On voit que se pose, de façon de plus en plus insistante, la question de l'accès au sanskrit des premières décennies de

⁴ Qui était également l'auteur d'une grammaire. Cf. Rowe 1974. Une traduction française du *Vocabulario da lingoa de Japam* a été publiée au dix-neuvième siècle.

⁵ Raumer 1870.

⁶ Muller 1985.

⁷ Plattner 1954, 189.

l'établissement des jésuites en Inde : question qui en comporte une autre, concernant la « cécité comparative » qui aurait retardé de presque deux siècles l'avènement de la linguistique indo-européenne. Si, au même moment que Sasseti, le jésuite Thomas Stephens, le premier Anglais installé à Goa, parle de la « composition » des langues de l'Inde et remarque son caractère gréco-latin⁸, il devient d'autant plus intéressant de savoir quels furent les autres canaux possibles d'information sur celles-ci, voire sur le sanskrit (étudiés notamment par A. Camps, S. Hughes et J.-Cl. Muller).

La personnalité de Peiresc est particulièrement riche quand il s'agit d'ouvrir ce genre de piste. Le « procureur-général de la littérature » dont parlait Bayle est aussi un vaillant secrétaire des recherches contemporaines sur les langues — secrétaire à la mode de la Renaissance, dont il adopte les confusions mais aussi certaines grandes idées pleines de promesses. Grâce à Peiresc, nous pouvons étoffer le dossier de ce qui fut sans doute la plus brillante, en tout cas la plus générale, de ces idées. Johann Elichmann, dont il a été question à propos de Boxhorn, est mentionné brièvement parmi les *Correspondants de Peiresc dans les Pays-Bas*⁹ : « Il savait seize langues. Par l'intermédiaire de Saumaise, il envoya des fastes danois à Peiresc. Saumaise communiqua aussi à celui-ci un curieux alphabet égyptien, qu'Elichmann avait reçu d'un Moravien qui avait vécu en Égypte. »

L'Elichmann qui nous intéresse le plus est celui dont parle Saumaise, son ami et son patient, dans une lettre à Peiresc, non datée, reproduite dès 1656 par Antoine Clément dans son édition de la correspondance du « prince des philologues^{10,11} ». Saumaise y accuse réception d'un envoi de l'érudit provençal : des « observations sur cette union et communion des langues procédentes d'une même matrice » ; elles « sont fort curieuses, et très belles ». Il rapporte ensuite les préoccupations d'Elichmann, qui aurait dressé une liste de plus de cinq cents mots persans d'allure germanique et qui ne bornait son examen ni au vocabulaire, ni à ces deux langues. La lettre en question n'est pas reprise dans l'édition, fournie au dix-neuvième siècle par Tamizey de Larroque, de la correspondance adressée par Saumaise à Peiresc¹¹ — édition appartenant à cette série de recueils qui furent publiés en parallèle avec celle de la correspondance générale, imprimée dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France* par les soins du même Tamizey. Celui-ci explique comment il a été déçu par le principal dépôt qui conserve la correspondance de Peiresc : l'Inguimbertaine de Carpentras, où se

⁸ Muller 1984, 38-39.

⁹ Lebègue 1943, 63-64.

¹⁰ Saumaise 1656, 106-11.

¹¹ Tamizey de Larroque 1881-82, 203 sv.

trouvent les « minutes » de son courrier, premières copies effectuées par un scribe. Elles sont d'une écriture « souvent difficile à déchiffrer »¹². Elles servirent de base, au dix-huitième siècle, à d'autres copies réalisées par ou pour le président de Mazaugues, conservées à la bibliothèque Méjanes d'Aix-en-Provence. On y trouve les fautes inhérentes à ce genre de travail, et certaines légèretés. « Par suite, conclut R. Lebègue, on ne doit utiliser les copies Mazaugues que pour les lettres dont les originaux où les minutes ont disparu. »

Tamizey rappelle que Saumaise aurait au moins adressé à Peiresc 155 lettres et que le président de Mazaugues en possédait encore 45. Mais le rayon de la Bibliothèque Inguimbertaine, pour cette matière, est vide¹³. L'éditeur n'a trouvé qu'à la Bibliothèque Nationale quinze lettres ne figurant pas dans le recueil d'Antoine Clément. Par contre, l'Inguimbertaine conserve bien des lettres de Peiresc à Saumaise : 11 selon Tamizey de Larroque, 21 sous le n° 1876, selon le *Catalogue des manuscrits* établi au début de ce siècle. Mais Tamizey soulignait que le registre en question avait été dépecé, ce qui aurait entraîné la perte de « 34 des lettres de Peiresc à Saumaise », « par une autre non moins déplorable fatalité ». On ne trouve pas non plus de lettres originales de Saumaise à Peiresc à la Bibliothèque Méjanes. Des copies de la correspondance connue y sont pourtant conservées. Celle de la lettre concernant Elichmann y figure en partie : le ms. 211 (1029) la reprend sous le no. XII ; malheureusement, la fin du texte, qui nous fournirait peut-être la date, fait défaut, un cahier ayant été arraché — nouvelle « déplorable fatalité ». Commencée page 370, la copie se poursuit p. 375 par la fin d'un autre envoi, daté de mai 1636, alors que celui qui nous intéresse prend place dans un ensemble de 1634. La numérotation montre du reste une rupture, qui ne paraît pas avoir frappé E. Rouard quand il dressa en 1838 une *Table analytique de la correspondance de Peiresc déposée à la Bibliothèque Méjanes* (manuscrit lui-même déposé à la Bibliothèque Nationale, N.a. 1147).

Bref, il y a dans cette série de copies un vide pour la correspondance allant de 1634 à 1636, époque où Saumaise communique au Provençal ce qui deviendra la grande thèse de l'école de Leyde sur le prototype européen. Vide qui afflige aussi la correspondance adressée par Peiresc à Saumaise telle que la conserve la bibliothèque de Carpentras — les réponses où on attendrait les réactions de l'homme qui s'intéressait aux langues du monde. En effet, le dépeçage du ms. 1876 de l'Inguimbertaine, signalé plus haut, a également atteint les années 1634-1636 (fol. 55-77).

¹² Peiresc 1985, introd.

¹³ V. en effet le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, XXXVI, 1903.

Par chance, celui-ci a pourtant épargné une lettre de Peiresc du 2 octobre 1634 (no. 11, fol. 51 v.-54 r.) qui répond manifestement à celle où il est question d'Elichmann et de la parenté germano-persane. Par l'intermédiaire de Saumaise, Peiresc félicite l'orientaliste « pour les belles et anciennes (?) origines qu'il a descendues de la langue scythique, communes à tant de grandes nations », propose sa collaboration et souligne l'intérêt de langues archaïques, telles que le basque, le bas-breton, le gallois et le wallon. L'« intelligence des mots primitifs » implique l'examen attentif des parlers non-classiques. Ceci est illustré par l'utilisation qu'a faite Saumaise lui-même du mot « germanique ou belgique » *veer*, signifiant gué ou passage, pour expliquer le nom de Verdun¹⁴.

Les relations qu'entretenait avec les Pays-Bas l'ami de Grotius et de Rubens devaient le rendre particulièrement sensible à l'apologie du néerlandais développée depuis le fameux Goropius Becanus. Peiresc fut en contact avec l'un des représentants les plus typiques, mais le moins raisonnable, de cette école flamande qui va plaider pour la haute antiquité de sa langue : le Brugeois Adrien van Schrieck. Celui-ci avait publié en 1614 un énorme in-folio au titre éloquent : *Des commencements des premiers peuples de l'Europe, en particulier de l'origine et des faits des Néerlandais*. Il avait défendu sa thèse l'année suivante dans des *Monitorum secundorum libri V, sive Europa rediviva*, dont il annonce l'envoi à Peiresc dans une lettre du 5 décembre 1616 (Méjanès, ms. 1031, XIII, p. 115 sv.). Victor Tourneur résumait ainsi ses conceptions : « Chez van Schrieck, qui voit dans l'hébreu la source de toutes les langues, on trouve une remarque intéressante : il a découvert que, chez les auteurs anciens, le nom des Germains est inconnu, mais qu'ils sont désignés sous le nom de Celtes et de Scythes. Quant au nom des Celtes, il est, selon lui, apparenté à l'allemand *Kälte*, dont on retrouve en hébreu un homonyme avec la même signification¹⁵. » Qu'elle soit de lui ou non, l'idée fera carrière. Face à la tradition qui tirait la notion de gaulois vers la France en se réclamant de l'antiquité grecque (Postel, Périon, Picard, Bodin), et à côté de celle qui mettait plutôt l'accent sur la spécificité celtique (Beatus Rhenanus en 1531 ou François Hotman dans sa *Franco-Gallia* de 1573), une autre tendance poussait vigoureusement à confondre ou unifier domaines germanique et celtique. Inutile de dire quelle fortune connut la confusion dans une Allemagne en quête d'expansion historique — mais aussi en France, à l'occasion (Mezerai). Le combat nationaliste pour les Gaulois retentira encore dans la polémique entre Pelloutier, pasteur à

¹⁴ Pour cerner les préoccupations de Peiresc vers 1635, on dispose encore des quelques envois conservés à la Bibliothèque Nationale et publiés par Tamizey, où il est cursivement question d'Elichmann, sans référence linguistique, dans les pièces IV et V (1.6 et 7.11.1636 ; autres copies dans les « doubles » du ms. 1029 de la Méjanès, no. II-III)

¹⁵ Tourneur 1905, 195 ; Lambin 1833 ; Swiggers 1984.

Berlin, d'une part, dom Martin et Schoepflin de l'autre, au milieu du dix-huitième siècle.

La lettre de van Schrieck à Peiresc, comme l'indique une note préliminaire, est écrite « en termes assez ampoulés et d'une manière assez obscure ». Son auteur y paraît continuellement sur la défensive, en homme se sachant très controversé : « vous dites qu'il y a beaucoup de gens par delà qui révoquent en doute si les mots que j'emploie de notre langue belgique signifient tout ce que j'en dis ». Ne voulait-il pas que cette dernière ait le mieux conservé le scytho-celtique, rejeton privilégié de l'hébreu après Babel ? Par ce que lui écrit le botaniste De Winghe, de Tournai, van Schrieck peut croire que Peiresc « désire sa correspondance », mais il répond au chanoine vander Haire, de Lille, ce même 5 décembre 1616 : « Ce que (vous) dites avec Mr de Peiresc que je ne touche que trop à tout, pourquoi, je vous en prie, eussé-je fait autrement, voyant mes ennemis (j'appelle ainsi les erreurs vulgaires) me tomber en main¹⁶ ? »

La principale « erreur vulgaire », ces lettres le répètent avec le fort courant qu'on vient de mentionner, c'est le culte de la civilisation gréco-latine. En matière d'histoire des langues, on peut traduire (comme le faisait déjà Jean Picard dans sa *Celtopaedia* de 1556, qui défend le principe d'une « colonisation intellectuelle de la Grèce par la Gaule ») : « Les Grecs se sont formés, et ont formé leur langage non pas de l'hébreu primitif, mais de la langue ou dialecte procédé par degré de l'hébreu de la postérité de Japhet, qui est la celtique ; de manière que la grecque entière ne se peut réduire à l'hébraïque, mais bien à la celtique... » On a compris. L'arbre généalogique qui se dessine ensuite en pointillé n'épargne ni « la langue indienne », ni la « moscoutique », ni l'« africaine ». Dans tout cela, notre auteur ne « défère rien à la conjecture » : « quand j'ai rencontré quelque chose de semblable, je l'ai omis ».

Peiresc ne pouvait que partager avec son correspondant la fascination pour l'ancien celtique ou l'étrusque. Sa curiosité ouverte active un universalisme qui, pourtant, ne semble pas prendre chez lui la forme autoritaire qu'il revêt dans le monogénéisme. Il s'intéresse aux langues les plus diverses, surtout quand elles sont susceptibles « de nous fournir des témoins du temps des siècles antérieurs à toute l'Histoire qui en peut avoir été écrite ». Mais on ne voit pas que Peiresc force les rapprochements pour les faire entrer dans un cadre généalogique strict. Il accorde, il est vrai, beaucoup d'importance à la « langue gauloise ou bretonne » et il presse le P. Anastase de Nantes, « ce grand génie », de donner au public ses travaux sur celle-ci. Il « supplie et conjure » le P. Césarée de Roscoff, « gardien des capucins de Lanion en Bretagne », de joindre ses efforts aux siens pour décider le P. Anastase

¹⁶ À la suite de la lettre à Peiresc.

(lettre du 29 décembre 1636 ; Méj., ms. 1028, p. 113 sv. ; également a la BNF)¹⁷. « Je m'en promettrais des merveilles. »

Et de rappeler comment il a stimulé avec succès la recherche sur d'autres idiomes. « J'ai été instrument pour faire desserrer la langue des Cophytes, ou anciens Égyptiens, dont j'ai fait venir les grammaires et vocabulaires du Levant ; et il y a des plus grands hommes du siècle déjà bien avancés en besogne : le R.P. Athanase Kircher ayant fait à mon instigation le voyage de Rome pour cet effet, où il a déjà imprimé un beau volume sur ce sujet, qui sera bientôt suivi d'autres d'importance de même matière, et d'autres personnes. » Kircher venait en effet de donner son *Prodromus coptus* (1636), qui révéla aux Européens la langue orientale ; il publiera en 1643 la *Lingua aegyptiaca restituta*¹⁸. « Je l'ai été (instrument) pour l'édition d'une traduction latine du texte carthaginois ou punique inséré dans le Plaute, où depuis douze ou quinze siècles, personne n'avait entendu note quelconque » : nous sommes également à l'époque où le phénico-punique entre dans la culture érudite, en particulier avec les écrits de Thomas Reinesius (1637), puis de Bochart (1646). Enfin, confie Peiresc au capucin de Lanion, « je suis après à extorquer au R. P. Gilles de Loches sa grammaire éthiopique, déjà bien avancée comme vous savez... ».

Tant d'informations neuves auraient tourné la tête à plus d'un. Un oratorien en offre l'exemple à la fin du dix-septième siècle.

¹⁷ Il est curieux que Peiresc ne mentionne pas le dictionnaire français-breton de Quiquer de Roscoff.

¹⁸ Janssen 1943.

Chapitre 9

THOMASSIN, DE SAMARIE À QUIMPER

Le titre de l'ouvrage que publie en 1690 le P. Louis Thomassin annonce clairement le principe linguistique qui conduira les travaux de toute une vie, dans ce domaine : *La méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement et utilement la grammaire ou les langues par rapport à l'Écriture sainte en les réduisant toutes à l'hébreu* — deux gros volumes qui font ensemble près de mille pages.

Ce n'est pas un petit sujet de joie, d'avoir appris, que la langue originale des Écritures, celle dont les patriarches, les prophètes, les apôtres et le Fils de Dieu même, la sagesse et la parole éternelle du Père, se sont servis en parlant et en écrivant, a pénétré si avant, et a jeté de si profondes racines dans le langage que nous parlons communément¹.

Le P. Thomassin devra de temps en temps donner libre cours à cet émerveillement.

N'est-ce pas une connaissance utile et importante, de pouvoir faire remarquer dans les termes que nous avons tous les jours à la bouche, soit grecs ou latins, français, italiens ou espagnols, anglais ou allemands : d'y pouvoir, dis-je, faire remarquer les vestiges de ce qui s'est passé de plus grand dans le monde²... ?

¹ Thomassin 1690, I, 10 sv.

² Thomassin 1690, I, 356. Cf. Lamy 1699, livre II, ch. 3, 261-62, à propos de l'hébreu : « Il suffit que cette langue ait été consacrée par la bouche de Dieu, pour mériter qu'on l'apprenne ; aussi, il ne faut pas s'étonner que les Pères de l'Église en aient conseillé l'étude à des vierges. [...] Et en effet n'est-ce pas une chose honteuse qu'un ministre de

La concorde étymologique

La croyance en l'hébreu primitif n'est, bien sûr, pas seulement satisfaction d'antiquaire, émotion d'étudier les mots comme « des médailles qui fussent venues à nous de main en main depuis le commencement du monde ». C'est un article de foi solidaire de la Révélation. Il s'agit de refuser les

égarements déplorables où sont tombés ceux qui ont abandonné Dieu ; et qui ont cherché d'autres routes pour découvrir la vérité, même dans les langues et dans toutes les sciences humaines, que celles qu'il nous a lui-même tracées dans les Écritures.

Le critère linguistique intervient dans l'authentification de celles-ci. Malgré les doutes, les difficultés techniques que suscite la théorie monogénétique, il y a suffisamment de faits « certains », « incontestés » pour qu'on loue la Providence, « qui conserve depuis tant de milliers d'années dans l'histoire universelle du monde, tant de marques évidentes de la vérité des divines Écritures ». C'est que la démonstration de ces « évidences » n'est pas toujours aussi simple. Sans qu'il se préoccupe trop de méthode, des inquiétudes peuvent se faire jour³. « Il faut aussi demeurer d'accord, qu'entre tant d'étymologies, il y en a quelques-unes qui paraîtront un peu forcées, ou plutôt ingénieusement inventées que véritables. » Surpris des correspondances relevées entre hébreu et langues celtiques, le lecteur serait en droit de penser à des coïncidences. Mais celles-ci ne doivent être que « très-rares ». « Il est impossible que la convenance de tant de mots soit purement fortuite. » Que les esprits critiques considèrent « les exemples que M. Ménage a amassés ». Les « déguisements » d'une même souche latine dans les parlers romans empêcheraient de la reconnaître. Ils sont tels que les Français, Italiens et Espagnols « ont peine de s'entendre les uns les autres » (point sur lequel Thomassin se contredit d'ailleurs, pour les besoins de la cause). Celui qui n'est pas au fait des questions de langage se persuadera aisément que tout est possible, dans le monde des syllabes. « On n'a qu'à faire un peu de réflexion sur la grande différence qu'il y a entre les termes, dont se servent les trois grandes dialectes de la langue latine. » Le grammairien est alors plus à l'aise pour déclarer : « Je ne dirai rien ici des changements et des transpositions de lettres... » (III, vii, art. 10).

De même que les dérivations présentées par Ménage n'en sont pas moins « véritables », la réduction du bas-breton à l'hébreu opérée par Samuel Bochart

³ Dieu n'entende pas la langue dans laquelle il a parlé, et qu'il ait besoin d'un interprète ? » Spécialement au chap. vii du troisième livre, art. 8 à 13, 351 sv.

offre un modèle qui « peut nous servir de preuve pour toutes les autres anciennes langues » (art. 11). Encore faut-il s'adresser à celles qui ont le mieux préservé les archaïsmes — les parlers périphériques, isolés « de la contagion et du mélange des idiomes » : celui des Basques, des Hibernois (Irlandais), des Hongrois montagnards. Thomassin sait le « mépris de quelques personnes pour les étymologies » (art. 12). Mais celui-ci n'est dû qu'à de « l'inadvertance ». Moyennant une connaissance approfondie des langues « originales », appuyée sur l'histoire, on distinguera entre les conjectures « solides » et « celles qui n'ont rien que de superficiel et d'arbitraire », qui sont « ridicules et méprisables ». L'enquête sur l'origine des mots est légitime, des générations d'esprits supérieurs l'accréditent, de Platon à Scaliger, de Varron à Saumaise.

Le début du premier livre expose aussi la dignité du sujet, en regrettant que la « vaste érudition » des humanistes se soit surtout appliquée au grec et au latin. Les grammairiens et auteurs antiques ignoraient l'hébreu, et donc sa prééminence (I, i, art. 4). Eusthatius et les scolastes d'Homère d'une part, Varron, Caton, Festus, Priscien de l'autre étaient trop « bornés » à leur idiome, victimes du mythe du caractère « originaire » et autochtone de leur culture. Thomassin dénonce à plusieurs reprises cette illusion vaniteuse, et qui sent l'épicurisme, de ceux qui se disent « enfants de la terre » — comme « des animaux », « des insectes » (art. 5). Accepter que sa langue vienne d'une autre est un acte d'humilité qui récompense l'homme en le reconduisant à Dieu par l'hébreu.

L'humanisme, en retournant notamment à saint Jérôme, a résolument emprunté la voie de la vérité. Référence obligée : Thomassin n'est pas embarrassé de citer Vossius⁴ parmi ceux qui proposèrent des étymologies par l'hébreu ; les conceptions linguistiques du Hollandais n'allaient certes pas uniquement dans cette direction. Mais cette vérité n'a pas été suffisamment démontrée (par exemple chez Christian Becmann, dans ses *Origines de la langue latine*⁵). Enfin, Bochart vint... Il ne lui aura manqué que de vouer à la question des sources des langues classiques un ouvrage du type de l'*Etymologicon* de Vossius. Thomassin a donc repris ce lourd héritage, « presque depuis l'enfance ». Il a lu et relu les Écritures dans le texte original, « tout entier chaque année pendant un assez long temps ». Ce qu'il en a tiré s'étale, obsessionnellement, dans les marges, de la *Méthode d'étudier la grammaire*, hérissées de racines orientales, comme elle nourrira le *Glossarium universale hebraicum* de 1697.

⁴ Avec Scaliger et Casaubon.

⁵ Sont également citées les *Institutiones grammaticales du grec* de Pedro Juan Nunez (1590).

Son propos, pourtant, ne relève pas que de la technique de la foi. Il veut y inscrire les idéaux de l'homme solidaire. Contre Babel, la restauration de l'unité primitive doit contribuer à ramener l'harmonie dans

un monde dont l'étendue immense, les beautés et les richesses ne se communiquent à chaque pays que par le commerce, la concorde et l'amitié réciproque [art. 10].

Le principe de « la naissance les uns des autres » ne forme-t-il pas « le lien le plus aimable, le plus étroit et le plus indissoluble » ? Pour évoquer cette communauté, la rendre plus sensible, Thomassin se réfère volontiers à celle qui rassemble les langues romanes, voire les patois (art. 13-15). Avec un peu d'attention, un Français entendra « sans peine » le sens général d'un discours en italien ou en espagnol. Thomassin, qui est « né dans une province du royaume », l'a expérimenté dès sa jeunesse, sans dictionnaire ni grammaire. La même intercompréhension virtuelle unit « le jargon des provinciaux ». Ceux qui parlent des dialectes peuvent être compris par « un Français qui a de l'esprit, et qui est accoutumé à se réfléchir sur les choses » : « il n'a qu'à les prier de parler un peu lentement ». Le besoin, pour l'homme, de communiquer se concrétise encore, d'une autre manière, dans la *lingua franca* (« le *franco* »), « reste de l'ancien Romain » (art. 16). Comment ne pas croire à l'hébreu ?

L'attraction celto-germanique

Cette communauté d'origine s'organise cependant, dès les premières pages, de façon moins mécanique, moins rigide que ne le laisserait croire une généalogie de temps en temps réaffirmée. Celle-ci pose par exemple, à propos du domaine roman : « Le français et l'italien sont descendus du latin, le latin en partie du grec, en partie immédiatement de l'hébreu, aussi bien que le grec... » Le lecteur avait appris très tôt le rôle intermédiaire que joue le phénicien, entre l'hébreu et les langues classiques : rôle calqué sur celui dont la transmission de l'écriture offrait l'image — la référence à Bochart s'accroissant avec une mise en évidence des faits toponymiques⁶. Mais l'article 20 n'hésitait pas à brouiller les filiations qui se stabilisaient, en introduisant le parent dont l'importance ne va cesser de grandir. Il annonce : « On parlait grec et latin dans la Scythie même : mais encore plus la langue scythique, ou celtique. »

⁶ Thomassin 1690, I, i, art. 11 et 18-19.

Thomassin récapitule ce qu'on sait de cette dernière (III, vii). Beatus Rhenanus (*De la Germanie*, 1531), François Hotman (*Franco-Gallia*, 1573) et surtout William Camden (*Britannia*, 1586) ont souligné l'unité linguistique de l'ancienne Gaule et du pays de Galles, des deux Bretagnes (même si, semble-t-il, l'apparement entre brittonique et breton continental n'est pas encore vraiment démontré). Mieux, selon Thomassin : en 1582, dans son *Histoire d'Écosse* aux multiples rééditions, Georges Buchanan, assurant « que l'ancienne langue des Gaules est demeurée presque entière parmi les Bas-Bretons, les Hibernois, les Écossais, les provinces de Galles et de Cornouaille », en fournit des preuves toponymiques (art. 13⁷). Les noms mêmes des diverses régions proclament cette unité. *Cornouaille* remonte à *Cornu-Vualliae* ou *Cornu-Galliae* « la corne de la Gaule » ; *Galway* représente *Gallovidia*. Dans les noms de lieux apparaissent, non seulement de part et d'autre de la Manche, mais aussi en Allemagne, en Espagne « celtibère », ces éléments qui feront couler tellement d'encre : *dunum*, qui doit signifier « éminence », juge Buchanan, si on considère les *dunes* de la côte de Boulogne ; *briga* ou *bria*, « ville », qu'on retrouve dans une quarantaine de noms de villes espagnoles, etc.

Très tôt, le celtique est directement rattaché à la langue-mère. Les auteurs cités avaient déjà pressenti l'étendue de son aire d'influence. « Mais Bochart va plus loin, et il prétend que la langue des Bas-Bretons a de très-grands rapports avec l'hébraïque » (III, vii, art. 2). Suivent des comparaisons de terme à terme pour divers domaines : noms de divinités, de dignités (par exemple les éléments *-rix* et *-mar* « grand », qu'on trouve dans *Vercingétorix*, *Indutiomare*), termes militaires, lexique du vêtement, du monde animal (art. 3 et suivants). Bric-à-brac où s'élabore cet arsenal de racines proto-européennes ou primitives dont héritera Leibniz, en regrettant d'ailleurs que telle d'entre elles soit vraiment « trop rebattue⁸ » : *sac* (« cité partout », dit le même), *mar* ou *marc* « cheval » (« vocable des anciens Celtes » dont Leibniz rapproche le *marc* francique à l'origine de *maréchal*), *lug* « corbeau », qui servira si longtemps à expliquer *Lugdunum*. De trop rares observations comportent une part raisonnable de vérité, comme celle concernant le sens « vallée » du celtique *nant*⁹.

La montée est désormais irrésistible, dans une relative confusion entre généalogie et « communication mutuelle du langage ». Le chapitre 8 du troisième livre s'intitule : *De l'ancien celtique et de ses dialectes, le saxon, l'allemand, l'anglais, le lapon, etc.* Il y est tout de suite question de *leur ancienne origine celtique ou*

⁷ Thomassin 1690, 372-73.

⁸ Leibniz 1710/1973, éd. Jacob, 47-48 ; 1990, 229-30.

⁹ Thomassin cite les *Nantuates* (**nanto* > divers *Nant*, *Nantua*, *Nanteuil*, etc.).

*hébraïque*¹⁰. On endosse, sans sourciller, les idées de Cluvier sur l'union des Celtes et des Germains, en ménageant pour l'instant la personnalité de la famille romane, qui n'aurait conservé « que quelques restes du celtique ». Le ton sera moins réservé un peu plus loin.

On ne sera donc plus surpris, si nous disons après tous les savants de ces deux derniers siècles, que la langue celtique était répandue dans toutes les provinces occidentales de l'Europe, et si nous avons fait remarquer tant de vestiges de convenance entre les anciennes langues qu'on parlait dans l'Angleterre, dans l'Allemagne, dans le Danemark, dans les Gaules, dans l'Italie et dans l'Espagne.

Les archives des « siècles moyens »

Ces vestiges d'une communauté originelle, Thomassin ne les cherche pas seulement dans des langues modernes mises à plat, au mépris de toute profondeur diachronique, mais il se penche aussi — et cela nous intéresse davantage, aujourd'hui — sur une documentation d'âge intermédiaire qui relève plus, tout compte fait, du territoire de l'historien que de l'investigation monogénétique. Sa *Méthode d'étudier les langues en les réduisant toutes à l'hébreu* restitue ainsi, par un reflet souvent dépourvu, il est vrai, d'originalité, un pan de la philologie conquérante du dix-septième siècle.

Jean Isaac Pontanus s'était spécialisé dans l'étude lexicale des anciens textes. Son *Itinéraire de la Gaule narbonnaise* de 1606 offre un *Glossaire gaulois (prisco-gallicum)* où l'on a remarqué une des premières utilisations systématiques du breton moderne, à des fins historiques. Thomassin renvoie d'abord à ses *Origines franciques* de 1616, où figure un

petit alphabet de termes de l'ancien teuton, ou allemand, qui se lisent tant dans les serments des enfants de Louis le Débonnaire, et des peuples qui leur étaient soumis, que dans quelques traductions qui se firent alors de quelques parties de la Bible¹¹.

¹⁰ Thomassin 1690, 359 sv. On met tantôt les ressemblances entre germanique et gréco-latin au compte d'une « même langue qui avait ses dialectes », tantôt on les explique par les « fréquentations », par des colonies comme celles qu'établirent les Galates celtiques du Proche-Orient.

¹¹ Thomassin 1690, 65 sv.

C'est par « l'allemand nouveau », quelquefois le danois, que Pontanus y interprétait des noms de rois, de dieux, de villes. Godefroid Wendelin a aussi donné un *Glossarium salicum* dans ses *Lois germaniques* de 1649. Thomassin ne manque pas d'en rattacher certains termes à l'hébreu. Mais d'autres résistent, qui font davantage l'objet d'une comparaison spécifique avec des correspondants gréco-latins ou germaniques supposés¹². Les ressources des dialectes sont mises à profit, même si c'est en l'absence de tout sens chronologique. Le francique *screona* est rattaché au latin *scrinium* (> *écriin*), dont on invoque un sens général (« où on enferme certaines choses, comme de l'or, de l'argent ») pour expliquer, d'après François Pithou, le champenois *escraignes*, « lieux creusés en terre, où en hiver on met les animaux, et où les filles passent les nuits à filer ». On relève de même, dans le vocabulaire celtique de Pontanus, un *glastum* « couleur dont se peignaient les Gaulois » qui rappelle « la guesde, pastel en Languedoc ».

Le francique, le gothique, l'anglo-saxon : les trois clefs majeures de la philologie germanique de la Renaissance sont présentes chez Thomassin, bien que de manière très inégale et avec de saisissantes lacunes, des retards typiques. On attendrait un recours massif aux *Évangiles gothiques et anglo-saxons* de François Junius (1665), qu'avaient précédés les traités de Méric Casaubon et de William Somner sur cette dernière langue. L'oratorien se fonde encore, dans son parcours des sources germaniques, sur le *Glossaire archéologique* de Spelman, qui remonte à 1626 et qui s'intitulait alors *Archéologue en forme de glossaire, contenant les mots bas-latins, étrangers, disparus et de sens nouveau qui sont apparus chez les auteurs ecclésiastiques et profanes après les invasions des Goths et des Vandales*¹³. Il connaît la liste des mots gothiques recueillis par le Brugeois Vulcanius dans ses *Lettres et langue des Gètes ou Goths* de 1597¹⁴.

Quant à l'utilisation de ces matériaux, on n'attendra pas qu'elle soit exaltante. Rapprocher l'ancien germanique *thurne* « porte » du grec *thura*, ou *mean* « lune » de *mênê* n'avait plus rien d'une performance. Il y avait belle lurette qu'on s'était aperçu que *frater* et *bruder* sont « le même » (comme *piscis* et *Fisch*) et que « B et F s'échangent souvent ».

¹² Thomassin 1690, 501 sv.

¹³ Thomassin 1690, 441 sv.

¹⁴ Thomassin 1690, 497 sv.

Des convenances « qu'on admire tant »

Qu'on ouvre un « psautier allemand du neuvième siècle » ou le *Dictionnaire étymologique trilingue* du savant Fungerus (Jan Fongers, 1607), qui unit allemand, grec et latin : une même nécessité de concordance et de filiation paraît à l'œuvre¹⁵. Comment douter que les français *bise*, *falaise*, *souhaiter*, *haire*, *héberger*, *auberge* trouvent leur origine dans des mots de ce psautier — *bisa*, *felis* (**falisa*), *heitinga* (**hait* « vœu »), *hera*, *hereberga* ? Thomassin se débat dans le réseau des emprunts et des correspondances de parenté. Les analogies, il ne peut encore que les « entasser tumultuairement », comme il dit dans une *Continuation de l'examen des langues occidentales et septentrionales de l'Europe*¹⁶. Mais un besoin de classement plus systématique, des tentatives d'explication phonétique se font jour.

Pour apparenter *equus* et *hippos*, il invoque une alternance *k* / *p* dont témoignent par ailleurs les couples *quinque* / *pente* ou *quotus* « combien » / *posos*, de même sens. Un coup d'œil aux parlers des deux Bretagnes aurait confirmé le rapport (irlandais *cuit*, gallois *path*, breton *pet*, *pez*). Thomassin se tournera plutôt vers les langues slaves¹⁷, qui useraient toutes d'un terme apparenté à *equus*, « tant soit peu déguisé », « la première lettre ou syllabe retranchée » — il cite une forme *koin*. Et l'occasion était trop belle pour ne pas faire une place à quelques dérivés français : *haque*, *haquet*, *haquenée*. La leçon de Ménage n'avait pas été vaine. C'est à l'est, encore, du côté du « dalmate » et du russe, que Thomassin va chercher ce qui complétera les séries formées par : latin *nox* / allemand *Nacht* / danois *nat* ; *nomen* / *onoma* / flamand *naem* / irlandais *nimb* (cf. le vieil-irl. *ainmm*), auxquels est joint le slavon (*j*)*ime* (russe *imja*).

Ce comparatisme qui élargit singulièrement ses horizons viendra buter, comme sur sa « limite de vérité », contre le perse. La « convenance » avec les langues occidentales est rappelée, sous l'autorité de John Greaves (1649). On fait même taire le scepticisme de Juste Lipse dans ses *Centuries aux Belges*. Mais ces étonnants rapports n'auront pas plus de poids que ceux qui sont censés unir le lapon ou le mexicain à la langue sainte¹⁸.

¹⁵ Thomassin 1690, 387-88.

¹⁶ Thomassin 1690, 419 sv.

¹⁷ Esclavon, bohémien, polonais, parlers des Sorabes de Lusace.

¹⁸ Le lapon avait été illustré par Scheffer en 1673. Le mexicain est évoqué à travers Lopez de Gomara et Thomas Herbert, qui avait publié en 1638 *Some yeares travells into divers parts of Asia and Afrিকা*.

Il y a quelque sujet de croire, que la raison de la convenance qu'on admire tant entre le persan et l'allemand, est fondée sur ce que toutes ces langues ont l'hébraïque pour leur origine médiate ou immédiate.

Dans ces limites, Thomassin continuera d'entretenir l'idée de Boxhorn¹⁹. Le Hollandais a

fait voir que la langue que nous appelons celtique, et qu'il nomme scythique, sarmatique, runique, occupait tout le Septentrion et tout l'Occident dans l'Europe ; enfin que les autres langues de l'Europe en étaient descendues.

Quelle correspondance de mots peut mieux exprimer cette unité que celle des termes signifiant « Dieu » ? On retrouve le lat. *deus* dans le celt. *diu*, dans *Jupiter*, qui est *dis-pater*, etc. Mais la comparaison voudrait aller plus loin : s'étendre « à la Turquie, à la Perse, aux Mogols de l'Indostan », vers les Tartares, qui disent *can* pour « roi » comme les Flamands disent *koning* — « aux Indes ». Se laissant aller à un rêve harmonique qui ressemble de plus en plus à ceux de Pezron et même de Leibniz, Thomassin sait qu'on court le risque de « trop deviner ». Il a conscience qu'il a pu alléguer des « mots tirés confusément et indifféremment des glossaires » qu'il entasse. Accumulation documentaire qui avait au moins cette vertu de donner à ressentir ce qui manquait peut-être le plus, dans l'équipement conceptuel d'un traditionaliste, mais aussi chez bien d'autres contemporains : la notion de l'épaisseur logique du changement, la profondeur temporelle d'une véritable évolution qui excluait toute présence immédiate de l'origine dans les parlars modernes, à laquelle permettait seule de croire une mentalité confiante dans les miracles de la nature.

¹⁹ Thomassin 1690, 439-40.

LE TABLEAU DES LANGUES EUROPÉENNES SELON WILKINS

Lorsqu'il écrivait son *Essai d'une langue philosophique* de 1668, une des plus célèbres tentatives en vue de créer un pur système de représentation, John Wilkins n'avait guère de raison de s'attarder à la diversité européenne. L'ouvrage s'ouvre par un bref survol de la question de l'origine de la parole, puis consacre des chapitres aux « Premières langues-mères » et à « Leurs divers rejetons¹ ». C'est à ces chapitres qu'on va s'attacher, en essayant de définir la position de Wilkins par rapport à la tradition, surtout anglaise, de classification linguistique. On indiquera aussi l'un ou l'autre point qui semble intéresser plus largement l'histoire intellectuelle.

Wilkins aborde sobrement le problème des origines par sa résolution épicurienne, dans laquelle le langage dérive des « sons grossiers » émis par l'animal. Même la controverse entre *phusei* et *thesei* est esquivée. « Pour nous, qui possédons la révélation des Écritures », ces conjectures sont vaines : l'idiome primitif fut « *con-created* with our first parents ». Une autre question serait de savoir quel fut cet idiome et s'il a survécu. « On suppose que l'hébreu est la première langue-mère, parmi tous les parlers qui sont aujourd'hui connus dans le monde ». Ceci n'empêche pas la langue sainte d'être réduite deux lignes plus haut — interprétation désormais classique — à celle « qu'apprit Abraham quand il vint en Canaan ». Elle apparaît du reste « extrêmement défectueuse » et remplie de mots empruntés à de nombreuses autres langues. Ses « multiples

¹ Wilkins 1668, I, 1, 2-5. Cf. Aarsleff 1982 ; Shapiro 1969, 207 sv.

imperfections » mènent ainsi à « supposer qu'elle n'est pas identique à celle créée avec nos premiers parents ».

On sait comment divers auteurs soutinrent que la langue primitive, si elle avait existé, devait de toute manière s'être perdue dans le cours du temps. Il semble qu'un écho de ces conceptions soit perceptible dans les questions que pose Wilkins concernant Babel.

Que de nombreux parlars qui existaient alors soient aujourd'hui complètement perdus ; que de nombreux autres, qui n'eurent pas la même origine, se soient développés depuis, c'est (je pense) ce dont on ne peut douter.

La critique de la conception religieuse la plus traditionnelle joue sur la chronologie en brouillant la limite établie par l'épisode, chargée de principes décisifs. À quelle période biblique se réfère le mot « alors » ? Ce ne peut être à celle qui précède Babel, où ne règne en théorie qu'une seule langue. Mais le surgissement spontané d'idiomes séparés, qui paraît indubitable, jette précisément un doute sur cette unité pré-babélique. L'ombre d'un polygénisme hétérodoxe s'étend sur la conception classique.

À quel point l'attitude adoptée par Wilkins était-elle répandue, dans l'Angleterre du dix-septième siècle ? On notera seulement que dès 1605, un auteur qu'il mentionne estimait « très douteuse » la conception traditionnelle de l'hébreu. Dans sa *Restitution of decayed intelligence in antiquities*, Richard Rowlands rappelait la provocation de Goropius : le « teutonique », après tout, n'expliquait pas moins logiquement que la langue sainte les noms d'*Adam*, *Eve* ou *Abel* (*Eve* = « even the same », celle qui reste « toujours la même² »...). Mais Rowlands avait assez de sagesse pour ne pas vouloir mettre le germanique à la place de l'hébreu.

Il nous suffira éventuellement que, si le teutonique n'est pas pris pour la première langue du monde, on ne puisse lui refuser d'être l'une des plus anciennes.

Le fossé se creusait entre le canevas biblique et la réalité observable. À ceux voulant (on s'en souvient) que soixante-dix ou soixante-douze langues soient issues de la confusion, Wilkins objecte qu'elles n'ont pas dû être « aussi nombreuses ». Des classifications réduites paraissent plus adaptées. D'autre part, si les langues-mères, entendues dans ce sens, se comptent sur les doigts de la

² Rowlands 1655, 147 sv. : chap. 8. *Of the great antiquity of our ancient English tongue.*

main, il souligne à quel point la prolifération des idiomes aujourd'hui usités dans le monde dépasse « de loin » le nombre de variétés suggérées par la Bible. Au Pérou, en Floride, on a un parler différent par vallée.

Laissant de côté les langues des autres continents, Wilkins présente un tableau de l'Europe qui s'inspire surtout de Joseph Juste Scaliger. La célèbre *Diatriba sur les langues européennes* de 1599 avait été publiée par Paul Merula dans sa *Cosmographie* de 1605, puis dans les *Opuscula varia* de Scaliger en 1610³. La classification en quatre « maiores matrices » et sept « minores » avait aussi été résumée dans un classique anglais, le *Purchas' pilgrimage*⁴, et l'on trouvait encore la *Diatriba* en appendice d'un autre livre très répandu, les *Enquiries touching the diversity of languages and religions* d'Edward Brerewood⁵. Wilkins se réfère également à Brerewood et à certaines des modifications qu'il avait apportées au schéma de Scaliger ; on les trouve au chapitre 4 des *Enquiries*⁶.

Wilkins suit Scaliger assez fidèlement, avec quelques simplifications ou distorsions dont la catégorie des « langues majeures » fournit divers exemples. Concernant le latin, source des langues à *deus*, il ajoute simplement la distinction en quatre dialectes, fondée sur Varron⁷. Son article relatif au grec est plus explicite, sans être nécessairement plus exact. Wilkins exploite ici le premier chapitre des *Recherches* de Brerewood, qui donnait d'intéressantes informations sur les survivances grecques en Italie (son chapitre 3 est également suggestif des conditions historiques et sociolinguistiques de l'expansion latine, envisagées d'un point de vue statistique⁸). Wilkins insiste sur la « très grande extension » du grec, « non seulement en Europe, mais aussi en Asie, et en Afrique, où de nombreuses colonies de cette nation s'établirent ». On peut comprendre qu'il ait renoncé à certaines nuances : Brerewood précisait qu'aucune colonie grecque, si ce n'est

³ Zeller 1967, 26 sv.

⁴ Première partie, livre I, chap. II, § 5.

⁵ La première édition anglaise remontait à 1614, mais elle ne comporte pas le texte de Scaliger. On le trouve par contre dans les traductions françaises de Brerewood, en 1640 et 1662 (*Des langages du peuple de l'Europe*, ou *des peuples de l'Europe*). On n'a pas pu voir les autres éditions anglaises. Cf. Korninger 1957, Rea 1976, qui insistent sur l'idée d'une altération naturelle des langues, laquelle aurait notamment provoqué un changement spontané du latin, avant le choc des invasions germaniques.

⁶ Bonfante 1955.

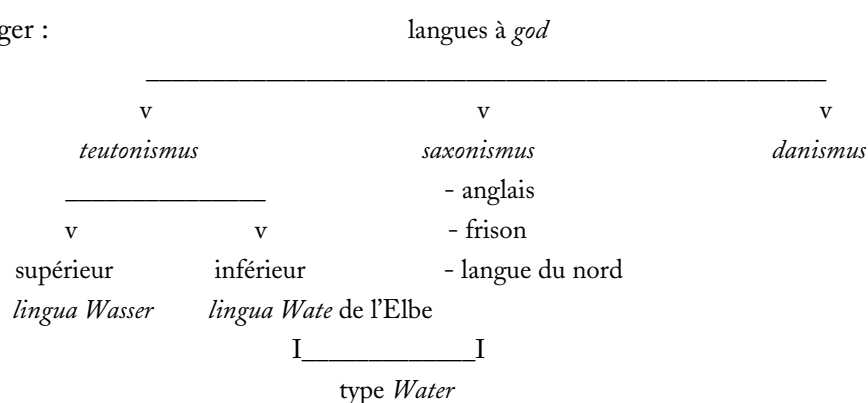
⁷ Et remise en évidence par Petrus Crinitus au livre 3, chap. 3, de son *De honesta disciplina* de 1561.

⁸ Brerewood 1614, 7 et 20 sv. Il rassemble des témoignages sur l'héritage grec en Calabre et Apulie (d'après Gabbriello Barri, 1571, et Angelo Rocca, 1576), ou à Gallipoli. Il apprécie le rôle de l'extension de citoyenneté romaine, l'obligation de se servir du latin dans les « ambassades, procès, appels et tout autre affaire impliquant des provinciaux », la standardisation dans le langage du droit, les règles imposées aux préteurs, etc.

celle de Constantine (l'antique Cirta), n'avait été fondée en Afrique au delà de Tripoli. Mais Wilkins s'égare franchement quand il traite du copte dans la même section : il est vrai que Kircher avait suggéré un lien avec la famille hellénique (1636). L'interprétation de l'égyptien comme étant une « branche » de celle-ci, exportée par Alexandre le grand et « 30.000 familles » de colons n'avait pas séduit Brerewood, qui, de façon plus réaliste, limitait l'effet de l'épisode au développement administratif d'une langue seconde.

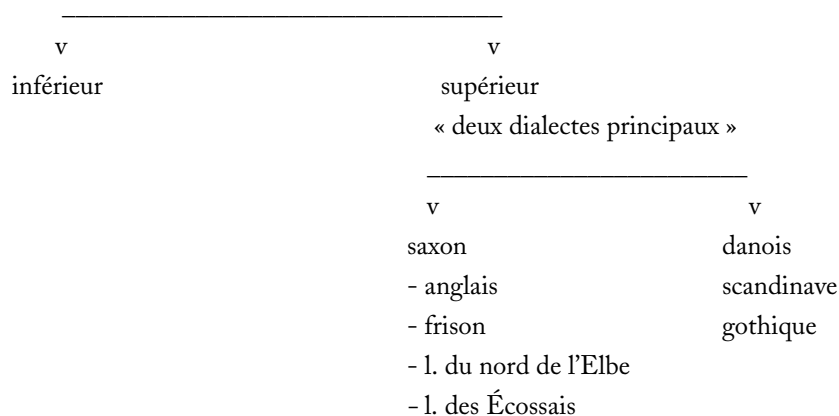
L'image qui est donnée de la famille germanique montre surtout un glissement malheureux — sans doute pour des raisons de dignité nationale — de l'anglais dans la catégorie du « teutonique supérieur ». La classification de Scaliger était plus conforme aux idées modernes. La comparaison des deux tableaux explique aussi, sans doute, que la langue des Écossais se retrouve dans la famille saxonne.

Scaliger :



Note : « Cependant, les dialectes des anciens habitants du nord de l'Elbe et de Thuringe relèvent des types *anglismus* et *scotismus*. »

Wilkins : famille teutonique ou germanique



Il faut ici dire un mot de la persistante absence d'unité qui frappe, chez Wilkins, la famille celtique. On sait que Scaliger séparait, parmi les « langues mineures », la *Hirlandica* et la *vetus Britannica* d'Angleterre. Pareille image remontait à Roderic Jiménez de Rada, au treizième siècle. L'idée d'un lien entre les deux branches venait naturellement à l'esprit, et Wilkins mentionne l'avis de Camden (1605), selon lequel le gaélique d'Ecosse serait « une dérivation du gallois ». Celles-ci restent néanmoins distinctes : un fait en partie dû au caractère flou de la frontière séparant langues celtiques et germaniques, les premières étant souvent agrégées aux secondes. À l'époque de Wilkins, Schottel considère l'irlandais comme étant « im Grunde Teutsch ». Le statut de l'irlandais était si incertain que Wilkins mentionne encore l'opinion selon laquelle il appartiendrait à la famille du « tartare d'Europe, ou scythe ».

Le hongrois et le finnois demeurent également séparés. On verra ci-dessous comment ont été discutées les contributions de Comenius, Stiernhielm ou Fogel en matière d'unification de la famille, avant Leibniz.

Quelques lignes seulement sont consacrées par Wilkins à la famille slave, le quatrième groupe majeur de Scaliger. Dans leur laconisme, elles sont pourtant suggestives de questions culturelles qui dépassent de loin de simples enjeux linguistiques. La source d'information, concernant le domaine slave, est offerte par le *Mithridates* de Conrad Gesner (1555)⁹.

Celui-ci montre que le domaine se confondait dans une certaine mesure avec la notion d'« illyrien », qui a été revêtue de sens variés. Rien d'étonnant, si on considère que le lien souvent établi avec l'albanais, par la suite, reste un objet de débat dans la linguistique moderne. Pour Gesner comme pour le *De dialectis* d'Angelo Rocca (1591)¹⁰, l'« illyrien » regroupe les parlers slaves les mieux connus et le lituanien. C'est peut-être l'ennemi des grands ensembles mythiques, peu après, qui se manifeste chez Scaliger quand il réduit l'« illurica lingua » à une branche de la famille des langues à *boge*, c'est-à-dire la famille slave. Brerewood va rendre à l'illyrien son éclat — d'ailleurs bien ambigu — en l'isolant de cette famille et en l'élevant au statut de « petite » langue-mère. Que s'était-il vraisemblablement passé ? Se penchant sur les parlers de la côte orientale de l'Adriatique, il y découvre une langue qui n'a effectivement rien à voir avec la famille slave : la survivance romane de « l'île de Veggia », ou Veglia, « à l'est de

⁹ On a vu l'édition de 1610, avec le commentaire de Kaspar Waser, 58, 66 sv. Cf. Hoenigswald 1954 ; Metcalf 1963.

¹⁰ Fiacchi 1991.

l'Istrie¹¹ ». Il était difficile de résister à la tentation d'y reconnaître les ultimes restes du mystérieux illyrien. Les prédécesseurs de Brerewood mentionnaient le « dalmate » parmi les langues slaves — c'est-à-dire le serbo-croate. La « découverte » de Brerewood fit-elle en quelque sorte éclater cette notion de dalmate ? On ne la retrouve pas, en tout cas, dans son inventaire. Wilkins semble se rapprocher de Brerewood en ce qu'il fait sortir l'illyrien de la famille slave, mais il continue, comme Gesner et Scaliger, d'y inclure le dalmate en question. Tout ceci gagnera sans doute à être synthétisé dans le tableau suivant.

Gesner : russe¹², polonais, bohémien, dalmate (serbo-croate),
slavonique//lituanien (statut spécial)
Scaliger : russe, polonais, bohémien, dalmate, illyrien, windique
Brerewood : russe, polonais, bohémien, slavonique (illyrien -> matrice
indépendante)
Wilkins : russe, polonais, bohémien, dalmate, croate, lituanien, vandale

Les mentions, chez Wilkins, du lituanien et du *Vandalian* méritent un mot de commentaire. D'un point de vue politico-culturel, la Lituanie constituait un domaine sensible¹³. De l'autre côté du Niémen, sa voisine méridionale, la vieille Prusse teutonique de Königsberg — noyau historique de la Prusse ducale — offrait un puissant pôle d'attraction qui trouvait un terrain favorable dans la communauté linguistique baltique. D'un autre côté, la région était soumise à la pression, et parfois à la progression, des langues slaves proprement dites (ou des autres langues de la famille balto-slave, si on veut). Pour Gesner, ce progrès menaçait un lituanien qu'il considérait dans une certaine mesure comme un domaine neutre, original. On a dit que le lituanien figurait dans son tableau en tant que branche de l'« illyrien », distinguée du groupe purement slave. Les Lituanien et les Samogites (au sud-est, le long du Niémen, entre Klaipėda et Kaunas) « ont leur propre idiome », particulier — et certains auteurs ajouteront : « proche des origines des langues européennes ». Il est regrettable qu'il soit influencé ou menacé par ce que Gesner appelle, de façon assez lâche par rapport à sa propre terminologie, les cultures « ruthène » et polonaise.

¹¹ Korninger 1957, 90, n'attire pas l'attention sur la confusion.

¹² On a mis sous « russe » ce qui est désigné par *lingua ruthenica* et *moscovita*. Cf. Gesner 1610, 73 : « La langue des Ruthènes ou Russes est la même que celle dont on use à Moscou. »

¹³ Falkenhahn 1964.

La langue des Polonais et des Alemanni travaille par dessous. [...] Les prêtres ont coutume de prêcher en polonais, [...] le peuple parle lituanien dans les villages et principalement polonais ailleurs...

La dépossession montre en outre une dimension politique (« Le pays eut jadis un Grand Duc ; à présent, il est soumis au Roi de Pologne »), et surtout offre un enjeu religieux. Le parler des Lituanien, de rite romain, reflète quelque chose de cette attache en ce qu'il « s'enorgueillit de venir d'Italie, comme l'attestent certains mots italiens dont ils se servent ». La région apparaît ainsi comme un îlot romain entouré de populations qui « sont toutes ruthènes, parlent ruthène ou slave, et observent le rite grec ». On voit la précision, presque socio-linguistique, du rapport de Gesner. Wilkins, on le voit aussi, l'utilise de manière assez sommaire en inscrivant le lituanien dans la famille slave.

Son *Essay* y ajoute encore une langue qu'on n'attend pas nécessairement : le *Vandalian*. Ceci pose un problème, surtout si on reprend le texte de Gesner. Ce dernier soulignait que les Vandales, dont le foyer originel se trouvait en Poméranie et en Pologne, étaient évidemment « des Germains, et pas des Sarmates » — pas des Russes. Ils illustraient le cas de populations germaniques dont la culture avait été contaminée par celle des Slaves ou qui avaient dû reculer, émigrer devant leur expansion. Gesner marquait combien cette famille slave était « devenue très étendue, à travers de nombreux pays, de nombreuses régions », et il concluait ainsi l'énumération des peuples qui en relèvent — Serbes, *Mysii* (de Mésie, dans le nord de la Bulgarie), *Rasci*, etc. : « Tous sont slaves et *Vindelices* (*Vandalici*). » Le mot de *Vindelices* se réfère aux Wendes, nom donné aux Slaves par les Germains. Leibniz, par exemple, se montrera très intéressé par la langue de ceux qui sont installés dans le duché de Lunebourg, au sud-est de Hambourg¹⁴. Gesner proposait une étymologie du terme :

Les Allemands appellent indistinctement Wendes, Windes et Windisch quiconque parle slave, par une dénomination prise des Vandales.

On peut supposer le raccourci par lequel Wilkins, en contradiction avec Gesner, en vint à ranger parmi des populations de type slave ces Vandales — anciennement soumis, il est vrai, à leur influence.

En ce qui concerne les « matrices mineures », la reproduction du tableau de Scaliger est parfois littérale. L'albanais y figurait en tête (il devint la onzième

¹⁴ La dénomination fut par la suite restreinte aux Sorabes ou Slaves de Lusace, aux confins de la Bohême, de la Hongrie et de l'Allemagne (le nom de *Sorabe* rappelle celui de la Serbie). Pour Leibniz : Droixhe 1987, s. v° *Wendes*.

d'entre elles chez Brerewood, qui mettait toutes les langues-mères sur le même plan, excepté le latin et le grec). On comprend que Wilkins n'ait rien ajouté à Scaliger : l'« épirotique » resta longtemps une énigme¹⁵. On a évoqué ailleurs l'impulsion donnée à la connaissance de l'albanais, vers 1630, par Pierre Budi et François Bianchi. La traduction, par le premier, de la *Doctrine chrétienne* de Bellarmin illustre le courant de *panglossie* développé sous l'autorité du pape Urbain VIII, l'ami de Galilée ; le mouvement, qui produisit d'autres traductions de la *Doctrine* en arménien, serbe ou slovène est particulièrement digne d'intérêt¹⁶.

Brerewood ajouta aux sept « matrices mineures » distinguées par Scaliger quatre autres langues du même type : il est suivi par Wilkins. Celui-ci reprend par exemple la mention des parlers de Frise orientale (au delà de Groningen, entre les embouchures de l'Ems et de la Weser), dont on avait reconnu, notamment à partir d'Ortelius et de son *Théâtre de l'univers* (1598), qu'ils n'étaient pas de type bas-allemand ou hollandais¹⁷. On se souviendra qu'à côté de l'illyrien déjà cité, Brerewood inscrivait parmi les langues radicales secondaires le iazyge de Hongrie, de type iranien (« entre le Danube et la Tisza »). La dernière addition concernait l'arabe parlé dans la région de Grenade. Mais Wilkins note qu'il s'agit d'un dialecte de l'hébreu, et non d'une vraie matrice européenne.

La question qui venait à l'esprit, et qui nous intéresse peut-être le plus aujourd'hui, au terme de cette énumération, est bien sûr celle d'un éventuel apparentement entre ces langues.

L'opinion a été défendue par certains, particulièrement Boxhornius, que la langue scythe fut la mère commune de laquelle sont à la fois dérivés le grec, le latin, le germanique et le perse, comme bien d'autres dialectes...

L'hypothèse pouvait faire craindre l'ambition d'une nouvelle recherche de l'essence des choses, à travers la vérité primitive des mots. Cette nouvelle « opinion » ne visait-elle pas à remplacer l'origine hébraïque par une autre ? La

¹⁵ Au début du dix-neuvième siècle, Adelung concluait encore : « quand on en a retiré tout ce qui vient de l'allemand, du slave, du latin, du grec et du turc, il reste un fond linguistique considérable, qui, pour autant que je sache, n'est lié à aucune langue connue ».

¹⁶ On trouve un écho de la version « épirotique » de Bellarmin dans l'*Oratio dominica* de Chamberlayne (1715). La première véritable grammaire de l'albanais semble avoir été celle de Franco Maria da Lecce, ou Aletius, qui parut en 1716.

¹⁷ Wilkins reprend également la tradition qui rattachait cet est-frison aux *Chauci* ou *Cauchi* de l'antiquité, localisés aux environs de la Weser, entre Oldenbourg et Hambourg. Cf. Bremmer 1990.

lecture de ceux qui la défendent montre — on l’a vu à maintes reprises — que l’intention contestatrice était en tout cas au cœur du propos, même si celui-ci, de caractère principalement historico-technique, n’affichait pas les prétentions étymologiques absolues de la cabbale appuyée sur l’hébreu langue-mère. Hans Aarsleff a mis en évidence la vigueur, dans la tradition anglaise mais aussi française (notamment chez Mersenne), de la critique adressée à ce principe du langage primitif. Le projet de « caractéristique universelle », chez Wilkins, le visait précisément. Le *real character* devait être l’instrument qui, « fondé sur l’étude des choses », « se serait substitué au langage adamique perdu¹⁸ ». Wilkins retrouve donc tout naturellement le scepticisme de Scaliger concernant l’apparement des langues européennes. Même le fait que le grand Saumaise, comme Wilkins le remarque avec clairvoyance et mémoire, ait été enclin à partager l’avis de Boxhorn ne pourra l’ébranler. Les correspondances relevées entre allemand et perse ne sont pas convaincantes.

[...] cela pourrait être un pur effet du hasard, ou résulter d’un mélange dû aux colonies, et ça ne prouve pas la dérivation de telle langue à partir de telle autre. Il y a bien des mots communs aux Turcs, aux Allemands, aux Grecs, aux Français — mots qui ont quelquefois une signification identique, et quelquefois des sens différents ; est-ce que ça suffit à démontrer que tous ces parlars sont de même origine ?

La manière négligente dont Wilkins rapporte les termes du débat sur ces fameuses analogies confirme ce qu’il en pense. Il invoque l’avis de Scaliger au sujet des correspondances entre *father* et *fadar*, ou *mother* et *madar* : on attendrait plutôt le nom de Juste Lipse. Confusion¹⁹ ? Il y mêle la question du gotique de Crimée et cite de Cluvier une idée qui est proprement de nature à exciter le scepticisme du lecteur, à propos des spéculations comparatives : l’agrégation du celtique au germanique s’étend en direction de l’espagnol...

Ce scepticisme, qui a pu prendre en Angleterre la forme d’une indifférence envers les marécageuses origines de l’Europe, a dû avoir son rôle dans les destinées du comparatisme scientifique. On le trouve à l’œuvre chez un autre auteur connu de Wilkins et déjà cité. Richard Rowlands était bien placé pour introduire en Angleterre l’hypothèse flamande de l’origine européenne commune

¹⁸ Aarsleff 1982, 260.

¹⁹ Sans doute a-t-il en tête le passage de la *Lettre 228 à Pontanus* où Scaliger disait que « rien n’est plus différent que le germanique du perse ».

et son argument germano-persan. Il avait quitté Londres pour s'établir, aux environs de 1580, à Anvers, où il fit profession d'imprimeur. On se souvient que son confrère Raphelengius allait peu après faire la découverte des analogies en question. Rowlands était aux premières loges. Mais celui qui, par esprit de famille, nécessité professionnelle ou patriotisme, changea son nom anglais pour celui, flamand, de Verstegan²⁰ entendait bien éviter certains excès nationalistes. Tout en revendiquant pour la langue de son pays d'accueil, comme on le sait, une place parmi celles nées dans les plus anciens temps, il montre une franche ironie à l'égard des érudits qui, insatisfaits des origines nationales, « éprouvent le besoin de les tirer d'ailleurs²¹ ».

Cela semble procéder d'une certaine forme de plaisir que prennent certaines gens à dériver les choses de loin, quoique ce soit le plus communément sur de très minces fondements ou apparences de certitude.

On conclura donc, écrit Rowlands-Verstegan, qu'il n'y a « pas du tout d'affinité » entre perse et allemand. Sans doute faut-il expliquer les analogies constatées par la débandade des soldats celto-germaniques ayant accompagné Brennus dans ses expéditions vers l'est, et qui, après sa mort, « remplirent toute l'Asie comme essaims d'abeilles ». On a vu comment Wilkins, de manière analogue, invoquait l'établissement des compagnons d'Alexandre en Égypte pour rendre compte du caractère hellénique supposé du copte²². L'explication par l'emprunt et, plus précisément, par le « contact militaire » était vraiment dans l'esprit du temps — on serait tenté de dire qu'il correspondait à la réalité de l'époque. Il constituera encore longtemps un frein notoire pour la résolution comparative.

Si l'Angleterre montre ainsi un certain dédain pour la quête des origines lointaines, pour la conjonction avec une altérité prononcée, la question de l'identité nationale ou ethnique, ou même raciale, semble avoir été abordée d'une tout autre manière dans le monde germanique. Hans Ulrich Gumbrecht a supposé que l'Allemagne du début du dix-neuvième siècle, après une période de déclin relatif, mais à l'aube de ce qui était ressenti comme une nouvelle ère, avait précisément voulu refonder son identité, l'intimité de son moi collectif, sur l'altérité du moi originel ou archaïque. Cela distinguerait radicalement son

²⁰ Nom, dit-on, d'un grand-père.

²¹ Rowlands 1655, 16 sv. (imprimé « 20 » par erreur).

²² Une thèse inverse, qui n'est pas citée par Wilkins, supposait que trois frères, nommés Friso, Saxo et Bruno, avaient quitté l'Inde et donné naissance à certains peuples européens. L'idée fut spécialement développée — voir le nom du premier immigré — par l'« école frisonne », à partir de la fin du seizième siècle. Cf. Grafton 1990, 31-32.

horizon intellectuel de celui de la France. On a rencontré, dans ce qui précède, d'autres conditions historiques d'une forte exigence d'identification. Sur la carte fragmentée de la nation germanique, la culture et les langues slaves constituaient en même temps des espaces problématiques d'altérité extérieure et intérieure. D'une part, la très ancienne dynamique des *Wendes* pouvait sembler menacer l'intégrité allemande. Ils l'avaient fait avec succès, contre les Vandales. Les *Ruthènes* encerclaient et pénétraient quotidiennement la culture non-alignée du particularisme lituanien. En Lusace, dans le Lunebourg, des îlots slaves s'enfonçaient dans un *Heimat* qui s'interrogeait par ailleurs sur la constitution et l'étendue de son domaine naturel, qu'il tendait aussi à définir en termes de conquête historique, et donc avec une possibilité d'intégration.

La constitution de l'axe Königsberg-Berlin, entre les vieux Prussiens, cousins des Slaves, et le grandissant Electorat de Brandebourg, au milieu du dix-septième siècle (traité de Westphalie), a pu compliquer encore la question du rapport avec l'Europe orientale, au moins du point de vue de l'affirmation nationale fondée sur l'archéologie des langues. La correspondance entre Leibniz et Ludolf montre comment se posait alors le problème d'une définition du type européen civilisé. Wilkins semble quant à lui s'être tenu à l'écart de ces manœuvres idéologiques. Serait-ce un trait de la pensée linguistique anglaise ? On tirerait volontiers argument du fait qu'elle a finalement raté le coche du comparatisme, malgré l'apport des érudits britanniques à la double « révélation » de la parenté germano-persane (John Greaves, Thomas Hyde, Edward Bernard, etc.) et du sanskrit (le lien entre la première tradition et William Jones apparaît bien dans *L'étude du langage en Angleterre* de Hans Aarsleff). Un an après que Wilkins ait publié ses propositions universalistes, l'Angleterre donnait une de ses théories monogénétiques les plus connues, pour le dix-septième siècle, avec l'œuvre du sinophile John Webb. Ce n'est peut-être pas un hasard si, au moment où l'Allemagne et la Scandinavie de Rudbeck se disputaient le berceau de l'Occident, on choisissait ici d'exalter le caractère primitif de la langue la plus différente et la plus éloignée²³.

²³ Cf. Borst 1957 sv., III/I, 133r ; Simone 1990, 329. Je remercie R. Bremmer et P. Swiggers d'avoir relu cet article.

MÉNAGE ET LE LATIN VULGAIRE OU TARDIF

On sait la lente réhabilitation dont Ménage fait l'objet depuis près d'un siècle. Après le calcul classique de Gustav Gröber, qui avait compté chez lui une proportion de 72 % d'étymologies essentiellement correctes, des évaluations plus récentes ont porté ce chiffre aux environs de 56 % (pour Inge Popelar, en 1967) ou de 62 % (pour Wolf Dietrich, en 1976) : résultat qui, comme l'écrit ce dernier, apparaît « tout à fait stupéfiant », si on considère les moyens d'investigation dont disposait un érudit du temps¹. Mais on s'inquiète aussi davantage, aujourd'hui, de cerner de manière plus précise les causes des réussites et des égarements de celui qui est encore trop souvent présenté comme le « Caballero etimologico de la triste Figura », selon la jolie formule de Harri Meier². On se préoccupe d'esquisser « un bilan de ses connaissances et de ses ignorances en matière de phonétique historique », de « scruter l'œuvre dans ses fondements » (Dumonceaux 1979).

On a souvent attribué à Ménage la première grande mise en évidence du rôle joué par le « latin vulgaire » dans l'histoire du français. Pour L. Sainéan (1925), la théorie du *sermo rusticus* trouve chez lui « son expression presque définitive ». Pour C. Camproux, s'exprimant dans le condensé canonique d'un « Que sais-je ? », l'auteur des *Origines* fait « prévaloir l'idée que la latinité vulgaire

¹ Dietrich a travaillé sur un peu plus de 700 étymologies figurant dans les sections suivantes : D et F-M, pour les *Origines* de 1650 ; D et F-G, pour l'édition de 1694. Les chiffres obtenus sont singulièrement concordants (62,3 % d'un côté, 61,5 de l'autre). Dietrich compare aussi près de 500 étymologies de mots-souches chez Ménage et Diez, pour les mêmes lettres. Les résultats sont moins favorables au premier (58 % de résolutions relativement correctes, contre 80 % chez Diez).

² Meier 1989, 38.

est à la base des langues romanes ». P. Dumonceaux note sa « perception du lien étroit entre ce qu'il appelle bas-latin et latin barbare, d'une part, et le français d'autre part ».

La notion de latin vulgaire a une longue histoire, qu'il ne peut être question de reprendre ici, comme il ne peut être question d'évoquer les controverses modernes auxquelles le concept a donné lieu. M. Tavoni a réexaminé la discussion engagée à ce sujet dès 1435 entre Leonardo Bruni et Biondo Flavio, en soulignant combien l'hypothèse se distingue d'emblée d'une équation sommaire entre latin populaire et italien, à quoi elle est parfois réduite. La *magna altercatio* du quinzième siècle provoqua un tel débat dans la littérature italienne ultérieure qu'il serait vain — pour l'instant — de vouloir situer Ménage au sein de cette tradition, dont on sait qu'elle aboutit en France aux fameux mémoires de Bonamy de 1751, et en particulier à ses *Réflexions sur la langue latine vulgaire*. Il s'agirait, pour qui entreprendrait l'examen de la question, de s'appuyer notamment sur la récapitulation présentée par Christian Frédéric Tieffensee dans une dissertation soumise au « public érudit » de l'université d'Iéna, le 9 mai 1735, sous la direction de son « patron » Jean Gérard Pagendarm (à qui elle est parfois attribuée, selon l'usage), et qui s'intitule *De lingua romana rustica*. Un coup d'œil à cet opuscule fait sentir l'étendue de la tâche : tous les grands noms de la grammaire antique, de la philologie latine et de l'étymologie romane avancent en rangs serrés, de Varron à Denys d'Halicarnasse, de Scaliger aux frères Pithou, Du Cange, Cellarius... Les Serments de Strasbourg, bien sûr, n'y sont pas oubliés.

L'ambition, dans ce qui suit, sera donc modeste. L'étendue de l'œuvre de Ménage y invite³. On présente ici les résultats d'un test portant sur les notices consacrées aux mots commençant par A-B-C dans le *Dictionnaire étymologique* de 1694, qu'on a confronté à l'édition de 1750. Le recours à cette dernière permettait d'apprécier dans une perspective plus large certaines résolutions offertes par Ménage. L'enquête s'étend ainsi, de manière, il est vrai, non systématique, sur les 450 premières pages du *Dictionnaire* de 1750, l'ouvrage complet en comptant un peu plus de 1300. L'échantillon qu'on a retenu engage

³ « Il ne faut donc pas que l'historien de la linguistique ait mauvaise conscience quand il se limite à un aspect ou à certains aspects du sujet qu'il traite... », face à l'explosion historiographique actuelle. Empruntons à H. H. Christmann un autre principe qui nous paraît sage, tiré de son plaidoyer du Congrès de Trèves de 1985, en faveur d'une histoire de la linguistique enracinée dans le concret (notamment pédagogique) et se gardant de l'encyclopédisme hâtif. « Quand je lis, par exemple, qu'il est question « de l'inutilité totale [...] de cette chasse aux précurseurs », je me demande si l'on ne rend pas un mauvais service à une discipline en restreignant son domaine avant qu'elle ne soit vraiment établie. » Comme disait Burckhardt, cité par ailleurs : « Que chacun fasse ce que ses nerfs et ses yeux lui permettent. »

spécialement à examiner de quelle manière Ménage traite de problèmes phonétiques récurrents, simples ou nettement plus difficiles. Comment considère-t-il les groupes latins *a+l+consonne* ? Est-il attentif au fait que des mots français commençant par *ca-* n'ont pas suivi une évolution francienne régulière ? Quel est l'état de sa réflexion sur la phonétique comparée du français et du provençal ?

Pour des raisons assez apparentes, le « test » concernera essentiellement l'aspect lexical du latin vulgaire ou tardif. On verra des questions de morphologie apparaître ça et là, en particulier celle de l'effacement du neutre, à travers l'étymologie de mots comme *besace*, *blé* ou *coquille*. On lui consacre un examen un peu plus détaillé. Pour le reste, il était difficile d'aller beaucoup plus loin, alors que la grammaire historique moderne travaille, notamment par une approche statistique, sur une masse documentaire en grande partie inconnue de Ménage, ou dont il ne mesura pas l'intérêt, pour celle qui était accessible. Néanmoins, on pourrait se demander quel commentaire la philologie de son temps crut bon d'accorder à certains faits épinglés aujourd'hui dans les manuels de latin vulgaire, au chapitre des flexions : la substitution, chez Pétrone, de l'accusatif au datif, dans tel régime verbal ; la réduction casuelle des « lois barbares » et, d'une façon générale, l'affirmation convergente de l'accusatif comme « cas régime universel » ; la concurrence entre datif et construction prépositionnelle chez Plaute... Les observations qu'on trouvera ci-dessous concernant *balneum* font penser que ce type de question était de nature à être posée par l'ancienne et pointilleuse érudition classique.

On n'en trouve que des traces embryonnaires dans ce qu'on a considéré de Ménage, qui ne s'intéresse pas, par exemple, à l'origine des démonstratifs (on traite plus bas de ces omissions pour cause d'« évidence »). Mais si les rejets français du masc. *ille* ne retiennent pas davantage son attention et si l'art. *la* ne reçoit qu'une ligne d'explication (pour différencier son origine de celle de *là* et de *la* « particule excitative »), *lui* se verra beaucoup plus substantiellement commenté. La forme serait issue — *corruptè* — du génitif *illius* mis pour *illi* : argument qui manifeste en même temps la frappante occultation de la successivité phonétique (couverte du principe de « métathèse ») et la prise de conscience, appuyée sur un document choisi, du rôle joué par certaines confusions. L'altération est en effet illustrée par une citation des fameuses Formules de Marculfe, avec la glose appropriée de Jérôme Bignon, déjà ancienne (1613), mais qui venait d'être reproduite en 1665 avec une réimpression de l'édition de la Loi Salique donnée en 1602 par François Pithou (le frère de l'auteur des *Libertés de l'Eglise gallicane*). Si le rapport à *cui* n'apparaissait pas, la « corruption » alléguée posait la question de l'interpénétration entre domaines du génitif et du datif — un autre trait illustré par Grégoire de Tours — et plus largement celle

d'une « barbarie » flexionnelle résultant des invasions, sinon d'un changement remontant au *sermo rusticus* lui-même.

Entre fantaisie et reconstruction

Le traditionnel reproche adressé à Ménage dénonce un « vice » qu'une autre lecture de son œuvre transforme en vertu. On déplore d'une part les excès d'une imagination débridée, dans l'invention de formes étymologiques intermédiaires, tandis qu'on le loue ailleurs d'avoir supposé l'existence de certaines formes latines non-classiques, cautionnées plus tard par la linguistique « scientifique ».

Les erreurs de Ménage forment bien sûr un éventail très large, du point de vue de leur rationalité. On ne discutera pas les plus aventureuses, même s'il y aurait là matière à quelques observations sur la façon dont Ménage travaille, ou conçoit sa tâche. Le jeu — un jeu partiellement mondain, dirait-on, si on en juge par le public amusé par l'étymologie — y tenait une place visible. Le plaisir d'invention semble parfois se moquer délibérément des apparences du sérieux. Ainsi, l'article consacré à *chenille* présente d'abord la très raisonnable hypothèse de l'origine *canicula*, que l'on peut agrémenter de divers exemples parallèles montrant comment on « dénomme de petits animaux de la ressemblance qu'ils ont à de grands animaux » (le *caméléon* référé au lion, le cloporte appelé *porcelet*, etc.). Ceci n'empêche pas Ménage de proposer au P. Labbe, qui refuse l'explication, une autre étymologie fondée sur le nom latin de la chenille, lequel présente avec le mot français le moins de rapport imaginable : *eruca* > *erucana* > *erucanilla* > *canilla*, etc. Virtuosité gratuite, jonglerie détachée de toute justification — alors que tant de notices du *Dictionnaire* sont encombrées d'un lourd appareil érudit : le savant s'amuse. Veut-on d'autres hypothèses que celles fournies par la tradition ? Ménage n'est jamais à court. Son indécision et ses contre-propositions savent prendre un côté primesautier, comme dans l'article consacré à *chercher*⁴. On n'insistera pas sur les plus criantes des aberrations qui s'ensuivent : *brave* dérivé de *probus*⁵, etc.

⁴ La tradition, appuyée sur Isidore de Séville et plusieurs témoignages, remontait évidemment à *circare*. « M. Ferrari le dérive de *quaeritare*. Mais M. Du Cange et M. de Caseneuve le dérivent aussi de *circare*. L'étymologie de M. Ferrari ne me déplaît pas. *Quaeritare, quaertare, chercher*. Voyez dans mon Discours du changement des Lettres, des exemples du changement du T en C. Mais celle de Scaliger ne me déplaît pas non plus... » Voir aussi la conclusion de l'art. *laquais*, citée par Dietrich 1976, 87, à propos de la reconstruction en **vernulacaius* (< *vernaculus*), que Ménage qualifie lui-même de passablement « extraordinaire ».

⁵ Voir aussi : *nictare* « cligner » > **nictinare* > **lictinare* (« comme en *lymphe*, de *nympe* ») > **clictinare* (comme dans gr. *labô* > *klepô*) > *cligner*, où l'hypothèse concurrence à nouveau

Il est clair, d'autre part, que le seul critère de la « vérité » étymologique ne peut suffire à évaluer ces reconstructions. On se trouve d'emblée au cœur du problème historique posé par Ménage quand on le situe dans une logique d'invention à partir de laquelle la critique séparerait ce qui est « fantaisie débridée » et hypothèse justifiée. Partage bien délicat. On a constaté qu'il n'est pas toujours facile de distinguer les cas où Ménage aurait simplement « rencontré juste » et ceux où il se fonde sur des altérations attestées, qu'il cite ou qu'il était en mesure de connaître, pour arriver à une conclusion relativement satisfaisante. Le lecteur des *Origines* en est souvent réduit à reconstituer lui-même à titre d'hypothèse le cheminement de l'étymologiste, « en fonction des moyens qu'il a vraisemblablement utilisés », pour tenter d'approcher sa « technique sous-jacente ». On pourrait invoquer ici un rigoureux critère d'explicitation ou de référence aux formes attestées qui induisent la reconstruction. Dans la pratique, l'observation du principe n'est pas si simple. Une étymologie exacte reposant sur une forme non-classique présentée de manière abrupte s'appuie parfois sur une logique phonétique implicite, dont le caractère opératoire est illustré ailleurs.

Il y aurait donc à établir « plusieurs degrés de reconstructions ». On attribuera évidemment plus de valeur à celles qui sont qualifiées de « comparatives » — quand l'extrapolation met en jeu d'autres langues romanes que le français — ainsi qu'aux hypothèses faisant appel à des ébauches de règles phonétiques. Celles-ci, on s'en doute, sont rudimentaires et entachées de ce défaut radical caractérisant toute l'épistémologie linguistique du temps : l'universalisme, qui considérait telle ou telle « correspondance » de sons comme valable pour un grand nombre de langues, sinon pour toutes les langues.

Le principal échec des reconstructions de Ménage, a-t-on souvent dit, tiendrait à son ignorance du fonctionnement des lois phonétiques, de leur spécificité spatiale et temporelle, « et à sa méconnaissance de domaines linguistique insoupçonnés à son époque ». Cette méconnaissance, par définition, ne pourra être réellement estimée que sur base d'une histoire plus systématique de la linguistique romane à l'époque « pré-scientifique ». Parmi les « domaines insoupçonnés », on retient particulièrement celui constitué par l'apport des anciennes langues germaniques au lexique français. Sans doute Ménage aurait-il évité certaines reconstructions latines erronées dans le cas de termes dont la grammaire historique a révélé l'origine gothique, en l'absence de formes attestées, ou pour lesquels elle a « postulé une base du vieux-francique ou du langobard ». Mais il ne faut pas oublier que ces langues faisaient l'objet de recherches intensives, dès l'époque de Ménage : songeons à la découverte du gothique

une conjecture plus simple et plus proche des explications modernes.

d'Ulphilas au seizième siècle et aux travaux de François Junius dans les années 1660. Pensons surtout à l'entreprise d'édition des « lois barbares », commencée au seizième siècle, et à la magnifique mise en œuvre, par Gérard Jean Vossius, de l'information offerte par les parlers germaniques, en matière d'étymologie romane (*De vitiis sermonis et glossematis latino-barbaris*, 1645), bien des années avant Du Cange. Est-on sûr qu'il faille absolument passer au bleu certaines erreurs de l'étymologiste français parce qu'il « ne pouvait disposer des connaissances nécessaires pour les éviter » ? On abordera directement la question au chapitre des « fautes documentaires ».

On fournira quelques exemples seulement de cette « mise en tradition ». Au moment où écrit Ménage, certaines déformations populaires de termes latins classiques étaient connues depuis belle lurette, certaines reconstructions d'étymons hypothétiques étaient notoires. Ainsi, plusieurs anciennes gloses et les codes germaniques procuraient tout un chapelet de formes altérées du classique *vervex*, sur le chemin menant à *brebis* (pour en faciliter le repérage, on a souligné dans ce qui suit les termes français discutés, y compris quand ils figurent dans les citations⁶). Ces formes, comme le *berbicem* de la Loi Salique, étaient dûment enregistrées dans la littérature érudite, depuis que les Nicolas Bohier et Jean-Basile Herold, au seizième siècle, puis les François Pithou et Frédéric Lindenbrog, au début du dix-septième, s'étaient penchés sur les codes en question. Du côté des reconstructions, on devait à Robert Estienne, comme Ménage le note lui-même, l'étymologie de *chance* à partir d'un lat. **cadentia*, « qu'on a fait de *cadere*, qui a été dit des dez ». On trouvait chez Joseph-Juste Scaliger et Saumaise, abondamment documentées (contre l'hypothèse de Nicot), les filiations *cohortes* > « latin-barbare *curtis* » > *cour*, etc.

Cette mise en tradition devrait bien sûr porter sur la connaissance du latin populaire et tardif à l'époque de Ménage, ainsi que sur l'usage qui en fut fait par ses devanciers. Il s'agirait notamment de comparer les hypothèses de Ménage au Du Cange, en appréciant la manière dont tel ou tel document a été mis à profit et dans quel cas se manifeste l'originalité du premier. On notera ici que le *Dictionnaire* utilise à bon escient, sur base des formes que reprendra plus d'une fois le FEW : le Code Théodosien pour les interprétations d'*aiguille* et de *brouette* ; la Loi Salique pour les étymologies de *charger-décharger* (titre 29 : *discargaverit*), *coucher* (titre 39 : *culcaverit*), *coup*, etc. ; Grégoire de Tours pour l'étymologie de *bassin* (avec référence au *cum duabus pateris ligneis, quas vulgo bacchinon vocant*, d'où la reconstruction **baccinum*) ; les Capitulaires de

⁶ On n'a pas éprouvé le besoin d'indiquer la page du *Dictionnaire* de 1750 où apparaît la notice en question, sauf quand l'ordre alphabétique n'y suffit pas.

Charlemagne pour les reconstitutions des formes anciennes d'*amande* et de *crémaillère*, et ainsi de suite. On a vu que les Formules de Marculfe étaient également disponibles, grâce à Bignon.

L'existence d'un latin non-classique était dès lors devenue une réalité précise, réclamant collectes et dictionnaires. Il appartient à Vossius d'en procurer le premier grand inventaire. Il est vrai qu'on ne se préoccupait guère de distinguer dans ce parler parallèle un latin « vulgaire » proprement dit, historiquement défini, et le latin « barbare » issu des invasions, illustré dans les textes médiévaux. On y a insisté : la notion de « basse latinité » restait vague. Les étymologistes ne concevaient pas pleinement la valeur de la datation et localisation des premières formes attestées, et ignoraient à fortiori l'utilité d'une « chronologie relative du fonctionnement des lois phonétiques ». « Ménage n'avait pas non plus les moyens d'effectuer ces datations, ces comparaisons et ces analogies qui n'ont réellement été pratiquées qu'à partir de la fin du dix-neuvième siècle » (L.-T.).

Il reste que les meilleurs des critiques qui l'ont précédé se montrèrent suffisamment attentifs à des variantes latines témoignant d'une ancienne et continue déformation de la langue surveillée des classiques. Après tout, Cicéron lui-même n'emploie pas toujours *bucca* dans le sens de « joue gonflée » : l'humanisme devait rencontrer ces déviations et innovations qui réclamaient l'attention du philologue.

Saumaise corrige les éditeurs modernes qui, dans la *Vie d'Aurélien* par Vopiscus, ont gommé l'altération du classique *vervecem*, en négligeant de reproduire la forme *berbicem* (les exemples fournis à partir d'ici seront pris, comme on l'a dit, dans les trois premières lettres de l'alphabet). Quand Ménage s'intéresse au non-classique *battalia*, mis pour *battualia*, qui a donné le fr. *bataille*, il se réfère aux attestations épinglées par quelques étoiles majeures de la science des textes et de l'histoire des langues : Jules-César Scaliger, Fauchet, Saumaise encore, et Vossius ou Du Cange.

Une pression scientifique croissante poussait à systématiser et à préciser une documentation de plus en plus vaste — le *De vitiiis* de Vossius en constitue la meilleure illustration. Il faut voir comment Ménage a répondu à cette tendance.

Signalons pour terminer un fait qui manifeste bien l'« épaissement » de la notion de latin vulgaire. On connaît la manie hellénisante de plusieurs étymologistes de la Renaissance. L'âge classique était loin d'avoir liquidé l'illusion des filiations directes et populaires, entre grec et français. Nicot faisait remonter *bas*, *charogne* et *crouler* à *basis*, *charônia* et *krouein* « heurter ». La première hypothèse était encore celle de Lancelot et de l'avocat Alemand, auteur d'observations jointes aux *Nouvelles remarques de M. de Vaugelas sur la langue française*, de 1690. Les deux autres semblaient confirmées par Angelo Monosini, dans ses *Floris italicae linguae libri novem* de 1604 (it. *carogna* et *crollare*). « Cette

étymologie est assez vraisemblable », écrit Ménage à propos de *basis* > *bas*, « mais elle n'est pas véritable ». Il en appelle à un lat. non-classique °*bassus* adapté d'un autre mot grec (*bassôn*, comparatif de *bathus* « profond » ; rappelons que l'origine du bas-lat. *bassus* reste obscure)⁷. De la même manière, il privilégie l'origine latine — cette fois bien détachée de la référence grecque — en posant que *charogne* et l'it. *carogna*, « sans doute » possible, « viennent de *caro*, *caronis* », d'où « *caronius*, *caronia* ». Mais il se contente d'introduire l'intermédiaire italien *crollare* entre *krouein* et *crouler*⁸.

Les niveaux d'argumentation

Considérons quelques cas extrêmes, pour essayer de dégager les principes permettant de classer celles-ci et d'en fonder éventuellement la hiérarchie, selon le degré de cohérence interne et de conformité à des règles opératoires autant que par référence à l'étymologie moderne.

Un premier exemple illustrera le caractère mouvant de la frontière qui séparerait reconstruction exacte et hypothèse formellement erronée ou insuffisamment justifiée.

L'explication de *brouette* postule un lat. vulgaire °*birotetta* : on utilisera désormais le signe ° pour indiquer une reconstruction due à Ménage. Ce °*birotetta* serait, selon lui, dérivé d'un bas-lat. *birota* qui n'est pas invoqué par des étymologistes comme W. von Wartburg, lequel voit plutôt dans *brouette* le diminutif d'un autre terme français, **berou(e)*. Celui-ci n'est du reste pas attesté, ainsi que le marque l'astérisque. Le médiéval *beroete* autorisait l'une et l'autre hypothèse. Mais l'interprétation se trouve en partie rejetée à cause d'un recours abusif aux reconstructions utilisant le suffixe *-ettus*. Le jugement paraît un peu dur.

Autre exemple. Le FEW distingue deux substantifs verbaux possibles formés sur le lat. vulg. **bastare* « porter » : **bastum* « ce qui porte », destiné à donner le fr. *bât*, et *bastum*, attesté à basse époque, d'où l'on tire *bâton*. La différenciation formelle aurait servi celle du sens.

⁷ L'hypothèse *bassôn* > *bassus* est celle de Boxhorn et de Caseneuve.

⁸ On conviendra que l'étymologie posait un difficile problème, puisqu'elle n'est pas encore assurée. Même accentuation de l'intermédiaire lat. dans l'interprétation de *bâton* < °*bastum* < *bastazein*. Autres corrections anti-hellénistiques : *balance* < °*bislandia* < class. *lanx* « plateau » (déjà chez Pasquier), au lieu de < gr. *talanton* (Périer et autres) ; *chaufférette* < °*calfaretta*, au lieu de < *kauma pherein* (Baïf), jugé « ridicule ».

Ces deux exemples tracent une sorte de ligne de partage entre « vrai » et « faux » en faisant intervenir de façon rigoureuse des critères extérieurs : prise en compte de l'ancien français, inscription dans une chronologie des phases du latin, souci de l'appui documentaire. Mais nous pouvons aussi délimiter le champ des « propositions positives » en commençant par la définition d'un niveau élémentaire où l'hypothèse mettrait simplement en jeu la logique interne du lexique latin, par une association judicieuse d'éléments connus. Le « progrès » peut être très simple, en l'occurrence. On sait que l'historien Pierre de Caseneuve avait entrepris un travail analogue à celui de Ménage, qui fut reproduit en annexe de l'édition du *Dictionnaire* de 1690. Caseneuve dérivait *avant* d'*ante* et *avancer* d'*antecedere*. Il « n'a pas ici bien rencontré », juge Ménage, qui rectifie : *avant* < °*abante*, *avancer* < °*abantiare*, par un « inusité *abantius*⁹ ». L'hypothèse est laconique. Mais que lui demander de plus ?

Il arrive que ce type de reconstruction se déploie de manière très articulée. Dès 1531, dans son *In linguam gallicam isagôge*, Sylvius avait fait remonter *derrière* à °*de-retro*, en soulignant les échanges de valeurs spatiales et temporelles (comme dans *je parlerai devant toi* pour « avant toi »). Caseneuve authentifie l'étymologie en citant une attestation de cet « adverbe latin-barbare¹⁰ ». Ménage la prolonge en supposant : °*ad-retro* > *arrière* — ce qui est banal. Mais il étend la base jusqu'à *dernier* par l'évolution : °*de-retro* > °*deretranus* (correct : d'où le « vieux mot » *derrain*) > °*deretranarius* (on préfère auj. invoquer une formation analogique sur *premier*). Qui dit mieux ?

À un niveau également supérieur, nous trouvons des étymologies s'appuyant sur des faits phonétiques internes au français, sur une comparaison avec d'autres langues ou sur des attestations anciennes plus ou moins nombreuses, accréditant telle évolution phonétique ou telle hypothèse de nature essentiellement sémantique, quand le critère du son ne joue pas. Ce dernier cas est illustré par l'étymologie de *chaussée*. Le Bloch-von Wartburg conclut que le bas-lat. °*calciata* « n'est probablement pas, comme on l'a cru, un dérivé de *calx* "chaux" », mais « doit être le participe passé d'un verbe °*calciare* "foulé aux pieds", formé sur *calx* "talon" ». C'est, copieusement documentée, l'interprétation de Ménage, à la suite de Spelman, Du Cange, Berger et Caseneuve, tandis que Simon de Valhébert tient pour le sens de « chaux ».

⁹ Ménage 1750, I, 106.

¹⁰ Dans le *Catholicum parvum*. Ménage 1750, 470.

Les métaplasmes

Limitons-nous à présent aux explications faisant intervenir ce que Ménage appelle des « métaplasmes », c'est-à-dire des altérations phonétiques offrant un certain degré de régularité. L'étymologie d'*airain* invoque l'évolution de la finale lat. *-amen*. Ménage reconstitue l'origine °*aramen* formée sur le class. *aes*, d'où provient *airain* « comme *essain* d'*examen* : *mairrein* de *materiamen* ». Il fait remonter *braire* à un °*bragere* que justifient « *facere, faire* » ou « *taceo, tacere, taire*¹¹ ». Que ce °*bragere* soit dérivé du gr. *brachô* « retentir, pousser un cri », alors que le Bloch-von Wartburg suppose plutôt une origine celtique, nous paraît sans importance, ou sans incidence négative, par rapport à la motivation phonétique. Les mêmes évolutions de *facere* > *faire* et *tacere* > *taire* justifient sans doute implicitement que Ménage restitue avec raison le pop. **calfare*, « fait par contraction de *calfacere* », pour expliquer le fr. *chauffer* (à la place de l'inexistant *chauffaire*). Les conditions de dégagement d'un yod se précisaient : il explique *cuire* de *coquere* (< **cocere*) par comparaison avec « *lire*, de *legere* ; *conduire* de *conducere* ». Mais le point n'est ni approfondi, ni rendu explicite.

De la même manière, on peut surtout retenir la justification transversale de la reconstruction, à l'article *bain*, d'un lat. pop. °*baneum* <lat. class. *balineum*, induite par les évolutions parallèles de « *manus, main* : *panis, pain* ». Ménage semble avoir compris que *bal(i)neum* aurait dû donner *baune* : il avait traité auparavant les cas de *alba* > *aube*, *Albanus* « Ecossais » > *aubain*, °*almalia* > *aumaille*, etc., d'où l'on pouvait notamment tirer la règle du « L changé en U voyelle », comme l'énoncent les *Principes de l'art des étymologies* placé en tête du *Dictionnaire*. Ceci rejette à l'arrière-plan, du point de vue de la méthode, la question de la stricte exactitude des formes reconstruites. C'est sans doute le moment de préciser au passage que d'après le président Bouhier, ces *Principes* de conversion des « lettres » auraient été empruntés par Ménage à son ami François Guyet (1575-1655), de manière plus ou moins cordiale. Il est exact qu'une « petite dissertation de phonétique » a figuré parmi les papiers de celui-ci¹².

Certains de ces « métaplasmes » justifient des mises au point assez fines. Guyet avait rattaché *auge* à *alveus*, de même sens, par une « échelle » d'évolution du type : *alvus* (qui « se trouve dans les Gloses » et rend compte de l'it. *alvello*) > °*alva* > °*alga* > *auge*. Ménage ne s'en satisfait pas et suppose plus correctement un intermédiaire °*albea* donnant *auge* sur le modèle de *tibia* > *tige* et °*subietto* > it. *soggetto*. Ménage aurait pu se contenter de rattacher *conquérir* au class. *conquirere*

¹¹ Il allègue aussi le cas de *trahere* > *traire*, sans imaginer la réfection populaire en **tragere*.

¹² Uri 1886, 139.

« rechercher », mais « le vieux mot français » héritier de celui-ci, *conquerre*, lui suggère la reconstruction °*conquaerire* (lat. pop. **conquaerere*), « par métaplasme¹³ ».

Les métaplasmes portent les reconstructions à leur niveau peut-être le plus élevé quand elles font implicitement intervenir la morphologie. L'hellénophile Joachim Périon avait, dans ses dialogues *De linguae gallicae origine* de 1555, « ridiculement » dérivé *attiser* d'*atuzein* « effrayer¹⁴ ». Robert Estienne avait corrigé en proposant une origine formée à partir du latin classique : < *ad titio* « tison ». Mais « au lieu de *titio titionis* », qui aurait sans doute donné *ad-titionare*, Ménage suppose une forme basée sur °*titius*, °*ad-titiare*, qui correspond mieux au terme français — et à la proposition étymologique moderne.

Bien sûr, toutes les suppositions de métaplasmes ne sont pas heureuses. Face à *bruire*, Ménage montre déjà une intuition décisive en songeant au lat. *rugire* > fr. *rugir*. S'il ne réussit à justifier conformément à l'hypothèse moderne ce « b- initial si arbitraire, au moins tente-t-il de l'expliquer par l'analogie avec la prosthèse supposée des évolutions *laesare* > *blessar* ou *ruscus* « arbrisseau » > *brosse*. Que ces dernières soient également fausses se trouve en partie compensé par la recherche d'un mécanisme général.

Phonétique française et phonétique romane

On a souvent insisté sur le défaut majeur des « métaplasmes » établis par l'ancienne linguistique (et les efforts développés dans ce sens furent nombreux, depuis les théoriciens de l'hébreu langue-mère). Le principe de spécificité leur manquait. Les règles de « permutations de lettres » étaient forgées sur la base de langues diverses. En dépit des exemples qu'on vient de fournir dans la section précédente, ce défaut a profondément marqué le travail de Ménage, qui n'est pas parvenu à concevoir de manière claire et à rendre opératoire l'idée d'une relative régularité de l'évolution d'un même son latin dans une même langue, en l'occurrence le français¹⁵. Corrélativement, il n'a pas ou guère mis en pratique le critère qu'induisait une différence d'évolution de certains sons latins, selon les différentes langues ou parlers romans qu'il prenait régulièrement en compte.

¹³ De même, le v. *courre* est rattaché à *currere*, d'où °*currire* > *courir* « par métaplasme ».

¹⁴ Dubois 1970 ; Schmitt 1979 ; Demaizière 1982. Périon était suivi par Antoine Gosselin (*Historia veterum Gallorum*, 1636).

¹⁵ Sur l'avènement du principe : Savoia 1981, 1986.

Ceci est illustré par l'examen des mots français commençant par *ca-*. Nombreux sont ceux qu'il tire d'une base latine, classique ou vulgaire, ayant la même initiale, sans que soit posée d'aucune manière la question de l'absence de palatalisation. Le phénomène ne pouvait qu'être obscur dans le cas de *cavea* > *cage* (BVW : « développement anormal de la consonne initiale ») ; mais on notera que Ménage se préoccupe par ailleurs de justifier l'évolution de la finale *-vea* en *-ge*, par référence à *alveus* > *auge* ou *rubeus* > *rouge*. L'occultation du problème touche ensuite divers termes devant leur forme particulière aux dialectes de France — occitan, picard ou normand : *caillou* < *calculus* selon Ménage (BVW : forme normande d'un gaulois **caljavo* ?) ; *caisse* < *°cassia* < class. *capsa* (forme provençale), etc.

Il arrive même que Ménage suppose, à l'origine de tel terme français, une forme latine tardive différente du latin classique, alors que ce dernier rendait mieux compte du mot français. Le class. *quassare* « secouer fortement » permettait de comprendre l'initiale de *casser*, par comparaison avec *carré* < *quadratus*, *carrefour* < *quadrifurcum*, etc. (correctement interprétés par Ménage). Mais Ménage tient à restituer un lat. *°cassare* d'après « Ives de Chartres » et des « Gloses anciennes ». Caseneuve n'avait pas davantage perçu l'utilité du critère phonétique quand il avait hésité entre les explications par le lat. *cassus* « vain » et par *quassare*. La primauté du plan sémantique est du reste confirmée, chez Ménage, par l'attention portée aux attestations antiques de *quassare* « briser ». Ménage n'apercevant pas l'« équivalence » lat. *qua-* / fr. *ca-*, on ne s'attendra pas à ce qu'il ait conscience du problème phonétique que pose l'étymologie de *chassieux* par *°caecaciosus* formé sur *caecus* (en fait : < **caccita* formé sur *cacare* « chier »).

La familiarité qu'entretient Ménage avec l'italien se traduit-elle par une distinction plus systématique entre les mots français empruntés à cette langue et ceux pour lesquels il suppose une origine proprement latine, avec filiation directe ? Ce ne semble pas être le cas. Ménage ne fait pas remonter *calme* à l'it. *calmo* mais à *°calmus* < class. *malacus* « calme, en parlant de la mer ».

Cette familiarité aurait pu le rendre plus sensible au caractère particulier du traitement méridional de *k+a*, d'autant que certaines formes alléguées pour justification de telle ou telle étymologie allaient dans le même sens. Ménage voit bien dans *cadet* un mot remontant à un diminutif de *caput* (il propose *°capitetum* à la place de **capitellus*), et il invoque un exemple gascon (*capdet* est en effet la forme gasconne correspondant au prov. *capdel*). Mais l'idée d'une provenance occitane du mot français n'est pas exprimée. L'argument de la forme du mot n'est donc pas non plus utilisé pour réfuter l'étymologie « très-ridicule » qu'avaient proposée Dominicy et le P. Labbe, pour qui *cadet* remontait à *cadere* (parce que le cadet est celui qui « se fera tuer à la guerre, en busquant fortune par le sort des armes »). L'idée d'une origine espagnole reste obscure, ou obscurément exprimée,

dans le cas de *cadeau*, frère masqué de *cadet* (tous deux proviennent de **capitellus*), pour lequel Ménage remonte à une forme de *catena* qui aurait évolué à la manière de l'espagnol *cadena*. On notera que l'identification des origines méridionales progresse ici et là grâce à Le Duchat, qui assigne par exemple *cagnard* au Languedoc, tandis que Ménage le rattache à l'it. *cagna* « chienne », en une filiation qui relègue sans doute à l'arrière-plan la perspective proprement phonétique.

La question phonétique se posait pourtant de manière plus aiguë encore, plus claire, dans d'autres cas. Comment expliquer qu'une même base latine avait donné en français un ou plusieurs mots offrant telle initiale, et d'autres termes avec une initiale différente ? La philologie humaniste avait correctement repéré le bas-latin *cappa* « sorte de capuchon » (on cite auj. Grégoire de Tours ; Ménage mentionne Isidore de Séville) et on y avait reconnu l'origine du fr. *cape*. Ménage suppose non sans raison que des dérivés de *cappa*, *°capparone* et *capellum*, ont donné les fr. *chaperon* et *chapeau* (Caseneuve avait trouvé *caprona* chez Festus et Nonius Marcellus). Mais il se pose beaucoup plus la question de la nature ou de la fonction sociale du *chaperon* que celle de sa différence de forme avec *cape*, à propos duquel l'espagnol n'est que vaguement évoqué¹⁶. Autre exemple similaire : *char* est rapporté par Ménage à *carrus*, avec renvoi à *carrosse*, qu'il fait remonter à un *carruca* attesté ici et là, notamment « dans les Gloses anciennes », alors que le P. Menestrier plaidait plus justement pour un emprunt à l'italien. La possibilité d'une règle phonétique est totalement ignorée. Comme dans le cas de *cape*, la référence aux parlers du sud reste floue dans l'explication relative à *carrière*, rapproché de l'espagnol *carrera* — présenté en position d'étymon roman hypothétique. Par un ultime paradoxe, Ménage observera qu'« en Basse-Normandie, et dans plusieurs autres Provinces on dit une *charrière*, pour dire *un lieu par où passent les charrettes* ». De tels exemples n'incitaient pas à prendre conscience des voies spécifiques du normanno-picard ou du provençal¹⁷.

Étant donné ce qui vient d'être dit, on doutera que Ménage ait été beaucoup plus conscient du fait que le groupe *c+a* connaissait un traitement différent dans les formes ayant subi une évolution régulière et dans les mots savants empruntés au latin. Mais ceci serait à examiner en détail.

En abordant les mots commençant par *ch-*, Ménage eut à nouveau l'occasion d'éprouver la différence de traitement subi par certaines reconstructions latines. Les formes méridionales s'accumulaient. Du fr. *charger*,

¹⁶ « De *cappa*, les Espagnols ont fait l'augmentatif *capparaçon* » (301).

¹⁷ Voir aussi les articles consacrés à : *canton* et *chanteau* « morceau de pain », qui sont correctement rattachés au lat. class. *canthus* « bande de fer bordant une roue », mais aussi pop. « bord, coin » ; *carogne* et *charogne*, etc.

rattaché à « *carricare*, formé de *carricus*, diminutif de *carrus* », « les Espagnols ont fait de même *cargar* ; et les Languedociens, *carga* ; et les Catelans, *carregar* ; et les Italiens, *caricare* ; et les Bas-Bretons, *cargass* ». Le particularisme de la France du nord s'affirmait. Ménage note à *charpie* (du pop. **carpire*) : « En Picardie on prononce *carpie*. » Une géographie de la France du « *k* dur » se dessinait. « De *catus*, ou *cattus*, nous avons fait premièrement *cat*. C'est ainsi que ce mot se prononce encore aujourd'hui en Normandie, en Picardie, dans le Bas-Languedoc, et en Angleterre. Les Allemands disent aussi *catz*. Et de *cat* nous avons fait ensuite *chat* ; comme *charbon* de *carbo*, et *chambre* de *camera*. » Dans la Provence et dans le Languedoc, on dit *catiau*, pour *chétif*. Et en Picardie, au lieu de *chétif*, on prononce *quétif*¹⁸.

Le fait que l'altération en cause est réservée à l'évolution française de *c+a* lui échappe pourtant, même quand des formes régionales lui montrent la voie. Ménage rattache *choisir* à *excolligere* — en notant que « les Gascons et les Languedociens disent *causi* » — comme il rattache *choquer* au lat. *concha*¹⁹. Mais il aura soin de justifier, par les exemples parallèles de *surgere* > *surgir* ou *rapere* > *ravir*, la reconstruction d'*excolligere*... Jault, un siècle plus tard, commence seulement à fournir des exemples plus suggestifs, à propos du mot *chou*, sans se montrer réellement plus explicite concernant une éventuelle règle phonétique²⁰.

La critique de l'évidence

Un des principaux facteurs de stagnation scientifique réside dans les fausses évidences. Il peut dès lors être intéressant de voir comment un savant est amené à ne pas reconnaître certains problèmes, ou comment des données qui paraissent simples, immédiates, révèlent à un certain moment leur complexité et l'existence d'un piège méthodologique. Ce qui suit présente l'un et l'autre cas.

Si Ménage cherche parfois ses étymologies trop loin ou dans une évolution tarabiscotée, il lui arrive aussi de ne pas fournir de notice ou d'explication substantielle pour un terme dont l'histoire est considérée — à tort — comme

¹⁸ V. aussi l'art. *cheville* (prov. *caville*).

¹⁹ V. aussi l'art. *chouette*, où Ménage remonte à un *coracetta*, alors que « les Picards disoient *cave*, et *carvette* » (on invoque auj., outre l'origine onomatopéique, l'infl. du germ. **karwa*).

²⁰ « Ce mot paraît en effet s'être formé du latin *caulis*, qui signifie la même chose, en changeant le *c* en *ch*, comme en bien d'autres mots. Par exemple, de *canis* on a fait chien, de *cantus* chant, de *cyprus* chypre, de *camisia* chemise, etc. Il y aurait à considérer comment Ménage et d'autres recourent au phénomène de l'épenthèse, invoqué ici pour expliquer *chambre*, mais non *coudre*, malgré la reconstitution de *cosere* < class. *consuere*, ou *craindre*.

transparente²¹. Il néglige ainsi ou n'aperçoit pas le fait que tel mot du latin classique ne produit pas linéairement tel mot français, soit pour le son, soit pour le sens. On pourrait parler ici d'évidentialisme. Il faut tout de suite ajouter que ce défaut s'est éventuellement corrigé, dans le cours de la rédaction ou de la refonte du *Dictionnaire*.

Si celui-ci n'a pas de notice relative à *apparaître*, c'est sans doute parce qu'il est entendu que le mot vient d'*apparere* (en fait : < **apparescere* ; *apparere* donne quant à lui *aparoir*). L'étymologiste, dont le métier est de découvrir le sens ultime, pense avoir accompli sa tâche quand il a rattaché *aumône* au gr. *eleēmosynē* « compassion » (< lat. pop.**alemosina*) ou *cerise* à *kerasion* et à la culture hellénique, à travers le lat. *cerasum*, « comme tout le monde sait » (< lat. pop.**ceresia*). Ménage perd parfois l'occasion de préciser, sur base d'un fait phonétique attesté par ailleurs, l'origine d'un mot privé de notice : si *certain* se rattache évidemment à *certus*, la reconstruction d'un °*deretranus* ayant donné *derrain* « dernier » (v. ci-dessus) était de nature à suggérer l'étymon **certanus*.

On a souvent souligné chez Ménage la primauté de la perspective sémantique, éclipsant le point de vue du son. Il convient ici de distinguer entre les termes désignant des réalités familières, de la vie quotidienne, et ceux qui ont trait à l'ordre juridique, institutionnel, militaire, religieux ou culturel (*alexandrin*, *alleu*, *ambassadeur*, *amiral*, *apanage*, *arbalète*, *armoiries*, *arrêt*, *aubain*, *auréole*, etc.). Ces derniers peuvent faire l'objet d'articles quelquefois très étendus. Là, Ménage scrute avec précision le sens et l'histoire, les origines et les textes. Il n'en va pas toujours de même des mots de l'usage ordinaire. Dans ce cas, la réflexion sur la signification se mobilise principalement — et naturellement — quand il s'agit de combler un grand écart, réclamant des dons d'acrobatie mentale. L'attention aux changements de sens s'exerce beaucoup moins dès que s'impose d'elle-même, pour ce type de mot, une filiation suffisante. Sur ce plan, il arrive que la distance entre le *Dictionnaire* et les travaux d'étymologie moderne apparaisse importante — la comparaison prenant peut-être ici, plus qu'ailleurs, un caractère d'exercice académique. Ménage ne s'intéresse pas au fait que *bucca* désigne d'abord la « joue gonflée » en latin classique, avant de prendre le sens familier de « bouche », ou que *camera* y a le sens de « plafond » (celui de « chambre » apparaît au quatrième siècle). Jault, après lui, ne s'y attarde pas davantage et s'interrogera plutôt sur la possible origine celtique ou germanique des termes en question (tandis que Ménage note l'épenthèse de *chambre*). La question de la provenance radicale et du principe externe masque la complexité de la réalité immanente. Il faut que l'écart de sens soit important pour que l'historien se penche sur les textes qui jalonnent

²¹ Dietrich 1976, 88.

l'évolution, comme dans le cas du class. *carpentum* « char, voiture à deux roues » > *charpente*, qui avait déjà occupé la critique (Casaubon, Saumaise), ou dans celui de *cyma* « tendron des choux » (Pline), « dit ensuite figurément de toutes sortes de sommités », d'où *cime*²².

Les exemples qui précèdent portent sur le son ou le sens. Le cas de *craindre* conjoint les points de vue. La brève notice de Ménage remonte correctement à *tremere*, sans référence à la signification de « trembler » (conservée en it.) et en limitant le commentaire phonétique au « changement du T en C ».

Si le *Dictionnaire* s'interroge relativement peu concernant les évolutions qu'on vient de mentionner, il montre au contraire qu'il a appris à se méfier de certaines fausses évidences fournies par la documentation érudite. Il n'était pas simple d'identifier, dans l'accumulation de formes anciennes livrées par les savants inventaires des Baluze, Lindenbrog ou Du Cange, des mots qui invitaient à de séduisantes reconstructions, mais qui n'offraient en réalité que des latinisations tardives. A.M. Raugei a souligné l'éveil de cette conscience critique chez un historien qui, malgré une connaissance bien vague de ce qu'on appelait commodément la « basse latinité », a su discerner en *bissa* un mot « fait du français *biche* », et non l'inverse²³. De même, Ménage comprend que, « de *dez*, les latiniseurs ont fait *decii* », parce que les termes méridionaux correspondants indiquent une forme originelle différente (it. *dadi*, esp. *dados*, toulousain *dat*). Ajoutons le cas de *boîte*, à propos duquel il distingue d'une part un possible étymon °*buxetta* fait sur le class. *pyxis* (ce qui est très satisfaisant : < **buxida*) et d'autre part un médiéval *bustea*, relevé dans le testament d'un gendre de Louis-le-Débonnaire, « qui a été fait de *boîte* ». La philologie ultérieure allait étendre la critique dans le sens d'une « maîtrise chronologique » des faits dont ni Ménage ni son époque ne pouvaient imaginer les développements.

Reste, pour achever de considérer ce qui a trait aux « évidences », vraies ou fausses, à évoquer l'un ou l'autre cas d'étymologie semblant faire fi de toute logique et des propositions assez acceptables qu'avaient avancées des prédécesseurs de Ménage. Il est facile, bien sûr, d'épingler aujourd'hui certains de ses égarements en les opposant à d'autres hypothèses. Sans abuser de cette clarté rétrospective, on peut néanmoins se demander pourquoi il refuse, par exemple, l'étymologie de *chaland* « client » par le class. *calere* « être chaud », d'où « s'échauffer, prendre de l'intérêt » — explication déjà avancée par Sylvius au début du seizième siècle. Ménage la trouve « peu raisonnable », mais n'en

²² Mais l'article *charrue* reste pour le moins laconique, quant au sens développé à partir du lat. *carruca* « sorte de voiture de luxe à quatre roues », malgré les références à Grégoire de Tours, à la Loi salique ou aux commentaires de François Pithou et de Lindenbrog.

²³ Raugei 1989, III.

propose pas d'autre. Une meilleure exploitation du latin classique lui aurait par ailleurs évité certaines reconstructions assez peu convaincantes, comme dans l'étymologie de *brûler*. Mais nous réservons ces cas pour une section ultérieure.

Quelques mécanismes ignorés ou négligés

L'absence d'une conscience claire de la régularité phonétique, l'indifférence à certains problèmes d'évolution peuvent prendre des formes plus particulières et se manifester dans la méconnaissance ou la sous-estimation de mécanismes devenus familiers au linguiste moderne. En voici quelques exemples, notamment choisis en tenant compte de l'état du savoir étymologique et grammatical à l'époque de Ménage.

La confusion latine entre neutre pluriel et féminin

La manière dont Ménage traite les termes concernés par ce phénomène paraît très suggestive des limites de sa méthode. D'une part, certains cas privilégiés montrent qu'il devait rencontrer le principe et qu'il a sans doute accédé à la conscience de l'ancienne confusion. On pourrait ainsi donner leur plein pouvoir de suggestion à certaines « échelles » évolutives qui sont proposées. Mais on n'a pas trouvé, dans ce que nous avons examiné, la mention explicite du principe en question, et surtout, on ne voit pas que Ménage l'ait utilisé comme outil systématique, comme élément critique opératoire.

Un des premiers mots concernés par le phénomène, *arche*, est présenté comme une simple variante d'*arc*, remontant à *arcus* (< **arca*). Le détour par un neutre pluriel n'avait rien d'apparent. Le cas de *besace* est déjà nettement différent. Ménage suppose à nouveau une simple alternance masculin-féminin : « de *bis sacca* ; pour *bis saccus* ». Mais on pouvait lui opposer que le *bisaccio* de Pétrone (*Satiricon*, 31 : *asellus Corinthius cum bisaccio*) était bien connu et interprété par *bisaccium* (nous l'avons vérifié dans l'édition du *Satiricon* de 1621, dont l'index a une entrée *bisaccium*²⁴). L'étymologie de *blé* montre que la possibilité d'une dérivation non-conventionnelle par le neutre fait désormais partie de l'arsenal évolutif de Ménage : le mot remonterait à un « latin-barbare

²⁴ Pétrone 1621, 604.

bladus ou *bladum* » devenu °*blada*, attesté par l'it. *biada* « avoine » (< lat. médiév. *blada*). L'identification de l'origine germanique plus lointaine était notamment due à Vossius, qui cite le saxon *blaed*²⁵. Deux cents pages plus loin, l'étymologie de *coquille* — à partir d'une base, il est vrai, beaucoup plus claire : gr. *konchylion* — paraît illustrer le mécanisme : « *conchylum, conchylia, coquilla...* ».

Mais la position de Ménage, et ses hésitations, ne prennent tout leur sens, à nouveau, que replacées dans un contexte élargi et dans une analyse faisant la part de certains points de fixation problématique. Car tous les exemples qu'on vient de citer pouvaient recevoir leur juste éclairage de l'étymologie de *bible* — un cas emblématique. Le *Dictionnaire* propose : « De *biblia bibliae*, qu'on a dit barbarement, pour *biblia bibliorum* », ce qui indique en effet, mais de façon tout de même très laconique, un passage du pluriel au singulier. Que le lecteur ait été en droit d'attendre une explication ouvrant éventuellement sur un principe, c'est ce que montre la notice de Le Duchat, qui appliquera ce dernier au messin *atrie* « porche, parvis d'église » (fr. *aitre*), lequel vient « du pluriel *atria* ; comme de *Biblia*, pluriel, on a fait *Bible*, au singulier et au féminin ».

Il faut aussi ajouter, pour compléter la perspective, que l'idée d'un passage du neutre au féminin n'était pas du tout étrangère aux philologues classiques. Varron déjà, dans le traité *De la langue latine* (IX, 68), suggérait le problème en soulevant la question de savoir pourquoi le latin a un sing. *balneum* « bain » sans pluriel *balnea* et un plur. *balneae* sans sing. correspondant²⁶. Mais la confusion qui s'opère en lat. populaire était très clairement reconnue par un autre grammairien de l'antiquité, Nonius Marcellus (troisième siècle après J.-C.), dont le *De proprietate sermonum*, régulièrement édité depuis la Renaissance, avait un chapitre *Sur les genres indistincts*²⁷. On y rappelait qu'*armentum* « troupeau » a donné lieu à un *armenta* souvent compris comme terme féminin, de la même manière qu'*arvum* « champ » a produit *arva*, *-ae*, *caementum* « moellon » a donné *caementa*, *-ae*, etc. (le texte de Nonius ne présente pas les deux formes en situation de simple alternance, mais souligne la priorité du neutre). Ménage n'a pas intégré la leçon qui s'en dégageait, et que bien d'autres mots français mettaient en œuvre.

²⁵ On notera que le choix entre *bladus* et *bladum* est répété, soulignant l'hésitation de Ménage. La référence au germ. rejette aux oubliettes l'étymologie hellénisante, encore acceptée par Caseneuve (< *blastanein* « germer »).

²⁶ Varron 1619, 114-15, où le livre comprenant le passage en question est numéroté VIII.

²⁷ Nonius Marcellus 1585, col. 593 sv.

La substitution d'affixes et de terminaisons

La reconstitution d'un prototype vulgaire revêt parfois un caractère moderne, auquel manque seulement le principe de la substitution des affixes²⁸. Ménage explique *atteler* à partir de *protelum* « attelage de bœufs » : « Il y a apparence que de-là on a dit *ad protelare*, et puis, par contraction, *adtelare*, d'où nous avons fait ensuite *ateler* » (on suppose plutôt : *protelare* > **attelare*). Mais comment aurait-il pu imaginer que sa reconstruction *champignon* < °*campinio*, -ione, « à cause que les champignons viennent dans les champs », serait corrigée en < **campaniolus* avec substitution de suffixe²⁹ ? Peut-être aurait-il pu, par contre, s'apercevoir que le lat. class. *collare* ne donnait pas très régulièrement *collier* et demandait une autre terminaison (< bas-lat. *collarium*). Il y aurait lieu de voir si une meilleure maîtrise des suffixes ne s'est pas développée avec la pratique, tandis que Ménage alignait, éventuellement sur un base peu classique, les étymologies de *cheville* < *clavicula*, *chevreuil*, < *capreolus*, *civière* < °*coenoveharia*, *corbeille* < *corbicula*, *corbillon* < °*corbiculonis*, *crémaillère* < °*cramacularia*, etc. La correspondance lat. -ata > fr. -ée n'est en tout cas pas exploitée dans la discussion des multiples propositions émises à propos de *corvée*, parmi lesquelles on relève, sans indication de source, le bas-lat. *corrogata* (*opera*) qui a été retenu³⁰.

La réfection analogique

L'étymologie moderne enseigne que le fr. *bonace* est issu d'un vulg. **bonacia* refait sur le class. *malacia* « calme de la mer », celui-ci étant compris comme un dérivé de *malus*, lequel est dès lors remplacé par *bonus*. En s'appuyant sur Tertullien et en soulignant que le terme appartient à la langue des marins, Saumaise l'avait réduit à un simple dérivé de *bonus*, ce qui est accepté par Caseneuve. C'est Bochart qui, dans ses *Colonies des Phéniciens*, suggère le rôle joué par *malacia*, « de même qu'on a dit *euxenos* au lieu de *axenos* » (« inhospitalier, en particulier pour

²⁸ Dietrich 1976, 86 note l'orientation correcte de nombreuses étymologies de Ménage, malgré une maîtrise insuffisante des mécanismes de la dérivation romane par préfixation, construction déverbale, etc.

²⁹ Pour la substitution class. -us > pop. -o, -onem, v. par ex. sa restitution de **cosso* à l'art. *cosson*.

³⁰ Ménage cite notamment l'hypothèse de Cujas préférée par Du Cange : < *corporalia* + *opera* (ce dernier terme donnant *vée* à Lyon, selon Cujas). Voir aussi, pour le participe, l'art. *costé* ainsi que, sur la différenciation des reconstructions °*cutennaet* °*cutennum*, l'art. *couenne* (ci-dessous).

les navigateurs » remplacé par « hospitalier ») « et *beneventum* au lieu de *maleventum* ». Mais Ménage ne voit pas l'utilité d'un tel détour. « L'opinion de M. de Saumaise est la véritable. »

Les fautes documentaires

Elles forment une catégorie particulière, si on les définit comme celles qui résultent de l'ignorance ou de l'exploitation insuffisante d'une documentation relativement notoire, à l'époque en question.

La frontière entre éléments d'information confidentiels, ou peu accessibles, et documents raisonnablement utilisables pourrait être tracée par les Serments de Strasbourg. Comme on le verra ci-dessous, leur existence était connue en France depuis la *République* de Bodin (1576). Une tradition continue d'érudits se pencha sur le vieux texte, et l'on s'attendrait à le voir utilisé pour éclairer des mots tels que *aide* et *chacun*. Le déjà célèbre *adiudha* de 842 ne permettait pas d'écrire qu'*aider* provient « de l'italien *aitare*, qui a été fait du latin *adjutare* », comme l'écrit Ménage. De la même manière, la philologie ultérieure tiendra compte de *cadhuna*, au lieu de simplement dériver *chacun* de l'it. *ciascun*.

Parmi les fautes documentaires, une catégorie générale regroupe celles qui résultent d'une exploitation insuffisante ou malencontreuse — il faudrait parfois dire malchanceuse — du latin classique. S'interrogeant sur *brûler*, Ménage va chercher dans le grec un lointain *bruzein* « projeter au dehors avec force », qui aurait donné *brusare* > *brusulare* > *brûler*. Il aurait pu commencer, comme le fera Le Duchat, par chercher du côté du lat. class. *ustulare* « brûler, consumer » (que Le Duchat développe en un composé *per-ustulare* ; l'étymologie moderne explique l'initiale de *brûler* par une influence de *brouir*, d'origine germanique, tandis que celle de l'it. *brustolare* serait due à un terme pré-roman). De la même manière, il aurait pu songer, pour expliquer *attelle* et *atelier*, au classique *astula* (de *assis* « planche »), plutôt qu'à un hypothétique diminutif **hastella*, du class. *hasta* « perche³¹ » ? Par contre, il y avait sans doute lieu de reconstruire la forme de base de *clocher* à partir du *cloppus* « boiteux » que Ménage connaît, au lieu d'expliquer le mot fr. par *claudicare* (on suppose auj. < **cloppicare*).

³¹ La connaissance du lat. de basse époque *astella* pour *astula* aurait-elle pu le remettre sur la voie de l'étymologie retenue par von Wartburg ? On notera que la contre-proposition du P. Jacob offre une sérieuse régression par rapport à Ménage : *atelier* < *atteler*, lequel appartient à une autre famille.

En donnant moins à l'influence de l'italien, Ménage aurait peut-être été amené à reconsidérer l'étymologie de *cache* < *cacciare* « chasser³² » : le sémantisme de *serrer*, s'étendant au dix-septième siècle de « comprimer » à « mettre en lieu sûr », était à même de suggérer la relation entre *cache* et le lat. class. *coactare* « comprimer ». Mais de tels rapports ne nous semblent évidents qu'après coup. On reprochera difficilement à Ménage de n'avoir pas aperçu la filiation unissant le class. *bullire* « bouillir » (> **bullicare* « bouillonner, s'agiter ») et le fr. *bouger*, qu'il interprète par « l'allemand *vogen*, qui a signifié premièrement *voguer* » (cf. *Bewegung* « mouvement »).

Une autre catégorie de fautes met en jeu la connaissance et l'utilisation de l'ancienne documentation latine d'origine germanique. On notera ici simplement que, dès avant Diez et Pott, Jean Georges Eckhart³³, dans son édition des *Lois des Francs* de 1720, avait tiré le fr. *aumaille* « gros bétail, bêtes à cornes » du plur. *animalia* en se référant à la Loi Salique, où le mot latin était utilisé dans ce sens (161). Le Duchat rapporte l'hypothèse après l'article de Ménage. On se souvient peut-être que le code, édité par Pithou, venait d'être réimprimé en 1665, avec des notes de Bignon. Ménage proposera pour sa part un étymon *°almalia* dérivé de *alere* « nourrir », tandis que Du Cange voit dans *aumaille* une forme de *manualia* (*pecora*) « bétail apprivoisé ».

Le piège comparatif

La comparaison entre le français et d'autres langues ou parlers romans a, dans de nombreux cas, favorisé ou affermi la reconnaissance de l'origine correcte. Ceci a été souvent souligné. On prendra dans l'échantillon considéré les exemples suivants. L'it. *balia* « nourrice », « en Languedoc une *baille* », atteste l'évolution de sens qui se dessine à partir du lat. class. *bajulare* « porter sur son dos ou dans ses bras », en direction du fr. *bailli*. Celui-ci est « en charge » d'une communauté comme la nourrice l'est d'un enfant. Grégoire de Tours, note Ménage, emploie encore le mot dans le sens de « nourricier³⁴ ». L'esp. *siervo* « esclave » fournit une étape phonétique intermédiaire entre le lat. *servus* et le fr. *concierge*, écrit *consierge*

³² L'idée est de Guyet, à qui Ménage « défère beaucoup en toutes choses et particulièrement en matière d'étymologies ». « Et comme l'on pousse ce que l'on chasse, il croit que ce mot a signifié ensuite *pousser*, et ensuite *cache*. » On notera que l'explication de Du Cange, par *saccus* « sac », est moins satisfaisante encore.

³³ Dietrich 1976 rappelle qu'il fut le premier éditeur et commentateur des Gloses de Cassel.

³⁴ L'expression *ad manum bajulare*, employée dans un récit du baptême de Clovis, montre aussi comment le verbe prend la signification qu'aura le fr. *bailler* « donner ».

« dans les vieux livres », ce qui met directement sur la voie de l'étymologie moderne (< **conservius* « compagnon d'esclavage »). L'esp. *coser* aide à reconstituer le pop. **cosere* à l'origine de *coudre*. On pourrait dire aussi que certaines formes méridionales rendaient plus manifeste la nécessité de remonter au cas régime latin pour expliquer certains mots français. L'it. *atreplice* « arroyo » dérive visiblement du cas rég. d'*atriplex*. Ménage suppose de même, pour *arroche*, une origine : « *atriplice*, ablatif d'*atriplex* » > °*arrepice* > °*arropice*, etc. (on reconstitue auj. une base **atrapica* ou **atripica*³⁵). Mais Ménage n'avait sans doute pas besoin de la comparaison romane pour se tourner, dans le traitement de nombreux autres termes, vers le cas régime, comme en témoignent : « *carduus*, *cardus*, *cardo cardonis*, *cardone*, *chardon* » ; « *catena*, *catenum*, *cateno catenonis*, *chaignon*, *chignon* », etc. On notera enfin que certaines différences, entre les formes du sud, l'amènent à raffiner parfois sur les origines non-classiques reconstituées : si le fr. *couenne* et l'it. *cotenna* doivent remonter à °*cutenna* fait sur *cutis* « peau », le toulousain *coudeno* suggère l'origine « *cutenum*, dit par métonymie ».

On a moins souvent mis en évidence les pièges que comportait cette comparaison. Donnons d'abord un exemple qui implique les patois, de manière très particulière, avant de systématiser quelques erreurs nées du rapprochement avec l'italien.

Une « étymologie fort cachée » : avec

Le mot *avec*, note d'abord Ménage, n'a pas d'équivalent formel dans les autres grandes langues romanes. Suivant l'idée de François Guyet, il remarque que l'on trouve *ab* chez Plaute « à peu près dans la signification d'*avec* » et que le *ab iou* « avec moi » des Gascons pourrait bien conserver le souvenir de ce latin non conventionnel. L'étymologiste est mis sur la piste du moderne *avec* < **abhoc* — à ceci près que l'*ab* occitan, comme on le sait, provient d'*apud*, comme ce *au* que l'on « disait anciennement » (l'a. fr. *od*) et que l'on entend encore chez « les paysans ». Les dialectes orientaient dans la bonne direction, mais rendaient en même temps le problème singulièrement plus complexe que ne pouvait l'imaginer un érudit du dix-septième siècle. Il faudra que Le Duchat, au siècle suivant, observe de plus près les textes et la réalité régionale pour que l'enquête dispose d'une base documentaire plus correcte. Celui-ci notera que la forme hypothétique

³⁵ Voir également : *chaton* < « de *castrone*, ablatif de *castro* » (lire *castone* et *casto* ?), « d'où les Italiens ont aussi fait *castone* ».

°*avé*, supposée par Guyet comme intermédiaire entre *ab* et *avec*, n'est pas enregistrée et que le languedocien, d'autre part, a une forme *ambé* susceptible de jeter le soupçon sur l'équivalence gasc. *ab* = lat. *ab*. Mais il faudra encore beaucoup d'analyse pour que soit imaginée la double série d'évolutions³⁶ : *apud* > *od* > *au* et *apud* > *ab* > *amb* (avec épaissement) > *ambé*.

L'ambigu modèle italien

Un cas typique d'attraction négative de l'italien est offert par l'interprétation d'*agacer*. Lancelot et son adversaire le P. Philippe Labbe (*Les étymologies de plusieurs mots français, contre les abus de la secte des hellénistes du Port-Royal*, 1661) le rattachaient naturellement au class. *acer* « pointu » > « aigre » (*agacer* remonte plutôt à *acies* « tranchant des dents » > **adaciare*). Ménage va chercher le correspondant it. *allegare* « agacer les dents » et reconstitue erronément la série : « *alligare, alligatiare, agatiare* ». Mais Le Duchat, dans l'édition de 1750, propose beaucoup plus correctement : *agacer* < °*exaciare* < *ex+acies* avec le sens « qui met les dents hors d'état de couper³⁷ ».

Parfois, c'est la phonétique italienne qui est invoquée à l'appui d'une erreur. *Saldo*, de *solidus*, n'autorise-t-il pas, avec d'autres exemples tirés du français (*domina* > *dame*) ou de la comparaison entre grec et latin (*boskô* > *pasco*), l'étymologie de *brave* par *probus* ?

« Le français *chasse* et *chasser* viennent de l'italien *caccia* et *cacciare* », ce qui occulte un développement spécifique à partir de **captiare*³⁸. De même, *allumer* est dérivé par Ménage de l'it. *allumare*, alors qu'une attestation de 1429, fournie par Etienne Baluze, suggérerait que le class. *illuminare* employé dans le sens d'« allumer » avait fort bien pu, avec une substitution de préfixe (**alluminare*), conduire par une voie propre au mot français. Pour le principe, on épinglera aussi, à propos de *commencer* : « De l'italien *cominciare*, formé de la particule *cum*, et du verbe *initiare*. »

On vient de voir quelques exemples d'utilisation malheureuse de l'italien. On pourrait y ajouter l'un ou l'autre cas d'exploitation « insuffisante ». Le terme *biche* posa une énigme aux anciens étymologistes, si on en juge par les

³⁶ Résumées dans Rohlfs 1971, 52 sv.

³⁷ Autre ex. : l'it. *andare* semble d'autant mieux expliquer *andain* « foin coupé à chaque pas » qu'on trouve le médiéval *andena* ; mais cette dernière forme est une latinisation du fr. et *andain* a une autre origine.

³⁸ En s'autorisant de la forme *caciet* dans les capitulaires de Charles-le-Chauve, commentée par le P. Sirmond.

propositions d'érudits aussi éclairés que Saumaise (< °*bicula* pour *vitula* de *vitulus* « veau »)³⁹ ou Caseneuve (< gr. *bêké* « brebis »). Rapprochant *biche* de *bique*, apparemment non sans raison, le *Dictionnaire* les dérive erronément de *bouc* sur une base de sémantique générale assez articulée. L'idée selon laquelle le mot à l'origine de *biche* aurait pu avoir une signification plus large se fait jour⁴⁰, mais Ménage, se tournant vers l'italien, n'utilise pas le terme qui nous paraît aujourd'hui le plus instructif, *biscia* « couleuvre », susceptible de renvoyer à *bestia* > **bistia*.

Notre auteur montre néanmoins une certaine méfiance à l'égard des rapprochements trop évidents avec les langues méditerranéennes, qui peuvent avoir pris tel mot du français. Sa prudence n'est pas toujours récompensée, comme le montre l'exemple de *coussin*. Covarrubias tirait l'esp. *cojin* (Mén. : *cuxin*) de *coxa* et Ferrari envisageait la même origine pour *cuscino*. Ils n'avaient pas tort. Mais Ménage, qui tient à se démarquer du médiocre étymologiste italien, refuse l'hypothèse et va chercher une inutile source allemande — tout en affirmant, avec raison, que le mot espagnol est emprunté au français...

Conclusion

La première phrase du livre d'Isaac Uri sur François Guyet constatait, à la fin du dix-neuvième siècle : « On s'est très peu occupé jusqu'à présent de l'histoire de la philologie en France. » Il serait trop long de citer les travaux ayant, depuis une vingtaine d'années, réattiré l'attention sur ce qui, dans le domaine, concerne la linguistique romane (on se contentera de mentionner le volume *In memoriam Friedrich Diez* publié par H.-J. Niederehe et H. Haarmann). Malgré cela, et malgré les études, parfois trop circonstanciées, qui ont régulièrement pris Ménage pour objet, notre connaissance du passé de l'étymologie française apparaît bien lacunaire, sur certains points. Le recueil consacré en 1979 aux *Angevins dans la littérature* est à cet égard révélateur.

On a voulu insister, dans les pages qui précèdent, sur les difficultés d'une évaluation tenant compte de ce qui fut fait avant et après Ménage. On aurait pu ou dû le comparer plus précisément à ses contemporains, sur la question du latin vulgaire. On aurait vu comment il est quelquefois moins exact — moins « moderne » — que Caseneuve : l'étymologie d'*autour* (l'oiseau) en offre une illustration, quand ce dernier discute, sur base de la Loi des Lombards ou des

³⁹ Dans un passage du Concile d'Auxerre où l'on interdit de *facere* (« faire » ou « sacrifier ») la génisse ou le jeune cerf pendant les calendes de janvier, au cours de « rites diaboliques ».

⁴⁰ Ménage montre comment les Anglais étendent *buck* (= *bouc*) au « daim » et *bitch* (= *biche*) à la « chienne ».

Capitulaires de Charlemagne, l'hypothèse actuelle qui dérive le terme d'*acceptor*, tandis que Ménage tranche en faveur d'une hypothèse adverse. Il est vrai que celui-ci est en général bien supérieur à Ottavio Ferrari (sauf sur la question du fr. *brûler*). Pour le reste, il lui arrive également de refuser quelques bonnes idées d'autrefois. Dans les pages qu'on a parcourues, les Scaliger et les Saumaise sont souvent mis en vedette (Ménage, par exemple, rejette à tort l'étymologie de Saumaise concernant *crécelle*, par un « quasi *crepitacilla* » ; class. *crepitaculum* > **crepicella*).

On a aussi signalé, après Ménage, quelques résolutions heureuses et progrès de méthode dus à Le Duchat. Mais il aurait été aussi aisé de multiplier les exemples de régression, telle qu'elle se traduit dans l'édition de 1750 du *Dictionnaire*. La tradition, depuis Bovelles, rattachait *aller* à *ambulare*. Après que le malencontreux P. Labbe ait cru bon d'y opposer une origine allemande et que Simon de Val-Hébert ait fait remonter la famille latine au grec — sous l'influence de formes occitanes et gasconnes... — Le Duchat remit les choses dans le droit chemin. Avec le germanophile Jacob, la réflexion reprit son cours en marche arrière. Quant au responsable de la troisième édition, Jault, il ne fit que trop lourdement sentir qu'il était d'abord « Professeur en langue syriaque au Collège royal ».

Sans doute l'analyse du *Dictionnaire* qu'on a proposée aura-t-elle eu le tort de faire passer au second plan ses très nombreuses solutions et reconstructions exactes, ou propositions proches de celles retenues aujourd'hui. On ne reviendra pas sur sa louable recherche des « métaplasmes », sa prise en compte de la morphologie, son érudite réflexion sur le rapport entre « mots et choses » : le Bloch et von Wartburg lui a rendu hommage à l'occasion, comme lorsqu'il rappelle son étymologie de *bourgeon* (< *burrio*, « qui a été fait de *burra* », parce que « les bourgeons des arbres ont quelque chose de velu, et qui approche de la bourre »).

Celui qui, en France, « ne fut même pas académicien » (malgré le choix de la Crusca) se montrait parfois plus préoccupé des choses véhiculées par le langage que des accidents du langage lui-même, conformément à la fameuse recommandation de la Royal Society. La critique récente a souligné combien, de ce point de vue, sa conception de son travail était différente de celle qu'a développée par la suite la profession de philologue. Bien des difficultés, des problèmes lui ont échappé. Mais après tout, le savant qui se veut ancré dans la réalité familière (et tout particulièrement celui qui soupirait aux pieds de ses célèbres et belles élèves⁴¹) n'est-il pas plus curieux de savoir « la raison pour

⁴¹ On se souvient de ce qu'en écrivait Sainte-Beuve dans ses *Portraits de femmes* (*Madame de*

laquelle on a cru que les maris dont les femmes faisoient l'amour portoient des cornes », plutôt que d'apprendre que le latin class. *cornu* a donné un mot français par l'intermédiaire d'un pluriel *cornua* mal interprété ? *Corne* n'a donc pas de notice dans le *Dictionnaire*, qui discute longuement *cornard*.

À propos des « prétendues chimères de Ménage », G. Bonfante a constaté, sur ce ton qui lui était familier, qu'on « rencontre encore journellement de semblables spéculations, qui sont même soumises aux spécialistes⁴² ». On les pardonnera joyeusement à un homme dont il n'est pas besoin de rappeler dans quelles conditions scientifiques difficiles il exerçait son « métier » — ce qui ne dispense pas d'en épingler un dernier aspect, au delà de l'anecdote. À un endroit de son livre où Ménage témoigne qu'il prenait conscience de la rigueur nécessaire à l'interprétation des terminaisons et suffixes (voir l'art. *couenne*, discuté plus haut), il hasarde un article *couillauts* qui rattache le mot — il faut le dire : contre toute vraisemblance — au nom propre *Collibert*. Le Duchat raconte :

...en 1650, comme le livre des Origines Françaises étoit fort à la mode, chacun le vouloit avoir ; on le consultoit à tout propos ; les Savans en faisoient leurs délices, et les Rieurs y cherchoient les endroits réjouissans. Celui de *Colbertus* dans *Couillaut*, ne manqua pas d'être relevé. M. Colbert, alors Intendant de la maison du Cardinal Mazarin, et qui, dès ce temps-là, passoit déjà pour un homme de conséquence, en fut piqué. Il ne put le pardonner à l'Étymologiste ; lui fit rayer sa pension ; et depuis, quoique celui-ci pût faire pour gagner ses bonnes grâces, soit en lui dédiant des Livres, soit en faisant des vers à sa louange, il eut toujours pour lui une aversion insurmontable.

Sévigné, Madame de La Fayette).

⁴² Dans la discussion de Dietrich 1976, 101.

MÉNAGE ET VOSSIUS

Parmi les exemples d'*odium academicum* qu'a prodigués l'histoire des études philologiques et linguistiques, l'antagonisme qui opposa Heinsius et Saumaise, à Leyde, est peut-être le plus célèbre, pour le dix-septième siècle¹. On sait l'admiration que Ménage voua au second, son aîné d'un quart de siècle. Cette relation conditionne évidemment l'attitude adoptée par Ménage à l'égard des étymologies proposées par son maître. Les rapports qu'entretenait Saumaise avec ses collègues, à Leyde, ont également influencé sa pratique et ses choix. C'est ce qu'on voudrait montrer ici à propos du traitement des propositions avancées par Gérard Jean Vossius dans son traité *Des défauts de la langue latine*, de 1645.

On a surtout, ces dernières années, considéré Vossius en tant que grammairien, dont l'œuvre se situerait entre celles de Sanctius et de Scioppius (Rademaker 1984). On abordera ici de manière modeste le travail étymologique de Vossius : on n'a pu examiner, dans le *Dictionnaire étymologique* de 1694², que les ensembles suivants :

- les articles concernant les mots qui commencent par D et P ;
- les termes d'origine germanique commençant par A et B, avec une attention particulière aux termes relevant de l'organisation féodale, en matière de droit, d'administration, de titres et de fonctions ;
- les noms de couleur ;
- les mots présentant une substitution de suffixe (*-er* > *-ier*).

Avant de rendre compte des enseignements d'une comparaison entre Ménage et Vossius, il convient de revenir à nouveau sur la géographie cordiale de Leyde.

¹ Sellin 1968, spéc. 43 sv.

² À partir de la reproduction sur microfiche de la collection « Harmonia linguarum » (1988).

Saumaise, Heinsius, Vossius

La querelle entre Saumaise et Heinsius avait des causes diverses : jalousie professionnelle, rivalité financière, divergences religieuses, en particulier sur les rapports entre foi et vie économique, comme l'avait souligné Max Weber, et enfin nombreux points d'accrochage en matière de critique textuelle. La bataille ne manqua pas de s'organiser en clans locaux et internationaux — compromettant au passage l'idée d'une source commune des parlers irano-européens. La dispute sur la réalité de la « langue hellénistique » utilisée par les Septante battait son plein, en 1643, quand Saumaise raviva la polémique concernant l'*Hérode infanticide* de Heinsius, dont Guez de Balzac avait vivement critiqué le mélange d'éléments chrétiens et païens. De retour à Paris, Saumaise mobilisa son cercle d'amis. Dans ces conditions parut son *Épître à Gilles Ménage sur l'Hérode*.

L'arrogance de Saumaise fut ressentie par ses collègues bataves comme une insulte à la nation. L'érudition allemande s'en mêla. On regrettait que la science du grand Joseph Scaliger se soit avilie dans Heinsius, son héritier intellectuel, ou plutôt son bâtard. Des étudiants allemands prenaient le parti du Français et menaçaient de jeter dans les canaux de la ville universitaire l'un ou l'autre de ses ennemis. Certains confrères tâchaient de se maintenir dans une prudente neutralité, comme Grotius. Vossius s'était quant à lui rangé d'abord du côté de Saumaise. Les *Ménagiana* témoignent qu'ils « avaient été grands amis³ ». Lors de la querelle sur la légitimité théologique de l'usure, Grotius observe que « Vossius est complètement passé dans le camp de Saumaise⁴ ». Mais la correspondance de Chapelain explique comment leurs relations se détériorèrent à la suite d'une affaire de prêt consenti par Vossius au fils de celui qu'il avait d'abord soutenu⁵.

Ainsi, un conflit personnel put finalement prendre la forme d'une opposition ou compétition nationale, où s'affrontaient le dynamisme des jeunes Provinces-Unies, en quête de légitimité culturelle, et la grande tradition française, représentée par un homme qui, en effet, continue d'apparaître aujourd'hui comme un des génies philologiques de son temps, et même de tous les temps. Cette tension limite beaucoup l'acceptation par Ménage des propositions de Vossius. Commençons par examiner les points sur lesquels s'est réalisé un accord.

³ Ménage 1693, I, 350-51.

⁴ 1928 sv., XI, 468.

⁵ Chapelain 1966, 166.

L'accord avec Vossius

Ces points d'accord appartiennent d'abord à la catégorie des origines canonisées par la prise en compte des « lois barbares ». Il s'agit en général de solutions présentant un caractère de très grande vraisemblance, voire d'évidence.

Ainsi, Ménage adopte le rattachement de *denrée* à *denier*, par un supposé **denariata*, alors qu'Ottavio Ferrari, par exemple, rattache le mot au lat. *rata* « part ». Les capitulaires de Charles le Chauve, édités par le P. Sirmond en 1623, fournissaient la forme ancienne dérivée de *denarius*⁶. Henry Spelman l'avait reprise dans son *Archeologus in modum glossarii* de 1626⁷. On la retrouve donc chez Vossius, où la référence au fr. *denrée* n'est pas explicite, mais peut être supposée sans trop de difficulté (III, viii, 406). Ménage invoque également Vossius pour l'étymologie de *défier* < *diffidare*, bien que le second propose aussi une origine à partir du barbare *feida* (IV, vi, 678)⁸.

Les convergences portent ensuite, souvent à partir des mêmes « lois barbares », sur les origines germaniques confirmées par une grande concordance des « langues du nord ».

Le meilleur exemple est offert par l'étymologie de *blé*. Ménage, après avoir fait remonter le mot au « latin-barbare *bladus*, ou *bladum* », cite l'étymologie de Vossius (II, iii, 183 et xxiv, 338). Celui-ci invoque le saxon *blad* et son équivalent néerlandais, conservé au sens de « feuille ».

C'est également au saxon que Ménage assigne l'origine du « vieux mot » *borde* « maison, métairie » et de son dérivé *bordel*, suivant en cela une chaîne de raison que développent continûment les interprètes classiques des écrits de la basse latinité : Scaliger, Frédéric Lindembrog, qui réédite à Francfort en 1613 les anciens codes germaniques, Henri Spelman, déjà cité. Ménage adopte par ailleurs, sans même une référence à ses prédécesseurs, l'étymologie de *bière* « cercueil » par « l'allemand *baer* », que confirme le danois « *berie* ». Tous ces mots se rattachent à la racine germanique signifiant « porter », par une dérivation identique à celle du latin, précise Ménage, où l'on a dit « *feretrum* de *ferre* ». Le français *brandon* est évidemment de la famille de l'all. *brand* « incendie », illustré par la Loi des Frisons.

Ménage est moins heureux quand il passe outre l'analogie unissant le fr. *bord* et l'all. *Bord*, en tant que terme maritime, pour rattacher le premier au lat. *ora*. Il ne s'arrête pas davantage à l'idée d'une origine germanique suggérée par la

⁶ Sirmond 1623, 74.

⁷ Vossius 1645, 38.

⁸ Une autre référence à Vossius concerne la relative spécialisation de sens du verbe *pendre* comme terme de justice (« exécuter »).

correspondance entre le fr. *brème* et l'angl. *bream* (< francique **brabsima*). La même « règle phonétique » lui permet d'échafauder l'étymologie, malheureusement fautive, par laquelle il supplée à l'absence d'une proposition germanique difficilement discernable, dans les cas de *bord*, de *blessier* et de *bru* : *blessier* < **lasare* < *laedere* ; *bru* < **rurus* < *nurus*. Le résultat français est obtenu, ici et là, « en préposant un B ». La métathèse ne sera pas plus favorable quand il dérivera *broder* de *bord* « par transposition de lettres » : une hypothèse un peu paresseuse, puisqu'elle néglige un it. *brustare* infirmant le rapport consonantique invoqué par Ménage.

L'étymologie germanique paraît d'autant plus s'imposer quand intervient un critère prometteur, tel que la toponymie, alors que la proposition alternative relève d'un mode explicatif un peu trop visiblement inscrit dans les habitudes du passé. C'est le cas offert par le mot *bourg*. Ménage reprend d'abord le vieux rapprochement avec le gr. *purgos* « tour ». Mais depuis que Bodin a mis en évidence un intermédiaire latin *burgus*, la dérivation directe, avec son écrasement du temps et de l'espace, n'est plus guère de saison. Vossius a en outre souligné une difficulté d'ordre sémantique (II, iii, 185). Le *burgus* désigne davantage que la « tour » ou même la « place forte ». Sans cette discordance, dit-il, on serait fondé à faire venir le mot du grec, car celui-ci voit effectivement le *p* à l'initiale de certains de ses mots se changer en *b*, en latin ou dans les dialectes helléniques (comme dans *puxos* > *buxus*). Comme s'il se sentait tenu de choisir entre le pôle des langues classiques et celui des langues du nord, Ménage constate que *burg* « est un des plus anciens mots qui soient dans toute la langue germanique » : il emprunte à Vossius la référence au nom de la ville d'Aschembourg, « laquelle était si ancienne dès le temps de Tacite, que selon le témoignage qu'il en donne dans sa Germanie, on croyait qu'elle eût été bâtie par Ulysse ».

L'idée d'une conjonction d'origines — le *burgus* hellénique de Végèce croisant l'avatar germanique mentionné par Isidore de Séville — ne plaît pas à une pensée qui vit la recherche étymologique sur le mode guerrier de l'affrontement, de l'opposition du noir et du blanc. C'est un trait, me semble-t-il, de l'épistémologie classique que de ne pas aimer le compromis.

À côté des étymologies germaniques qui s'imposent, certaines laissent une place, quelquefois très réduite, à une alternative latine que Ménage ne manque pas d'exploiter au maximum, en manifestant une préférence qui peut l'entraîner loin.

La préférence latine

Dans les noms de couleur

Le choix se manifeste d'abord dans l'explication de certains noms de couleur. Il est difficile de refuser les étymologies germaniques de *bleu* ou de *brun*, quand elles sont assurées par d'impérieuses correspondances avec l'allemand, l'anglais ou le suédois, et qu'elles permettent de corriger sur leur terrain des amateurs italiens tels que Jérôme Cardan ou Ottavio Ferrari — sans parler de Du Cange lui-même. On rapprochera un latin *brunus*, écrit Vossius (II, iii, 184), « de *braun* chez les Germains, *bruyn* chez les Belges, *bruno* chez les Italiens ». C'est le mot employé pour parler de la couleur des cheveux de Charlemagne, dans sa vie par Turpin. Ménage ajoute une correction aux *Origines linguae italicae* de Ferrari, de 1676. Celui-ci dérivait *bruno* de *prunum* « prune », qui aurait dû, corrige doctoralement Ménage, donner *bruneus* « et non pas *brunus* ».

À côté de ces mots indéniablement de provenance germanique, *blanc*, *blond* et *gris* laissent une place pour un autre type d'origine. Celle du fr. *gris* est évidemment liée à l'étymologie de *grigio*, et Vossius, rappelle Ménage, « a dérivé l'italien de l'allemand ». Ménage préférera remonter au lat. *cinericus* « couleur de cendre », en invoquant cette fois l'approbation du hasardeux Ferrari — mais sans grande conviction, puisque l'hypothèse n'est même pas assortie d'une tentative d'« échelle » phonétique. Il y a un art de la citation propre à faire valoir ou discréditer une hypothèse, par une référence opportune. Il n'est en tout cas pas indifférent, pour le lecteur, et surtout celui de l'âge classique, que le rattachement de *gris* au germanique s'accompagne d'une mention de Goropius Becanus, l'auteur échevelé (mais à certains égards prospectivement décisif) des *Origines anversoises*. Celui-ci vient à point nommé jeter une ombre sur le rapport au néerl. *grijs* quand il l'apparente à *grijsen*, « autre mot allemand, qui signifie *pleurer* : qui est une étymologie peu vraisemblable ». Contre les mirages de la Renaissance, Ménage se sent fondé à « persévérer » dans son avis.

Ménage proposera également une origine latine pour *blanc* et *blond*. Le premier est dérivé tantôt d'un supposé **albicus*, avec « transposition », « contraction » et « l'épenthèse ordinaire de l'N », tantôt d'*albianus*, selon une « échelle » qui lui « plaît davantage ». La correspondance avec l'allemand *blank* « luisant, éclatant » est mentionnée sans faire l'objet d'une proposition qui apparaît d'autant plus attendue que Ménage cite aussi l'anglais *to blanch* « blanchir ». L'évolution à partir d'**albicus* est appuyée par celle portant sur *blond* : **albidus* « blanchâtre » > **blaidus*, etc.

Au chapitre des couleurs, mentionnons l'étymologie retenue pour le fr. *bise*. L'explication moderne par une origine germanique de type **bisa* ou **bisia* était

ébauchée dans un texte capital, pour l'histoire de la linguistique, romane ou comparative en général : la quarante-quatrième des *Lettres aux Belges* de Juste Lipse, dans le volume de la « troisième centurie », publié en 1602. Ménage rappelle qu'il y est « fait mention d'un ancien psautier écrit quelque temps après le règne de Charlemagne, où le latin est expliqué entre les lignes par l'allemand ». « Parmi ces mots allemands, il y en a plusieurs qui ne sont plus maintenant en usage : dont Lipse a fait une liste... » On trouve dans celle-ci l'équivalence *bisa = turbo*, que Lipse commente en ajoutant : « comme en français *vent de bise* ». À ce rapprochement, un autre fut ajouté par un érudit ayant également joué un rôle important en histoire de la linguistique. Isaac Pontanus, ou Dupont, semble avoir été le premier à reconstituer systématiquement par le celtique moderne l'ancien gaulois (1606)⁹. Ses *Origines franques* de 1616 — titre traduit par *Origines françaises* chez Ménage¹⁰ — s'intéressent aux noms des vents, dont l'unité, du français aux langues germaniques, résulterait du fait que les Romains, conquérant les Gaules par la terre, n'imposèrent pas leurs mots dans le domaine maritime. Pontanus rattache ainsi l'ancien *bisa* au néerl. *bijzen* « s'agiter, se démener », d'où viendrait *biesbout* « scarabée (agitant les ailes avec bruit) ». L'hypothèse sera prolongée par Boxhorn en direction du perse, dans une lettre à Saumaise. Le choix de Ménage balaie cette savante argumentation « je suis fort de l'avis de Monsieur Huet, qui dérive ce mot *bise* du mot *bis* en la signification de *noir* » (lequel mot *bis* reste aujourd'hui d'origine incertaine).

Du droit et des titres

Dans le domaine des termes d'origine germanique appartenant au lexique du droit ou de l'administration, Ménage montre également certaines réticences envers la provenance « nordique ». On comprend qu'il se contente de rapporter les opinions relatives au mot *alleu*, « sans en choisir aucune ». Celui-ci avait fait courir beaucoup d'encre, depuis que Budé avait cru y reconnaître le lat. *laudare* (« celui qui possède une terre en franc-alleu n'étant point obligé de louer son auteur »). On regrette la même erreur, dit Vossius (II, ii, 174), chez Adrien Junius, dont le *Nomenclateur, indiquant les noms de toutes les choses expliqués dans des langues diverses*, paraît chez Plantin en 1577. Mais François Hotman, note Ménage, a rapidement condamné cette interprétation. Parmi celles qui fleurirent

⁹ Pontanus s'intéressa également au norvégien : Hovdhaugen 1982.

¹⁰ On notera que le terme *francique* semble apparaître relativement tard en français ; le *Robert historique* mentionne l'émergence du sens « propre aux Francs » au dix-neuvième siècle.

alors, retenons d'abord l'idée d'Aventinus selon laquelle *alleu* renferme l'allemand *alt* (parce que la possession est immémoriale)¹¹. Elle connaît une variante chez Vossius : « elle plaît, la conjecture de ceux qui pensent qu'*allodium* est fait du flamand *al-out* ». On remarquera ensuite que la reconnaissance d'un élément *al* « tout » — que la linguistique moderne couple avec un germanique **od* « bien » pour expliquer *alleu* — apparaît dès 1602 chez Veit Amerbach, dans son commentaire des constitutions de Charlemagne. Laissons de côté la très imaginative interprétation de Pithou par le gaul. *alauda* « alouette ». Il y aurait plutôt à se pencher sur les résonances idéologiques de certains débats, comme celui qui oppose Dominicy à Caseneuve, pour qui l'alleu est la terre « non dévolue par le sort » (*a-los*). Quand Dominicy assimile (mais assez confusément) la propriété féodale des « Goths » à celle consacrée par le droit romain, n'a-t-il pas en vue, à tout le moins sur le plan symbolique, le fondement légal de certaines successions et traditions d'intérêts ?

Le parti pris de latinité apparaît plus clairement dans l'étymologie d'*ambassadeur*. Le terme *ambactus* « serviteur ; mercenaire » était chez César et Festus. On avait rapidement avancé l'idée d'une provenance gauloise, qui est effective. Celle-ci est notamment défendue par Isaac Pontanus dans le glossaire gaulois de son *Itinéraire de la Gaule narbonnaise* (1606), qui interprète l'ancienne langue par le breton¹². Mais l'explication, note Vossius (I, ii, 9 et II, ii, 176-79), a déplu à certains, qui trouvent indigne d'assigner une telle origine — une telle essence — à cette fonction. Le mot d'*ambactus*, ajoute-t-il avec bonacité, peut désigner un office en général, « et même très honnête ». Dans de nombreux endroits des Flandres, l'*ambachter* est un « artisan » et *ambacht* s'applique à une « préfecture ». Vossius se souvient de celle « près de laquelle était le lieu de son enfance » (*Bueren-Ambacht*). Il ne faut pas se limiter à César, quand on veut comprendre le sens d'anciens mots. Par ailleurs, les germanistes n'ont pas manqué de signaler la présence du terme dans les lois barbares (voyez Lindenbrog 1613 ou Spelman 1626).

Saumaise a proposé une autre étymologie. C'est celle que retiendra Ménage. *Ambassadeur* viendrait d'**ambagere*, un composé de *amb-*, attesté comme signifiant « ça et là », et du verbe *agere*. Vossius la reproduit également, de

¹¹ Borst 1957 sv., III/1, 1058, qui souligne chez Aventinus le souci nationaliste d'écarter de l'allemand les emprunts à d'autres langues, ainsi que des rapprochements qui obscurciraient sa primauté européenne (« il note froidement à propos de la langue-mère : *soll die jüdisch sein* »). La revendication du caractère propre, indigène, de la langue est-elle ici sans rapport avec un discours traitant de propriété ancestrale ?

¹² Voir aussi Cluvier dans sa *Germanie antique* (1616), où Celtes et Germains sont confondus sous la bannière du prototype européen de la meilleure souche, et Antoine Gosselin dans son *Histoire des Gaulois* (1636).

manière suffisamment neutre pour qu'elle fasse bonne figure auprès des sérieux arguments alignés en faveur de l'origine germanique. On peut en effet la justifier par des alternances latines *egere / axo* ou *fecere / faxo*. Chez Plaute, les femmes sont *axitiosae* « inquiètes » (?). On note chez Vossius une certaine tendance à proposer lui-même des alternatives latines aux interprétations par les langues germaniques, ou à chercher dans le latin la source ultime de certains mots germaniques ayant donné lieu à tel ou tel terme français. Il faut en dire un mot.

L'emprunt aux relatinisations de Vossius

Ménage fait tout son profit de cette tendance. Les exemples qui suivent ne suffiront pas à fixer l'esprit dans lequel sont proposées par le Hollandais ces sortes de « relatinisations », mais ils en donnent une idée.

Banc, écrit Ménage, « vient de l'allemand *banc* », « ou plutôt du latin *bancus* », poursuit-il en se référant à Vossius. Celui-ci suggère en effet une possible évolution à partir du lat. *abacus* « comptoir, table à jouer », avec aphérèse et insertion d'un *n* comme dans *toties > totiens* (II, iii, 179). Ménage ne se fait pas faute, non plus, d'appuyer l'hypothèse par la référence à un vieil étymologiste — pour ne pas dire un étymologiste archaïque — tel que Caninius (Ange Canini). De même, le mot *bière* « breuvage » semble venir de l'all. *bier*, lequel pourrait remonter au latin *bibere*, « si on en croit Vossius ».

Il semble y avoir là, de prime abord, quelque chose rappelant la démarche d'anoblissement par laquelle Conrad Celtis, Trithème et bien d'autres humanistes allemands, dès la fin du quinzième siècle, rapprochaient leur langue du grec (voir à ce sujet de nombreuses pages d'Arno Borst et Demaizière 1983b). De là à penser que les langues classiques provenaient du conglomérat celto-germanique, il n'y avait qu'un pas. Ludwig Prasch, en 1686, mit noir sur blanc ce que plus d'un, sans doute, avait en tête quand il publia sa *Dissertation sur l'origine germanique du latin*. L'article *bière*, chez Vossius, laisse percer une autre intention possible. Le mot avait été rattaché au terme hébreu signifiant « froment » par des auteurs comme Cluvier, dans sa *Germanie antique* de 1616. Celui-ci insiste sur le fait que le mot *bier* est « très ancien, car transporté de l'Asie même vers les pays du Nord avec la chose, à l'époque de la confusion de la *lingua primaeva* ». Vossius trouvait-il déplacé ou superflu ce genre de résidu monogénétique ? Sa conception de l'archéologie linguistique européenne se contentait-elle des relations unissant les parlers d'Occident ? Il se donne du mal, en tout cas, pour montrer, apocope et confusion morphologique à l'appui, que *bibere* a d'abord donné *biber*, compris comme un neutre archaïque, lequel a désigné une boisson à base d'orge de la

même manière que celle-ci est désignée en grec par un déverbal de *pinô* « boire » (en opposition avec le mot signifiant « s'enivrer par le vin »), etc.

Entre Saumaise et Vossius

On a dit au début que l'attachement de Ménage à Saumaise conditionnait les choix étymologiques du premier. Bornons-nous à en donner un exemple. Dans son dictionnaire de 1538, Robert Estienne avait dérivé *payer* de *pagus* parce que les villages et le travail des villageois sont comme les « officines » où s'alimente particulièrement l'impôt. Vossius rattache plus correctement le verbe à *pacare* « pacifier » tout en alignant **pacamentum* sur *sacramentum* et *juramentum*. L'hypothèse vient du célèbre Cujas. Mais Saumaise a sur la question une idée différente, exposée dans un ouvrage qui fit scandale par sa déculpabilisation de l'usure et suscita la réprobation des milieux orthodoxes attachés à la loi du Deutéronome : le *De trapezitico foenore*. *Payer* viendrait plutôt de *pactare* « convenir, faire un contrat », comme l'indiquerait le terme néerlandais *pact* « cens, impôt ». Saumaise semble ici prendre plaisir à raffiner sur l'hypothèse adoptée par les Hollandais en leur rappelant leur propre langue. Quant à Ménage, il a d'abord suivi la tradition dominante et « l'opinion de ceux qui dérivent *payer* de *pacare* », appuyée du rapport analogue unissant *tenir quitte* « acquitter » et *quietus*. « Mais je suis aujourd'hui », continue-t-il, « pour l'opinion de Mr de Saumaise ».

Pour que Ménage adopte une hypothèse de Vossius contre celle de Saumaise, il faut que cette dernière, en dépit — ou à cause — de sa virtuosité, pêche singulièrement contre le naturel. Dans son *Histoire Auguste* de 1620, l'ouvrage que l'impose au monde savant, Saumaise dérive *pitance* de *pittacium*, désignant au sens propre « l'étiquette fixée à l'amphore pour indiquer l'origine et l'âge d'un vin », ou encore « l'emplâtre appliquée sur le visage pour cacher un défaut physique¹³ ». Le mot se serait dit ensuite des « rôles militaires », dans le Code théodosien. Il se serait dès lors appliqué par voisinage à l'approvisionnement du soldat. Mais l'opinion qui le rattache à *pietas*, défendue par Vossius, a tout de même « plus d'apparence » de vérité.

¹³ Saumaise 1620, 203.

L'apport spécifique de Ménage

Étant donné les nombreuses dettes de Ménage envers ses devanciers, il faut s'interroger sur son apport personnel. Un seul exemple, à nouveau. L'étymologie classique de *poltron*, exposée par Saumaise, voulait qu'on ait ainsi désigné ceux qui se coupaient le pouce pour échapper, comme mutilés, à leurs obligations militaires, d'où l'expression de *pollice truncos*. Des critiques aussi différents que le méticuleux Lindenbrog ou le fantaisiste Ferrari s'étaient rangés à cette étymologie, avec Vossius. Ménage, piochant les dictionnaires et commentateurs italiens, présente une autre hypothèse, en une volée de références qui ouvrent la perspective sur un tout pan de l'étymologie humaniste. Plusieurs rattachent *poltrone* à *poltro* « lit » parce que le poltron « y reste beaucoup ». C'est le cas de Francesco Alunno (*Fabbrica del mondo*¹⁴), du Galesini, d'Alessandro Tassoni¹⁵, approuvant ce qu'en disent des commentateurs de Dante que sont Christophe Landino¹⁶ et le Vellutello. Mais Ménage se sépare de « toutes ces autorités ». Il identifie le rapport entre *poltrone* et *pullus* « petit d'un animal » : « comme au fait de la guerre les jeunes gens sont timides, [...] on a dit *pultrus* pour *timide* » (cf. La Crusca, s. v°).

Ménage et le paléo-comparatisme

On a évoqué ailleurs le destin contrarié qu'a connu en Hollande l'amorce de ce que Claudio Marazzini a appelé le « paléo-comparatisme » européen. Saumaise et Marc-Zuer Boxhorn y prirent la part la plus décisive (voir Muller 1984, 1986, ainsi que mon art. *Boxhorn* de l'*Encyclopedia of language and linguistics*). Saumaise avait rapproché les noms de nombre en grec, allemand et perse. S'il n'approfondit pas la recherche, c'est sans doute qu'elle était devenue l'affaire, ou plutôt l'obsession, de son collègue à Leyde, lequel appartenait aux affidés de Heinsius. Sans doute aussi devait-il plaisanter à l'occasion, plus ou moins crûment, la manie d'un homme qui rappelait à certains égards les provocations flamandes de Goropius Becanus. Mais Saumaise n'abandonna pas pour autant l'idée d'une large convergence.

Son traité *De hellenistica*, où il expose principalement celle-ci, est cité par Ménage à l'article *Dun*, « terminaison française d'un nombre infini de lieux ». Saumaise y rapprochait la racine gauloise du grec. À l'article *Palefroi*, Ménage

¹⁴ Gallina 1959 ; Griffith 1961 ; Nencioni 1982a ; Poggi Salani 1982.

¹⁵ Faithfull 1962 ; Masni 1984.

¹⁶ Kristeller 1984 ; Bongrani 1986.

cite aussi sa comparaison, dans le commentaire de l'*Histoire Auguste*, entre le lat. *veredarius* « courrier » et le « gr. *berrês* ou *berês*, signifiant *fugitif* ou *qui s'enfuit vite* ». Ménage confirme que « le grand Étymologique fait mention de cette signification de *berês* ». Parfois, ce type de rapprochement nous rappelle que l'âge classique connut les survivances gotiques de Crimée¹⁷. La « langue des Scythes de Chersonèse Taurique », écrit encore Saumaise dans le *De hellenistica*, dit *fers* pour « homme¹⁸ ». N'est-ce pas, comme autorisent à le penser certaines équivalences phonétiques entre les dialectes grecs, un cousin de *baro*, qui a donné notre *baron* ? Tant qu'on évolue dans le domaine de l'affrication, pourquoi ne pas rattacher l'un et l'autre au gr. *thêr* « bête féroce » ? Saumaise sait jongler avec les alternances de l'éolien pour justifier — en brouillant les cartes — le passage de *ê* au germanique *a*. S'y laisse prendre qui veut bien, ou qui se plaît à la perspective d'un rapport quasi génétique entre un titre de noblesse et la désignation d'un individu puissant, mais également « stupide et féroce ». Résultat : Ménage effacera l'hypothèse de ceux qui, comme Vossius (Livre II, chap. 3), avaient plutôt cherché l'origine du mot du côté de la Loi salique et des dignités militaires.

Y a-t-il une justice immanente en histoire de la linguistique ? L'opposition académique de Saumaise à Boxhorn, sa hauteur envers ses collègues bataves avaient desservi la thèse d'une source européenne commune, qui était en grande partie attachée à la tradition flamande. La France n'avait guère hésité quant au parti à choisir. Rares sont ceux qui la prennent au sérieux, et Huet, malgré toute sa tolérance, brosse de Boxhorn le portrait le plus acide. Pour le reste, l'idée se perd dans la celtomanie du P. Pezron. Il était prévisible qu'elle ne trouve guère meilleur accueil chez Ménage, ou que ce dernier retienne ce qui était lui était moins favorable.

L'article *bande* est exemplaire parce qu'il rappelle d'abord le texte qui popularisa les concordances germano-persanes : la quarante-quatrième des *Lettres aux Belges* de Juste Lipse. Sa liste d'équivalences mentionnait le terme *band* « lien ». Saumaise, toujours en veine de contradiction, préfère le rattacher au lat. *pandare* « étendre » et le voit se propageant, à partir de Rome, vers la Grèce puis vers l'Orient. Ménage reprendra la formule diffusioniste : « les Persans ont beaucoup emprunté de mots des Allemands » ; tous ces peuples, comme les Français, « ont pris ce mot du latin *pandum*, ou du bas grec ». L'explication par l'emprunt ne cessera d'hypothéquer la recherche d'un prototype commun, pendant près de deux siècles. Sceptiques et mondains l'alléguaient avec l'assurance du détachement critique, quand il s'agissait de réfuter les chimères de

¹⁷ Tischler 1978.

¹⁸ Saumaise 1643, 395.

quelques antiquaires en *-us*. La philosophie de l'expansion bourgeoise placera les fameuses correspondances lexicales sous le signe du « commerce ». Ce qui avait été donné par le meilleur Saumaise, le plus visionnaire, lui fut ainsi repris par la doxa, du moins dans son pays natal, en souvenir de ce qu'il y avait eu de plus partisan et convenu, dans son comportement à Leyde.

Conclusion

On n'a certainement pas voulu, dans ce qui précède, diminuer les mérites de Ménage étymologiste. Les calculs de Gröber, d'Inge Popelar, de Wolf Dietrich, qui situaient ses propositions plus ou moins exactes entre 56 et 72 pour cent restent évocateurs du caractère exceptionnel, pour ne pas dire « stupéfiant », de son travail.

Ce qui précède a confirmé le caractère partisan de certaines résolutions. Ménage a quelquefois les traits de Pierre Guiraud. Il en annonce aussi, très exactement, certaines étymologies. L'un et l'autre invoquent un lat. *buca*, doublet de *bucca*, pour expliquer le fr. *buée* « lessive ». Ménage, qui suppose à l'origine un participe **bucata*, explique que « la lessive se coule par le trou d'une cuve », et que « la bouche est un trou ». Guiraud, on le sait, invoque de même un ancien *bue* « récipient », *buer signifiant* « écouler l'eau par la cannelle du cuvier ».

Pieter Verburg, posant la question du statut de la recherche linguistique au dix-septième siècle, entre *art* et *science*, conclut que Vossius concevait certainement la perspective d'une accession de l'étude de la parole au rang de science, parce qu'il s'intéresse au principe du langage en tant que capacité humaine totale. Les langues particulières étaient l'objet d'un *art*. Mais l'époque dégageait leur *ratio communis*, objet de *science*. Les développements linguistiques de ces trente dernières années ont mis l'accent sur la saisie de cette « raison commune » dans le domaine d'une grammaire générale. Mais l'étymologie forme un autre volet important de cette harmonisation comparative, qui mériterait certainement, comme il a été dit plusieurs fois, un égal regain d'intérêt, si l'on ne veut pas donner du passé de la linguistique une image tronquée.

LES ORIGINES DE L'ITALIEN SELON CHRISTOPHE CELLARIUS

Victor Klemperer, racontant les débuts de la philologie romane à l'université de Halle, rappelait qu'on avait revendiqué pour celle-ci l'honneur d'avoir établi la première chaire consacrée à cette discipline, en Allemagne¹. Il est vrai, comme il le souligne, que la figure de Ludwig Blanc, chargé en 1821 d'un enseignement sur les « langues romanes du sud » à l'académie « frédéricienne », soutient difficilement la comparaison avec le rayonnement et l'activité de Diez à Bonn. Il reste néanmoins que les études philologiques devaient avoir connu à Halle un sérieux progrès, depuis l'époque, encore toute proche, où l'on avait fait appel au jeune Frédéric Auguste Wolf pour y développer un enseignement comparable à celui du séminaire de Göttingen. Il s'agissait alors pour Wolf, arrivé en 1783, de délivrer son institution d'accueil de la réputation que résume la phrase citée plus haut : « on n'y fait pas de philologues ».

Reprenant ces faits, R. Sellheim a retracé en deux pages l'histoire de l'étude de l'antiquité sur les bords de la Saale, de 1694 à l'arrivée de Wolf². On y insiste principalement sur la tutelle qu'exerça la théologie à l'égard d'un savoir qui se trouvait « au début dans une situation particulièrement défavorable ». Maclelland évoque dans des termes analogues l'état de l'enseignement universitaire en Allemagne à l'aube des Lumières³.

¹ Klemperer 1952.

² Sellheim 1952, 159-68.

³ Maclelland, 31.

À part quelques exceptions, les professeurs des environs de 1700 ne produisirent pas une connaissance nouvelle. Aussi longtemps que la théologie fut considérée comme la « science reine », et tant que celle-ci fut dominée par une orthodoxie inchangée, des changements significatifs restèrent bloqués...

L'apprentissage du latin, poursuit Sellheim, était loin de « former des humanistes » et n'aurait guère servi que de voie d'accès à d'autres disciplines. Y aurait-il eu dès lors continuité négative, de ces débuts jusqu'au moment où s'impose l'exemple de Göttingen ? La philologie romane de Blanc et de son collègue Wachsmuth, qui est promu en 1811 avec une *Comparaison grammaticale du français, de l'italien et de leur matrice latine*, serait-elle ici sans aucun préliminaire, même rudimentaire, même symbolique⁴ ? Et pourquoi s'intéresser à celui qui, dans la galerie des premiers professeurs de Halle, fut sans doute le latiniste le plus éminent ?

Christophe Cellarius, né en 1638 à Schmalkalden, près de la forêt de Thuringe, ne fait certes pas figure de grand novateur ou de moderniste. Son biographe, Jean Georges Walch, le montre défendant ce que leur époque, avide d'une science plus « galante », plus « polie », traitait du « nom de *pédantisme* ». Cellarius se tient éloigné de ceux qu'on appelle ici — en jouant sur les mots — les « orateurs politiques », plus soucieux de « plaire à la multitude élégante » que d'instruire vraiment la jeunesse et de la mener sur le chemin d'une « solide érudition⁵ ».

Dans son magnifique ouvrage sur *La construction de Babel*, Arno Borst a pourtant rangé le premier professeur d'histoire et d'éloquence de Halle parmi ceux qui, vers 1700, « n'attendent pas l'autorisation des théologiens » pour décrocher du cadre biblique une histoire ancienne considérée désormais dans une perspective laïcisée où le point de vue politique devenait primordial⁶. Cette indépendance n'est mesurée, à la vérité, que par rapport à la chronologie de Moïse : Cellarius renonce à considérer Babel comme un repère fiable. Ce Nimrod à qui l'on attribuait la construction de la tour devait avoir vécu bien plus tard — observations dont Borst résume l'esprit dans la formule : « l'historien avait-il », plus que les acteurs même du récit, « à se soucier du tribunal divin » ? Il n'est sans doute pas indifférent qu'un tel détachement des origines mythiques

⁴ Sur Ernst Wilhelm Gottlieb Wachsmuth, qui sera professeur de philologie à Kiel et d'histoire à Leipzig : Klemperer 1952, 316-7.

⁵ Walch 1712, que l'on suit ici. Divers documents utilisés dans ce qui suit ont été rassemblés à Halle par A. De Raet, à qui vont nos remerciements.

⁶ Borst 1957 sv., III, 2, 1472-73.

accompagne, selon un processus relativement ordinaire, la mise en valeur des « âges intermédiaires », au sein des « temps historiques ». On rappelle volontiers qu'on doit à Cellarius la vulgarisation du concept de « moyen âge⁷ ». L'air de liberté qu'il prend ainsi par rapport à l'image figée de l'érudit à l'ancienne s'accorde mieux, aussi, avec celle d'une institution qui accueillera la théologie audacieuse, parfois scandaleuse, de Salomon Semler (1725-91), également cité parmi ceux qui illustrèrent, à Halle, la « philologie » du monde antique.

Si les noms de Jean David Michaelis et de Heyne sont, avec celui de Göttingen, attachés à la modernisation de la discipline et à son ouverture aux nouveaux courants de la pensée et de la science, en particulier l'anthropologie primitiviste, il peut rester utile de reconsidérer comment un latiniste nourri de la tradition, invariablement active, qui exaltait la centralité germanique abordait vers 1700 la question de *l'origine de la langue italienne*. Ce genre d'intitulé n'est pas tellement courant. Si la dissertation de Cellarius n'en remplit pas la promesse, au moins donne-t-elle une idée assez précise de « l'horizon de totalité » où s'exerçait le travail d'un philologue confronté aux réalités civiles et politiques du temps. Ceci ne peut nous rester indifférent.

Ces réalités furent d'abord celles découlant de la guerre de Trente Ans. Cellarius l'avait connue dans sa jeunesse ; sa vie fut pour l'essentiel consacrée, dira Walch, à réparer ce qu'avaient ruiné le siècle de fer, « sa barbarie et son sinistre mépris des belles lettres ». Il était issu, tant du côté maternel que paternel, d'une famille d'enseignants et d'hommes d'Église jouissant d'une solide réputation. Son trisaïeul, Jacques Keller, s'était fait connaître par des travaux sur Cicéron. Christophe se distinguera par l'exemple d'une latinité irréprochable et par son action, à Halle, de restaurateur des études classiques, tandis que « gisait, abattue et ruinée, la demeure des Muses ».

Il s'était inscrit d'abord à l'université d'Iéna, où ne l'occupait pas seulement l'étude du grec et du latin, mais aussi celle des « langues de diverses régions, qui procurent des forces et des armes pour aborder d'autres disciplines ». Dans l'oraison funèbre qu'il prononça lors de ses funérailles, André Jules Dornseiff, qui fut peut-être son élève le plus proche, mettra en évidence son « expérience des langues ». Cellarius quitta Iéna pour Giessen en 1659. « Sa nature le disposait à l'enseignement ». Il y fera merveille, dit-on, à partir du moment où il obtint, en 1667, la chaire d'hébreu et de morale au gymnase de Weissenfels, sur la route qui le conduira en somme, par un chemin linéaire, à la nouvelle université. Son renom lui valut d'être appelé en 1673 au rectorat du collège de Weimar, où il resta

⁷ Dornseiff 1952, 306.

trois ans, puis à Zeitz et Mersebourg. Partout, il attire une « studieuse cohorte, avide de son savoir », et il doit repousser d'autres invitations flatteuses.

Il est depuis 1688 à la tête du gymnase de cette dernière ville, lorsque Frédéric pense à lui pour la chaire d'éloquence et d'histoire à Halle. Cellarius, répondant à cet appel quasi « divin », dit « adieu aux Muses de Mersebourg, à ses protecteurs, à ses très chers amis, aux collègues et auditeurs avec lesquels il était lié... ». Les biographes soulignent, dans le style ému de l'époque, le zèle avec lequel il assuma cette charge jusqu'à sa mort. Aux six heures de cours qu'il était tenu de donner par semaine, il en ajouta six autres « pour l'utilité et l'avantage des lettres ». En quatorze ans, « il ne s'éloigna de Halle », assure Walch, « qu'une seule fois, et tout juste pour une nuit ». L'Électeur l'avait ordonné : il s'agissait d'établir un *Collegium politioris doctrinae*, un centre de *distinction*.

Chargé de la direction de la bibliothèque universitaire, Cellarius poursuivit surtout ses travaux sur le latin et la géographie antique. Les livres qu'il a consacrés à la littérature grecque et aux langues orientales appartiennent à la période antérieure : *Grammaire hébraïque* (1681), pour apprendre la langue sainte « en vingt-quatre heures », sur le modèle de la fameuse *Horloge* de Guillaume Schickard ; *Porte du syriaque* (1677), *Chaldaïsmus* (1678) ; *Horloge samaritaine* (1682), etc.⁸.

Parmi les ouvrages qui avaient imposé sa réputation dans le domaine des études classiques figure, au premier rang, son *Antibarbarus latinus*, publié à l'époque où Du Cange donne son glossaire (quatre éditions du vivant de l'auteur). La *Grammaire latine*, écrite en allemand, devint également un classique. Son panégyriste Dornmeier mentionne encore, comme une « œuvre longtemps désirée », le traité d'épigraphie paru en 1700 sous le titre d'*Orthographia latina*. Mais avant tout, « un ouvrage vient à l'esprit, qu'il ne faut pas négliger » : la *Notice du monde antique*, somme de connaissances géographiques qui fit de Cellarius, à l'égard de ce monde, « une sorte de Christophe Colomb ». Ce que l'on qualifia par la suite de premier traité systématique en la matière commença de paraître en 1701. On estime également son *Histoire universelle* (antiquité : 1685 ; moyen âge : 1688 ; temps modernes : 1696), dont les diverses parties furent réunies en un seul volume après sa mort. À cela s'ajoutent diverses pièces de circonstance — il s'agissait aussi de célébrer la chronique de la cour des « Borusses » comme les noces de l'Électeur de Bavière, du Landgrave de Hesse ou du « roi des Romains ».

La bibliographie de Cellarius aligne enfin plus d'une quarantaine de « disputations » dont les deux-tiers relèvent de son activité à Halle. Parmi celles-

⁸ On suit la bibliographie établie par Walch 1712, ***7 sv.

ci figure la *Dissertation sur l'origine de la langue italienne, issue des incursions barbares* (1694 ; réimpression en 1703 ; on suit son édition dans les *Dissertationes academicae* de 1712).

Œuvre imposante, écrit Walch :

Tout ce qu'on admire séparément chez d'autres, chez les Français Scaliger, Casaubon, Saumaise, chez les Flamands Lipse, Heinsius, Vossius, Gronov, Graevius, et même chez nos Allemands Bernegger, Freinsheim, Boecler, tout cela est réuni chez Cellarius.

De la liste des érudits avec lesquels il fut en rapport, détachons au moins le nom de Leibniz⁹. Elle donne par ailleurs une image de ce qu'était devenu, à la fin du dix-septième siècle, le réseau d'émulation, et parfois de critique acérée, unissant Allemagne et Pays-Bas¹⁰. Mais c'est avec un autre historien du Nord que Cellarius, notamment dans sa dissertation sur l'italien, entre en polémique à propos des « époques du latin » : le Danois Olaus Borch, ou Borrichius, dont le traité *Sur les causes de la diversité des langues* avait paru en 1675. Celui-ci considérait que l'âge d'or de la langue de Rome débutait avec Ennius, c'est-à-dire à partir, à peu près, de la deuxième guerre punique. Au milieu des barbarismes se dégageaient des traits d'élégance classique. La dissertation de Cellarius commence par contester cette vision laxiste : ce qui précède le siècle d'Auguste — la poésie des Pacuvius, des Lucilius — reste mêlé de trop « d'ordures ». Le perfectionnement d'un idiome est lent et insensible. Le travail de la « lime » n'opère vraiment que dans la longue durée ; une fois la perfection atteinte, il ne peut plus rien ajouter (sections I-III).

La section IV compare cette perfection cicéronienne et ce qu'elle est devenue à l'époque, pourtant toute proche, de Tibère. Le recul se dessine : Cellarius ne fait ici aucune place au principe d'un latin vulgaire qui se serait dès le départ développé en parallèle. Son modèle reste exclusivement celui de la grandeur et de la décadence. Pomponius Mela, Valère Maxime, Sénèque le Père « mettent en œuvre de bonnes dispositions, mais avec un succès inégal¹¹ ».

⁹ On mentionnera aussi : Ludolf, le découvreur de l'éthiopien ; le cosmopolite baron de Spanheim ; l'encyclopédiste Morhof, qui joua un rôle si important dans la capitalisation d'un savoir, notamment linguistique, unissant dix-septième et dix-neuvième siècle ; Thomas Crenius ou Crusius, dont les *Fragments philologico-critico-historiques* rassemblent quelques textes classiques sur l'idiome primitif.

¹⁰ On y remarque les noms de Cuyper à Deventer, de Graevius (Graeve) et Burman à Utrecht, de Perizonius à Leyde. L'raison funèbre de Dornmeier rapproche plutôt son œuvre de celle de Pierre Cunaeus (1586-1638), dont Cellarius édita les discours.

¹¹ Cellarius 1712, 93 sv.

Témoignant qu'il s'est éloigné de cette perfection, le dernier cité en accuse surtout la « fureur des guerres civiles, qui se répandait alors sur toute la terre, et qui le renferma dans sa colonie ». Cellarius va dénoncer régulièrement les suites culturelles des conflits et déchirements civils. Son essai plaide, sur le ton de l'expérience vécue, contre l'obscurantisme et les destins contraires auxquels est affronté quelquefois le lettré. L'évolution du latin à partir des Antonins illustre ce combat des individus contre le relâchement généralisé, quand le pouvoir démissionne. La langue, dès lors, se mit à dégénérer, « non graduellement, mais par une course rapide » : perte de « vertu », « chute dans le vice » (sect. V). De telles mutations n'ont pas une cause unique. La première réside dans la confluence vers Rome des provinciaux et des étrangers. Certains s'élevèrent à des postes importants dans l'empire et celui-ci leur abandonna le gouvernement : des Thraces, des Pannoniens (du côté de la Hongrie), des Africains, des Arabes, des Gaulois... — ou des Latins qui étaient demeurés trop longtemps dans ces pays. On comprend qu'ils n'aient pas encouragé ceux qui étaient chargés de veiller à la correction de la langue. Les écoles déclinèrent. Les jurisconsultes, les poètes résistaient. Les premiers conservaient le langage des anciennes lois et son intelligence. Les poètes, surtout, furent les gardiens de la tradition, même lorsque se trouva consacrée la division de l'empire, à l'époque d'Honorius. Mais l'« abîme » où devait « glisser le latin pour sa ruine » était ouvert. On le mesure à ce qui sépare la langue des vieux digestes et celle du Code justinien.

Arrivent alors les barbares (sect.VII). On discute la question de savoir quelle vague joua le rôle décisif dans la naissance de l'italien : Ostrogoths, Lombards, autres Goths ? Il faut s'enquérir « de quel dialecte les uns et les autres se servaient dans leur patrie, pour pouvoir juger plus sûrement du mélange des langues ». Les sections VIII et IX opposent les idées célèbres de Jornandès, évêque supposé de Ravenne, sur la Scandinavie — non seulement berceau des Goths, mais *quasi officina gentium, aut certe velut vagina nationum* — et la contestation élevée par Philippe Cluvier au début du dix-septième siècle. On sait que Cluvier situait vers la Vistule le siège premier des Goths et des Germains, avant qu'ils migrent du côté de la mer Noire. L'itinéraire d'une conquête ultérieure d'une grande partie de l'Europe « suivant la course du soleil » était tracé, en même temps qu'était posé, sur le plan du langage, le principe d'une unité s'avancant vers l'Inde.

La combinaison des deux théories, une fois mis de côté tout exclusivisme nationaliste, était relativement naturelle. L'hypothèse d'une vaste pérégrination à partir de la Scandinavie, par laquelle les proto-Européens auraient en quelque sorte circonscrit l'espace de leur développement futur, est ici plus particulièrement assignée à l'école de Leyde. Le modèle conservait aux Néerlandais une position avantageuse dans le circuit : situation qui, par

parenthèse, se trouvait conforme à la filiation mythique de la Bible, si l'on acceptait avec Becanus de rattacher leurs ancêtres Cimbres à Gomer, fils aîné de Japhet. Le parcours délimitait avec quelques pointillés et quelques projections un domaine européen de fond germanique, ou celto-germanique, qui s'étendait jusqu'à l'Espagne.

La théorie invoqua la vieille assimilation, que l'on fait quelquefois remonter à Orose (quatrième siècle), entre les Goths et les Gètes des Balkans¹². La localisation de l'origine première en Scandinavie était d'autre part assurée par des vestiges de leur présence, le nom même de l'île de Gotland, « in mari Suedico », etc. Cellarius allègue les meilleures autorités de Leyde, Grotius et Heinsius. Mais un des premiers auteurs cités, de manière caractéristique, est leur collègue Boxhorn, spécialisé dans l'histoire des langues et qui porte à son sommet l'hypothèse « irano-européenne ». Celui-ci était bien placé pour appuyer le témoignage d'Orose par celui de l'*Histoire auguste*, qui avait fait l'objet de son premier grand ouvrage, en 1632. Cellarius se rallie à ces avis, concernant l'identité des Goths et des Gètes — qui étaient en fait des Thraces :

Quelle différence entre o, ae, e, si on considère qu'il s'agit de différents dialectes et de différentes régions ? (sect. XI)

La section XII nous découvre la raison, ou une des raisons, de la dissidence de Cluvier. Il s'agit en somme d'une question de dignité, qui n'est pas étrangère à des considérations de type racial. Strabon identifie à son tour le parler des Gètes avec celui des Daces. Pline et Ovide, même si le second témoignage est contesté de manière typique par Heinsius, ne se bornent pas à qualifier ces deux langues de « barbares », dans le sens grec, mais de véritablement sauvages, quasi animales, réduites à des *feris vocabulis*¹³. On comprend, dit Cellarius, qu'un tel « idiome soit considéré par certains comme différent du gothique et du germanique¹⁴ ».

Boxhorn a là-dessus un avis divergent, qui concorde avec celui de Jean Loccenius (1598-1677), professeur à Uppsala et ancien étudiant de Leyde, auteur d'*Antiquités svéogothiques*. Dans son *Histoire universelle*¹⁵, Boxhorn reprend la question posée par l'interprétation du nom d'une divinité gète, tel que le rapporte Hérodote (livre IV, chap. 94) : *Gebeleizis*.

¹² Cellarius mentionne aussi saint Jérôme.

¹³ Pline au livre VII, épître 4 à Caninius ; Ovide dans les *Tristes*, livre V, 12^e élég.

¹⁴ Cellarius 1712, 100.

¹⁵ Boxhorn 1652, 220 : *De Gothorum Getarumque sermone et lingua iisdem*.

On a prétendu que ce nom était purement gothique en ce qu'il signifierait « qui donne le repos » : les Goths disent en effet *gifwa leisa* pour « délivrer des soucis ». Les anciens Gètes croyaient que les défunts, auprès de ce dieu, revivaient en maîtres de tous les biens, comme Hérodote le rapporte... Mais le très noble et érudit Stiernhielm, dans une lettre qu'il m'a adressée, comprend le nom cité par Hérodote comme *geblitz* ou *geblietzen*, et veut qu'il signifie « Jupiter tonnant ».

Que « des gens plus curieux » approfondissent la question, conclut Boxhorn, en appelant aussi en renfort les frères Magnus : dans tous les cas, le nom semble bien appartenir à la langue des « Goths » — volontiers identifiée, on l'aura deviné, avec le suédois ou une autre langue scandinave¹⁶. Une fois acceptée par Cellarius la pleine identité de ceux-ci et des Gètes, usagers d'une commune « antiquissima lingua » (sect. XIII), une autre question se pose, une autre théorie menace, qui a occupé plus d'un contemporain, notamment Leibniz. Quel lien unit langues germaniques et langues slaves ? L'évolution des idées de Leibniz à ce sujet est particulièrement éloquente. Il part d'un modèle souple dans lequel la famille linguistique européenne, de tronc germanique, se diversifie dans deux directions : vers l'ouest et le sud, où un groupe « celtique » accroche au germanique le latin et le « gallique » ; vers l'Orient, où un ensemble « scythique » mêle le même fond germanique au grec et aux langues slaves. C'est ce qu'on trouve en particulier dans sa correspondance de 1705. Le modèle y ordonne en fait l'unité européenne en « aires de parenté » combinatoires. Dans la *Brevis designatio* de 1710, le partage a d'une part accru le poids du groupe celto-germanique et pris un caractère d'exclusion, dans la mesure où sont rejetées vers le « scythique » — presque pêle-mêle — les langues finno-ougriennes, turco-tartares et slaves.

La correspondance de Leibniz et de Ludolf montre comment la définition d'un espace ethnique européen est confronté — et se heurte — au problème des Finnois et Hongrois. La mise en évidence de leur spécificité linguistique justifiait qu'ils soient dans une certaine mesure placés en marge de cet espace, mais non qu'on les réunisse aux Turcs et Tartares. Ceci valait également pour les Slaves, à propos desquels on ne pouvait invoquer une totale altérité de langage. Il s'agissait donc de scruter ce qui les séparait, de ce point de vue, de la diversité « proprement » européenne. On comprend la vigueur avec laquelle l'érudition germanique réagit à une théorie qu'évoque maintenant Cellarius (sect. XIV). Matthieu Praetorius, Prussien qui fut secrétaire du roi de Pologne Jean III

¹⁶ Sur Stiernhielm : Stahle 1951 ; Elert 1978. Sur Olaus Magnus : Hovdhaugen 1982, 20-29.

Sobieski, défendit dans son *Orbis gothicus* de 1688-89 l'idée selon laquelle le siège primitif des Goths se trouvait en Pologne. Conséquemment, il soutenait, comme le rappelle Cellarius, que

la langue slavonique est la même que la sarmatique et la vieille langue gothique, comme l'est celle des Wendes (*autre nom des Slaves chez les Germains*), des habitants de Bohême, etc.

« Difficile de souscrire. » La présence des Slaves là où on les connaît aujourd'hui est récente. C'est au VI^e siècle de notre ère qu'ils seraient venus du nord et de l'est, à un moment où le passage des Goths en Italie était déjà presque un souvenir. Ceux-ci les avaient de loin précédés dans leurs migrations, à partir d'autres régions. Aucune confusion n'était possible.

Aucune confusion non plus entre Slaves et Lombards : les successeurs des Goths en Italie sont de purs germains, comme l'attestait déjà Paul-Diacre en écrivant qu'ils « habitaient dans des champs ouverts appelés *feld* dans leur langue barbare » (sect. XVII-XIX). Comment ces nations si « populeuses » et « énergiques », fuyant toujours les « limites étroites » de leur siège premier, ayant gouverné pendant près de trois siècles l'Italie (si on ajoute à plus de deux cents ans de domination lombarde celle des Visigoths), comment les Germains n'auraient-ils pas « frotté leur génie à la latinité » (sect. XX) ? Cellarius, arrivé aux deux dernières pages de son essai, aborde — enfin ! — la vraie question de la genèse de l'italien (sect. XXI). Le discours de l'humaniste, il faut le noter, équilibre assez heureusement celui du patriote. Le latin est montré « corrompu », « complètement déchiré » par des barbares qui « en dénaturaient rythme et mesure en fonction de leur propre langue ». Mais la passivité italienne est également à incriminer, même si l'on peut comprendre qu'un peuple dominé se plie « à la volonté et au génie » de ceux qui ont le pouvoir. Les causes de changement linguistique avaient été définies par Olaus Borch : *commercia, migrationes, incuria*. « Toutes ont joué. »

Ce « génie » de la langue, précisément, Cellarius le voit à l'œuvre dans la transformation du latin en italien. On assigne au contact avec les Germains le « rejet de la déclinaison par cas, qui fait presque défaut chez eux ». « Le sixième cas fut désormais utilisé comme cas principal, exclusivement, peut-être parce que les Germains ajoutaient partout, comme signes de cette désinence, des prépositions que les Latins avaient coutume d'omettre. » L'apparition des auxiliaires traduit également l'influence étrangère. Qui peut nier en effet le caractère germanique qui s'exhale dans un parfait composé comme *Io ho amato*, et dans bien d'autres formes ?

L'humaniste, le moraliste conclut en opposant ombre et lumière. D'une part, deux formes de barbarie se sont combinées : celle des conquérants « qui apprenaient le latin, ou plutôt le corrompaient » ; celle des Italiens, « qui négligeaient alors toutes les lettres ». Mais de la « dépravation des mots », du « nouveau régime des flexions », « des défauts d'un peuple étranger », quelque chose de neuf est né, que le génie de Pétrarque et de Dante a enrichi, « pour qu'une nouvelle langue italique revête à son tour éclat et majesté ».

L'essai qu'on vient de parcourir devrait être replacé dans un double contexte. Celui de l'œuvre entière de Cellarius, d'abord : on a notamment renoncé à faire la liaison avec son *Antibarbarus*. Son étude des mots latins dont l'évolution sémantique serait due à la contamination de « notions étrangères » semble en l'occurrence assez intéressante¹⁷. Il convient sans doute d'inclure dans cette œuvre ou dans ses marges, comme on l'a fait pour d'autres, les dissertations universitaires dirigées par Cellarius, l'usage voulant que le « patron » mette la main à l'étude présentée par son élève¹⁸.

Ainsi, on retrouve le récit de la contamination du latin par des peuples étrangers dans la *Dissertatio de fatis linguae latinae* que soumet aux autorités de Halle, en 1701, cet André Dornmeier qui prononça son éloge funèbre et qui, après avoir été adjoint de Faculté dans la même université, devint recteur du Gymnase Frédéricien de Berlin. Dirigée par Cellarius, l'étude évoque une « hybridation » de type phonétique, mais de manière encore très générale et traditionnelle, en renvoyant au *De recta pronuntiatione* de Juste Lipse pour rendre compte de l'« accommodation » intervenue entre latin et parlers barbares.

Les lettres C et G en offrent un témoignage éclatant, elles qui s'articulent différemment chez les Français et chez les Italiens : diversité à laquelle on n'attribuera pas d'autre cause que le fait, pour les uns, d'avoir absorbé quelque chose de la bouche des Francs, et pour les autres, de la bouche des Goths et des Lombards¹⁹.

L'essai de Dornmeier fut lu le 9 septembre. Trois mois plus tard, Frédéric André Petersen soutenait le sien, devant le même jury et sous la même direction, sur le thème de l'histoire *Des Cimbres et Teutons*²⁰. Il y refaisait le travail accompli par

¹⁷ Cellarius 1703, 155 sv.

¹⁸ Metcalf 1966.

¹⁹ Dornmeyer 1701, 24.

²⁰ Pour évoquer le climat de recherche historique entourant Cellarius, il y aurait à envisager la carrière scientifique d'autres élèves, comme l'orientation générale des travaux chez certains collègues et successeurs. Dans le premier cas, on pense par exemple à Matthias

Cellarius à propos des Goths. On irait jusqu'à dire que l'élève dépassait le maître, tant est vaste sa documentation. L'aspect linguistique du sujet ne semble pas traité dans ce studieux inventaire, mais deux sections (IV-V) retiennent l'attention parce qu'elles illustrent, dans leur laconisme, un certain abandon de la problématique ayant dominé une partie de la recherche sur les langues au dix-septième siècle.

« Qui furent les Cimbres, d'où viennent-ils ? » Les Romains l'ignoraient. Considérant leur « haute stature », on les supposa Germains, bien qu'ils semblent originaires d'une région éloignée de la Germanie, ou « du moins Celtes »,

Certains même ont cru qu'ils proviennent de Sarmatie, ou de Scythie européenne, et encore qu'ils sont venus de la mer d'Azov (Palus Méotide), soit qu'ils y aient eu leur patrie, soit qu'ils soient partis de Germanie.

La vieille théorie d'une origine située aux environs de la mer Noire, étendue à l'ensemble de la famille européenne, avait donné lieu aux recherches comparatives les plus avancées. Mais l'élève de Cellarius récuse le jeu étymologique qui encourageait cette idée, depuis Becanus, dont il rappelle une des sources principales. Plutarque a rapproché les Cimbres néerlandais et les Cimmériens « qui furent un peuple d'Asie, au-dessus de la mer Noire » — en quoi il s'accorde notamment avec Strabon, qui voyait dans cette région un foyer de croisement ethnique exceptionnel. Hypothèse « fallacieuse et inutile », fondée sur une pauvre « convenance de lettres ». Qualifier de « celtoscythes » les ancêtres d'une des branches de la famille germanique est insoutenable :

Celtes, les Cimbres le furent en effet, entièrement, quoique l'appellation, dans un sens strict, convienne mieux aux Gaulois. Mais Scythes ! On ne peut pas le dire, même en admettant qu'ils résidèrent dans des régions toutes proches de ceux-ci.

Le mouvement, dont on a dit un mot plus haut, qui tendait chez Leibniz à écarter les « Scythes » du cercle des bons Européens s'applique ainsi de la même manière à l'histoire des Cimbres.

Bel (1684-1749), auteur de traités sur l'histoire hongroise et « hunno-scythique » (où l'on trouve aussi discutée la question du rapport à la germanité). Pour ce qui est des collègues, on peut songer à Jean-Pierre de Ludewig, qui passe en 1703 de la chaire de philosophie à celle d'histoire, domaine dans lequel il s'illustrera comme médiéviste éminent, non sans influencer le jeune Michaelis.

Par la mise en soupçon des spéculations qui avaient fait les beaux jours des philologues de Leyde, quand la découverte des correspondances germano-persanes ouvrait les plus excitantes perspectives, la dissertation de Cellarius et celles qu'il patronne s'inscrivent dans une nouvelle étape de la « préhistoire » de la linguistique comparée. Étape intermédiaire : on ne liquide pas encore tout à fait ce qu'on considère comme des rêveries, et l'investigation plus sérieuse dont on sent le besoin ne mesure pas encore l'étendue de la tâche, ne fait que commencer à imaginer les questions et les méthodes, les prudences, les datations que va requérir la linguistique moderne. En un sens, un âge de l'invention, de la « projection » se termine et on peut considérer que de grandes hypothèses entrent en sommeil, ou en recul. Le foisonnement imaginatif de la Renaissance a donné ce qu'il avait de meilleur. Suit, ou s'enchaîne à la précédente, une phase de fixation, qui se donne volontiers des objectifs plus réduits, mais qui participe aussi très étroitement au progrès scientifique. On observe bien le développement de cette acribie, de cette humilité philologique chez un Hollandais comme Vlitius, qui préfère l'étude des Évangiles germaniques ou la collecte des proverbes à la quête de la *lingua vetustissima*.

La réorientation, il est vrai, porte des fruits encore modestes dans les trois essais dont il vient d'être question, d'un point de vue moderne. Encore faudrait-il les replacer dans le contexte du temps. Entreprise pour laquelle nous restons mal armés, faute d'histoires générales de la philologie romane — et ceci malgré les importants travaux, en la matière, de Werner Bahner, Richard Baum, Eugenio Coseriu, Hans Helmut Christmann ou Ulrich Ricken. Les études récentes concernant Ménage, quelle que soit leur valeur, rendent la carence sensible. Sur la question de la « dégradation » du latin, les connaissances de Cellarius peuvent être appréciées à partir d'une thèse soutenue à Iena en 1735, qui le mentionne parmi ceux ayant traité *De la langue romaine rustique* (étude présentée par Christian Frédéric Tiffensee sous la direction de Jean Gérard Pagendarm, des noms particulièrement oubliés).

Peu de temps après qu'ait été lu l'essai de Cellarius, Jean Michel Hepp soumettra aux autorités de Wittenberg sa dissertation sur l'existence d'une *matrice scytho-celtique de l'Europe* (1697). Il y reprenait un thème cher à son patron, Georges Gaspard Kirchmaier. Peut-être la différence séparant la vieille et « blanche » académie de celle qui venait d'être fondée est-elle là, sous une forme encore embryonnaire. Kirchmaier était homme à disserter aussi sérieusement de l'unicorne, du basilic, du phénix ou des « dragons volants » que de Tacite ou de l'histoire des maladies. Les « phénomènes admirables », les feux follets, le site du paradis terrestre, les *curiosa theologica* dispersaient son intérêt sur les sujets les plus variés, à condition qu'un certain goût du singulier y trouve son compte. L'idée d'une langue-mère européenne n'appartenait-elle pas au même registre du

merveilleux, et ne devait-elle pas se ranger, pour ceux qui vivaient le plus intimement la crise de la conscience européenne, dans le placard aux vieilles lunes ? Avait-elle encore sa place dans un collège dont on voulait faire, sous l'œil du « sérénissime prince de la jeunesse », un modèle de « doctrine polie » et de modernité ?

ALDRETE, SARMIENTO ET LES « LOIS PHONÉTIQUES » DE L'ESPAGNOL

En matière de recherche sur l'histoire des langues, la tradition hispanique antérieure au dix-neuvième siècle s'est notamment illustrée par l'attention portée aux changements phonétiques intervenus dans le passage du latin à l'idiome national. L'intention n'est pas ici de reconsidérer dans quelle mesure ces tentatives anciennes méritent ou non l'appellation de « prélude aux lois phonétiques ». Le cadre d'une telle discussion a été excellemment défini par M. J. Martínez Alcalde à propos de Gregorio Mayans y Siscar (1699-1781), auteur d'*Orígenes de la lengua española* parues en 1737 (rééditées en 1873)¹. On se propose ici de confronter de manière limitée deux des pratiques les plus originales et les plus avancées, sur ce terrain, en s'intéressant particulièrement aux relations qu'entretiennent l'avènement d'une linguistique « scientifique » et l'application du principe de continuité.

Dans son ouvrage classique sur *La linguistique espagnole du siècle d'or*, W. Bahner a mis en évidence la valeur et le caractère précurseur du traité *Del origen y principio de la lengua castellana* de Bernardo José de Aldrete, paru en 1606². Si l'on peut considérer que l'interrogation sur la régularité de la variation diachronique commence avec Nebrija, « Aldrete traite les phénomènes de manière bien plus

¹ Martínez Alcalde 1992, 187-89. Sur les *Orígenes*, la relation à Annius de Viterbe, Aldrete, Manuel de Larramendi, Nicolás Landuchio, Andrés Marcos Burriel, etc., voir aussi Tovar 1981, 387-97.

² Bahner 1966, 119 sv.

détaillée et systématique » que ce dernier, a répété W. Bahner³. De son côté, R. Lapesa a considéré que l'humaniste n'avait pas été réellement dépassé par Mayans⁴. Et il conclut :

Aucun des deux n'est arrivé à découvrir la régularité avec laquelle, dans toute langue dérivée, s'altèrent les phonèmes de la langue première situés dans des contextes phonétiques égaux. Cette découverte était réservée au Frère Martin Sarmiento, contemporain de Mayans, qui formula en 1758 des « lois étymologiques » romanes sous la forme de « théorèmes » selon la méthode d'Euclide...

Les grands traits de la linguistique de Martin Sarmiento ont été résumés par J.L. Pensado. Cultivant une attention très soutenue aux rapports entre mots et choses, le bénédictin développa le projet « quasi obsessionnel » d'un vaste « *Diccionario Armónico* » des langues romanes, entreprise à laquelle participerait « chaque nation » en fournissant « le dictionnaire de son dialecte », ce qui nécessiterait la mobilisation, estime Sarmiento, d'environ trois cents érudits⁵... Le classement et la comparaison de ces matériaux impliquent des règles de méthode qui sont ébauchées et surtout illustrées par l'exemple du castillan et du galicien dans les *Elementos etimológicos según el método de Euclides*. Ce texte, qui semble encore peu connu des historiens de la linguistique, aurait été commencé en 1758, abandonné puis repris en 1766. Il ne fut publié qu'en 1928-31, avec de nombreuses suppressions et des erreurs, dans le *Boletín de la real Academia española*. L'auteur de l'édition n'est pas nommé, mais il s'agit de Julio Paz. On ne dispose pas d'autre édition, en attendant celle annoncée par le professeur Pensado. Une étudiante de l'Université Libre de Bruxelles, Begoña Paz, a consacré une étude à Sarmiento et m'a aidé dans la mienne. Qu'elle en soit remerciée.

Ce n'est pas ici l'endroit d'exposer ce que Sarmiento entend par « méthode euclidienne ». La référence à la géométrie vise la méthode fondée sur la logique, dont il dénonce la stérilité. On peut croire qu'au delà, l'auteur, adversaire notoire des Lumières, entendait manifester son opposition au triomphe de la « grammaire générale ». Il y aurait à replacer cette expression d'antagonisme dans le contexte de l'opposition entre « métaphysiciens » — grammairiens mettant l'accent sur les mécanismes logiques sous-jacents — et « mécaniciens » — dont l'approche s'inspire davantage des sciences exactes. Un représentant typique du

³ Bahner 1986, 103 sv.

⁴ Lapesa 1987, xx.

⁵ Pensado 1960, 32.

courant « mécanicien », en France, est l'abbé Pluche : on voit que l'Église, pour combattre le « philosophisme linguistique », mobilisait le modèle scientifique dominant au dix-septième et dans la première moitié du dix-huitième siècle. En réaction, il semble que les nouveaux modèles du savoir, fondés sur la biologie ou la chimie, aient influencé davantage une nouvelle vague de « grammairiens philosophes », dans la seconde moitié du dix-huitième siècle (on songe au président de Brosses, malgré l'étiquette que porte sa *Mécanique des langues*, à Horne Tooke ou John Cleland).

Pratique et productivité des « lois phonétiques »

Après avoir traité de l'application de la méthode euclidienne à l'étymologie, malgré les « railleries » de ceux qui n'aperçoivent pas la raison historique des langues, le bénédictin présente 70 règles ou « théorèmes » concernant les changements réguliers subis par consonnes et voyelles latines en castillan et galicien. Aldrete, en 1606, avait considéré un nombre beaucoup plus limité de transformations, aux chapitres 10 à 13 du livre II du *Del origen*⁶. Les « mudanças » qu'Aldrete repère ne sont pas seulement illustrées par des séries de correspondances entre latin et castillan, mais sont aussi référées de manière caractéristique à des changements phonétiques constatés en latin par les grammairiens antiques. Ces altérations constantes donnent donc lieu à de véritables règles dont la liste a été souvent résumée⁷. On va comparer d'un point de vue simplement « positiviste » la pertinence et la productivité étymologique des règles concernant, de part et d'autre, les phonèmes représentés par *b* ou *v* et *ch* en castillan et en galicien (qu'on rassemblera par commodité sous l'étiquette d'« hispanique »). Ce choix se fonde sur les onze premiers théorèmes de Sarmiento, dont on trouvera le texte en annexe dans un essai de traduction qui corrige sur divers points l'édition fournie par J. Paz. On est invité à se reporter à cette annexe concernant les propositions étymologiques qui vont être discutées.

Les listes ci-dessous (voir « Éditer Sarmiento : *Livre premier. Des consonnes* ») synthétisent les règles proposées par les deux auteurs, en y ajoutant les indications que fournit le *Tesoro de la lengua castellana* de Sebastiano de Covarrubias (1611). Il a semblé utile d'envisager les suggestions étymologiques de ce dernier ainsi que la présence éventuelle d'amorces de règles. Il est clair que

⁶ Aldrete 1606, 205 sv.

⁷ Voir par ex. Bahner 1966, 125-39 ; Bahner 1986, 106-8 ; Abad Nebot, 9-10.

certaines correspondances entre latin et castillan avaient un caractère d'évidence — élément qui n'a pas nécessairement toujours joué un rôle positif, dans l'histoire de la linguistique espagnole. Les considérations de Covarrubias peuvent servir de cadre de référence, comme exemple de « conscience linguistique lettrée » reflétant un plus large « horizon de savoir ». On a séparé les termes relevant respectivement des règles lat. *p* > hisp. *b* et lat. *f* > hisp. *b*. On a placé en tête de chaque liste des exemples de mots pour lesquels les trois auteurs fournissent, plus ou moins explicitement dans le cas de Covarrubias, une étymologie identique. On a mis en évidence certains termes allégués de manière exclusive chez l'un ou l'autre.

Dans la colonne concernant Aldrete, la sélection de mots choisis vise d'abord à faire apparaître la banalité de certains rapprochements. Quel élève des *humanités* n'était pas capable d'apparenter *abeja* et *apicula*, *capra* et *cabra*, etc. ? Autre chose, bien sûr, était de dégager clairement la règle : démarche traductive et approche historique de la variation sont deux choses très différentes. La mise en équation étymologique des conjectures d'Aldrete et de Sarmiento ne doit pas aplatir la part d'audace et d'originalité que comporte leur organisation pour ainsi dire typologique. Quel moyen avons-nous de tester le « progrès » que représentent ces « règles » ou que certaines d'entre elles constituent par rapport à d'autres ? On n'a guère vu d'autre critère que celui de la productivité étymologique. Celle-ci apparaît chez Aldrete relativement faible, si l'on considère que l'origine des mots allégués est en général transparente. On ne peut guère détacher ici qu'un terme comme *abubilla* « huppe », dérivé d'*upupa* — mot peu significatif, en raison de son caractère onomatopéique. Covarrubias énonce du reste occasionnellement, dans le vocabulaire typique de la grammaire antique, la règle que la liste d'Aldrete mettait en évidence : « On change le *p* en sa moyenne *b* », le *ph* du gr. *kephalé*, croisé avec *caput*, « est changé en *b*, la moyenne étant mise pour l'aspirée », etc.

Là où Aldrete avance une proposition originale, c'est quand il la puise chez Isidore de Séville, comme c'est le cas pour le rattachement de *baxel*, *bajel* « bateau » à *phaselus* « embarcation ». On conviendra que l'idée ne manquait pas de bon sens puisqu'on fait aujourd'hui remonter *bajel* au lat. *vascellum* (via une forme catalane), alors que la tentation était grande, pour un homme du seizième siècle, de rattacher ce *bajel* à son cousin *batel* « bateau », venant quant à lui du français et, au delà, des langues germaniques.

L'exemple de *biznaga* « carotte sauvage » manifeste la différence entre la pratique asystématique d'Aldrete ou de Covarrubias et celle de Sarmiento. Il illustre chez ce dernier le théorème 1, enregistrant le passage de *p* à *b*. Covarrubias ne songe pas au lat. *pastinaca*, pourtant de même sens. Il préfère une étymologie populaire rattachant le mot à *bis-nata* « née deux fois », en raison de

la double couronne de feuillage que porte ce légume, comme l'expliquent aussi Francisco del Rosal dans son *Diccionario etimológico* de 1601 et le célèbre *Dictionnaire des Autorités* de 1726-39⁸. L'abandon de certaines étymologies populaires constitue un trait de la pratique de Sarmiento. On peut qualifier d'évidentialisme une approche de l'histoire des mots qui considère comme transparentes ou allant de soi certaines dérivations (voir à ce sujet un article ancien de W. Dietrich)⁹. Sarmiento se méfie de ces fausses évidences. On expliquait traditionnellement par le lat. *brevis* le castillan *breva* « figue précoce », auquel correspond le galicien *bebra*. Sarmiento rattache correctement celui-ci à *bifera* « qui porte deux fois dans l'année », filiation illustrant la transformation du *f* en *b*. L'origine exacte avait déjà été aperçue dès 1606 par Duarte Nuñez de Leão pour le port. *bebera*. Il est vrai que la forme *breva* avait tout pour induire en erreur les historiens du castillan. Sarmiento rompt aussi avec l'étymologie courante du cast. *chopo* « peuplier noir », rattaché à *chupar* « sucer », parce que les racines du chaîne sucent (*chupan*) l'humidité (Covarrubias paraît donner l'explication avec un brin de scepticisme : le mot, « par hasard, ne se dirait-il pas parce que », etc.). On trouve l'explication correcte (< *populus* réduit à *plopo*) sous le théorème 8, qui traite du passage de *pl* à *ch*.

En ce qui concerne la prise de conscience de la régularité du changement, le cas des mots galiciens *trebo* « trèfle », *acibo* « houx » et du catalan *grebol* « houx » mérite également d'être souligné. Bien qu'Aldrete cite plusieurs mots illustrant le passage de *f* à *b*, dont le caractéristique *africus* « vent du sud » > *abrego*, et malgré les notations relatives, chez Covarrubias, à un changement du gréco-lat. *ph* en *b* (kephalé > *cabeza*, *aphrilis* > *abril*), aucun n'envisage l'évident rapprochement des mots ci-dessus avec *trifolium* et *ac(r)ifolium*. La théorie de l'altération régulière chez eux était plus que latente, plus que potentielle. Sa formalisation et son application consciente, systématique, font la différence chez Sarmiento. En somme, c'est presque l'extension régulière de l'idée de régularité qui trace la frontière entre nos auteurs du dix-septième siècle et l'homme des Lumières. Peut-être l'idée de « mécanique des langues » joue-t-elle à nouveau un rôle dans la différence que manifestent les pratiques d'Aldrete et de Sarmiento.

⁸ Rosal 1601/1992, 99 ; Real Academia española 1726-39/1990, s. v. *biznaga*.

⁹ Ainsi, Ménage néglige ou n'aperçoit pas le fait que tel mot du latin classique ne produit pas linéairement tel mot français, soit pour le son, soit pour le sens. S'il ne donne pas de notice pour *apparaître*, c'est sans doute parce qu'il est entendu que le mot vient d'*apparere* (en fait : < **apparescere*). L'étymologiste, dont le métier est de découvrir le sens ultime, pense avoir accompli sa tâche quand il a rattaché *cerise* à *kerasion* et à la culture hellénique, à travers le lat. *cerasum*, « comme tout le monde sait » (< lat. pop. **ceresia*).

La seule règle réellement formalisée par Aldrete concerne le passage du lat. *ct* à *ch*. La plupart des équivalences qui l'illustrent ont aussi, comme plus haut, un caractère d'évidence : *lacte* > *leche*, *nocte* > *noche*, etc. Plusieurs de ces équivalences sont énoncées par Covarrubias sans que celui-ci fasse état d'une règle. Par rapport à Sarmiento, la liste d'Aldrete est plus nourrie mais en partie banale, puisque la majeure partie des filiations proposées apparaissent évidentes chez Covarrubias. On relèvera cependant chez Aldrete les mentions de formes espagnoles données comme anciennes : *ductus* > *ducho* « expert, adroit », *fructus* > *frucho*.

Il est frappant de constater que non seulement Covarrubias n'exprime pas de règle, mais qu'il n'envisage pas, dans deux cas remarquables, une application implicite de l'idée de changement régulier. Sans doute a-t-il celui-ci en vue quand il dérive *estrecho* « étroit » de *strictius*. Mais les explications relatives à *frucho* et *noche* ne laissent rien entrevoir au lecteur de la règle qui est en jeu. Alors que celle-ci est évidente dans le cas de *leche* « lait », il suppose l'évolution *lac* > *lete* > « finalement *leche* ». La méconnaissance d'une certaine régularité le conduit dès lors à une erreur pure et simple d'étymologie : *provecho* « profit » est rapporté à *proventus* « production, récolte, abondance » au lieu de *profectus* « accroissement, profit », tandis qu'Aldrete se rapproche davantage de la solution moderne en proposant *provectus* « avancement, accroissement ».

Le second tableau met mieux encore en évidence la « supériorité » de Sarmiento, s'il est permis de comparer un pionnier du début du dix-septième siècle et un de ses successeurs, profitant de son expérience et d'un autre climat intellectuel. Peut-être Sarmiento s'inspire-t-il en effet du *Del origen* quand il consacre un théorème au changement de *t* en *ch* et reprend l'exemple de la filiation *catulus* « petit chien » > *cachorro* « id. ». Cette rubrique est la moins satisfaisante, comme s'il s'agissait du résidu d'une tentative trop lointaine, marquée de simplicité quasi archaïque. L'hypothèse d'Aldrete concernant *trapiche* « moulin à huile, à sucre » identifie correctement le terme d'origine, le lat. *trapetum* de même sens, mais la règle invoquée n'est pas ici d'application (voir les annexes, pour plus de détails). L'idée de Sarmiento concernant le castillan *chufas* « souchet, amande de terre » est fautive (< *tubera*), mais l'explication du terme se trouvait quasiment hors de portée.

Plus important que ces erreurs ponctuelles est le fait qu'Aldrete introduit dans la catégorie du changement de *t* en *ch* des cas relevant d'une autre règle, nettement plus précise et spécifique, en castillan : celle du changement de *lt* en *ch*, correctement circonscrite par Sarmiento sous le dixième théorème. Les étymologies *puchas* « bouillie » < *pultes* et *cuchillo* < *cultellus* génèrent pour ainsi dire chez Sarmiento d'autres exemples qui permettent d'identifier la règle : *escuchar* « écouter » < *auscultare*, l'ancien *muchigar* < *multiplicar*, etc.

Cette indistinction s'accroît de manière caractéristique avec les deux derniers exemples qu'Aldrete range sous la rubrique « lat. *t* > hisp. *ch* ». Ceux-ci n'ont plus rien à voir avec les précédents, puisque l'articulation latine en question est *pl*: *amplus* > cast. *ancho* « large » et *implere* > cast. *henchir* « remplir ». Les rapprochements étaient évidemment des plus intéressants, mais Aldrete les introduit à la sauvette par la formule : « on trouve aussi ce changement dans, etc. ». C'était d'une certaine manière avouer les limites de sa capacité d'observation. Ces exemples entreront chez Sarmiento dans la catégorie particulière que constitue le théorème 8.

Celui-ci n'ajoute pas seulement de nouveaux exemples castillans : *chopo* < *populus*, déjà cité ; *cacha* « manche, châsse de couteau » < *capulum*, etc. La liste des mots cités fait apparaître — de manière encore confuse, il est vrai — un fait beaucoup plus suggestif : au *ch* galicien correspond assez souvent un *ll* castillan (type *chorar* / *llorar* de *plorare*). Les théorèmes 6 et 7, qui enregistrent les transformations des latins *cl* et *fl* confirment l'alternance (les termes concernés sont imprimés en caractère gras dans le tableau). Tout ceci imposait la conviction d'une très grande régularité.

On n'insistera pas ici sur la productivité étymologique de cette approche nouvelle, qui ne se contente plus du vocabulaire courant mais allègue formes anciennes et toponymes. L'annexe 2 permet de se faire une idée de l'originalité de Sarmiento par rapport à ses prédécesseurs. Détachons les étymologies fournies sous le théorème 7 (*fl* > *ch*). L'explication du gal. *chamizo* « bois à demi brûlé » par *flamma* n'allait pas de soi. Sarmiento fait correctement état de l'altération de *fragrare* en *flagrare*, qui permet d'expliquer le gal. *cheirar* « sentir, flairer¹⁰ ». L'explication du toponyme *Chaves* par *flavias* a traversé les siècles et figure parmi les exemples typiques que fournit un ouvrage comme celui d'E. Rivas Quintas, de 1989, au chapitre de la phonétique galicienne¹¹. Il en va de même de l'étymologie du nom propre *Chouzan*, remontant *flavicianus* devenu *Flacian* (selon Sarmiento) ou *Flauzanu* (les rois goths d'Espagne avaient pris le nom de *Flavius*).

On doit noter avec J.L. Pensado que Sarmiento a éprouvé ici, comme à propos d'autres phénomènes, le besoin d'un lexique phonétique spécifique. Ce souci métalinguistique peut être considéré comme un indice plus général de la maturité atteinte par la linguistique espagnole du temps. Mayans y Siscar usait des termes correspondant à *diphthongue*, *diphthonguer*, apparus en italien dès le seizième siècle, mais qui demeuraient rares en français, puisque *diphthongaison* n'entre au dictionnaire que chez Littré. Sur le modèle de *cecear* « zézayer »,

¹⁰ L'édition Paz transcrivait « *Cheixar*, de *fragnare* ».

¹¹ Rivas Quintas 1989, 251.

Sarmiento créera *chehear* pour désigner les évolutions dont il vient d'être question.

Sur le principe de continuité

Il est un domaine où Aldrete se montre supérieur à Sarmiento : celui de l'explication concernant la naissance de la variation. Comme l'a notamment souligné W. Bahner, Aldrete réfère le plus souvent possible les équivalences entre latin et espagnol à un changement déjà noté par les grammairiens antiques. Il allègue les indications de Quintilien, Hérodote et Festus montrant « que c'était un usage ancien en latin de changer le *p* des Grecs en *b* » (209). « Ceci a été très fréquent en Romance ». Il note que Festus signalait déjà chez « les paysans » la tendance à prononcer le *au* latin *o*, ce qui éclaire les correspondances *gaudium* > *gozo*, *laudare* > *loar*, etc.

Il y a diverses manières de lier cette pratique à l'épistémologie linguistique du temps. D'un côté, on peut, avec M. Johnston, inscrire la recherche des analogies linguistiques dans le cadre d'une épistémè de la ressemblance, à la manière de Michel Foucault (l'article de Johnston, un cinglant compte rendu de l'étude de L. Nieto Jiménez sur le *Del origen*, date de 1978). La quête des règles phonétiques se développerait sur cet « espace constructeur de presque tout savoir au seizième siècle », le repérage des similitudes devenant « la *via reductiva* pour l'établissement et l'identification de la langue adamique ». Rappelons la conception du temps que manifeste souvent la linguistique de la Renaissance. Des grammairiens du seizième siècle tels que Jacques Dubois ou Bovelles mettent sur le même plan chronologique des faits ou des phénomènes d'époques très diverses. On prendra l'habitude, qui durera longtemps encore, de faire passer directement et sans guère de transformations tel mot du grec antique ou d'une vieille langue orientale au français moderne. Les plans temporels se confondent, de même que les mécanismes généraux de transformation. Une évolution phonétique en espagnol légitimera, à rebours, telle correspondance de « lettres » entre grec et latin, ou inversement.

On sait comment l'avènement d'une conception véritablement évolutive de la parole s'était lentement dégagé d'un mode de pensée qui, sans doute en accord avec la perception d'un vécu chaotique, soumis aux convulsions de la guerre, considère l'histoire du langage comme une suite de « révolutions ». C'est plutôt dans ce cadre de la conquête de la continuité évolutive que doit être située la phonétique d'Aldrete. Il ne s'agit pas en effet chez lui, comme le font bien des « comparatistes » de la Renaissance, d'énumérer les innombrables types d'alternances ou d'altérations qui régissent les langues, souvent de manière

contradictoire. Aldrete lie historiquement la modification antique du *e* latin de *centum* ou de *decem* et son aboutissement diphtongué en espagnol. L'évolution qui produit *ciento*, *diez*, mais aussi *cielo*, *ciervo* « bise », *ciervo*, etc. s'enracine dans la notation de Quintilien selon laquelle « on n'entend pas tout à fait le *i* ni le *e* dans *here* [« hier »] ». Rien d'étonnant, conclut Aldrete, à ce que « ces deux lettres se confondant dans le son », nous convertissions « le *e* latin en *ie* romance ». Portant l'intérêt vers les processus de changements historiques, Aldrete discrédite corrélativement la recherche des origines ultimes, de l'*Ursprache*, comme l'a souligné H.J. Niederehe. Si l'espagnol a conservé des noms archaïques de villes et de cours d'eau, cela n'implique en rien qu'on ait gardé l'idiome auxquels ils appartiennent. Nous avons à peine, de ces temps très anciens, « una imagen & sombra de la verdad ». On a autrefois mis en évidence cette corrélation, chez les auteurs du dix-huitième siècle, entre « forclusion » de l'origine et déplacement d'intérêt vers les « temps ultérieurs » et intermédiaires.

On peut apercevoir l'action du principe de continuité en d'autres points de la linguistique d'Aldrete — action peu consciente sans doute, et opérant à la manière d'une tension méthodologique diffuse. Une partie du chapitre 9 du livre II est consacrée à démontrer qu'on ne peut faire l'histoire de l'espagnol sans tenir compte de la large part de vocabulaire latin qui ne nous est pas parvenue. Aldrete va donc souligner ces lacunes en offrant de la langue l'image implicite d'une sorte d'organisme vital en expansion continue — une expansion qui prend surtout la forme du latin populaire ou vulgaire. Par ailleurs, ce même chapitre ouvre largement l'éventail des glissements de sens qui ont pu conduire tel mot à prendre une signification très éloignée, voire contraire. Une autre idée du *Del origen* a été mise en évidence par F. Abad Nebot. Aldrete voit qu'une même langue donne lieu à diverses manières de parler, en fonction de la diversité des lieux où cette parole s'exerce. En une image assez forte, cette diversité est comparée à celle des visages et des « attitudes du corps », « par lesquels les uns se distinguent des autres ». « Il en va de même de la variété de la langue. » La discontinuité introduite par ces menues mais significatives différences ne peut se penser que sur un fond de continuité. Celle-ci est consubstantielle de « la esencial dialectalidad interior del idioma », comme dit Abad Nebot.

Cette émergence de la « dialectalité intérieure », de la variation sociale, trouve peut-être son expression dans le champ documentaire exploité par Aldrete, tel que caractérisé par H.J. Niederehe

Dans le dernier chapitre de son traité, Aldrete offre même un volumineux assortiment de toutes sortes de types de textes, utilisés pour illustrer les phases intermédiaires de l'espagnol : il puise dans les discours publics, poèmes, ouvrages historiques comme dans des écrits de « Philosophia i

Medicina », dans la « Theologia » comme dans les « chansonetas, i villancicos, con que las Naudades se regozijan » (chansonnettes et cantiques avec lesquels on se réjouit à la Noël).

Chez Sarmiento, le principe de continuité opérera surtout sur le plan du syntagme, comme chez Diderot, quand celui-ci fonde sur l'appareil articulatoire la nécessaire « liaison » des sons du langage et investit cette dernière dans une « loi d'euphonie » réglant la succession des syllabes et des mots — vision d'écrivain. L'auteur espagnol, ainsi que l'a souligné J.L. Pensado, montre un progrès en matière de « lois phonétiques » dans la mesure où il prend en compte le contexte entourant le changement¹². Ainsi, Sarmiento constate :

quand deux *ll* mouillés [*llelleándolas*] s'écrivent et se prononcent au milieu d'un mot, la racine de ce mot ne doit pas avoir deux *ll*, mais un seul avec voyelle, ou un seul *l* précédé de *c* ou *g* avec voyelle intermédiaire : voir *palea*, *mulier*, *filio* ; *palla*, *muller*, *fillo* ; et le castillan *paja*, *mujer*, *hijo* ; ou de *apicula*, *ovicula*, *auricula* : *abella*, *ovella*, *orella*, et en castillan *abeja*, *oveja*, *oreja*.

En conclusion, on pourrait d'abord s'étonner que l'audace et la constance de la tradition espagnole en matière de linguistique historique n'aient pas produit plus tôt une sorte de préfiguration des « lois » de Diez et des néo-grammairiens. Peut-être faut-il considérer ici le rôle qu'a joué le rapport unissant le latin, et particulièrement le latin classique, à des langues hispaniques qui en étaient plus proches, sur le plan formel, au point de rendre trop simple, en quelque sorte, le travail étymologique. L'origine de nombreux mots espagnols était-elle trop transparente ? Privait-elle le grammairien du plaisir de la recherche et de l'hypothèse ? En histoire des sciences, il semble que le progrès méthodologique soit quelquefois proportionnel à la complexité de l'objet affronté. Plus un problème est simple, plus la méthode de résolution est pauvre, ou dépourvue de potentiel d'extension, de capacité de généralisation.

Quant à l'absence d'écho que connut l'œuvre linguistique de Sarmiento dans l'Europe des Lumières, elle s'explique bien sûr par le caractère totalement confidentiel d'une recherche qui ajouta au fait de demeurer inédite un décrochage radical par rapport aux intérêts du temps. Sans doute l'homme jouissait-il d'une grande réputation, attirant volontiers les visiteurs vers son couvent de Saint Martin. Son compatriote Feijoo le dépeignait, à trente-cinq ans, comme une « miracle d'érudition » agrémentée de « subtile et judicieuse critique ». Mais la vie

¹² Pensado 1960, 54.

monacale et le plaisir positif d'une étude centrée sur le terroir l'excluaient des débats sur la grammaire philosophique ou l'origine des langues, par quoi vivent en société de l'échange et dans l'histoire des idées les moindres égarements de l'esprit. Lui-même, au reste, ne paraît pas s'en être tellement préoccupé. L'image qu'il nous laisse est celle d'un solitaire heureux, vaguement bourru, ne sortant de son couvent que trois fois l'an lors de fêtes religieuses — ce qui est tout de même un peu excessif, dans une ville comme Madrid.

Éditer Sarmiento

On a vu que les *Elementos etimológicos según el método de Euclides* avaient fait l'objet en 1928-31 d'une édition par J. Paz. Si l'on peut comprendre que celui-ci ait jugé inutile ou anecdotique la reproduction de certains passages du texte, on doit déplorer que son édition comporte des erreurs difficilement explicables. Il faut en effet supposer que le typographe a transcrit certains mots appartenant au latin élémentaire, voire à l'espagnol, sans les comprendre. On en trouve divers exemples au *Livre premier*, qui traite des règles phonétiques relatives aux consonnes. Ainsi, le troisième théorème, qui concerne la transformation du latin *f* en castillan et galicien *b*, est censé dériver le gal. *trebo* « trèfle » d'un *arifolium* — pour *trifolium*. Le cinquième théorème, qui porte sur la transformation du lat. *qu* en *c*, mentionne le gal. *catan* comme venant de *questare* : on lira plutôt *catar* « chercher ». Le sixième théorème, qui pose l'évolution du lat. *cl* en *ch* gal., dérive *chamar* « appeler » d'un *clantare* : lire *clamare*. Etc.

Les éventuelles différences séparant l'orthographe de Sarmiento, ou l'orthographe du dix-huitième siècle, et celle d'aujourd'hui posent ici et là quelques problèmes. Dans l'édition proposée, on a généralement fourni la forme moderne quand ces différences sont mineures et transparentes, tout en mentionnant en note l'orthographe adoptée par Sarmiento. Ainsi, on donne le cast. *becerro* « veau » pour *bezerro*, *bizcocho* « biscuit » pour *biscocho*, gal. *chousa* « propriété » pour *chouza*, gal. *choer* « fermer » pour *choir*, etc. Dans le cas des mod. *hinchar* « enfler » et *henchir* « remplir », Sarmiento adopte l'orthographe étymologisante *inchar* et *enchir* : on a conservé la dernière forme parce qu'il indique lui-même que le mot doit se lire, ou se prononcer, « sans h ».

En matière de commentaire, la règle a été d'éviter au maximum d'alourdir le corps du texte par des annotations. On n'a donc pas cru nécessaire de traduire un certain nombre de termes castillans ou galiciens transparents, surtout en fonction de l'étymon latin proposé. La signification du mot latin n'est indiquée que lorsqu'il ne figure pas dans les dictionnaires courants ou quand il y a un écart de sens assez marqué avec le terme d'entrée. Dans le cas d'étymologie correcte, la

forme latine invoquée par Sarmiento n'est pas toujours exactement conforme à celle proposée aujourd'hui. On n'a pas cru nécessaire d'indiquer les différences minimales qui peuvent intervenir. Les étymologies erronées ont été, dans la mesure du possible, signalées en note, où l'on mentionne celles proposées dans l'ouvrage classique de J. Corominas (1973). On a essayé de limiter le commentaire technique à l'essentiel, en renvoyant au non moins classique manuel de grammaire historique de Menéndez Pidal (en abrégé MP), ainsi qu'à la *Lingua galega* d'E. Rivas Quintas (1989, en abrégé RQ). La référence est placée en tête d'article quand elle concerne plutôt plusieurs mots.

D'une façon générale, la transcription ne distingue pas noms communs et noms propres. Tous portent la majuscule. La différence est évidente dans la très grande majorité des cas. Au septième théorème, qui traite de l'évolution lat. *fl* > gal. ou castillan *ch*, le texte indique bien que *Chaves* est une « ciudad » (du nord du Portugal) dont le nom vient effectivement de *Flavias*. Un autre exemple censé attester la règle apparaît moins clair et laisse planer un doute sur l'exactitude de la transcription, si l'on ne profite pas des informations parallèles fournies par un autre ouvrage de Sarmiento. Les *Éléments* mentionnent l'étymologie « *Chouzan*, de *Flacian* ». Publiée par J.L. Pensado dans les *Obras lingüísticas*, la *Collection de mots et phrases galiciens*, constituée d'un commentaire philologique approfondi de douze cents « couplets » de « dialogues rustiques », a un passage spécialement consacré aux origines du *ch* galicien¹³. On y reprend l'exemple de *Chaves* et celui de « *Flaciani*, *Chouzan* ». L'édition Pensado précise qu'un des manuscrits a la graphie « *Flacian* » et que celle-ci est explicitée comme correspondant au génitif *Flaciani* dans un autre ouvrage de Sarmiento, l'*Onomástico etimológico de la lengua gallega*. L'exemple renvoie en fait à un document de 1199 qui aurait la forme « *Chouzan*, de *Flauzanu* pour *Flavicianus*¹⁴ ».

Éditer Sarmiento : *Livre premier. Des consonnes.*

[223] Premier théorème : *B du latin P*¹⁵

castillan : Cabra de Capra

galicien : Gabelo du latin Capelo ; grosse cuve

Buxo [« buis »] de Pyxis ou Buxus

castillan : Biznaga [« carotte sauvage »] de Pastinaca¹⁶

¹³ Sarmiento 1970, 281.

¹⁴ Rivas Quintas 1989, 251.

¹⁵ MP 40.

¹⁶ MP 4/4 : « Sont également remarquables les mots latins ou grecs que nous avons reçus

galicien : Abella de Apicula
 castillan : Cabeza de Capita¹⁷
 galicien : Xibia [« sèche »] de Sepia¹⁸
 castillan : Bodega de Apothica
 galicien : Xabon [« savon »] de Sapone
 castillan : Enebro [‘genévrier’] de Junipero

[224] Deuxième théorème : *B de PH*¹⁹

castillan : Rábano [« raifort »] de Raphanus
 Esteban [« Étienne »] de Stephanus
 Cuévano [« hotte »] de Cophinus

[225] Troisième théorème : *B de F*²⁰

castillan : Orebzes [orfèvres] de Aurifices²¹
 galicien : Trebo [« trèfle »] de Trifolium
 Acibo [« houx »] de Aquifolio ou Acuifolio
 castillan : Befre de Fiber (le castor)
 galicien : Bebra [« figue hâtive »] de Biferia [*bifer* « qui porte deux fois dans l’année »]
 Seixebra [« capillaire, saxifrage »] de Saxifraga
 castillan : Abrego [« autan »] de Africo (le vent)
 catalan : Grebol [« houx »] de Agrifolium

[226] Quatrième théorème : *B de V*

castillan : Brezo [« bruyère »] de Ulice [*ulex*, *-icis* « sorte de romarin »]²²
 galicien : Berduzido de Urticetum (lieu) [*urtica* « ortie » + *-etum* > « lieu couvert d’orties »]
 castillan : Boda [« noce »] de Vota (ce doit être *V*)²³

par l’intermédiaire de l’arabe, où l’on trouve le *j* pour représenter *s* ; le *b* pour représenter *p*, cette lettre faisant défaut dans l’alphabet arabe ; le *z* à la place du *st* latin : [...] *pastinaca biznaga*. »

¹⁷ Également *capita* chez Aldrete, 209 ; < lat. vulg. hisp. **capitia*.

¹⁸ Également *xibia* chez Aldrete, 209 ; gal. mod. *xiba*, esp. *jibia*.

¹⁹ MP 42/2 : « de Stephanu nous avons *Estevan*, orthographié à la moderne *Esteban* ; [...] raphanu *rávano* (orth. mod. *rábano*, cophinu **cophanu cuévano* », etc.

²⁰ MP 42/2 : « aquifoliu *acebo*, trifol(i)u *trébol* » ; 56/3 : « bifera » (c’est-à-dire, ficus bifera), antique *bevra*, mod. *brevva* » ; 48 : « africanu *ábrego*, avec *b* au lieu de *v* comme une initiale ».

²¹ MP 55/1 : « aurifíce, anticuado *orebze* ».

²² Corominas. : < lat. hisp. **broccius* du celt. **vroicos*.

²³ MP 37/2 : « *boda vota* (plural de *votum*) ».

Becerro [« veau »] de Vitello (ce doit être V)²⁴
ant. Cibbdad [« cité »] de Civitas²⁵
Ibañez de Juan
Caverna de Caverna

[227] Cinquième théorème : *C de X et Q*²⁶
castillan : Cantidad de Quantitas
Calidad de Qualitas
galicien : Cando de Quando
Catro de Quatuor
Carolo [« noix, rafle de maïs »] de Quadra et Quadrulo²⁷
Carqueixa [« plante médicinale ressemblant au genêt »] de Quercus²⁸
Catar [« chercher »] de Questare (chercher)²⁹

[228] Sixième théorème : *Ch de Cl*³⁰
galicien : Chamar [« appeler »] de Clamare
Chousa [« propriété, lieu clôturé »] de Clausa³¹
Choer [« fermer »] de Claudere³²
Chave [« clef »] de Clavis
Choca [« sonnaille »] de Cloca
Chavella [« cheville »] de Clavicula
castillan : Cuchara [« cuiller »] de Coclear³³

²⁴ Ms. Pontevedra : *Bezerro*. Corominas : probabl^t < **ibicirru* < lat. hisp. *ibix*, *-icis* « isard, chamois » « en raison du caractère indomptable et sauvage de ces deux animaux ».

²⁵ MP 601 : « civitate, ant. *cibdad*, mod. *ciudad*".

²⁶ MP 394.

²⁷ Corominas : *carozo* « noyau » < lat. **carudium*, du gr. *karydion* « noisette ».

²⁸ Corominas : *carquesa* ou *carqueja* < orig. incertaine, p.-ê. lat. *colocasia* « colocasie ». « La variante *carqueja*, principalement américaine, se tire du gal. -port. *carqueija*. »

²⁹ REW : < *captare*.

³⁰ RQ 252 : « *clamare* > *chamar*, *clausa* > *chousa* (lat. vulg. *closa*), *claudere* > anc. *chouvir*, lat. vulg. *clodere* > *choer*, *cloca* > *choco*, *clausa* > *chouza*, *chouzana*, *clave(m)* > *chave*, *clavicula* > *chavella*", etc. Cf. MP 512.

³¹ Ms. Pontevedra : *Chouza*.

³² Ms. Pontevedra : *Choir*.

³³ MP 536 : le groupe lat. *ly* se palatalise normalement en *j*, « mais dans le groupe cons. sourde + *ly* le résultat palatal n'est pas le *j* sonore d'autrefois, mais la sourde *ch* : cochleare *cuchara* ».

[229] Septième théorème : *Ch de Fl*³⁴

castillan : Chaves [toponyme] de Flavius (ville)

galicien : Chamizo [« bois à demi brûlé »] de Flamma

Chorido [« fleuri », cf. *chorida* « fleur de genêt »] de Florido

castillan : Hinchar [« enfler »] de Inflare³⁵

galicien : Chouteira [cf. *choutar* « faire des cabrioles (en parlant d'animaux) »]
de Flo, Flauta

Chouzan de Flacian [= *Flaciani* < *Flavicianus*]

Cheirar [« sentir, flairer »] de Fragarare (R en L)

[230] Huitième théorème : *Ch de Pl*³⁶

galicien : Chumbo [« plomb »] de Plumbo

Chorar [« pleurer »] de Plorare

Chover [« pleuvoir »] de Pluere

Chantaxe [« plantain »] de Plantagine

Cheo [« plein »] de Pleno

castillan : Enchir [*benchir* « remplir »] de Implere (sans h)

Chopo [« peuplier noir »] de Populus (Plopo)

Ancho [« large »] de Amplo

galicien : Chagas [« plaies »] de Plagas

Chantar [« planter »] de Plantare

Chato [« camus »] de Plato³⁷

castillan : Cacha [« manche, châsse de couteau »] de Capulum

[231] Neuvième théorème : *Ch de Ct*

castillan : Dicho [« dit ; mot »] de Dicto

Hecho [« fait »] de Facto

Lecho [« lit »] de Lectum

Leche [« lait »] de Lacte

Noche [« nuit »] de Nocte

Lucha [« lutte »] de Lucta

Cochura [« cuisson »] de Coctura

Techo [« plafond, toit »] de Tectum

Pecho [« poitrine »] de Pectus

Derecho [« droit »] de Directum

³⁴ MP 5v2 ; RQ₂₅₁. Pour la plupart des mots de cette catégorie, v. la discussion supra.

³⁵ Ms. Pontevedra : *Inchar*.

³⁶ MP 5v2 ; RQ₂₅₅.

³⁷ Corominas : *chato* < lat. vulg. **plattus* « plat ».

galicien : Zucho [« suc »] de Suctum
castillan : Bizcocho [« biscuit »] de Biscocto³⁸

[232] Dixième théorème : *Ch de Lt*³⁹

castillan : Mucho de Multum
anc. Muchigar de Multiplicar
Puches [« bouillie »] de Pultes
Puchero [« pot, marmite »] de Pultario [‘tasse, vase’]
Escuchar [« écouter »] de Auscultare
Cuchillo [« couteau »] de Cultellus

[233] Onzième théorème : *Ch de T*

galicien : Churrichar [toponyme] de Turreplana⁴⁰
Chorreyra [cf. *chorrar*, *chorrear* ‘pleuvoir à verse’] de Torrente
Non che [*che* « te » compl. indir.] de Non te
castillan : Cachonda [« (chienne) en chaleur »] de Catuliente⁴¹
Cachorro [« jeune chien »] de Catulus
Chufas [« souchet, amande de terre »] de Tubera⁴²

Éditer Sarmiento : *Sur l'étymologie du terme alaxor*

Ce manuscrit, que l'on croit inédit, s'étend sur onze grandes pages d'un cahier conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid sous la cote 13126. Il s'intitule : *Alaxor. Respuesta dada por el Rmo. Padre Fray Martin Sarmiento Benedicto, Lector de Theologia Moral en el Monasterio de Sn Martin de Madrid*. Il commence par poser la question (*Pregunta*) à résoudre.

Dans un ancien document écrit en idiome castillan, se trouve cette phrase ou une autre similaire. *Telle localité doit (par exemple) payer dix maravédís pour l'alaxor*. Les dictionnaires castillans, comme ceux de Nebrija, Covarrubias, de l'Académie, etc., ne comportent pas ce terme alaxor : on le cherche aussi dans d'autres glossaires et encore dans des dictionnaires arabes, sans pouvoir le trouver ; il est entendu qu'on l'a cherché en tenant compte de toutes les

³⁸ Ms. Pontevedra : *biscocho*.

³⁹ MP 472, 140.

⁴⁰ RQ 256 : « *Turre planu > Turrichao, Churrichao.* »

⁴¹ Pour ce mot, v. la discussion supra.

⁴² Pour ce mot, v. la discussion supra.

combinaisons selon lesquelles il peut s'écrire. On désire savoir ce que signifie ce mot, de quelle langue il tient son origine et quelle acception lui correspond dans la phrase proposée.

La *Respuesta* avertit qu'on « ne peut répondre avec quelque certitude étymologique sans tenir présentes à l'esprit certaines suppositions très assurées, communes à toute espèce de langue et particulières à l'idiome castillan en ce qui concerne les mots reçus des langues orientales ». La suite énumère ainsi neuf *Suposiciones*.

La première met en évidence les deux « aspects » sous lesquels doit s'envisager le terme en question : l'ouïe et l'écriture. En effet, « l'oreille castillane ne distingue pas bien le X de la jota H andalouse, de même que le G avant E ou I ». « Ainsi, on entendra toujours *alajor* même si le mot s'écrit *alajor*, *alaxor*, *alabor*, ou *alagior*. » Un H parasite apparaît de même dans l'écriture, au début ou au milieu du mot, de sorte qu'on trouve également les graphies *halajor*, *halaxor*, *halabor*, *halhajor*, *halhaxor*, etc. Les « combinaisons » possibles sont très étendues. La deuxième supposition développe le propos d'une manière quelque peu paradoxale pour un lecteur moderne, si on prend le texte au pied de la lettre. « Ce défaut de l'oreille castillane provient de ce que la bouche castillane ne prononce pas distinctement toutes les formes ainsi combinées » (on rend ici *voces* par *formes*). Dans l'enquête sur l'origine d'*alajor*, il ne s'agit donc pas tant « de s'attacher précisément à la façon dont se prononce et s'entend le mot, qu'à la manière dont il s'écrit ». En cela « réside toute la difficulté ». On comprend que pour Sarmiento, la « difficulté » consiste à surmonter la confusion des graphies, le prototype phonétique qui les transcende lui paraissant assuré.

La troisième supposition explique, assez longuement, que les dictionnaires de langues orientales ne disposent pas les mots apparentés « selon toutes les lettres qui les composent », à la manière des dictionnaires latins, castillans ou français, « mais uniquement selon les lettres qui composent le terme radical dont ils dérivent ». Ainsi se présentent les dictionnaires hébreux, chaldéens, syriaques, arabes, perses, etc., et même celui de la langue grecque dû à Henri Estienne. Prenons l'exemple du mot *talmud*. S'il était latin, on le trouverait chez Calepino sous la lettre T. Mais comme il est hébreu, on devra le chercher dans les dictionnaires d'Arias Montanus, Buxtof et autres sous la lettre ici appelée *lamed*, car il dérive du verbe *lamad* qui signifie « il enseigna ». *T(h)almud*, qui signifie « doctrine », est en effet composé de cette racine *lamad* « à laquelle s'est ajoutée la lettre *thau*, qui est servile et formative ». Sarmiento signale au passage qu'à la différence du latin, où la racine des verbes se tire de la première personne de l'indicatif présent, la racine est donnée en hébreu par la troisième du prétérit. De tout ceci découle ce que la quatrième supposition désigne comme une sorte de

cercle vicieux, dans la recherche en cause. S'il faut connaître la racine d'un mot, pour le trouver dans un dictionnaire de langue orientale, « il est donc nécessaire de savoir déjà la véritable étymologie d'*alajor* tel qu'il est prononcé par une bouche castillane, pour trouver le terme dans le dictionnaire arabe » — en postulant que cette langue fournit son étymon.

C'est vers l'arabe et « les Africains », en effet, que la cinquième supposition oriente l'enquête. Ceux-ci ont l'article *al*, de sorte que « la majeure partie des termes arabes qui nous restent en castillan commence par *al*, par exemple *albeli*, *alaja*, *alnafé*, *almoada*, etc. » Comme cet *al* est « accidentel », il faut vraisemblablement chercher l'origine d'*alajor* dans « *ajor* ou chose approchante ». Les suppositions 6 à 8 abordent le point le plus délicat de la démonstration, en traitant de l'aspect phonétique de l'étymon postulé.

Les Arabes ont beaucoup de lettres pour lesquelles il n'y a pas d'équivalent dans notre castillan. A cette classe appartiennent presque toutes les lettres gutturales. Ainsi, quand quelque terme arabe comportant dans l'écriture une gutturale qui lui est propre vient à se castillaniser, ou bien celle-ci ne se prononce pas, ou elle se prononce comme une voyelle, ou encore comme H et J. Le mot *alajor*, prononcé de la sorte, peut donc venir de plusieurs racines.

D'autre part, pose le septième article :

C'est une règle expérimentale d'étymologie que les lettres appelées sifflantes, en quelque langue que ce soit, quand elles passent en castillan, se prononcent comme X ou la jota, et doivent s'écrire avec X. Par exemple, les termes *Setabis*, *sapo*, *Salon*, *Suarez*, *schach*, etc. ont donné *Xatiba*, *xabon*, *Xalon*, *Xuarez*, *xaque*, etc.

Les « lettres » *s*, *sc* et *sch*, qui appartiennent à la « classe des linguales », « se prononcent d'une certaine manière en sifflant ». De là viennent les différentes prononciations du *schivolet* hébreu, comme on le voit dans le *Livre des Juges*. On conclut à ce stade qu'on cherchera dans les langues orientales le mot *axor*. Dernière supposition phonétique :

Les langues orientales transforment facilement les lettres vocales et ne prennent en compte que les consonnes, de sorte que, dans leurs alphabets, elles n'indiquent que ces dernières [...]; ceci en rend difficile la lecture et inconstante la prononciation, pour la même raison, en ce qui regarde les voyelles.

À ceux qui sont habitués à la langue latine, le système peut sembler « paradoxal ». « Pourtrant, c'est une vérité incontestable et éprouvée ». Ainsi, la recherche sur *alaxor* « devra seulement prendre en compte les consonnes de la racine » et se mettre en quête d'un terme « qui se dit *axor, axur, uxur, axir*, etc. ».

La supposition 9 traite de l'aspect sémantique de la question. « Dans toutes les langues du monde, il est arrivé que la signification prise par un mot à l'origine s'étend avec l'usage ou par abus à beaucoup d'autres choses » — d'autres *significados*.

Les hommes se sont servis de ce qui désignait une seule chose pour en signifier bien davantage, tantôt analogues, tantôt diverses, tantôt absolument opposées. Ceci est très usité dans les langues orientales et avec la plus grande extension en hébreu ; en raison de son antiquité, la langue sainte comportait peu de mots, puisqu'on dit qu'elle n'a que mille vingt-deux racines. Cette disette fonde la difficulté d'entendre l'Ancien Testament ; de l'accumulation des différents sens d'un seul terme provient la grande variété de ses versions. Ainsi, le mot *alajor* pourra bien signifier oignon, par exemple, et venir d'une racine signifiant chou...

Le temps est venu de conclure. Dans une dernière section, Sarmiento avance non sans une certaine solennité son hypothèse.

Une fois ces suppositions établies comme choses incontestables et dont nul ne peut douter, je dis que l'on peut pratiquement démontrer, par une démonstration étymologique, quelle est l'origine d'*alajor* et comment le mot se trouve dans le dictionnaire arabe, ainsi que dans celui d'autres langues orientales. J'affirme donc que la racine d'où il provient figure en hébreu, chaldéen, arabe et perse en tant que nom signifiant dix et comme verbe ayant le sens de *il a décimé*.

Cette racine se compose dans toutes les langues en question de trois consonnes. La première, qu'on lit en commençant par la droite, « puisque c'est ainsi qu'écrivent et lisent les Orientaux, au contraire de nous », est « une des gutturales les plus profondes qu'il y ait » : « les langues européennes ne comportant pas d'équivalent, elle est remplacée par A comme s'il s'agissait d'une voyelle ». La deuxième appartient à la catégorie des *s, sc* et *sch* considérée plus haut. Elle se traduit donc par « J et mieux encore X ». La troisième équivaut au R castillan. « Il en résulte ce composé A-X-R. » « En ajoutant ensuite les voyelles convenables, il en ressort *axar, axur, axor*, etc. » Il suffit d'ajouter l'article pour obtenir —

Sarmiento continue de diversifier l'hypothèse — les termes *al-axar*, *al-axur*, *al-axor*. La même racine, modifiée « selon la voyelle qui est insérée à l'avant ou placée à l'arrière », « se transforme pour signifier comme nom ou comme verbe divers objets ».

Sarmiento citera encore différents ouvrages qui confirment ou permettent de développer son hypothèse. On trouve dans le *Vocabulista arábigo* de Pedro de Alcalá : « *Dezmar* [« décimer »] : *aaxxar* = *diezmo*. *vuxur.aawar*. » Comme celui-ci donne par ailleurs « expressément » *payer la dîme* en tant qu'équivalent d'*alaxor*, « on dirait qu'il n'y a qu'à demander pour savoir que le mot signifiait en général une sorte de tribut relevant de la dîme ou chose approchante ». *Alajor* ne figure pas chez Golius, mais bien la racine *axara* ou *axar*, avec le sens de « il a décimé », « et consécutivement une infinité de significations toutes analogues ». Une difficulté d'interprétation vient de ce que les Arabes, à la différence des Latins, n'ont pas deux mots différents pour dire « dix » ou « vingt », comme l'indique Golius. Ils se contentent d'ajouter une terminaison à la racine signifiant « dix ». Il se pourrait donc qu'*alajor* désigne le « tribut d'un vingtième ». Sarmiento se réfère ici aux dictionnaires de Schindler, Raphelengius, Thomassin, en omettant, « pour ne pas lasser », ceux de Kimhi, Buxtorf, Arias Montanus, etc. Une mention particulière est réservée à Ange de La Brosse et à son *Gazophylacium*, pour avoir fourni un équivalent perse. En somme, la définition d'*alajor* est liée à « la quantité déterminée de maravédis que telle localité paie comme redevance ». Ici, ce peut être une capitation d'un dixième, là d'une vingtième. « Voilà ce qui me paraît le plus vraisemblable. »

LEIBNIZ ET L'UNITÉ FINNO-OUGRIENNE

R. H. Robins a écrit que Leibniz fut « l'un des premiers à supposer l'existence de rapports historiques entre finnois et hongrois¹ ». Hans Arens a même mis en évidence une extension de l'apparement en direction du samoyède². Dans sa *Brevis designatio meditationum de originibus gentium, ductis potissimum ex indicio linguarum* (*Bref essai sur l'origine des peuples déduite principalement des indications fournies par les langues*) de 1710, Leibniz écrit en effet : « Il faut considérer comme une autre grande nation septentrionale les Finnois que Tacite nomme Fenni, et dont il a décrit avec étonnement les mœurs sauvages, semblables à celles que nous pouvons voir aujourd'hui chez les Lapons sylvestres ou les Samoyèdes³. »

Tacite et les Scridi-Finnois

La *Germanie* de Tacite constitue un des points de départ de la réflexion ayant abouti à la construction de l'unité linguistique finno-ougrienne. Révélé aux humanistes par le pape Pie II, puis par Conrad Celtis (1492), l'ouvrage alimenta l'intense questionnement relatif à la nature et à l'origine du peuple allemand. On sait combien fut discutée la relation de celui-ci aux nations voisines et en particulier aux Celtes. Aux frontières du monde connu vivaient des peuplades sauvages où figuraient notamment les *Fenni*, dont traite le chapitre 46. Quels

¹ Robins 1971, 210.

² Arens 1969, 98-99.

³ Leibniz 1768, IV/2, 192. On suit ici en partie la traduction française fournie dans Jacob 1973, 54 en proposant diverses corrections.

rapports pouvaient entretenir ces peuples avec des Germains qui n'étaient pas eux-mêmes des mieux lotis, culturellement parlant, dans le récit de Tacite ? Les Peucins, par exemple, offraient « une langue, un genre de vie, des établissements et des maisons semblables à ceux des Germains⁴ ». Les Estes, au contraire, montrent des caractères différents des Germains et leur langue se rapproche plutôt de celle des Bretons que du parler des Suèves : manière, déjà, de marquer sa singularité dans un contexte « finnois » ? Quant aux Fennes voisins, tout les discrédite a priori dans une perspective de cousinage germanique : « étonnante sauvagerie », « hideuse misère, saleté de tous, torpeur des grands ; pas d'armes, pas de chevaux, pas de pénates ; pour nourriture, l'herbe... ».

Il faut préciser ici que l'appellation de *Fenni* s'étendrait plus généralement chez Tacite aux populations de l'extrême Nord et engloberait pour le moins les Lapons. C'est en tout cas ainsi que le conçoit Leibniz en se référant au plus célèbre historien des Goths, qui écrivait au sixième siècle : « Jornandes appelle déjà Scridi-Finnois les peuples que nous dénommons Lapons. » On ne considérera donc pas comme une avancée substantielle, sur un plan ethnique, la mise en rapport des uns et des autres. L'établissement d'un apparentement linguistique est autre chose. On en attribue l'idée à un Norvégien du neuvième siècle, Ottar (ou Othere) de Halogoland, qui rapproche le lapon du parler finnois des habitants de la Carélie⁵. G. Bonfante, relevant l'apparentement chez Joseph Scaliger, le jugera « digne d'un grand esprit⁶ ». Sans doute la célèbre *Diatribes sur les langues européennes* transmet-elle l'information aux *Recherches sur la diversité des langues et religions* d'Edward Breewood (1614).

Mais d'où vient cette appellation de *Scridi-Finnois* ? Reprenons le texte de Leibniz qui en fournit la clef.

De fait, Scheffer nous a enseigné récemment, en s'appuyant sur l'étude de la langue, que Lapons et Finnois avaient une origine commune. Jornandes appelle déjà Scridi-Finnois (en raison de la course, puisque *schreiten* signifie faire des pas⁷) ceux que nous dénommons Lapons. Mais ils étendaient

⁴ Tacite 1983, 100.

⁵ Zsirai dans Gyarmathi 1967.

⁶ Bonfante 1953/54 ; Stehr 1959, 6.

⁷ La traduction de Joly donne malencontreusement : « ce que par un voyage Schreiten avait permis de faire ». C'est prendre le Pirée pour un homme. Dans le même genre : « Sur une large part de notre continent subsistent, dans les langues actuelles, des traces d'une langue ancienne qui s'est très largement répandue [...]. Je ne veux pas introduire ici l'observation trop rebattue de Saccus, auteur partout cité, sans l'avoir bien examinée au préalable... » (Leibniz 1710/1773, éd. Jacob). *L'Esprit de Leibniz* traduisait plus justement : « Je ne me fonde point sur l'observation faite au sujet du mot *sac*, qui est si rebattue et que je n'ai

davantage leur parenté vers l'Orient. Les Hongrois, peuple apparenté aux Finnois, en montrent un indice manifeste puisqu'ils sont, d'après les sources sûres de Jornandes, venus de l'intérieur de la Scythie et, comme on le dit aujourd'hui, de régions proches de la Sibérie. [...] C'est pourquoi, selon moi, l'ancienne grande nation qui s'étendait de l'océan Baltique à la mer Caspienne à l'arrivée des Slaves ou des Sarmates fut coupée en deux, amputée de toute une partie.

Les Finno-Lapons reçoivent donc le nom de *Scridi* du fait qu'ils parcourent de vastes espaces pour trouver leur nourriture. Paul Diacre, au huitième siècle, les avait ainsi appelés, dans sa *Chronique des Lombards*, parce qu'ils « s'élancent » à la poursuite des bêtes sauvages. « Voilà qui est facile à comprendre », commentait en 1531 Beatus Rhenanus, le maître de la critique de la *Germanie*⁸. Et des rappeler le sens de « *scriten* chez les Germains ». Les peuples de l'extrême Nord, auxquels le Strasbourgeois Johann Scheffer, qui enseigne à Uppsala, consacre en 1673 un ouvrage de référence, *Lapponia*, se présentent comme le type de nation ayant par nécessité développé une mobilité qui fait d'eux de perpétuels errants⁹. La dissémination de ces « exilés » affectera leur langue en donnant lieu à une famille finnoise foncièrement divisée.

De Comenius à Fogel

Par qui fut opérée la liaison entre finnois et hongrois, pour la première fois ? Leibniz disait, dans une lettre de 1698 à Sparfvenfelt, « savoir depuis longtemps » que ces langues « ont beaucoup de rapport¹⁰ ». Scaliger, qui appariait finnois et lapon, les tenait cependant séparés du hongrois, tout en rangeant ces langues dans la catégorie des parlers difficiles à classer. Dans son *Bref essai* comme dans la *Dissertation sur l'origine des Germains*, Leibniz attribue la découverte à Comenius¹¹. L'idée fut reprise par Jean Georges Eckhart, élève de Leibniz, dans

point examinée... » (Leibniz 1772, II, 213-14). Ailleurs, Leibniz analyse le nom de Childéric, dont le second élément, *ric*, signifie « vaillance, force » et le premier équivaut, selon une indication de Venance Fortunat, à « aide puissante ». Au reste, ajoute la traduction française : « Hulpe nous apporte aujourd'hui ce secours » (Leibniz 1710/1973, éd. Jacob, 46). Il faut lire : « En effet, le mot *hulpe* désigne encore aujourd'hui l'aide, le secours. »

⁸ Beatus Rhenanus 1542, 174 ; Borst 1957 sv., 1073 ; Schellhase 1976, 61 sv.

⁹ Richer 1776, 14.

¹⁰ Wieselgren 1883 : 30-31.

¹¹ Leibniz 1768, IV/2, 204.

des *Commentaires sur les Francs orientaux* de 1729¹². P. Hunfalvy, le grand spécialiste du dix-neuvième siècle, suivit l'attribution¹³.

Après qu'E. Setälä ait vainement cherché dans les *Opera didactica* de Comenius le rapprochement annoncé, deux passages faisant état de celui-ci ont été repérés, notamment par A.O. Vertes et G. Stipa¹⁴. Ce dernier considère que les conceptions générales du Tchèque empêchent la mise en rapport de prendre place dans une véritable vision généalogique, suffisamment construite et structurée, dans la mesure où les concordances sont portées au compte d'un contact de voisinage. La restriction vaudrait également pour Stiernhielm, autre précurseur mentionné par Leibniz en matière finno-ougrienne. Les termes employés pour décrire ces relations historiques — langues *mères, filles, sœurs*, etc. — n'impliqueraient pas davantage l'idée d'un apparentement, dans des systèmes de pensée qui confondent parenté, survivance de racines primitives et analogie produite par mélange. On notera cependant l'intérêt d'une comparaison portant, chez Comenius, non seulement sur le lexique, en l'occurrence les mots pour désigner la tête, mais aussi sur tel trait syntaxique. Cette comparaison, dit-on, se diluerait en quelque sorte dans la conception d'un vaste ensemble de ressemblances héritées d'une langue primitive. Mais on peut très bien écrire qu'« il n'y a guère de parler, sous le soleil, qui n'ait quelque mot ou forme sonore en commun avec l'hébreu », croire que les survivances se sont dispersées au hasard, et remarquer entre deux langues une parenté plus particulière, sans que l'observation soit vidée de sens et d'avenir.

Ceci vaut en tout cas pour Stiernhielm, qui récusait ouvertement la monogénèse hébraïque. Une phrase de son *Essai sur l'origine des langues*, qui ouvre l'édition des Évangiles gothiques, parle d'elle-même : « Ce qui m'étonne beaucoup, c'est le nombre de mots que j'ai trouvés communs au finnois dans le *Lexique hongrois* de Molnar. » Le *Dictionarium latino-ungaricum* d'Albert Molnár, de 1604, auquel fut joint le grec en 1621 puis 1644-45, appartient à ces ouvrages-clefs qui ont fortement influé sur le cours de l'histoire de la linguistique. Sa *Nouvelle grammaire hongroise* de 1610 inspira également un auteur ayant revendiqué l'honneur d'avoir le premier exploré la parenté finno-ougrienne : le Hambourgeois Martin Fogel dit Fogelius (1634-75). Celui-ci fait figure de père fondateur depuis qu'E.N. Setälä a trouvé à la fin du dix-neuvième siècle son manuscrit *De finnicæ linguae indole observationes* de 1669. Fogel se fonda par ailleurs sur une Bible finnoise de 1642 et sur un recueil de *Mots latins avec*

¹² Eckhart 1729, II/31, § 82, 437 ; Hunfalvy

¹³ Stehr 1957, 17 sv.

¹⁴ Stipa 1974.

équivalents suédois et finnois de 1644¹⁵. La confrontation des matériaux entre désormais dans un circuit, comme en témoigne la correspondance qu'entretiennent Fogel et Scheffer, le spécialiste du lapon.

W. Veenker et G. Lakó, auxquels on renvoie ici, ont souligné chez Fogel une liste impressionnante de correspondances lexicales, mais aussi la recherche d'autres types d'« arguments », notamment grammaticaux. On comprend que celui-ci ait eu le sentiment — affirmé avec une vigueur efficace — d'être un pionnier. Il écrit dans une lettre à Scheffer du 14 mai 1673 : « Je constate que le lapon diffère du finnois à la manière d'un dialecte et je suis le premier, si je ne me trompe, à avoir observé que l'un et l'autre sont en fait des rejetons du hongrois. » Ceci dit, on aimerait que son *Étymoscopie* donne moins l'impression qu'emporté par son élan, il ait en perspective la thèse de l'origine orientale du hongrois. N'invite-t-il pas à comparer « le hongrois avec le turc », voire avec « le chaldéen, l'hébreu et le perse¹⁶ » ? On rapprochera aussi « la langue des Samoyèdes du courlandais », c'est-à-dire du lette, qui appartient à la famille indo-européenne. L'attraction quasi religieuse exercée par la langue du peuple de Dieu marquera encore l'approche d'un Samuel Gyarmathi, dans son *Affinité du hongrois et du finnois démontrée grammaticalement* de 1799¹⁷. Parmi les manuscrits utilisés par Fogel figure une *Commentatio de affinitate linguae turcicae et ungaricae*¹⁸.

De Fogel à Leibniz

Malgré sa réclamation de primauté, Fogel vit son travail tomber dans un certain oubli. Leibniz n'y est peut-être pas tout à fait étranger. Les relations des deux hommes, comme le souligne Veenker, demeurent assez obscures. Leibniz était en relation épistolaire avec le Hambourgeois dès 1671 quand il vint en personne lui rendre visite pendant l'été de 1678 pour négocier l'achat de sa bibliothèque au nom du duc de Brunswick. L'érudit était mort trois ans plus tôt et sa veuve s'appropriait — épisode toujours délicat — à liquider une importante bibliothèque d'environ 3 600 ouvrages. Le grand philosophe aura beau déplorer la perte « amère » d'un « homme dont le savoir et la rare maturité de jugement étaient connus¹⁹ ». À son départ de Hambourg, fin août, il emporta pour consultation, avec le contrat de vente, un sérieux paquet de manuscrits — « 57 Stück », dira-t-

¹⁵ Stehr 1957, 9.

¹⁶ Kangro 1969, 26 sv.

¹⁷ Gyarmathi 1799, avec les présentations de Zsirai et Hanzeli ; Farkas 1948.

¹⁸ Veenker 1986, 62-64.

¹⁹ Leibniz 1768, VI/1 : 4.

on. Il enverra même un serviteur en emprunter une trentaine d'autres. C'est en vain qu'on les lui réclamera²⁰.

Le *De finnicæ linguae* passa donc dans les collections ducales, avec mention au catalogue imprimé en vue d'une vente publique qui n'eut pas lieu, avant de se retrouver dans les collections leibniziennes de Hanovre. On reprochera plus légitimement à l'auteur de la *Brevis designatio* d'y avoir omis le nom de Fogel, quand il traite de la famille finno-ougrienne. Il y mentionne bien d'autres sources : Comenius, Scheffer ou le témoignage d'érudits passablement obscurs, quand il s'agit d'un parler de l'empire des tsars. Non moins regrettable serait, selon A. Stehr, le fait que le comparatisme finno-ougrien de Leibniz est demeuré centré sur « une pure recherche de vocabulaire », malgré l'orientation grammaticale de son modèle.

D'un autre côté, l'omission de Fogel s'explique peut-être ici par un dépassement de la question finno-ougrienne, au moment Leibniz élargit les perspectives. La parenté des Hongrois et des « mangeurs de poisson » serait en quelque sorte de l'histoire ancienne, quand se pose la question d'un berceau commun situé vers cette « Scythie intérieure qui se trouve comprise entre l'Océan, la mer Noire et la Caspienne », comme il est dit dans une lettre de 1692²¹.

De Skytte à Leibniz

Cet élargissement a peut-être été stimulé par un autre érudit dont l'entreprise linguistique, bien qu'aujourd'hui quelque peu oubliée, fit sur Leibniz forte impression. Bengt ou Benoît Skytte « n'ignorait pas » — non plus — « la convenance du finnois et du hongrois », écrit-il dans la *Brevis designatio* (§ 25)²². Il avait rencontré à Francfort, dans sa jeunesse, ce « baron suédois » qui « avait amassé les mots radicaux ou plusieurs de plusieurs langues », sans avoir rien publié. « Il était sénateur du royaume », explique-t-il dans la même lettre à La Loubère du 2 juin 1692, « mais il avait souffert une manière d'ostracisme pendant la minorité du roi » et avait ainsi occupé ses loisirs²³. « Il ne savait pas où le conduisaient ses recherches », confie-t-il au conseiller Huldreich von Eyben l'année précédente²⁴. Celui-ci n'avait-il pas conçu une enquête analogue sur les

²⁰ Leibniz 1923-70, III, 391.

²¹ Leibniz 1923-70, VIII, 596.

²² Setälä 1891, 33, 53, 61-63 ; Schulenburg 1973, 31 ; Aarsleff 1975, 134.

²³ Leibniz 1923-70, VIII, 296.

²⁴ Leibniz 1923-70, VI, 442, lettre du 26 mars 1691.

voces radicales, dont Leibniz aurait eu connaissance par Johann Ludwig Präsich, qui l'aurait d'ailleurs mal utilisée dans sa *Dissertation sur l'origine germanique de la langue latine* de 1686 ? Après la mort de Skytte, en 1683, Leibniz n'avait « pu apprendre ce que ses recueils sont devenus ». L'entretien qu'il avait eu avec lui fait penser qu'ils « devraient être curieux, suivant ce que j'ai pu comprendre de ce discours ». Le souvenir de jeunesse est insistant : « Mr Bengt Skytte me disait un jour lui-même... », « Skytte m'a une fois raconté...²⁵ ».

Cette fois, la figure de Skytte occupe une place en vue, non seulement dans le dispositif d'information de Leibniz, mais le monde scientifique du temps. Le Suédois est donné en exemple à Sparfwenfeld, un correspondant des plus choisis, recommandé par ses « lumières extraordinaires » en matière de langues²⁶. Il en parle également, dès 1687, dans une lettre à Ludolf que reproduisent en partie, deux ans plus tard, les *Entretiens mensuels* de Guillaume-Ernest Tentzel, un périodique comparable aux *Mémoires de Trévoux* ou aux *Nouvelles de la République des Lettres*²⁷. Skytte était ainsi notoirement placé, avec son compatriote Stiernhielm, en tête de ceux qui « ont cherché vainement l'harmonie de quantité de langues ». C'est en termes analogues, et quelque peu ambigus, qu'il s'exprime à leur sujet dans la *Brevis designatio*. Les deux Suédois étaient du reste en relation épistolaires, comme avec Fogel²⁸.

Le projet de Skytte va ainsi prendre place parmi ceux dont la réalisation, selon Leibniz, fait défaut dans le cadre d'une science moderne. Il s'inscrit dans le corps de sciences humaines dont Georges Daniel Morhof dresse la table dans son célèbre *Polyhistor*, vaste répertoire encyclopédique qui connaît plusieurs éditions de 1688 au milieu du dix-huitième siècle. Il manque à peine moins, lui écrit Leibniz en 1690, qu'une « géographie polie et complète », une histoire universelle tirée des bons auteurs ou des annales contemporaines traitées conformément à la « dignité » du sujet²⁹. Skytte « estimait à bon droit que son ouvrage sur la langue universelle valait trois cent mille thalers », conclura Leibniz dans l'*Otium hanoveranum* — appréciation qui dit la valeur du type de travail et qui sera reprise dans les *Leibnitiana* de l'édition Dutens³⁰.

À Sparfvenfeld, Leibniz répétera qu'il ne sait si l'œuvre s'est perdue. Ce n'était pas le cas. Le volumineux manuscrit d'un *Sol praecipuarum linguarum* qui

²⁵ Leibniz 1923-70, VIII, 48, lettre du 22 juillet 1692 à Fr. Cordemann, secrétaire à Hanovre.

²⁶ Wieselgren 1883, 8.

²⁷ Leibniz 1923-70, V, 28-33 ; Leibniz 1768, VI/1, 87-91 ; Waterman 1978, 19-21 ; Aarsleff 1982, 954.

²⁸ De Vrieze 1975, 349.

²⁹ Leibniz 1923-70, V, 661.

³⁰ Leibniz 1768, VI/1, 298.

consigne les enquêtes comparatives du Suédois s'est notamment transmis dans les collections du grand philologue Johan Ihre, digne successeur de Stiernhielm. Il est conservé à l'université d'Uppsala, tandis qu'un autre manuscrit se trouve à la Bibliothèque royale de Stockholm³¹. Ce n'est pas ici l'endroit de donner même une idée générale de l'énorme et émouvante mise en œuvre de matériaux que présente le *Soleil des principales langues*. On remarquera notamment que la référence précise et systématique à certaines d'entre elles, comme le polonais ou le lette, était rare. Par contre, si Skytte croyait sans doute à une certaine convergence entre le finnois et les autres parlers européens, dans le cadre d'une harmonisation louchant malheureusement vers l'hébreu, le rapport avec le hongrois paraît peu exploité, dans les échantillons consultés. Il y aurait à évaluer le degré de logique, sinon de pertinence, qui justifie par exemple un rapprochement comme celui établi entre le finnois *perkel* « diable » et le grec *perkos* « noirâtre », ou entre le nom du « tisserand » dans les glaces du Nord (*kangan*) et celui de la « quenouille » en Allemagne (*Kunkel*). Mais il reste significatif que l'exploration des ressemblances ne cesse de chercher l'appui de « règles ». La comparaison des mots finnois, suédois, allemand et latin pour désigner l'« oreille » suggère que des termes commençant par une voyelle prennent souvent à l'initiale une aspirée parasite qui se transforme volontiers en occlusive, ou inversement.

Le postulat de l'origine commune des Européens

Comme Skytte, Leibniz va laisser dériver cette comparaison vers le rêve d'harmonisation universelle. Il opère, conformément à ses principes et particulièrement en accord avec celui de continuité, par un enchaînement graduel des enquêtes, par l'élargissement de proche en proche. Ceci est bien illustré par l'exemple des langues finno-ougriennes.

Dans une lettre de décembre 1691 au jésuite et mathématicien polonais Adam Kochanski (1631-1700), après avoir rappelé comment « certains ont observé de nombreux rapports entre finnois et hongrois », Leibniz écrit qu'il « a souvent désiré rechercher s'il y avait en Scythie intérieure des peuples dont la langue se

³¹ Grape 1949, 43-45. Des copies d'une partie de ces mss. m'ont été aimablement procurées grâce à L. Gerholm et C.-O. von Sydow. Leur recherche a été facilitée par S. Lunddkvist, des Archives royales de Suède, et S. Östergren, de l'Office des Antiquités nationales.

rapproche de cette dernière³² ». Une question travaille particulièrement le philosophe : celle de l'appartenance de divers parlers à la famille finno-ougrienne ou à la famille slave. De quel côté ranger les *Siculi* ou *Ziculi* (Zsekler) de Transylvanie ? On a vu comment il s'interroge en 1691 sur la langue des Wendes du duché de Lunebourg, en Basse-Saxe. Il a obtenu de leur langue un échantillon lui permettant d'avancer, en raison de la part d'este qu'elle comporte, qu'elle est venue « par la Baltique et la Prusse », où se parlent de vieilles langues slaves³³. L'information marquera le passage du *Bref essai* traitant de la famille slave³⁴.

L'intérêt pour celle-ci va pousser, comme de tradition, la recherche des origines vers le « lever du soleil ». Ici interviennent le témoignage, non moins classique, de Busbecq à propos du gothique de Crimée, que Leibniz invoque sans cesse, ou les correspondances entre perse et allemand, qui le laissent malgré tout sceptique³⁵. L'interrogation va dès lors porter sur la convergence entre l'origine des peuples groupés autour du noyau celto-germanique et celle des Finno-Ougriens. Le *Bref essai* pose, non sans confusion, le principe de leur unité linguistique. On appellera *japhétique* ou *celto-scythe* « tout ce qui est commun aux langues septentrionales », c'est-à-dire à l'ensemble généalogique distinct des langues sémitiques « méridionales ». « J'y rapporte donc ce qui est commun aux Germains et aux Grecs [...] mais également ce qui unit les Germains aux Sarmates, Finnois, Tartares. » Le même « ventre des nations » a produit « les Sarmates » — ou Russes — « et les Hongrois, et aussi les Germains », affirme Leibniz à l'intention du théologien Tommaso Fantoni ou de Kochanski³⁶.

Leibniz et Kochanski

Le jésuite lui adresse une communication décisive³⁷. Un jésuite hongrois capturé par les Turco-Tartares, vendu comme esclave aux environs de la mer Caspienne, aurait trouvé chez ses maîtres une langue proche de la sienne. J.T. Waterman suggère qu'il s'agit du dominicain Julian, qui vécut au treizième siècle et aurait découvert des populations hongroises ou de type hongrois aux abords de l'Oural, près de la rivière nommée Bielaïa, dans une région où se parle aujourd'hui le tchérimisse. La « narration kochanskienne », transmise avec enthousiasme à

³² Leibniz 1923-70, VII, 487.

³³ Bittner 1931-32 ; Olesch 1962.

³⁴ Leibniz 1768, IV/2, 191.

³⁵ Tischler 1978.

³⁶ Leibniz 1923-70, VII, 614 ; VIII, 262.

³⁷ Leibniz 1923-70, VII, 534.

Ludolf, rappelle ce qu'on lit « chez Aeneas Sylvius [Piccolomini, pie II] au sujet de Pères franciscains ayant pénétré en Tartarie pour diffuser l'Évangile³⁸ ». Pie II avait en effet évoqué l'épisode dans sa *Cosmographie* publiée en 1503 et dans une *Description de l'Europe et de l'Asie* de 1531. L'information dut se répandre assez largement, puisque le roi Mathias Corvin envisageait, dit-on, d'inviter en Hongrie ces cousins de Tartarie, au quinzième siècle³⁹.

Le Polonais Mathias de Mehovia, ou de Miechow, ou plus couramment en français de Michou, ajoute un témoignage concordant⁴⁰. Dans son *Traité des deux Sarmaties* de 1517, il remarque « qu'il y a des vestiges de langue hongroise dans le Juhra », région située au delà de l'Oural, où se parlent effectivement l'ostiak et le vogoul, langues ougriennes de l'Ob⁴¹.

Leibniz va donc presser Kochanski d'enquêter sur ces langues de Sibérie « par le moyen des agents, marchands et missionnaires ». Un contretemps survient-il, qui fait craindre que « cette chose soit oubliée », on se tournera vers le P. Grimaldi, appelé à se rendre en Chine pour y remplacer le « mandarin en président du tribunal des mathématiques⁴² ». Grimaldi se voit contraint par les circonstances internationales d'emprunter une route qui le mènera par la Perse et par le pays des « Tartares Usbecqs » — occasion « de s'informer un peu plus particulièrement des langues de ces peuples de la Scythie orientale ». Mais Kochanski demeure l'interlocuteur privilégié. En mars 1692, Leibniz lui fournit une liste des populations dont il faudrait examiner la langue, en tâchant de les partager en « tartares » et « non tartares » : Kalmouks, Astrakans, Kazans, Bachkirs, d'une part ; Circassiens, Tcherkesses, Tchérimisses, Samoyèdes, de l'autre⁴³.

Le berceau européen découvert

Parmi les populations qu'on vient de citer, il en est une qui va prendre plus d'importance. Une autre lettre à Kochanski de juillet 1692 désigne le « Paskatir » comme le « lieu d'où sont sortis les Hongrois, car leur langue y est encore en

³⁸ Leibniz 1923-70, VII, 269, lettre à Tentzel du 16 mars 1692.

³⁹ Orosz 1964.

⁴⁰ Papay 1922 : 3.

⁴¹ Confusion avec Wilhelm Mechow, auteur d'une *Philosophie morale*, chez Waterman 1978 : 25. Sont également mentionnés Herberstein et ses *Commentaires moscovites* de 1549 (Leibniz 1923-70, VII, 614, 629).

⁴² Leibniz 1923-70, VIII, 596. Il s'agit du célèbre P. Verbiest.

⁴³ Leibniz 1923-70, VII, 612 sv.

vigueur⁴⁴ ». Le *Bref essai* précisera que la région, où se parle en effet le tchérémissé finno-ougrien, est « aujourd’hui appelée Baskirie ». Leibniz a découvert en même temps le « vrai siège » des anciens Hongrois et un berceau plus général des langues européennes en relisant Guillaume de Ruysbroeck, puisque celui-ci a noté le rapport entre germanique et parler de la « Tatarie Crimée ». À nouveau, l’idée, reprise dans le *Bref essai*, connaîtra une bonne diffusion, notamment grâce aux *Mémoires de Trévoux*⁴⁵.

L’hypothèse de Leibniz offrait un autre avantage. Dans le vaste empire des anciens Finno-ougriens, les Finnois faisaient figure de « véritables aborigènes » des régions nordiques, de sorte que les Scandinaves en devenaient des habitants plus récents, ce qui les dépossédait d’une éventuelle prétention à se considérer comme le peuple-matrice du monde germanique. L’Allemagne conservait ainsi une primauté généalogique lui permettant d’englober, grâce au concept de prototype « scythique », à la fois le monde celtique et le monde latin. Le terme même désignant dans la langue « scythe » les Amazones — *aeorpatā* — ne symbolisait-il pas la fusion, demande Leibniz à Kochanski dans la lettre de juillet 1692 ? Le terme signifie « tueuses d’hommes » et se décompose comme suit : la première partie rappelle l’allemand *Herr* et le latin *vir*, tandis que *pata* doit avoir un rapport à *battuere*.

Les conceptions de Leibniz sur les langues de « toutes les Russies » ont-elles fourni un cadre de classement ultérieur ? On a le sentiment d’en retrouver vers 1730 l’écho dans les vues de Basile Tatischev, de même que dans le passage traitant des Wendes slaves chez le grand savant Michel Lomonosov, où la description linguistique serait « plus exacte que celle fournie par celui qu’on considère comme un fondateur des études finno-ougriennes, von Strahlenberg (1676-1747)⁴⁶ ». L’apport le plus original de Leibniz, dans le domaine, consisterait selon A. Stehr en l’extension de la famille finno-ougrienne en direction des langues samoyèdes. La matière dépassant par trop nos compétences, on se bornera à pointer ici le rôle joué par la correspondance avec Nicolas Witsen, qui communique à Leibniz des versions sibériennes du *Notre-Père* et confirme ce que pensait le philosophe dès 1695 quand il écrivait à Sparfvenfelt : « Je suis bien aise d’apprendre que le langage de Samoyèdes est voisin de celui des Lapons⁴⁷. » Les deux peuples sont considérés comme formant une « race particulière » par un voyageur qui « avait partagé les hommes en certains tribus, races ou classes », mais dont Leibniz a oublié le nom. Il s’agit peut-être de François Bernier

⁴⁴ Leibniz 1923-70, VIII, 349 sv.

⁴⁵ Callewaert 1986, II, 230.

⁴⁶ Telles que rapportées par Berezin 1984. Grau 1963.

⁴⁷ Wieselgren 1883, 7, lettre du 6 déc. 1695.

(v. 1625-1688), mentionné parmi les premiers auteurs de classification anthropologique.

Une telle avancée vers l'est du berceau linguistique européen comportait cependant un grand inconvénient. La notion de « scythique », qui constituait depuis Boxhorn le nœud d'un proto-comparatisme européen, se trouve déportée dans cette direction et vient coiffer l'ensemble hétéroclite que forment les parlers finno-ougriens, slaves et tartares. Elle perd toute vertu généalogique.

Du rêve d'harmonie universelle à la « mécanique des langues »

Bientôt, la Baskirie ne suffira plus à Leibniz, comme « vagin » linguistique de l'Europe. Dans une lettre à La Loubère, il est question d'examiner aussi le langage du Siam⁴⁸. C'est qu'il « existe un grand nombre de mots qui s'étendent de l'Océan atlantique jusqu'aux mers du Japon ». Le siamois ne dit-il pas *savang* pour « ciel », qui « pourrait avoir du rapport à *Taiwan*, dieu des Finnois (si je ne me trompe) » ? Et qui sait quelle secrète unité relie le « *heaven* des Anglais », « *l'aicena des Biscayens* ; le *debbesis* des Livonois ; le *nebesit* des Esclavons, *nubes* et *nephelê* des Latins et des Grecs, *nefoedd* du pays de Galles, le *menyegbe* des Hongrois » ? Pourquoi ne pas renouer, à tout prendre, avec le vieux rêve ? « Il se peut, avance le *Bref essai*, que l'hébreu conserve mieux que les autres langues les vestiges les plus archaïques, puisque nous ne possédons d'aucun peuple de livres plus anciens. » Bravo ! commente Ludolf, qui module à son tour l'hypothèse : « si nous pouvons croire que l'Orient, c'est-à-dire la Mésopotamie et les régions voisines, sont la patrie des premiers hommes, on doit affirmer que leurs colonies gagnèrent les régions du Nord par la route la plus courte, et non en faisant le détour de la mer Noire⁴⁹ ».

D'un autre côté, comment en revenir aux vieilles lunes de Cruciger et consorts ? La modernité exige distance et diplomatie, pour ne pas compromettre tout assentiment chrétien. Leibniz accueille donc avec politesse mais sans enthousiasme la démonstration du P. Thomassin en faveur de la monogénèse hébraïque : « Je n'arrive pas à me persuader que l'hébreu est la langue primitive⁵⁰. » Au moins ne donnera-t-on pas dans l'élucubration nationaliste des Rudbeck, qui voyaient partout la Suède primitive et qui finiraient, comme Olaus

⁴⁸ Leibniz 1923-70, VII, 553 sv.

⁴⁹ Leibniz 1923-70, VIII, 316 ; Waterman 1978, 27-28.

⁵⁰ Schulenburg 1973, 69 sv.

le Jeune, par trouver trace des tribus d'Israël dans le parler des Lapons. Au reste, on peut parfaitement concilier exigence scientifique et foi : comparer un maximum de langues en récoltant les versions du Notre-Père, c'est le répandre puisque « toutes louent le Seigneur ». « La piété n'est pas moins intéressée que la curiosité⁵¹. » Leibniz réalisera donc ce tour de force de récupérer le pire et le meilleur de la recherche « harmonique » des langues en protégeant son image de « philosophe moderne », touchant à cette fabrique originelle du langage qui passionnera les écrivains des Lumières un demi-siècle plus tard. Il garde la perruque des comparatistes qui défendaient du bec et des ongles la théorie luthérienne de la monogénèse hébraïque (voir ci-dessus), tout en investissant le foyer linguistique primitif dans le phonomimétisme dont le Président de Brosses se fera le chantre le plus radical.

⁵¹ Lettre à Kochanski de juillet 1692.

Chapitre 15

FRÉRET : LE COMPARATISME DANS L'IMPASSE DES LUMIÈRES

M. Leibniz a supposé une ancienne langue commune aux peuples de l'Occident, dont le celtique, le teuton, le grec, le sarmate, etc., n'étaient que des dialectes. Mais cette supposition ne peut s'accorder avec la différence essentielle et radicale qu'on aperçoit entre les langues de ces peuples. Cette différence ne permet pas de les regarder comme des dialectes d'une seule et même langue.

Ainsi s'exprime Nicolas Fréret dans l'introduction d'un essai qu'on a cru perdu, avant que G. De Cafmeyer n'en repère des copies parmi les papiers de l'érudit conservés à l'Institut de France¹. Cet essai traite d'un sujet qui fit débat au milieu du dix-huitième siècle : le sens et l'origine du toponyme gaulois *dunum*. La tradition, enregistrée par le président de Brosses et Turgot, rapporte qu'une polémique opposa sur la question le médecin Camille Falconet à Fréret². Le premier lut le 13 avril 1745 à l'Académie des Inscriptions des *Remarques sur la signification du mot dunum assortie d'une Dissertation sur les principes de l'étymologie par rapport à la langue française*, qui furent publiées dans les *Mémoires de l'Académie* « à la suite d'une thèse sur les mêmes sujets, défendue par l'abbé Jean-

¹ On en trouvera la description complète et la comparaison dans De Cafmeyer 1992. Je remercie celui-ci de me les avoir communiqués.

² Aarsleff 1974, 138 ; Droixhe 1978, 145-46 ; De Cafmeyer 1993, 146.

Pascal Fenel » (De Cafmeyer). Le médecin lyonnais donnait au terme le sens primitif de « montagne », d'où serait dérivé celui de « ville ». Fréret s'engagea dans une polémique avec celui-ci, avançant pour sa part que le mot devait signifier plus généralement « un lieu habité », selon le témoignage du président de Brosses³. Deux manuscrits traitant du sujet, respectivement de 119 et 43 pages, furent enregistrés par le baron de Walckenaer dans un *Rapport* de 1850. Mais R. Simon ne les trouva pas quand elle rédigea son *Nicolas Fréret académicien* de 1961. Il fallut la patiente recherche d'un jeune étudiant pour les remettre au jour.

La pierre de touche celtique

Fréret aborde la question du mot *dunum* par celle du rapport qu'entretiennent celtique et germanique. On se souvient qu'un pangermanisme linguistique tendait fortement à la confusion des deux domaines. Au dix-septième siècle, Schottel avait considéré l'irlandais comme « foncièrement allemand ». Leibniz avait utilisé comme pierre de touche le « petit dictionnaire gallois » produit par Boxhorn et concluait avec diplomatie que cette langue a tiré pour le moins tiré « beaucoup d'éléments du germanique », ce qui laissait dans le vague la nature de ces derniers — racines originelles ou apports ultérieurs ? Fréret dissipe le doute : « Quoique ces deux langues (germanique et celtique) aient un assez grand nombre de racines communes, on doit cependant les considérer comme deux langues différentes⁴. » Au plan lexical, la réfutation est d'abord d'ordre onomasiologique : on constate que certaines idées déterminées s'expriment de part et d'autre par des « monosyllabes primitifs » différents. L'argument est complété en sens inverse : un même « monosyllabes » peut présenter des sens opposés. Perpétuant une longue tradition sur laquelle on a beaucoup insisté, Fréret met en évidence l'opportunité d'une comparaison morphologique. C'était en quelque sorte donner une nouvelle chance à la vieille revendication de méthode de Clavier, Boxhorn, De Laet ou Odhelius.

Il s'agit donc de séparer celtique et germanique

parce qu'il y a des différences essentielles dans les inflexions grammaticales qui servent à exprimer les changements de rapport qui modifient les idées lorsqu'elles sont jointes et comparées les unes aux autres dans les

³ Turgot 1761, 85.

⁴ *Introd.*, copie XIX^e s., f. 4.

déclinaisons des noms et dans les conjugaisons des verbes — car pourquoi craindrais-je d'employer les termes de l'art devant ceux qui m'écoutent ?

Fréret oppose ici les « déclinaisons celtiques » et le faible degré de variation morphologique des substantifs en « teutonique ». Tandis que le gallois et l'irlandais changent le *p* de *pen* « tête » en *b* au génitif, en *ph* au datif, en *mh* à l'ablatif, le germanique ne connaît guère que l'*s* du génitif. Quant à ces alternances, elles obéissent par voisement, affrication, etc. en changement de l'articulation de base « en d'autres de même organe ». Dans le cas du *mh* prenant la place du *p* initial, c'est l'élément bilabial, pourrait-on dire, qui sert de point d'appui ou de passage à l'alternance. Celle-ci s'étend en outre par l'association graphique du *m* et du *n*. De là les déclinaisons *bara* — *vara* — *mara* pour le nom du « pain », *dyou* — *dhiou* — *nhiou* pour celui de « dieu », *tan* — *dan* — *than* — *nhan* pour le « feu », etc. Notons que ce développement sériel s'appuie sur le dictionnaire armoricain de Grégoire de Rostrenen, type d'ouvrage qui fleurit particulièrement depuis les années 1720. On limitera ces observations par le fait que la règle du « même organe » était invoquée depuis longtemps chez les « harmonisateurs de langues » rangé sous la bannière de Cruciger, Crinesius, etc. Mais, à nouveau, le principe tend à converger vers une nouveauté qui se fait jour au milieu du dix-huitième siècle, quand Diderot — aussi peu technicien soit-il en matière phonétique — pose de même la contiguïté articulatoire au centre d'une question plus générale du changement, avant que Turgot ne dégage la règle de la « loi » phonétique dans l'article « Étymologie » de l'*Encyclopédie*⁵. On imagine sans peine comment le grand dictionnaire a pu renouer les fils séparés du comparatisme et de la « grammaire générale » dans ce qui apparaît comme une épistémologie inédite.

Il faut aussi marquer, sur un plan plus pratique, la dette du celticisme de Fréret envers une somme comme l'*Archeologia britannica* consacrée par Edward Lhuyd aux *langues, histoires et coutumes des habitants primitifs de la Grande Bretagne*, de 1707. Le chemin de l'unité celtique avait été long, depuis que Joseph Scaliger tenait séparés gallois et gaélique d'Irlande ou d'Écosse⁶. Chemin semé d'embûches, quand l'unité se dissout dans l'expansion gauloise du P. Pezron, comme on l'a vu à propos de Thomassin. L'héritage et son frein : la celtomanie des Lumières explique pour une part que le premier doive attendre une ou deux générations avant que le comparatisme historique produise enfin ses effets « scientifiques ».

⁵ Droixhe 1993, 1999.

⁶ Droixhe 1996.

Généalogie et mélange des langues

Les racines communes aux deux langues celtique et teutonique viennent du mélange des Germains et des Gaulois, et des fréquentes colonies qui ont passé de la Gaule dans la Germanie et de la Germanie dans la Gaule.

L'assertion est tranchée. Le « fond de la langue » diffère, ici et là. Fréret va donc récuser l'existence de cette « ancienne langue commune » postulée par Leibniz, au nom de la « différence essentielle et radicale » qui sépare les parlers européens. Il s'agit à présent de fonder en méthode l'identification des éléments « essentiels » en les distinguant de ceux qui proviennent d'un « mélange ». Fréret consacre au sujet une « réflexion générale » dont le premier principe serait le suivant. Les termes empruntés par une langue à une autre langue « n'ont que peu ou même point de dérivés » ; « ils sont isolés et semblables à des étrangers qui n'ont ni ancêtres ni parents dans leur nouveau pays ». Sous un regard critique, ces éléments « étrangers » paraissent avoir envahi tous les idiomes, au point de désarmer toute perspective de comparaison génétique. Même les langues de l'extrême nord, l'islandais, le « runique » sont pétries de latin, lequel comporte un grand nombre de mots d'origine grecque.

Un doute survient, cependant. Comment expliquer que certains termes, en transitant du grec au latin par « emprunt », ont perdu un type d'articulation qu'ils ont retrouvée dans le passage ultérieur du latin aux « parlers septentrionaux » ? Comment le grec *hals* « sel », devenu *sal* en latin, a-t-il retrouvé son aspirée chez les peuples du nord qui, comme les Gallois et Bretons, prononcent *halen*, *holen*, tandis que les Goths, Anglo-Saxons, Danois ou Islandais adoptaient la forme latin et disaient *sal*, *salt* ? Les Celtes ont dû nécessairement emprunter le nom d'un produit dont ils ignoraient l'usage, la faiblesse du soleil et les brouillards d'été ne permettant pas d'en tirer de la mer. Pauvres « nations sauvages » qui manquaient « de tous les secours que les arts nous ont procurés » — et des mots qui les expriment. À la raison tirée de la géographie et du climat se joint le témoignage de Anciens. Varron, Pline et Tacite attestent que le nom du sel a dû migrer avec la chose.

Opération linguistique bien obscure : certains ont « rapproché ces mots de leur première origine » en les rendant « plus semblables aux racines grecques dont les Romains les avaient dérivés ». Les exemples abondent, au point qu'on évalue la force de résistance à l'hypothèse de la « langue commune ». Ainsi, le nom du « soleil » est passé de *hélios* à *sol* en vertu de la même règle phonétique illustrée par le nom du sel, et le celtique aurait restitué *hoyl*, *hayl*, tandis que le vieil islandais gardait *sól*, *seul*. Le raisonnement se heurte en l'occurrence à une autre difficulté. Les « nations sauvages », si handicapées par rapport aux inventeurs des

arts, ignoraient-elles donc le soleil eu point de ne pas avoir besoin d'un nom pour le désigner ? Il fallait donc qu'elles développent aussi des formes indigènes : germ. *sonno, soun*, celt. *grwn*.

L'interrogation devait s'étendre, comme de tradition, en direction des termes exprimant des réalités « premières », « essentielles ». Fréret envisagera le vocabulaire des notions de parenté. Le nom de la « mère », dans les langues du nord, a été de la même manière « emprunté du latin, qui les avait pris du grec » : *mêtēr* > *mater* > irl. *muthair*. Le cas du « père » est plus complexe, car le teutonique *atta*, supplanté par un autre terme d'origine latine, a pour correspondant un irl. *athair* que Fréret, contre toute logique — mais fidèle à son système — considère comme une « corruption » du lat. *pater*. Les choses se compliquaient décidément quand on considérait les noms de la « fille ». Dans les cas précédents, la transition du grec aux parlers septentrionaux était assurée par un intermédiaire latin. Mais où trouver un terme latin procurant cet intermédiaire entre *thugatēr* et les formes qui, en anglais, anglo-saxon, flamand ou gotique montrent une évidente parenté avec le grec : *daughter, dohter, dochter, daoutar* ? Tous ces termes « ressemblent fort » à l'original grec.

Par quel canal ce mot, qui est inconnu aux Latins et qui n'est pas un terme primitif ou radical, mais une épithète, aurait-il passé jusque dans le Nord ?

Divers auteurs ont supposé un « passage immédiat du grec dans les langues du Nord ». Au premier rang prend place le grand François Junius, fondateur de la germanistique (voir ci-dessus), suivi par Stephen Skinner, qui accentue le poids du gotique et de ces « langues du Nord » dans la formation de l'anglais (*Etymologicon de la langue anglaise*, 1671) et par Edward Lhuyd, déjà cité. En France, c'est bien sûr Pezron qui légitime la fusion entre domaine classique et centralité gauloise. Faute de mieux, on invoquera l'existence de « colonies de la Celtique dans la Grèce et de la Grèce dans la Celtique » — sans en voir « même la trace dans l'histoire des temps fabuleux ». On ne pouvait renoncer plus cavalièrement aux plus sains principes de la critique. La grammaire élémentaire elle-même se trouvait violée : il fallait ranger les termes désignant la « sœur » parmi les « épithètes », pour leur refuser le statut d'éléments radicaux, primitifs, appartenant à la couche archaïque commune, et expliquer leur présence par l'emprunt.

Haro sur le primitif

Ainsi s'explique le jugement tranché concernant l'hypothèse de Leibniz, reproduit au début de notre enquête. Pour récuser l'idée d'une communauté européenne remontant à « une seule et même langue », rien ne vaut un exemple cardinal, relevant du cercle des notions sacrées. Les désignations de « Dieu » montrent cette « différence essentielle et radicale qu'on aperçoit entre les langues ». Le celtique, dira-t-on, prononce *dia*, *diou*, etc. Ressemblance trompeuse avec le couple gréco-latin : « il peut y avoir des mots semblables pour le son, et même pour la signification usuelle, qui ont cependant des origines différentes ». Le terme celtique, en effet, a davantage de rapport avec une racine *da* signifiant « bon, bien » qu'avec *theos* ou *deus*. On doit plutôt le comparer au germanique *god*, qui appartient à la famille de *good*, *gut* « bon ». Ici et là, il s'agit d'exprimer « l'idée la plus juste que nous puissions nous former de la divinité », c'est-à-dire de « l'excellence, la perfection⁷ ».

La comparaison va ainsi s'articuler à partir d'une séparation entre monde méditerranéen et monde celtique. D'éventuelles concordances entre celtique et latin seront mises au compte d'un effet de substrat ombrien, puisque ces populations primitives de la péninsule étaient « Gaulois aborigènes ». Le produit du substrat se trouve dès lors traité à la manière d'un emprunt : il s'identifie par les mêmes caractères généraux, et notamment par l'isolement de la forme empruntée au sein du lexique. La survivance celto-ombrienne se présentera sans « dérivés ». Mais l'explication par le contact contamine l'unité méditerranéenne elle-même. Les « racines » qui proviennent en latin et constituent le fond de la langue constituent également, pour une grande partie, un héritage du grec des Pélasges, sans parler des « différents peuples » ayant occupé l'Italie. La frontière entre domaine gréco-latin et domaine celto-germanique ne sera plus franchie que par un échange réciproque affectant le tableau des langues européennes d'une bigarrure uniquement déchiffrable par la chronique des mouvements de population.

Ce que je dis des mots latins d'origine celtique se peut appliquer aux mots celtiques corrompus du latin, qui sont entrés en grand nombre non seulement dans l'armorique et dans le gallois, mais encore dans l'irlandais, soit dans celui qui se parle dans les îles, soit dans celui qui est en usage dans les montagnes d'Écosse.

⁷ Vanwelkenhuyzen 1995.

Le cas de l'Armorique offre, dans cette perspective, une valeur exemplaire puisque Fréret, de façon assez moderne, considère sa langue comme l'effet d'une « receltisation », après que la colonisation romaine ait effacé de gaulois.

Le breton d'Armorique est la langue qu'apportèrent dans la Gaule les Bretons fugitifs qui vinrent chercher une retraite lors de l'invasion des Saxons. Ces Bretons se mêlèrent aux Armoricains qui avaient déjà reçu chez eux la plupart de ces paysans révoltés auxquels on avait donné le nom gaulois de *Bagaudae*.

Inutile d'insister sur les perspectives comparatives que suspendait l'explication par le contact. Épinglons l'une d'elles. On a vu que l'irlandais possédait pour le nom du « père » une forme *athaïr* considéré comme « une corruption du latin *pater* ». Le mot appelle une référence au gothique *atta*, auquel un plein article est consacré dans le *Glossaire germanique* de Jean Georges Wachter de 1737⁸. C'est le terme par lequel s'ouvre le Notre Père des vieux Germains : *Atta unsar thu in himinam...* Dès le commentaire de François Junius, il était rapproché, confirmé, par l'ancien frison *hayte, heyte, teyte* (dans les graphies de Fréret). Mieux : il avait aussi été remarqué qu'une forme voisine, *aithei*, prenait le sens de « mère ». L'indo-européanisme reconstituera en effet une racine « primitive » désignant à la fois le père et la mère, le mot prenant le second sens dans les anciennes langues de l'Inde. Le paléo-comparatisme se donnait même le luxe d'accrocher à la réflexion sur *atta* une considération des contextes et niveaux de langue. Le mot apparaît aussi chez les Grecs où, note Wachter, il se présente comme « un terme de révérence employé par une jeune personne pour s'adresser à une plus âgée ». C'est ainsi qu'Achille s'adresse à Phénix comme à son père nourricier, chez Homère. Le cercle de famille s'élargit encore quand on considère les langues slaves. Wachter enregistre « un bohémien *otec* » avec le même sens. Une « racine », on le sait, produit par ailleurs des dérivés : *atarvus* doit manifestement avoir été formé sur le lat. *atta* enregistré par Festus.

Entre héritage et hypothèque, la linguistique de Fréret symbolise la fin d'une conception de l'histoire des langues dominée par cette notion de « racine ». Composé en 1745 ou vers cette époque, l'essai sur *dunum* se différencie de celui de Falconet, selon Turgot, par « un plus grand souci de méthode » et la critique de « la manipulation fallacieuse de langues aussi peu connues que le gaulois » (De Cafmeyer). Deux ans plus tard, l'abbé Gabriel Girard consacrait le critère de la « construction » dans l'identification des rapports historiques entre les langues

⁸ Wachter 1737, col. 25-26.

(*Vrais principes de la langue française*)⁹. On sait l'espèce de révolution intellectuelle qu'imposa l'ouvrage. Levesque de La Ravalière pouvait ainsi justifier la scandaleuse dénonciation de la relation génétique privilégiée unissant traditionnellement français et latin, au profit d'une origine germanique ou celtique¹⁰. L'*Encyclopédie* l'imita dans une large mesure, le patriotisme « gaulois » aidant. Syntaxe et morphologie devinrent désormais dominants dans l'établissement de la « preuve de la filiation¹¹ ». Le temps n'était plus loin où la supériorité de la comparaison « grammaticale » sera posée en principe par Hervás y Panduro ou les comparatistes finno-ougriens du dernier tiers du dix-huitième siècle, Sajnovics et Gyarmathi¹².

⁹ Voir Swiggers dans Girard 1982.

¹⁰ Lüdtke 1987. Cf. Grell 1991.

¹¹ Savoia 1986, 73.

¹² Tonfoni 1988 ; Droixhe 2000.

BIBLIOGRAPHIE

Sauf indication contraire, la dernière édition citée est celle utilisée. On ne mentionne les noms d'imprimeurs que dans le cas des éditions modernes. Les chiffres arabes renvoient en général à un numéro de page, sauf dans le cas des dates. ADB désigne l'*Allgemeine Deutsche Biographie*; AA le *Biographisch woordenboek der Nederlanden* de Van der AA. Le sigle HL signale un texte micro-réédité dans la coll. *Harmonia linguarum* (Leyde, Inter Documentation Company).

Sources premières

Abbeville, Claude d'

1614 *Histoire de la mission des Pères capucins en l'isle de Maragnan et terres circonvoisines*. Paris. — Introd. Alfred Métraux et Jacques Lafaye. Graz : Akademische Druck-u.-Verlag. 1963.

Acosta, José de

1590 *Historia natural y moral de las Indias*. — Ed. J. Alcina Franch, *Cronicas de America* 34. Madrid : Historia 16. 1987. — *Histoire naturelle et morale des Indes occidentales*. Paris : Payot. 1979.

Aldrete, Bernardo

1606 *Del origen y principio de la lengua castellana*. Rome. — Éd. L. Nieto Jiménez. Madrid : C.S.I.C. 1972-75.

Angiolello, Giovanni Maria

1873 *A short narrative of the life and acts of the king Ussun Cassano*. Dans *A narrative of Italian travels in Persia in the fifteenth and sixteenth centuries*. Londres.

Arnobé l'Ancien

1982 *Contre les Gentils*. Éd. H. Le Bonniec. Coll. Budé.

- Arnold, Christoph
 1662 [lettre du 16 déc. 1651]. *De Frea (Venere), Wodano (Marte) sive Othnio, et diversa scriptione de libera puella*. Dans Richter, Georg. 1662. *Epistolae selectiores*. 496-518.
- Augustin, saint
 1960 *La cité de Dieu. Livres XV-XVIII*. Dans *Œuvres*. Ed. B. Dombart et al. Bibliothèque augustinienne 36. Paris : Desclée de Brouwer.
 1590 *Biblia sacra, cum glossa ordinaria, primum quidem a Strabo Fuldensi collecta, et postilla Nicolai Lyrani*. Paris.
- Barbaro, Giuseppe
 1601 *Rerum persicarum historia*. Francfort. — Dans *Travels to Tana and Persia*. Londres. 1873.
- Basnage, Jacques
 1713 *Antiquitez judaïques*. Amsterdam.
- Bayle, Pierre
 1720 *Dictionnaire historique et critique*. 3^e éd. Rotterdam. *Bible, traduction œcuménique (La)*. 1989. Paris : Éd. du Cerf.
- Beatus Rhenanus
 1542 *In P. Cornelium Tacitum annotationes*. Lyon.
- Boccace
 1511 *Genealogie*. Éd. Johann Kierher. [Paris].
- Boecler (Böckler), Johann Heinrich
 1715 *Bibliographia critica*. Leipzig.
- Bonamy, Pierre-Nicolas
 1759 « Explication de Sermens en langue romance que Louis, roi de Germanie, et les seigneurs françois, sujets de Charles le Chauve, firent à Strasbourg en 842 ». *Mémoires de littérature tirés des registres de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres* 26. — In : *Vier Abhandlungen zum Vulgärlatein und zur Frühgeschichte des Französischen*. Ed. J. Albrecht. Tübingen : Narr. 1975. 90-115.
- Boxhorn, Marc Zuer van
 1652 *Historia universalis*. Leyde.
- Brerewood, Edward
 1614 *Enquiries touching the diversity of languages and religions through the cheife parts of the world*. Londres. — *Scrutinium religionum et linguarum*. Francfort. 1679. Microreprod. IDC — *Harmonia linguarum* 10.
- Buchner, August
 1705 *Orationum academicarum volumina tria*. Francfort et Leipzig.

- Burman, Pieter
1724 *Sylloges epistolarum*. S. l. 5 vol.
- Caietano, Tommaso, cardinal Thomas Cajetan (Thomas de Vio)
1539 *Commentarii in quinque Mosaicos libros*. Paris.
- Calmet, Augustin
1720 *Dissertation sur la première langue et sur la confusion arrivée à Babel*. Dans *Dissertations qui peuvent servir de prolégomènes à l'Écriture Sainte, revues, corrigées et augmentées, et mises dans un ordre méthodique*. Paris.
1707-16 *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*. Paris. 22 vol.
- Calov, Abraham
1646 *Criticus sacer*. Leipzig.
- Camden, William
1590 *Britannia*. 3^e éd. Francfort.
- Campanella, Tommaso
1620 *De sensu rerum et magia*. Francfort.
- Canini, Angelo
1554 *Institutiones linguae syriacae, assyriacae atque thalmudicae, una cum aethiopicae atque arabicae collatione*. Paris. (Micro-réédition. Paris : Hachette. 1971).
1555 *Hellenismos*. — Paris. 1578. — Amsterdam. 1700.
- Cellarius, Christoph
1694 *Dissertatio de origine linguae italianae*.
1703 *Antibarbarus*. Iena.
1712 *Dissertationes academicae varii argumenti*. Leipzig.
- Chamier, Daniel
1626 *Panstratiae*. Genève.
- Chapelain, Jean
1966 *Soixante-dix lettres inédites à Nicolas Heinsius (1649-1658)*. Éd. B. Bray. La Haye : Nijhoff.
- Cicéron
1979 *De natura deorum*. Cambridge : Harvard U. P. (Loeb 268).
- Claude d'Abbeville
1614 *Histoire de la mission des Pères Capucins en l'Isle de Maragnan et terres circonvoisines*. Paris.
- Cluvier, Philippe
1616 *Germaniae antiquae libri tres*. Leyde.

- Conti, Natale
1627 *Mythologie, ou explication des fables*. Paris.
- Covarrubias, Sebastiano de
1611 *Tesoro de la lengua castellana o española*. — Según la impresión de 1611, con las adiciones de Benito Remigio Noydens publicadas en la de 1674. Éd. M. de Riquer. Barcelona : Horta. 1943. — Biblioteca, serie Lengua y literatura 3. Barcelona : Ed. Alta Fulla. 1987.
- Crenius, Thomas : voir Crusius.
- Cruciger, Georg (Creutziger)
1616 *Harmonia linguarum quatuor cardinalium hebraicae, graecae, latinae et germanicae*. Francfort.
- Crusius, Thomas Theodor (pseud. Thomas Crenius)
1699 *Analecta philologico-critico-historica*. Amsterdam — Amsterdam. 1705.
- De Laet, Joannes
1640 *L'histoire du Nouveau Monde*. Leyde.
1643 *Notae ad dissertationem Hugonis Grotii de origine gentium americanarum*. Paris.
- Denina, Carlo
1985 *Storia delle lingue e polemiche linguistiche. Dai saggi berlinesi 1783-1804*. Éd. Cl. Marazzini. Alessandria : Ed. dell'Orso.
- Descartes, René
1897sv. *Œuvres*. Éd. Ch. Adam et P. Tannery. Paris : Cerf. — Paris : Vrin. 1969.
- Dornmeyer, A. J.
1707 *Oratio funebris clarissimo meritissimoque viro, Christophoro Cellario, eloquentiae et antiquitatum in Regia Fridericiana desideratissimo professori*, Halle : litteris Chr. Henckelii, Acad. Typogr.
- Du Cange, Charles Du Fresne, sieur
1678 *Glossarium ad scriptores mediae et infimae latinitatis*. Paris. — 1840 sv.
- Duret, Claude
1613 *Trésor de l'histoire des langues de cet univers*. Cologny.
- Eckhart, Johann Georg
1711 *Historia studii etymologici linguae germanicae*. Hanovre.
1729 *Commentarii de rebus franciae orientalis et episcopatus Wirceburgensis*. Wurzburg.
- Egenolff, Johann August
1720-35 *Historie der teutschen Sprache*. Leipzig. — Reprod. 1978. Leipzig : Zentralantiquariat der D.D.R.

- Eusèbe de Césarée
1982 *Préparation évangélique*. Patrologie grecque XXI -Sources chrétiennes. Livre XI. Éd. G. Favrelle.
- Eucler, saint
1564 *Commentarii in Genesim et in libros Regum*. Rome.
- Falconet, Camille
1745 « Remarques sur la signification du mot *dunum* assortie d'une Dissertation sur les principes de l'étymologie par rapport à la langue française » Lues à l'Acad. des Inscriptions le 13 avril 1745. *Mémoires de l'Acad.* T. XX.
- Fogel, Martin
1669 *De finnicæ linguæ indole observationes*. Ms. Cf. Setälä 1891.
- Festus, Sextus Pompeius
1584 *De verborum significatione libri XX*. Éd. Ant. Augustin, Jos. Scaliger, etc.
- Frischmuth, Johann et Salomon König
1663 *@ sive de Melechet Coeli exercitium philologicum*. Iena.
- Fuller, Nicolas
1616 *Miscellanea theologica*. Oxford. Livre IV.
- Genebrard, Gilbert
1580 *Chronographie*. Paris.
- Gesner, Conrad
1610 *Mithridates*. Tiguri.
- Girard, Gabriel
1747 *Les vrais principes de la langue française*. Paris. — Éd. P. Swiggers, Genève : Droz. 1982.
- Grégoire de Nysse
1638 *Contra Eunomium*. Dans *Opera*. Paris. — Dans Patrologie grecque 45.
- Grotius, Hugo
1644 *Annotata ad Vetus Testamentum*. Paris. — *Annotationes in Vetus et Novum Testamentum*. Londres. 1727.
1622-27 *De veritate religionis christianæ*. Ed. J. Le Clerc. Amsterdam. 1709.
1928 sv. *Briefwisseling*. 's-Gravenhage : Nijhoff.
- Gude, Marquard
1697 *Marquardi Gudii et doctorum virorum ad eum epistolæ*. Utrecht.
- Guevara, Antonio de
1539 *Obras*. Valladolid.
1558-60 *Épistres dorées*. Lyon.

- Gyarmathi, Samuel
 1799 *Affinitas linguae hungaricae cum linguis fennicae originis grammaticae demonstrata.* — Éd. M. Zsirai. La Haye : Mouton. 1967. — Éd. V. E. Hanzeli. Amsterdam : Benjamins. 1983.
- Hayne, Thomas
 1699 *Linguarum cognationem, seu de linguis in genere et variarum linguarum harmonia dissertatio.* Dans Crusius 1699.
- Horn, Georgius
 1652 *De Originibus americanis libri quatuor.* La Haye.
 1665 *Historia ecclesiastica et politica.* Leyde/Rotterdam — *Abrégé de l'histoire ecclésiastique depuis la création du monde.* Rotterdam. 1700.
- Isidore de Séville
 189-91 *Etymologiarum sive originum libri XX.* Éd. W. M. Lindsay. Oxford : Clarendon. 2 vol.
- Jäger, Andreas
 1686 *De lingua vetustissima Europae scytho-celtica et gothica, sub moderamine G.C. Kirchmaieri.* Wittenberg.
- Keyssler, Johann Georg
 1720 *Antiquitates selectae septentrionales et celticae.* Hanovre.
- Keyssler, Johann Georg
 1728 *Dissertatio de cultu solis, Freji et Othini.* Halle.
- Kipping, Heinrich
 1699 *De lingua primaeva excitatio.* Dans Th. Crusius, *Analecta philologico-critico-historica.* Amsterdam. — Dans Crusius 1705.
- Kircher, Athanasius
 1652-54 *Œdipus aegyptiacus.* Rome.
- Lamy, Bernard
 1696 *Apparatus biblicus, sive manuductio ad Sacram Scripturam,* nouv. éd., Lyon — *Introduction à l'Écritures sainte.* Lyon. 1699.
- Las Casas, Cr. de.
 1576 *Vocabulario de las dos lenguas toscana y castellana.* Venise.
- Leclerc, Jean
 1685 *Sentiments de quelques théologiens de Hollande sur l'Histoire critique du Vieux Testament.* Amsterdam.

Leibniz, Gottfried Wilhelm

- ? *Epistolaris de historia etymologica dissertatio*. Hanovre : Niedersächsische Landesbibl., Ms. IV IV 441, f° 16-23 et 469, f° 36-45, 68-104 et 255. — Trad. part. dans Gensini 1991.
- 1710 *Brevis designatio meditationum de originibus gentium, ductis potissimum ex indicio linguarum*. Dans *Miscellanea Berolinensia*. — *Bref essai sur l'origine des peuples déduite principalement des indications fournies par les langues*. Trad. très fautive dans Jacob 1973.
- 1717 *Collectanea etymologica. Illustrationi linguarum, veteris Celticae, Germanicae, Gallicae, aliarumque inservientia*. Éd. J. G. Eckhart. Hanovre.
- 1768 *Opera omnia*. Éd. Dutens. Genève. 6 vol.
- 1772 *Esprit de Leibnitz, ou recueil de pensées choisies*. Lyon.
- 1875-90 *Die philosophischen Schriften*. Hrsg. C.I. Gerhardt. Berlin : Weidmann. 7 vol. — Repr. Hildesheim-New York : Olms. 1960.
- 1883 Cf. Wiselgren.
- 1923-70 *Sämtliche Schriften und Briefe*. Éd. Deutschen Akademie d. Wiss. zu Berlin.
Allgemeiner politischer und historischer Briefwechsel I-VIII. Darmstadt-Leipzig-Berlin.
- 1966 *Nouveaux essais sur l'entendement humain*. Chronol. et introd. par Brunschwig. Paris : Garnier-Flammarion.
- 1973 *Leibniz. Les deux labyrinthes*. Textes choisis par A. Chauve. Paris : PUF.
- 1978 Cf. Waterman.
- 1990 *Breve traccia di riflessioni intorno alle origini dei popoli ricavate principalmente da inizi linguistici* (extraits). Dans Gensini 1990.
- 1995 *L'armonia delle lingue*. A cura di St. Gensini, prefazione di T. De Mauro. Bari : Laterza. (Biblioteca universale Laterza 437).

Léon l'Africain

- 1981 *Description de l'Afrique*. Éd. A. Epaulard. Paris : Maisonneuve.

- Lipse, Juste
1983 *Epistolae. Pars II : 1584-1587*. Ed. M. A. Nauwelaerts. Bruxelles : Paleis der Academiën.
- Lomonosov, Mihail
1769 *Histoire de la Russie*. Paris.
- Macrobe
1970 *Opera*. 2^e éd. Leipzig : Teubner.
- Magnus, Olaus
1555 *Historia de gentibus septentrionalibus*. Rome. — 1996-98. *Description of the Northern peoples : Rome 1555*. Transl. by P. Fisher & H. Higgens ; éd. P. Foote. London : The Hakluyt Soc.
- Mayer, Barthelemy
1629 *Philologiae sacrae pars prima*. Leipzig.
- Marcul fe
1665 *Formulae veteres, editae ab illustr. viro H. Bignonio. Accessit Liber legis salicae, olim editus a clar. viro Fr. Pithoeo, nunc vero notis ejusdem illustr. Bignonii illustratus*. Paris.
- Martini, Matthias
1697 *Lexicon philologicum praecipue etymologicum*. Utrecht — Amsterdam. 1701. (HL)
- Maupertuis, Turgot, Maine de Biran
1971 *Origine e funzione del liguaggio*. A cura di L. Formigari. Bari : Laterza.
- Meisner, Johann : cf. Zobel l
- Ménage, Gilles
1650 *Les origines de la langue française*. Paris.
1693 *Menagiana*. Amsterdam.
1694 *Dictionnaire étymologique ou origines de la langue française, nouv. éd.* Paris. (HL) — Paris. 1750.
- Mersenne, Marin
après 1623 *Suite manuscrite des Quaestiones in Genesim*. Bibliothèque nationale, Ms., Fonds latin, n° 17261-17262. 499 sv.
- Molnár, Albert
1604 *Dictionarium latino-ungaricum, opus novum et hactenus nusquam editum*. Nuremberg.

- Morhof, Daniel Georg
1688 *Polyhistor*. Lubeck. — 2^e éd. 1695-1692. — 3^e éd. 1632. — 4^e éd. 1747.
- Musaeus, Jean / Ziegra, Georges David
1679 *Dissertatio de confusione linguarum babylonica*. Wittenberg.
- Nonius Marcellus
1585 *De proprietate sermonum*. Dans *Auctores Latinae Linguae*. Genève. 481-800.
- Nuñez de Leão, Duarte
1606 *Origem da lingua portuguesa*. Lisbonne. — *Ortografia e origem da lingua portuguesa*. Introd., notas e leitura da M. L. Carvalhão Buescu. Lisboa : Imprensa nacional — Casa da moeda. 1983 (Coll. Temas portugueses).
- Occo, Adolf
1579 *Impp. Romanorum numismata*. Anvers.
- Oleaster, P. (Jeronymo da Azambuja)
1556-58 *Commentaria in Mosi Pentateuchum*. Olyssipone.
- Paul Diacre
1532 *De gestis Lanbardorum libri VI*. Bâle.
- Peiresc, Nicolas-Claude Fabry de
1985 *Lettres à divers. Supplément au tome VII de l'édition Tamizey de Larroque et errata*. Éd. R. Lebègue et A. Bresson. CNRS.
- Pereyra, Benito
1593-94 *Commentaires et discussions sur la Genèse*. Leyde.
- Petersen, Fr. A.
1701 *Dissertatio historica de Cimbris et Teutonis, primis Romanorum et Germania hostibus*. Halle.
- Pétrone
1621 *Satyricon. Accesserunt scorsim doctorum annotationes, scholiae, etc.* Francfort.
- Pfeiffer, August
1665 *De lingua protoplastorum sive primaeva*. Dans *Fasciculus dissertationum philologicarum*. Wittenberg. 120-36. — 1670. 1679 *Dubia vexata Scripturae sanctae*. Dresde.
- Philastre, saint
1528 *Haereseôn catalogus*. Bâle.
- Philon d'Alexandrie
1963 *De confusione linguarum*. Introd., trad. et notes par J.G. Kahn. *Œuvres*. T. 13. Paris : Éd. du Cerf.
- Piccart, Michael
1644 *Philosophia altdorphina*. Nuremberg.

- Piccolomini, A.S.
1551 *De ortu et historia Bohemorum*. Dans *Opera omnia*. Bâle.
- Plarre, Ernst Martin
1706 *Epistola ad amicum de vita, studii et moribus Thomae Crenii*. S.l.
- Plaute
1621 *Comoediae*. Accedunt commentarii Fr. Taubmanni auctories. S.l. — 1989-90. — [*Comédies*]. Éd. A. Ernout. T. I et IV. Coll. Budé.
- Real Academia española
1726-39 *Diccionario de autoridades*. — Ed. facsimil. Madrid : Gredos. 1990 (Bibl. románica hispánica. Diccionarios 3).
- Reinesius, Thomas
1640 *Variarum lectionum libri III*. Altenburg.
1660 *Ad viros clariss. D. Casp. Hofmannum, Christ. Ad. Rupertum, etc. epistolae*. Leipzig.
- Richer, Adrien
1776 *Histoire moderne des Chinois, des Japonais, des Indiens, etc.* Paris (27. *Histoire des terres polaires*).
- Richter, Georg
1662 *Epistolae selectiores*. Nuremberg.
- Rocha, Diego Andrés
1988 *El origen de los Indios (1681)*. Ed. José Alcina Franch. *Cronicas de America* 38. Madrid : Historia 16.
- Rosal, Francisco del.
1601 *Diccionario etimológico. Alfabeto primero de Origen y etimología de todos los vocablos originales de la lengua castellana*. Ed. facsimilar y est. de E. Gómez Aguado. Madrid : Cons. sup. de Investig. científ. 1992.
- Rowlands, Richard (ou Verstegan)
1655 *A restitution of decayed intelligence in antiquities*. Londres.
- Salomon Ben Isaac (dit Rasi)
1957 *Le commentaire de Rachi sur le Pentateuque*. Trad. fr. par I. Salzer et al. Paris : Comptoir du livre du Kéren Hasefer.
- Sarmiento, Martín
1928-31 « Elementos etimológicos según el método de Euclides. Escritos filológicos del padre Sarmiento. III ». *Boletín de la real Academia española* 15-18. Passim. [Éd. J.Paz]
1970 *Obras lingüísticas. 1*. Éd. J.L. Pensado. Universidad de Salamanca.
1973 *Obras lingüísticas. 2*. Éd. J.L. Pensado. Universidad de Salamanca.

- Sarrau, Claude
 1654 *Epistolae*. Arausioni.
 1697 Dans Gude.
- Saumaise, Claude
 1643 *De hellenistica commentarius*. Leyde.
 1656 *Epistolarum liber primus*. Leyde.
- Scaliger, Joseph Juste
 1584 Voir Festus.
 (1599) *Diatriba de Europaeorum linguis*. Dans *Opuscula varia*. Paris. 1610. — Dans Zeller 1967.
 1606 *Thesaurus temporum. Eusebii Pamphili*. Leyde.
 1627 *Epistolae*. Leyde. *Thesaurus temporum*. Leyde.
- Schede, Elias
 1648 *De diis germanis, sive Veteri Germanorum, Gallorum, Britannorum, Vandalorum religione syngrammata quatuor*. Amsterdam.
- Selden, John
 1619 *De diis syris syntagmata II*. Londres
- Simon, Richard
 1678 *Histoire critique du Vieux Testament*. Paris.- Nouv. éd. Amsterdam. 1685.
 1686 *Réponse au livre intitulé Sentiments de quelques théologiens de Hollande sur l'Histoire critique du Vieux Testament, par le sieur de Bolleville*. Rotterdam.
- Sirmond, Jacques
 1623 *Karoli Calvi et successorum aliquot Franciae regum capitula*. Paris.
- Skytte, Bengt
 av. 1683 *Sol praecipuarum linguarum subsolarium*. Ms. Bibl. de l'Univ. d'Uppsala. 464 p. — Bibl. roy. de Stockholm.
- Sorbière, Samuel
 1694 *Sorberiana*. Paris.
- Spelman, Henri
 1626 *Archeologus in modum glossarii*. Londres.
- Staden, Hans
 1990 *Nus, féroces et anthropophages*. Paris : Seuil.
- Sulpice Sévère
 1647 *Histoire sacrée*. Dans *Œuvres complètes*. Éd. G. Horn, M. Z. Boxhorn. Leyde.

- Tacite
1983 *La Germanie*. Éd. J. Perret. Paris : Les Belles Lettres.
- Tatius, Achille
1991 *Roman de Leucippé et Clitophon*. Éd. J.-Ph. Garnaud. Coll. Budé.
- Théodore de Cyr
Questions sur la Genèse. Patrologie grecque 80.
- Thomassin Louis
1690 *La méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement et utilement la grammaire ou les langues, par rapport à l'Écriture sainte en les réduisant toutes à l'hébreu*, Paris.
- Tostado Ribera, Alfonso (Tostatus)
1596 *Opera omnia*. Venise.
- Turgot, Anne-Robert-Jacques
1961 *Étymologie (1756)*. Éd. M. Piron. Bruges : De Tempel.
- Ursin, Johann Heinrich
1660 *Analectorum rhetoricorum libri duo*. Nuremberg.
- Valère Maxime
1995 *Faits et dits mémorable. Tome I. Livres I-III*. Éd. R. Combès. Coll. Budé.
- Varron
1619 *Opera omnia, cum notis I. Scaligeri, A. Turnebi, etc.* Dordrecht.
1985 *La langue latine. Livre VI*. Éd. P. Flobert. Coll. Budé.
- Verelius, Olaus
1672 Éd. *Hervarar Saga*. Uppsala.
- Vigenère, Blaise de
1586 *Traité des chiffres*. Paris.
- Vossius, Gerardus Joannes
1635 *De arte grammatica*. Amsterdam.
1641 *De Theologia gentili et physiologia christiana*. Amsterdam.
1645 *De vitiis sermonis et glossematis latino-barbaris libri quatuor*. Amsterdam. — Francfort. 1666 (ex. aux armes de P.-D. Huet).
1662 *Etymologicon linguae latinae*. Amsterdam.
- Wachter, Johann Georg
1737 *Glossarium germanicum continens origines et antiquitates totius linguae germanicae et omnium pene vocabularum*. Leipzig.

- Walch, Johann Georg
1712 *Dissertatio de vita et scriptis Christophori Cellarii*. Dans Cellarius.
Dissertationes academicae varii argumenti. Leipzig.
- Warner, Levinus
1644 *Proverbiorum et sententiarum persicarum centuria*. Leyde.
- Wilkins, John
1668 *An essay towards a real character and a philosophical language*. Londres.
- Worm, Ole
1643 *Fasti danici*. Copenhague.
- Ziegra, Georges David : cf. Musaeus
- Zobell, August / Meisner, Johann
1664 *De confusione linguarum babylonica*. Wittenberg.

Sources critiques

- Aarsleff, Hans
1969 « The study and use of etymology in Leibniz ». *Studia Leibnitiana — Supplementa* 3. 173-89. — *From Locke to Saussure*. 1982. 84-100.
- 1974 « The tradition of Concillac : the problem of the origin of language in the eighteenth century and the debate in the Berlin Academy before Herder ». *Studies in the history of linguistic. Traditions and paradigms*. Éd. D. Hymes. Indiana Univ. P.
- 1975 « Schulenburg's *Leibniz als Sprachforscher*, with some observations on Leibniz and the study of language ». *Studia Leibnitiana* 74. 122-34.
- 1976 « John Wilkins ». *Dictionary of scientific biography*. Ed. C.C. Gillispie. New York : Scribner. XV, 361-81. — Repr. dans 1982. 239-77.
- 1982 *From Locke to Saussure*. Univ. of Minnesota P.
- Abad Nebot, Francisco
1986 « Las ideas lingüísticas en la modernidad española : Juan de Valdés, Bernardo de Aldrete, La Academia ». *Homenaje a Pedro Sáinz Rodríguez*. Madrid : Fund. Univ. española. II, 1-17.
- Alcina Franch, José
1985 *Los origenes de América*. Estudios 24. Madrid : Alhambra.
- 1988 Introduction à D. A. Rocha. *El origen de los Indios (1681)*. *Cronicas de America* 38. Madrid : Historia 16.

- Arens, Hans
1969 *Sprachwissenschaft*. Freiburg/München : Alber.
- Auroux, Sylvain et al.
1984 *Matériaux pour une histoire des théories linguistiques*. P. Univ. de Lille.
- Bahner, Werner
1966 *La lingüística española del siglo de oro*. Trad. J. Munarriz Peralta. Madrid : Éd. Ciencia Nueva.
1986 « Sprachwandel und Etymologie in der spanischen Sprachwissenschaft des siglo de oro ». *The history of linguistics in Spain*. Éd. A. Quilis & H.J. « Niederehe. Amsterdam : Benjamins. 103-16.
1989 « Quelques problèmes méthodologiques dans l'historiographie de la linguistique romane ». *Actes du XVIII^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes. Université de Trèves, 1986*. VII. Éd. D. Kremer. Tübingen : Niemeyer. 4-10.
- Bastiaensen, Michel
1968 « L'hébreu chez Rabelais ». *Revue belge de philologie et d'histoire*, 46. 725-48.
1974 « Adrien Reland à la recherche d'une méthode comparative ». Dans Droixhe 1984. 45-54.
- Behrens, R.
1982 *Problematische Rhetorik. Studien zur französischen Theoriebildung der Affektrhetorik zwischen Cartesianismus und Frühaufklärung*. München : Fink.
- Belaval, Yvon
1976 « Leibniz et la langue allemande ». *Etudes leibniziennes*, Bibliothèque des Idées. Paris : Gallimard. 25-36.
- Berezin, Feodor M.
1979 « The history of general and comparative linguistics in 19th century Russia ». *Historiographia linguistica* 6. 199-230.
1984 « Linéaments d'une linguistique historique et comparée en Russie au XVIII^e siècle ». *Histoire, épistémologie, langage* 6/2. 55-67.
- Berkowitz, David Sandler
1988 *John Selden's formative years. Politics and society in early seventeenth-century England*. Washington : The Folger Shakespeare Library.
- Berrettoni, Pierangelo
1990 « La demarcazione nella linguistica ottocentesca : considerazioni preliminari ». *Lingua e stile* 25/3. 441-56.
- Bieder, Th.
1939 *Geschichte der Germanenforschung (1500-1806)*. Leipzig : . V. Hafe et Koehler.

- Binotti, Lucia
 1995 *La teoría del « castellano primitivo ». Nacionalismo y reflexión lingüística en el Renacimiento español*. Münster : Nodus.
- Bittner, Konrad
 1931-32 « Slavica bei G.W. von Leibniz ». *Germanoslavica* 1. 3-32, 161-234, 509-57.
- Blake, William
 1979 *Complete writings*. Éd. G. Keynes. Oxford Univ. P.
- Bloch, R.H.
 1989 *Étymologie et généalogie. Une anthropologie littéraire du Moyen-Âge français*. Paris : Seuil.
- Bonfante, Giuliano
 1953-54 « Ideas on the kinship of the European languages from 1200 to 1800 ». *Cahiers d'histoire mondiale*, 1. 679-699.
 1955 « Une descrizione linguistica d'Europa del 1614 ». *Paideia*. 10. 224-27.
 1956 « Il problema della continuità del greco d'Italia in un cinquecentista ». *Paideia* 11. 11-30.
- Bongrani, Paolo
 1986 *Lingua e letteratura a Milano nell'età sforzesca*. Parma : Univ. degli Studi / Ist. di filologia moderna.
- Borsche, Tilman
 1990 « Die Säkularisierung des tertium comparationis. Eine philosophische Erörterung der Ursprünge des vergleichenden Sprachstudiums bei Leibniz und Humboldt ». *Leibniz, Humboldt, and comparativism*. Éd. T. De Mauro et L. Formigari. Amsterdam : Benjamins. 103-118
- Borst, Arno
 1957 sv. *Der Turmbau von Babel*. Stuttgart : Hiersemann. 4 t. en 6 vol.
- Bouda, Karl
 1937 « Die finnisch-ugrischen Studien in Deutschland ». *Ungarischer Jahrbücher* 17. 167 sv.
- Bremmer, Rolf H. Jr.
 1990 « Late medieval and early modern opinions on the affinity between English and Frisian : the growth of a commonplace ». *Folia linguistica historica*. 91. 167-91.
- Bresson, Agnès
 1988 « Peiresc et les études coptes. Prolégomènes au déchiffrement des hiéroglyphes ». *Dix-septième siècle* 50. 41-50.

- Callevaert, Joris
 1986 *Les Mémoires de Trévoux (1701-1710). Inventaire des articles linguistiques et essai de synthèse.*
- Campioni, Giuliano
 1993 *Sulla strada di Nietzsche.* Pisa : ETS ed.
- Cannon, Garland
 1984 « Sir William Jones, Persian, Sanskrit and the Asiatic Society ». Dans Droixhe 1984. 83-94.
*Catalogue de l'exposition Peiresc, Aix-en-Provence, Bibliothèque Méjanes.*1980.
- Céard, Jean
 1980 « De Babel à la Pentecôte : la transformation du mythe de la confusion des langues au XVI^e siècle ». *Humanisme et Renaissance* 42. 577-94.
- Christmann, Hans Helmut
 1976 « Bemerkungen zum 'génie de la langue' ». *Lebendige Romania. Festschrift H.W. Klein.* Göttingen : Kimmerle. 65-79.
 1989 « Quelques remarques sur l'histoire de la linguistique ». *Actes du 18^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes, Université de Trèves, 1986.* VII. Éd. D. Kremer. Tübingen : Niemeyer. 11-15.
- Cohen, Gustave
 1920 *Écrivains français en Hollande dans la 1^{re} moitié du XVII^e siècle.* Paris : E. Champion.
- Cohen, H.
 1983 *Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain.* 2^e éd. Maestricht : A.G. van der Dussen.
- Contini, Riccardo
 1991 « Gli inizi dello studio scientifico del siriano nell'Europa rinascimentale ». Communication pour le congrès *Italia ed Europa nella linguistica del Rinascimento* (Ferrare, 21-24 mars 1991).
- Coseriu, Eugenio
 1972 « Las étimologías de Giambullari ». *Homenaje a A. Tovar.* Madrid : Gredos. P. 95-103.
 1981 *Von Genebrardus bis Hervas. Beiträge zur Geschichte der Kenntnis des Rumänischen in Westeuropa.* Tübingen : Narr.
- Courtine, Jean-François
 1980 « Leibniz et la langue adamique ». *Revue des sciences philosophiques théologiques.* 64 : 373-391.

- Dan, Robert
 1977 « The age of Reformation versus 'Linguam sanctam hebraicam'. A survey ». *Annales Universitatis Scientiarum Budapestinensis. Sectio linguistica* 8. 131-44.
- Danielou, Jean
 1956 « Eunome l'arien et l'exégèse néo-platonicienne du *Cratyle* ». *Revue des études grecques*. 412-32.
- De Cafmeyer, Géry
 1992 *Nicolas Fréret linguiste. Le domaine indo-européen*. Mém. de licence en philologie romane, Univ. Libre de Bruxelles. Dactyl.
 1993 « Un manuscrit de Nicolas Fréret : *Mémoire sur le mot dunum* (1745) ». *La linguistique entre mythe et histoire La linguistique entre mythe et histoire*. Éd. D. Droixhe et Ch. Grell. Münster : Nodus. 145-58.
- Décsy, Gyulya et Wolfgang Veenker
 1969 « Bibliographie zu den Vorträgen des Martinus Fogelius-Symposiums ». *Ural-Altäische Jahrbücher* 41/1-4. 381-424 (Gedenkband M. Fogelius Hamburgensis).
- Demaizière, Colette
 1983 « La langue à la recherche de ses origines : la mode des étymologies grecques ». *Réforme Humanisme Renaissance* 15. 65-78.
 1991 « Les réflexions étymologiques d'Henri Estienne. De la *Conformité aux Hypomnèses* (1565-1582) ». *Discours étymologiques. Actes du colloque international organisé à l'occasion du centenaire de la naissance de W. von Wartburg*. Tübingen : Niemeyer. 201-10.
- Demonet, Marie-Luce
 1985 « L'hébreu dans la Renaissance française ». *Jewish language review* 5.
 1992 *Les voix du signe. Nature et origine du langage à la Renaissance (1480-1580)*. Paris : Champion.
- De Vrieze, F.S.
 1975 « Academic relations between Sweden and Holland ». *Leiden University in the seventeenth century*. Éd. Th. H. Lunsingh Scheurler et G.H.M. Posthumus Meyjes. Leyde : Univ. P./Brill. 345-65.
- Dietrich, Wolf
 1976 « G. Ménage, J.G. Eckhart und L. Muratori : zur Entwicklung der etymologischen Forschung im 17. und 18. Jahrhundert ». *In memoriam Friedrich Diez. Akten des Kolloquiums zur Wissenschaftsgeschichte der Romanistik*. Éd. H.J. Niederehe et H. Haarmann. Amsterdam : Benjamins. 77-102.

- Dorn, Bernhard
 1827 *Über die Verwandtschaft des persischen, germanischen und griechisch-lateinischen Sprachstammes.*
- Dornseiff, Fr.
 1952 « Zur klassischen Altertumswissenschaft in Halle ». *450 Jahre Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg.* Selbstverlag der Univ.
- Droixhe, Daniel
 1978 *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800).* Genève : Droz.
 1979 « Un plan inédit de Turgot pour un discours sur l'origine, la formation et le mélange des langues ». *Marche romane* 29. 207-22.
 1984 Éd. et avant-propos de *Genèse du comparatisme indo-européen. Histoire, épistémologie, langage* 6.
 1987 *De l'origine du langage aux langues du monde.* Tübingen : Narr.
 1988 « Turgot, commercio e filiazione ». *Prospettiva di storia della linguistica.* A cura di L. Formigari e Fr. Lo Piparo. Rome : Ed. Riuniti. 257-67.
 1993 « Boxhorn », « Turgot ». *The Encyclopedia of language and linguistics.* Pergamon P./Aberdeen Univ. P.
 1996 « Ossian, Hermann and the Jew's-harp. Images of the Celtic languages from 1600 to 1800 ». *Celticism.* Éd. T. Brown. *Studia Imago Logica.* 21-33.
 2000 « Les conceptions du changement et de la parenté des langues européennes aux XVII^e et XVIII^e siècles ». *History of the language sciences. Vol. 1.* Éd. S. Auroux et al. Berlin : De Gruyter. 1057-1071.
 2003 *L'étymon des dieux. Mythologie gauloise, linguistique et archéologie à l'âge classique.* Genève : Droz.
- Dubois, Claude-Gilbert
 1970 *Mythe et langage au XVI^e siècle.* Bordeaux : Ducros. — 1988. *La lettera e il mondo.* Venise : Arsenale.
 1972 *Celtes et Gaulois au XVI^e siècle.* Paris : Vrin.
- Dumonceaux, P.
 1979 « Ménage est-il un 'philologue' ? ». *Les Angevins dans la littérature.* Univ. d'Angers, Centre de recherches de littérature et de linguistique de l'Anjou et des Bocages. Presses Univ. d'Angers. 108-18.
- Dutz, Klaus
 1989 « *Lingua acadmica certe nobis ignota est.* Die Sprachursprungsdebatte und G.W. Leibniz ». *Theorien vom Ursprung der Sprache.* Hrsg. J. Gessinger u. W. von Rahden. Berlin : De Gruyter. I, 204-240.

- 1991 « Models of models of meaning. Representation, knowledge and communication in cognitive linguistics and in Leibniz ». *Neue Fragen der Linguistik. Akten des 25. Linguist. Kolloquiums Paderborn 1990*. Hrsg. E. Feldbusch et al. Tübingen : Niemeyer. I, 31-37. (Linguistische Arbeiten 270).
- Eco, Umberto
1993 *La ricerca della lingua perfetta*. Roma-Bari : Laterza.
- Elert, Cl.-Chr.
1978 « Andreas Kempe (1622-89) and the languages spoken in paradise ». *Historiographia linguistica* 5, 221-26.
- Ernstberger, Anton
1966 *Die Universität Nürnberg-Altendorf während des Dreissigjährigen Krieges in ihrem Bestande bedroht*. Munich : Verlag der Bayerischen Akademie der Wissenschaften.
- Essick, Robert N.
1989 *William Blake and the language of Adam*. Oxford : Clarendon P.
- Faithfull, R. Glynn
1962 « Teorie filologiche nell'Italia del primo Seicento ». *Studi di filologia italiana* 15, 147-313.
- Falkenhahn, Viktor
1964 « Zu den Anfängen der Baltistik ». *Beiträge zur Geschichte der Slawistik*. Éd. H.H. Bielfeldt et K. Horalek. Berlin : Akademie-Verlag. 247-66.
- Farkas, Julius von
1948 « Samuel Gyarmathi und die finnisch-ugrische Sprachvergleichung ». *Nachrichten der Akad. der Wiss. in Göttingen, Phil.-Hist. Klasse*. 109-36.
- Fasana, E. et Sorge, G (éd.)
1988 *Civiltà indiana ed impatto europeo nei secoli XVI-XVIII. L'apporto dei viaggiatori e missionari italiani*. Milano : Ed. univers. Jaca.
- Fiacchi, Cinzia
1991 « Il *De dialectis* di Angelo Rocca e il *Mithridates* di Conrad Gesner ». Communication pour le congrès *Italia ed Europa nella linguistica del Rinascimento* (Ferrare, 21-24 mars 1991).
- Forberg, Friedrich-Karl
1906 *Manuel d'érotologie classique*. Trad. Isidore Lisieux. Paris. — Postface et note de Pascal Pia. Paris : Éd. Joëlle Losfeld. 1995.
- Formigari Lia
1971 V. Maupertuis, Turgot, Maine de Biran.
1990 « Philosophies of language in the heyday of comparativism ». *Understanding the historiography of linguistics. Problem and projects*. Éd. W. Hüllen. Münster : Nodus. 277-285.

- Gaignebet, J.-B.
 1981 « Initiation à la connaissance de Peiresc ». Académie du Var. *Les fioretti du quadricentenaire de Fabri de Peiresc*. Avignon : Aubanel. 1-28.
- Gangutia Elicegui, Elvira
 1982 « El Padre Acosta y las teorías lingüísticas de la Ilustración ». *América y la España del siglo XVI*. Madrid : CSIC. I, 363-72.
- Gauger, Hans-Martin
 1967 « Bernardo Aldrete (1565-1645). Ein Beitrag zur Vorgeschichte der romanischen Sprachwissenschaft ». *Romanistisches Jahrbuch* 18. 207-48.
- Gensini, Stefano
 1990 *Leibniz : dal segno alle lingue. Profilo, testi e materiali*, a cura di S. G. Casale Monferrato : Marietti.
 1990 « *Vulgaris opinio babelica*. Sui fondamenti storico-teorici della pluralità delle lingue nel pensiero di Leibniz ». *Leibniz, Humboldt, and comparativism*. Éd. T. De Mauro and L. Formigari. Amsterdam : Benjamins. 61-83.
 1991 *Il naturale e il simbolico : saggio su Leibniz*. Roma : Bulzoni.
 1993 « *Naturale, arbitrium and casus* in Leibniz' theory of language ». *La linguistique entre mythe et histoire*. Ed. D. Droixhe et Ch. Grell. Münster : Nodus. 71-110.
 1995 Voir Leibniz.
 2000 *De linguis in universum : on Leibniz's ideas on languages*. Münster : Nodus.
- Gessinger, Joachim
 1993 « La parole mise en lumière : la sémiotique de Diderot ». *La linguistique entre mythe et histoire*. Münster : Nodus. 211-224.
- Gliozzi, Giuliano
 1976 *Adamo e il nuovo mondo*. Firenze : La Nuova Italia.
- Glover, W B
 1984 *Biblical origins of modern secular culture*. Mercer Univ. P.
- Grafton, Anthony
 1990 « Invention of traditions and traditions of invention in Renaissance Europe : the strange case of Annius of Viterbo ». *The transmission of culture in early modern Europe*. Éd. A. Grafton et A. Blair. Univ. of Pennsylvania P.
- Grape, Anders
 1949 *Ihreska handskriftssamligen i Uppsala Universitets Bibliothek*. Uppsala : Almqvist & Wiksells. II.

- Grau, Conrad
1963 *Der Wirtschaftsorganisator, Staatsmann und Wissenschaftler Vasilij N. Tatischev. 1686-1750*. Berlin : Akad.-Verlag
- Grell, Chantal
1991 « Gaulois, Romains et Germains : l'héritage des Lumières ». *Camille Jullian, l'histoire de la Gaule et le nationalisme français*. Lyon. 7-27.
- Griffith, Thomas Gwynfor
1961 *Avventure linguistiche del Cinquecento*. Firenze : Le Monnier.
- Gulya, Janos
1978 *S. Gyarmathi*. Budapest : Akad. Kiado.
- Hacking, Ian
1988 « Locke, Leibniz, Language and Hans Aarsleff ». *Synthese* 75/2 : 135-153.
- Hiersche, Rolf
1985 « Zur Etymologie und Sprachvergleichung vor Bopp ». *Sprachwissenschaftliche Forschungen. Festschrift J. Knobloch*. Éd. H. M. Ölberg et al. Innsbruck : Inst. f. Sprachwissenschaft. 157-65.
- Hildebrand, Josephine
1988 « Rollen der Europa ». *Die Verführung der Europa. Staatliche Museen Preussischer Kulturbesitz Kunstgewerbemuseum. Katalogbuch*. Berlin : Propyläen Verlag. 36-50.
- Hoenigswald, Henry M.
1954 « Linguistics in the sixteenth century ». *Library chronicle*. 20. 1-54.
1984 « Etymology against grammar in the early 19th century ». Dans Droixhe 1984. 95-100.
- Holmes, Urban T.
1928 « The vulgar Latin question and the origin of the Romance tongues : notes for a chapter of the history of Romance philology prior to 1849 ». *Studies in philology* 25. 51-61.
- Hovdhaugen, E.
1982 « The Norwegian language. A phantom in 16th-century linguistics », *Réforme, Humanisme, Renaissance* 15. 20-29.
- Huddleston, Lee Eldridge
1967 *Origins of the American Indians. European concepts, 1492-1729*. Univ. of Texas P.
- Hummel, Pascale
2000 *Histoire de l'histoire de la philologie : étude d'un genre épistémologique et bibliographique*. Genève : Droz (Histoire des idées et histoire littéraire 385).

- Hummel, Pascal
2002 *Mœurs érudites: essai sur la micrologie littéraire (Allemagne, XVI-XVIII siècles)*. Genève : Droz (Histoire des idées et histoire littéraire 395).
- Jacob, André
1973 *Genèse de la pensée linguistique*. Paris : Colin.
- Janssen, J.
1943 « A. Kircher 'égyptologue' ». *Chronique d'Égypte* 36. 240-4.
- Johnston, Mark
1978 « Bernardo Aldrete and sixteenth century historical linguistics ». *Revista de estudios hispánicos* 12. 441-64.
- Kangro, Hans
1969 « Martin Fogel aus Hamburg als Gelehrter des 17. Jahrhunderts ». *Ural-Altaische Jahrbücher* 41/1-4. 14-31 (Gedenkband M. Fogelius Hamburgensis).
- Katchen, A. L.
1984 *Christian Hebraists and Dutch Rabbis. Seventeenth century apologetics and the study of Maimonides « Mishneh Torah »*. Harvard Univ. P.
- Klemperer, Victor
1952 « Das romanistische Katheder und Seminar ». *450 Jahre Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg*. Selbstverlag der Univ. 315-20.
- Klijnsmit, A.
1985 « Spinoza over taal ». *Studia Rosenthaliana* 19. 1-38.
1989 *Spinoza on « the imperfection of words »*. Cahiers voor taalkunde 1. Amsterdam : Stichting Neerlandistiek VU.
1990 « Some seventeenth-century grammatical descriptions of Hebrew ». *Histoire, épistémologie, langage* 12. 77-101.
- Korninger, Siegfried
1957 « Edward Brerewoods *Enquiries* : ein Beitrag zur Sprachtheorie des frühen siebzehnten Jahrhunderts ». *Studies in English language and literature pres. to Karl Brunner on the occasion of his seventieth birthday*. Éd. S. Korninger. Vienne-Stuttgart : Braunmüller. 87-102.
- Kristeller, Paul Oskar
1984 « Latein und Vulgärsprache im Italien des 14. und 15. Jahrhunderts ». *Deutsches Dante-Jahrbuch* 59. 735.
- Kürschner, Wilfried
1986 « Zur Geschichte der Sprachkultur in Deutschland : Notizen zu Schottelius und Leibniz ». *Pragmantax. Akten des 20. Linguist. Kolloquiums Braunschweig 1985*. Hrsg. A. Burkhardt u. K.H. Körner. Tübingen : Niemeyer. 335-346. (Linguistische Arbeiten 171).

- Lambin, J.J.
1833 *Levensberigt van A. van Schrieck*. Ypres.
- Lakó, György
1969 « Martinus Fogelius' Verdienste bei der Entdeckung der finnougri- schen Sprachverwandtschaft ». *Ural-Altische Jahrbücher* 4/1-4. 3-13 (Gedenkband M. Fogelius Hamburgensis).
1970 « J. Sajnovics und seine *Demonstratio* » *Acta linguistica Acad. Scientiarum Hungaricae*. 20/3-4. 269-89.
- Laplanche, François
1988 « Basnage historien des paganismes antiques, ou la crise de l'apologétique chrétienne à l'aube des Lumières ». *LLAS* 15. 171-90.
1994 *La Bible en France entre mythe et critique*. Paris : A. Michel.
- Lapesa, Rafael
1987 « Sobre los Orígenes de la lengua española de Gregorio Mayans ». *Estudios lingüísticos, literarios y estilísticos*. Valencia : Universidad. xi-xx.
- Lebègue, Raymond
1943 *Les correspondants de Peiresc dans les anciens Pays-Bas*, Bruxelles : Office de publicité.
- Lenoble, Robert
1971 *Mersenne ou la naissance du mécanisme*. 2^e éd. Paris : Vrin.
- Leroy-Turcan, Isabelle
1990 *Introduction à l'étude du Dictionnaire étymologique de la langue françoise de Gilles Ménage*. Univ. de Lyon III.
- Lüdtke, Jens
1987 « Die Debatte um die Herkunft des Französischen, 1733-1757 ». *Die Frühgeschichte der romanischen Philologie: von Dante bis Diez*. Éd. H.-J. Niederehe et Br. Schlieben-Lange. Tübingen : Narr. 161 sv.
- Marazzini, Claudio
1983 « Carlo Denina linguiste. Aux sources du comparatisme ». *Historiographia linguistica* 10. 77-96.
1984 « Langue primitive et comparatisme dans le système de Carlo Denina ». Dans Droixhe 1984. 117-29.
1985 Cf. Denina.
1987 « Le origini barbare nella tradizione linguistica italiana ». *Giornale storico della letteratura italiana* 164/fasc. 527. 396-423.
1991 « Carlo Denina e il paleocomparativismo europeo del Sei e Settecento ». *Storia, problemi e metodi del comparativismo linguistico. Atti del Convegno della*

Società italiana di glottologia, Bologna, 29 nov.-1 déc. 1990. Éd. M. Negri et V. Orioles. Pise : Giardini. 29-48.

Margolin, Jean-Claude

1991 « Science et nationalismes linguistique ou la bataille pour l'étymologie au XVI^e siècle ». *The fairest flower. The emergence of linguistic national consciousness in Renaissance Europe.* Florence : Presso l'Accademia.

Martínez Alcalde, María José

1992 *Las ideas lingüísticas de Gregorio Mayans.* Valencia : Publ. del Ayuntamiento de Oliva (n^o 21).

Masini, Andrea

1984 « Le postille tassionane alla prima Crusca ». *Lingua nostra* 45. 97-106.

Méchoulan, Henry

1979 « Lorsque Saumaise consultait Menasseh ben Israël : deux lettres inédites du rabbin d'Amsterdam à l'humaniste de Leyde ». *Studia Rosenthaliana* 13/1. 1-17.

1990 *Amsterdam au temps de Spinoza. Argent et liberté.* Paris : PUF.

Meier, Harri

1989 « Etapas de la etimologia romànica ». *Actes du XVIIIe Congrès...* (cf. Christmann). 37-46.

Meijer, J.

1952 « Hugo Grotius' knowledge of Hebrew ». *Historia judaica* 14.

Metcalf, George J.

1963 « The views of Konrad Gesner on language ». *Studies in Germanic languages and literatures in memory of Fred. O. Nolte.* Éd. E. Hofacker. Washington Univ. P. 15-26.

1966 « Andreas Jäger and his *De lingua vetustissima Europae* (1686) ». *Modern language notes* 81. 489-93.

1974 « The Indo-European hypothesis in the 16th and 17th centuries ». *Studies in the history of linguistic. Traditions and paradigms.* Éd. D. Hymes. Indiana Univ. P. 233-276.

Metodio Da Nembro, le P.

1958 *Storia dell'attività missionaria dei minori cappuccini nel Brasile (1538 ?-1889).* Rome : Institutum histor. ord. fr. min. cap.

Meyer-Lübke, Wilhelm

1890sv. *Grammaire des langues romanes.* Trad. E. Rabiet — Reprod. Genève-Marseille : Slatkine-Laffitte. 1974.

- Michman, Jozeph
 1984 « Historiography of the Jews in the Netherlands ». *Dutch Jewish History. Proceedings of the symposium on the history of the Jews in the Netherlands, Tel-Aviv/Jerusalem 28 Nov.-3 Dec.1982*. Éd. J. Michman. Tel-Aviv University. 7-29.
- Mounin, Georges
 1967 *Histoire de la linguistique*. Paris : PUF.
- Muller, Jean-Claude
 1984a « Saumaise, Monboddo, Adelung : vers la grammaire comparée ». Dans Aroux 1984. 389-96.
 1984b « Quelques repères pour l'histoire de la notion de vocabulaire de base dans le pré-comparatisme ». Dans Droixhe 1984. 37-43.
 1985 « Recherches sur les premières grammaires manuscrites du sanskrit ». *Bulletin d'études indiennes* 3. 125-44.
 1986 « Early stages of language comparison from Sasseti to Sir William Jones (1786) ». *Kratylos* 31. 1-31.
- Nencioni, Giovanni
 1982a « La 'galleria' delle lingue ». *Atti della Scuola Normale Superiore di Pisa. Classe di Lettere* III/12. 1525-61.
 1982b « L'Accademia della Crusca e la lingua italiana ». *Historiographia linguistica* 9. 321-33. — Reprod. dans *The history of linguistics in Italy*. Éd. P. Ramat et al. Amsterdam : Benjamins. 1986. 107-19.
- Neveu, Bruno
 1994 *Érudition et religion aux XVII et XVIII siècles*. Préf. de M. Fumaroli. Paris : Albin Michel.
- Niederehe, Hans-Josef
 1997 « Spanische Sprachgeschichtsschreibung Fragestellungen und Diskurstraditionen von Enrique de Villena bis Gregorio Mayans y Siscar ». *Kontinuität und Innovation. Studien zur Geschichte der romanischen Sprachforschung vom 17. bis zum 19. Jahrhundert. Festschrift für W. Bahner zum 70. Geburtstag*. Éd. G. Hassler et J. Storost. Münster : Nodus. 45-60.
- Nieto Jiménez, Lidio
 1972-75 Voir Aldrete
- Olender, Maurice
 1989 *Les langues du paradis. Aryens et Sémites : un couple providentiel*. Paris : Gallimard/Le Seuil. — 1994. Paris : Gallimard / Le Seuil.
 2005 « L'Europe des langues. *Vagina nationum* ». *La chasse aux évidences. Sur quelques formes de racisme entre mythe et histoire*. Paris : Galaade. 2005. III-43.

- Olesch, Reinhold
1962 *Juglers Lüneburgisch-Wendisches Wörterbuch*. Cologne : Böhlau.
- Orosz, R.A.
1964 *Finno-Ugric linguistics prior to 1799*. Dactyl., class Wells.
- Papay, Jozsef
1922 *A magyar nyelvhasználat története (Histoire du comparayisme hongrois)*.
Budapest : Mag. Tud. Akad.
- [Paz, Julio]
1928-31 Voir Sarmiento.
- Pensado Tomé, José Luis
1960 *Fray Martín Sarmiento : sus ideas lingüísticas*. Universidad de Oviedo, Fac.de
Filos. Y Letras (Cuadernos de la atedra Feijoo 8). 15-18. Passim.
1970-73 Voir Sarmiento.
1991 *Galicia en su lengua y sus gentes*. La Coruña : Galicia Ed.
- Percival, Keith
1984 « The reception of Hebrew in sixteenth-century Europe. The impact of the
Kabbala ». *Historiographia linguistica* 11. 21-38.
- Pigeaud, J.
1963 « Epicure et Lucrèce et l'origine du langage ». *Revue des études latines* 61.
122-44.
- Pintard, René
1943 *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*. Paris : Boivin.
- Places, Edouard des
1982 *Eusèbe de Césarée commentateur. Platonisme et Ecriture sainte*. Paris :
Beauchesne.
- Plattner, F.-A.
1954 *Quand l'Europe cherchait l'Asie. Jésuites missionnaires (1541-1785)*. Tournai-Paris :
Casterman.
- Poggi Salani, Teresa
1982 « Venticinque anni di lessicografia italiana delle origine : note sull' idea di
lingua ». *Historiographia linguistica* 9. 265-97. — Reprod. dans *The history of
linguistics in Italy*. Éd. P. Ramat et al. Amsterdam : Benjamins. 1986. 107-19.
- Poliakov, Léon
1970 « Il Comune italiano e gli ebrei ». *La rassegna mensile di Isreal* 36/7-9. 335-343.
1971 *Le mythe aryen*. Paris : Calmann-Lévy.

- Pombo, Olga
 1990 « The Leibnizian theory of representativity of sign ». *History and historiography of linguistics*. Ed. H.J. Nedderhe. Amsterdam : Benjamins. 449-459.
- Popkin, Richard
 1987 *Isaac La Peyrère (1596-1676). His life, work and influence*. Leyde : Brill.
- Poppe, Erich
 1986 « Leibniz and Eckhart on the Irish language ». *Eighteenth-century Ireland* 1 : 65-79.
- Posner, Rebecca
 1990 « Romance comparative grammar and linguistic change ». *Historical linguistics 1987. Papers from the 8th international Conference on historical linguistics, Lille, 31 Aug.-4 Sept. 1987*. Éd. H. Andersen et K. Koerner. Amsterdam : Benjamins. 399-409.
- Rademaker, C.S.M.
 1967 *Gerardus Joannes Vossius (1577-1649)*. Zwolle : Tjeenk Willink.
- Raugei, Anna Maria
 1989 « Nel segreto della parola. La ricerca etimologica di Gilles Ménage ». *Lalingua francese nel Seicento*. Pref. di M. Gross. Quaderni del Seicento francese 9. Bari-Paris : Adriatica-Nizet. 105-43.
- Raumer, R. von
 1870 *Geschichte der germanischen Philologie* — New York-London : Johnson. 1965.
- Rea, John A.
 1976 « Linguistic speculations of Edward Brerewood (1566-1613) ». *Linguistic and literary studies in honor of Archibald A. Hill*. Éd. M. Ali Jazayeri, E. Polomé et W. Winter. Lisse : De Ridder. I, 257-62.
- Rivas Quintas, Eligio
 1989 *Lingua galega. Historia e fenomenologia*. Lugo : Ed. Alvarellos.
- Robins, Robert H.
 1971 *Storia della linguistica*. Bologna : Il mulino.
- Rohlf, Gerhard
 1971 *Romanische Sprachgeographie*. Munich : Beck.
- Rowe, J.H.
 1974 « Sixteenth and seventeenth century grammars ». Dans *Studies in the history of Linguistics*. Indiana Univ. P. 361-79.
- Salmon, Vivian
 1986 « Effort and achievement in seventeenth-century British linguistics ». *Studies in the history of Western linguistics. In honour of R. H. Robins*. Éd. Th. Bynon, F.R. Palmer. Cambridge Univ. P. 69-95.

- Savoia, Leonardo M.
 1981 « Appunti per la storia della linguistica tra '700 e '800 ». *Studi di linguistica italiana per G. Nencioni*. A cura degli allievi. Florence : Pappagallo. 351-420.
- 1986 « La formazione di un modello descrittivo 'neo-grammaticale' nella linguistica italiana dell'Ottocento ». *Un periodo di storia linguistica: i neogrammatici. Atti del Convegno della Società italiana di glottologia, Urbino, 25-27 ott. 1985*. Éd. A. Quattordio Moreschini. Pise : Giardini. 67-129.
- Saxer, V.
 1981 *Peiresc et les Romains*. Académie du Var. *Les fioretti du quadricentenaire de Fabri de Peiresc*. Avignon : Aubanel. 12-50.
- Schellhase, Kenneth H.
 1976 *Tacitus in Renaissance political thought*. Univ. of Chicago P.
- Schlieben-Lange, Brigitte
 1987 Éd. *Frühgeschichte der romanischen Philologie*. Tübingen/ Narr.
- Schmitt, Christian
 1979 « Gräkomaner Sprachstreitschriften als Quelle für die französische Lexikographie ». *Festschrift K. Baldinger zum 60. Geburtstag*. Tübingen : Niemeyer. II. 589-611.
- Schmitt, Christian
 1993 Compte rendu de Leroy-Turcan 1990. *Revue de linguistique romane* 57. 258-61.
- Schneppen, Heinz
 1960 *Niederländische Universitäten und deutsches Geistesleben*. Munster.
- Schulenburg, Sigrid von der
 1973 *Leibniz als Sprachforscher*. Frankfurt : Klostermann.
- Sellheim, R.
 1952 « Friedrich August Wolf als Begründer der Altertumswissenschaft ». *450 Jahre Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg*. Selbstverlag der Univ. 159-68.
- Sellin, Paul R.
 1968 *Daniel Heinsius and Stuart England*. Leiden Univ. P./ Oxford Univ. P.
- Setälä, Emil Nestor
 1891 *Lisiä suomalais-ugrilaisen kielentutkimuksen historiaan (Essai sur l'histoire de la linguistique finno-ougrienne)*. Helsinki. — Reprod. dans *Suomi* 3/5. 1892. 183-212.
- Shapiro, Barbara J.
 1969 *John Wilkins, 1614-1672*. Univ. of California P.

- Simon, Renée
1961 « Nicolas Fréret académicien ». *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century France* 17. 1-221.
- Simone, Raffaele
1990 « Seicento e Settecento ». *Storia della linguistica*. Ed. G. Lepschy. Bologne : Il Mulino. II, 313-95.
1984 *The world of Hugo Grotius (1583-1645). Proceedings of the intern. colloquium organized by the Grotius committee of the Royal Netherlands Academy of arts and sciences, Rotterdam 6-9 April 1983*. Amsterdam : Maarssen.
- Solé, Jacques
1979 *Les mythes chrétiens de la Renaissance aux Lumières*. Paris : Albin Michel.
- Sorlin, Pierre
1969 *L'antisémitisme allemand*. Paris : Flammarion.
- Stahle, C. I.
1951 « Sprakteori och ordval i Stiernhielms för fattarskap ». *Arkiv* 60. 52-94.
- Stéfanini, Jean
1969 *Un provençaliste marseillais : l'abbé Féraud*, Publ. de la Fac. des Lettres et Sc. Humaines d'Aix-en-Provence.
- Stehr, Alfred
1957 *Die Anfänge der finnisch-ugrischen Sprachvergleichung (1669-1771)*. Diss. Georg-August-Göttingen-Univ. zu Göttingen. Philos. Fak.. Dactyl.
- Stipa, G.J.
1974 « Sprachverwandtschaftsprobleme zur Zeit von Comenius und Stiernhielm ». *ALH* 24. 351-58.
- Swiggers, Pierre
1984 « Adrianus Schrieckius : de la langue des Scythes à l'Europe linguistique ». Dans Droixhe 1984. 17-34.
- Tamizey de Larroque, Philippe
1881 « Les correspondants de Peiresc. 5. Cl. de Saumaise ». *Mém. de l'Acad. de Dijon*.
- Tavoni, Mirko
1984 *Latino, grammatica, volgare. Storia di una questione umanistica*. Padoue : Antenore.
1990 « La linguistica rinascimentale ». *Storia della linguistica*. Ed. G. Lepschy. Bologne : Il Mulino. T 2, 169-312.
- Tholuck, A.
1854 *Die akademische Leben des siebzehnten Jahrhunderts. Zweite Abteilung : die akademische Geschichte*. Halle : A. Tholuck.

- Thumb, Albert et R. Hauschild
1958 *Handbuch des Sanskrit*. 3^e éd. Heidelberg : Winter.
- Tischler, J. T.
1978 *Neu- und wiederentdeckte Zeugnisse des Krimgotischen*. Innsbruck : Inst. f. Sprachwissenschaft.
- Tonfoni, Graziella
1988 « Problemi di teoria linguistica nell'opera di Hervás y Panduro ». *Lingua e stile* 23. 365-81.
- Toorn, Karel van der et al.
1995 *Dictionary of deities and demons in the Bible*. Leyde : Brill.
- Tourneur, Victor
1905 *Esquisse d'une histoire des études celtiques*. Liège : Vaillant-Carmanne.
- Tovar, Antonio
1981 « Mayans y la filología en España en el siglo XVIII ». *Mayans y la Ilustración. Simp. Intern. En el bicentenario de Gregorio Mayans*. Valencia : Publ. De Ayuntamiento de Oliva. I, 379-408.
- Tritter, Jean-Louis
1984 « Un manifeste philologique. L'Épître dédicatoire des *Origines de la langue française* de Ménage ». *Cahiers de littérature du XVII^e siècle* 6. 419-24.
- Uri, Isaac
1886 *Un cercle savant au XVII^e siècle. François Guyet (1575-1655)*. Paris : Hachette.
- Vanwelkenhuyzen, Nadine
1995 « Langue des hommes, signes des dieux. Fréret et la mythologie ». *Corpus* 29 : 63-73. (Nicolas Fréret. Textes et doc. réunis par C. Volpilhac-Auger)
2000 *L'étymologie romane en France et en Italie à l'âge classique. Les conditions d'un savoir*. Thèse, Univ. Libre de Bruxelles.
- Veenker, Wolfgang
1986 *Memoriae Martini Fogelii Hamburgensis (1634-1675). Beiträge zur Gedenkfeier in Hamburg am 17. April 1984*. Éd. W.V. Hambourg (Mitteilungen der Soc. Uralo-Altaica 7).
- Walckenaer, Charles A.
1850 *Rapport fait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres au sujet des manuscrits inédits de Fréret*. Paris : Impr. impériale.
- Waterman, John T.
1978 *Leibniz and Ludolf on things linguistics. Excerpts from their correspondence (1688-1703)*. Berkeley : Univ. of California P.
- Weber, Max
1964 *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris : Plon.

Wells, Rulon

- 1979 « Linguistics as a science : the case of the comparative method ». *The European background of American linguistics*. Éd. Henry M. Hoenigswald. Dordrecht : Foris. 23-61.

Wieselgren, Harald

- 1883 *Leibniz' bref till Sparfvenfelt (1695-1700)*. Stockholm : Eggströms. — *Antiquarisk tidskrift* 7/3. 1884-85. 1-64.

Zeller, Otto

- 1967 *Problemgeschichte der vergleichenden Sprachwissenschaft*. Osnabrück : Biblio Verlag.

Zumthor, Paul

- 1985 « Archaisme et fiction : les plus anciens documents de la langue romane ». *La linguistique fantastique*. Éd. S. Auroux et al. Paris : Denoël. 285-93.

Cette édition électronique a été réalisée en
septembre 2007 par l'Académie royale de langue
et de littérature françaises de Belgique.